

Vie de Monseigneur Daveluy, Évêque D'Acones
Vicaire Apostolique de Corée Mort pour la Foi le 30 Mars 1866

Par Charles Salmon
Chevalier de Saint-Grégoire-Le-Grand, Membre de la Société des Antiquaires de
Picardie

Arras Imprimerie de la Société du Pas-De-Calais 43, rue d'Amiens, 43
1883

Contents

Préface	2
Première Partie.....	5
Chapitre Premier	5
Chapitre II	8
Chapitre III.....	10
Chapitre IV.....	14
Chapitre V.....	19
Chapitre VI.....	26
Chapitre VII.....	35
Chapitre VIII.....	42
Chapitre IX.....	49
Chapitre X.....	54
Chapitre XI.....	61
Chapitre XII.....	69
Seconde Partie : Le Missionnaire	78
Chapitre Premier.....	78
Chapitre II.....	84
Chapitre III.....	90
Chapitre IV.....	96
Chapitre V.....	103
Chapitre VI.....	108
Chapitre VII.....	112
Chapitre VIII.....	122
Chapitre IX.....	129
Chapitre X.....	138
Chapitre XI.....	149
Chapitre XII.....	159
Troisième Partie.....	164
Chapitre Premier.....	164
Chapitre II.....	167
Chapitre III.....	174
Chapitre IV.....	184
Chapitre V.....	191
Chapitre VI.....	194
Chapitre VII.....	198
Chapitre VIII.....	205

Préface

A l'extrémité orientale de l'ancien continent, entre la mer Jaune et la mer du Japon, est une grande presqu'île, dont la forme rappelle celle de l'Italie qui est presque à la même latitude, à une distance de plus de deux mille lieues : c'est la Corée, petit royaume, tributaire de l'empire chinois qui exerce sur lui une autorité assez mal définie. Ce royaume, où règne une antique et barbare civilisation orientale, est, croyons-nous, le seul état du globe qui soit resté jusqu'à notre époque séparé du monde entier par une barrière infranchissable qui commence à peine seulement à s'ébranler. Sous peine de la vie, aucun étranger n'en peut fouler le sol et de même aucun de ses habitants, sauf des cas exceptionnels et déterminés, n'en doit jamais dépasser la frontière.

Sans les relations de quelques missionnaires, les seuls Européens qui aient jamais gravi ses montagnes et parcouru ses chemins à peine tracés, ce pays étrange nous serait complètement inconnu. En effet, malgré l'inexorable clôture qui le ferme de toutes parts, les apôtres de l'Évangile sont parvenus à y pénétrer.

Plusieurs évêques et quelques prêtres y ont semé la parole divine, qu'ils ont presque tous arrosée de leur sang, et, malgré les difficultés sans nombre et les souffrances d'une situation toujours exceptionnelle, malgré les périls, malgré les persécutions; les tortures et la mort, les Messagers de la Bonne Nouvelle s'y succèdent avec une constance et un courage que rien ne peut ébranler ni effrayer. C'est la vie de l'un de ces apôtres que nous offrons aujourd'hui au public. Mgr Daveluy a passé plus de vingt ans dans ce pays inaccessible; il a consumé son énergie, son zèle et ses forces au service de Celui qui a dit à ses disciples : « Voici que je vous envoie comme des agneaux parmi des loups, » et, vieilli avant l'âge par des fatigues et un labeur inouïs, mais toujours jeune par le dévouement et l'intrépidité apostoliques, il a payé de sa tête son héroïque charité, obtenant ainsi la seule récompense qu'il ait ambitionnée ici-bas : donner son sang pour la foi qu'il était venu prêcher.

L'Église ne verse pas de larmes sur la tombe des martyrs ; elle chante, au contraire, le cantique d'allégresse et, à l'occasion de ces morts glorieuses, elle loue le Seigneur qui est admirable dans ses saints. Ainsi a-t-il été fait pour Mgr Daveluy ; et Amiens garde encore le souvenir de l'imposante solennité où dix-neuf évêques, dont deux cardinaux, étaient réunis dans son enceinte pour célébrer le Dieu des Martyrs et, entendre, de la bouche éloquente d'un grand évêque, qui est devenu depuis un illustre confesseur de la foi, l'éloge funèbre du Vicaire Apostolique de la Corée.

Après avoir, dans les limites que permet l'Église, honoré la mémoire du missionnaire mort pour le Dieu qu'il était allé annoncer, il était juste de lui élever un autre monument.

Les compatriotes, les amis, la famille de Mgr Daveluy désiraient voir publier sa vie. On a bien voulu nous choisir pour cette œuvre, estimant que l'auteur de l'histoire du premier évêque martyr de la ville d'Amiens pourrait écrire celle de l'évêque martyr de la lointaine Corée. Avec trop de présomption, sans doute, et sur l'agrément de la famille du missionnaire, nous nous sommes mis à l'œuvre, et nous venons aujourd'hui offrir le résultat d'un travail de plusieurs années, travail qui présentait un grand intérêt, mais était, en même temps, nous ne pouvions nous le dissimuler, accompagné de grandes difficultés: Sommes-nous parvenu à les surmonter ? Au lecteur, d'en décider.

Nous remplissons un véritable devoir, en remerciant toutes les personnes qui ont bien voulu nous aider dans notre travail. Ces remerciements s'adressent d'abord à l'honorable famille de Mgr Daveluy, sans le concours de laquelle notre ouvrage n'aurait pu se faire.

Tous les documents, toutes les notes, tous les souvenirs, recueillis avec une longue et fraternelle patience pendant plusieurs années, nous ont été communiqués. La correspondance d'Antoine Daveluy avec ses parents, embrassant une période de trente-six ans (depuis son enfance, alors qu'il était élève de Saint-Riquier, jusqu'aux derniers mois de l'année qui précéda celle de son glorieux trépas), a été mise entre nos mains en originaux ou en copie, et, chaque fois que nous l'avons souhaité, nous avons confronté les copies avec les originaux.

Pour la première partie de notre ouvrage, le travail nous a été singulièrement facilité par une notice écrite par la personne qui avait le mieux connu Antoine Daveluy pendant son enfance et sa jeunesse : nous n'avons donc eu, le plus souvent, qu'à reproduire, même textuellement, cette notice, en la contrôlant et complétant à l'aide de souvenirs contemporains, de la correspondance et d'autres renseignements, quelquefois aussi en l'abrégeant.

Grâce à ce secours exceptionnel, nous avons pu, contrairement à ce qui arrive souvent, donner au moins autant de détails sur les premières années de la vie de notre héros que sur les dernières. Malheureusement, cette notice s'arrête au départ de l'abbé Daveluy pour les missions. A partir de ce moment, ses lettres ont été nos principaux documents.

Nous offrons aussi nos bien sincères remerciements à MM. les supérieurs et directeurs du séminaire des Missions-Étrangères. Ils ont bien voulu nous donner tous les renseignements qu'il était en leur pouvoir de nous procurer et nous leur en devons d'inconnus jusqu'à ce jour.

Pour ce qui concerne l'apostolat de Corée, nous nous sommes adressé aux trois missionnaires survivants de la persécution de 1866 : Mgr Ridet, évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de Corée, qui depuis, sorti providentiellement des cachots de Séoul, a été contraint par sa santé de rentrer en France ; M. Féron, aujourd'hui missionnaire à Pondichéry, et M. Calais, actuellement curé de Benfistroff (Alsace-Lorraine) ; nous avons inséré textuellement la plupart des précieux renseignements qu'ils ont bien voulu nous donner et pour lesquels nous ne saurions assez leur exprimer notre reconnaissance.

Nous commençons à recueillir les premiers éléments de notre œuvre, lorsque parut l'Histoire de l'Église de Corée de M. Dallet. Cet ouvrage, rédigé d'après les notes des missionnaires et surtout celles de Mgr Daveluy, nous a été d'un grand secours : nous le citons souvent et, pour prévenir tout reproche de plagiat, nous croyons pouvoir dire que si quelquefois nous paraissions le reproduire sans le citer, c'est parce que nous suivons nous-même les documents originaux sur lesquels M. Dallet a travaillé.

Pour ce qui concerne la mort glorieuse de Mgr Daveluy, il en existe trois relations écrites séparément, d'après le récit des témoins, par les trois missionnaires que nous avons nommés. M. Dallet a fondu les trois relations en une seule, sans indiquer la part qui revient à chacun. Nous avons suivi souvent sa rédaction, mais, autant que nous l'avons pu, nous y avons ajouté l'indication des auteurs et de plus ou moins longs extraits de chacune de ces relations.

Avons-nous besoin d'expliquer les motifs de notre plan et de notre méthode ? Nous ne le pensons pas, tant ils sont simples et logiques. La division en trois grandes parties s'imposait d'elle-même. Pour l'exposé des faits, suivant ce que nous croyons être la meilleure méthode historique, nous avons, autant que possible, cité textuellement les documents originaux mêmes, au lieu de les analyser, surtout lorsqu'il s'agit des correspondances.

« Dans l'histoire des Saints, plus encore que dans l'histoire profane et pour de plus hautes raisons, dirons-nous avec un excellent juge, il faut, croyons-nous, que l'auteur tâche de s'effacer le plus possible; il faut que le personnage, dont il retrace la carrière, apparaisse seul en vue dans les situations diverses où Dieu l'a placé ; il faut que le récit de sa vie ne soit, pour ainsi parler, qu'une photographie, pour laquelle le Saint a posé lui-même, sans s'en douter, se montrant tel qu'il est, sans que l'artiste ait besoin de la retoucher, de l'idéaliser ou de la défigurer par ses propres idées et ses conceptions personnelles. C'est à ce prix que le portrait sera parfaitement réussi, que la ressemblance sera frappante, que les moindres traits du caractère, de la vertu et de la vie seront saisis au vif, et reproduits avec une fidélité en quelque sorte matérielle. »

Nous n'avons pas eu d'autre pensée et d'autre but : puissions-nous y avoir réussi.

Nous avons été très sobre de réflexions. La nécessité de ne pas franchir des bornes que nous dépassions presque déjà, ne nous a guères permis de considérations religieuses ou philosophiques sur les bienfaits de l'Église et l'œuvre des missions en général, et dans l'extrême Orient en particulier. Nous nous sommes donc borné à exposer les faits qui parlent assez d'eux-mêmes pour pouvoir se passer de commentaires. En deux ou trois endroits cependant, nous n'avons pas voulu dissimuler une pensée que nous avons eue souvent pendant le cours de cette étude, et sur laquelle nous serions heureux de laisser nos lecteurs.

Avant d'entreprendre le présent travail, nous avons fait une étude spéciale des Actes des martyrs des premiers siècles. Lorsque, comme préparation à la vie de Mgr Daveluy, nous avons lu l'histoire des martyrs de Corée, ce n'est pas sans émotion que nous nous sommes aperçu des extraordinaires similitudes qu'on retrouve, au milieu de nombreuses différences de temps, de nation et d'usages, entre les combats des témoins des premiers siècles et ceux des apôtres qui, il y a quelques années seulement, ont confessé Jésus - Christ dans l'extrême Orient.

Cette similitude entre la conduite, souvent même les paroles, des persécuteurs païens des premiers siècles et celles des mandarins coréens, tonkinois ou chinois, cette constance des chrétiens mourant avec le même héroïsme pour la même foi, à quinze et dix-huit siècles de distance, a déjà frappé d'autres que nous. Il y a là une preuve de la divinité et de l'immortalité de l'Église qui ne saurait, selon nous, être trop mise en lumière.

En présence d'une soi-disant philosophie positive qui ne croit que ce qu'elle voit, les considérations métaphysiques deviennent inutiles pour certains esprits malheureux. Or, le rapprochement si frappant qu'il est aisé de faire entre la doctrine, le courage et la joie des martyrs chrétiens des premiers siècles, tels que les rapportent des documents authentiques, et des martyrs chrétiens de l'extrême Orient au dix-neuvième siècle, est un fait positif que les négations ne peuvent détruire. Inexplicable pour l'incrédule, il est de nature à ébranler son incrédulité et peut-être à la ruiner un jour, avec la grâce de Dieu, tandis que le fidèle y trouve un motif de plus de confiance et d'espoir.

Première Partie

L'enfant— Le Jeune Homme - Le Prêtre

Chapitre Premier.

Naissance. - Famille. - Premières Années.

(1818-1827)

Marie-Nicolas-Antoine Daveluy, de la Congrégation des Missions-Étrangères, Évêque d'Acônes in partibus infidelium, Vicaire Apostolique de Corée, dont nous allons retracer la vie édifiante et la mort glorieuse, naquit à Amiens le Lundi-Saint 16 mars 1818, à dix heures du matin. Il était le troisième enfant et le premier fils de Marie-Pierre-Isidore-Nicolas Daveluy et de Marie-Anne-Thérèse Laroche.

La famille Daveluy était honorablement connue à Amiens depuis de longues années ; non seulement sa probité commerciale, mais aussi les vertus chrétiennes et les mœurs patriarcales, dont tous ses membres donnaient l'exemple, lui avaient mérité l'estime, nous dirions mieux, la vénération de tous ses concitoyens.

Plusieurs de ses membres ont rendu à la ville d'Amiens des services qui n'y sont pas oubliés. En 1789, lorsque le pays était menacé de la famine, Jean-Baptiste Daveluy céda à perte au bureau de charité d'Amiens deux chargements de grains qu'il avait fait venir d'Angleterre. Ce fait était rappelé dernièrement dans la séance publique d'une Société savante.

Le grand-père d'Antoine Daveluy, M. Daveluy-Bellencourt, était, lors de la naissance de son petit-fils, membre du Conseil municipal, du Conseil d'arrondissement et de la Chambre de Commerce d'Amiens. Il devint plus tard membre du Conseil général de la Somme, président de la Chambre et du Tribunal de Commerce, député, officier de la légion d'honneur. Nommé maire d'Amiens en 1823, c'est sous son administration que furent tracés les superbes boulevards qui forment à la cité une magnifique ceinture que tant de villes lui envient. M. Daveluy-Bellencourt conserva cette fonction jusqu'à la révolution de 1830; fidèle à ses convictions politiques, il rentra alors dans la vie privée pour n'en plus sortir. Sa mémoire n'a point péri dans la cité dont il fut l'un des plus éminents administrateurs.

Son fils marcha dignement sur ses traces : investi comme son père d'un grand nombre de charges publiques, il fut successivement président de la Chambre et du Tribunal de commerce, conseiller municipal, membre du Conseil d'arrondissement, puis du Conseil général, administrateur des hospices, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

Antoine Daveluy eut donc le bonheur de naître dans une de ces anciennes familles de notre vieille bourgeoisie française, toujours fidèles à Dieu et au roi, qui regardaient la pratique de la religion et leurs traditions d'honneur et de probité comme le plus précieux héritage qu'elles aient reçu de leurs pères. Si le nom qu'il portait était déjà respecté de tous dans sa ville natale et ailleurs, il devait lui être donné de l'immortaliser.

Sa mère, Marie-Anne-Thérèse Laroche, appartenait par sa mère à la famille Dubois de Fossex, que son amour pour la religion et les pauvres avait fait enfermer dans les prisons d'Arras par le gouvernement de Le Bon. C'est dire que là encore les traditions de foi et de piété s'étaient conservées intactes. Son père, M. Antoine Laroche, dont la famille était originaire du Limousin, était parti comme médecin militaire sur les vaisseaux de l'État lors de la guerre d'Amérique, où il était devenu sourd d'une oreille, à la suite d'une décharge

d'artillerie sur le vaisseau qu'il occupait. A son retour en France, il fut employé comme médecin militaire à Arras : il dut à son dévouement pour les prisonniers, décimés par la petite vérole, son mariage avec Mlle Dubois de Fosseux, qu'il avait remarquée pendant qu'il donnait des soins à sa famille, à cette époque néfaste. Il avait pris sa retraite depuis longtemps lors de la naissance de son petit-fils et était alors décoré des ordres de Saint-Michel et de la Légion d'honneur.

La naissance de ce fils aîné fut une grande joie pour toute sa famille. Il fut ondoyé, le jour même, par M. Caron, curé de Saint-Leu, sa paroisse. Des circonstances de famille obligèrent de reculer les cérémonies du baptême, qui lui furent suppléées le 4 juin. Il fut présenté sur les fonts sacrés de l'église Saint-Leu, les mêmes qui existent encore, par son aïeul, M. Laroche, et par sa tante, Mme Joseph Dubois, et reçut les noms de Marie-Nicolas-Antoine.

Nourri par sa mère, sa première enfance fut semblable à celle de tous les enfants ; mais, de bonne heure, il montra une grande vivacité et une grande sensibilité. Il n'avait que trois ans lorsqu'il perdit un frère plus jeune que lui, et l'impression profonde qu'il en ressentit témoigna déjà de la bonté de son cœur.

Son intelligence se développa rapidement. Né avec les qualités les plus heureuses, nous dit la personne qui l'a le mieux connu, mais vif et turbulent à l'excès, il eût pu tomber dans de graves défauts si la vigilance de ses parents n'avait, dès ses premières années, fait naître dans son âme des sentiments religieux et avec eux le sentiment du devoir. Sensible naturellement, nous l'avons déjà dit, il se faisait généralement aimer, malgré ses espiègleries, et les personnes chargées de soigner son enfance lui pardonnaient volontiers des fautes que son bon cœur faisait bientôt oublier.

Néanmoins, sa pétulance lui attirait souvent des reproches et des punitions ; il était peu disposé à les recevoir de sang-froid, et de fréquents accès de colère venaient alors témoigner de son dépit. Souvent, celle de ses sœurs dont l'âge se rapprochait le plus du sien, aussi chagrine de se voir privée de lui qu'il pouvait l'être, de son côté, de voir ses jeux interrompus, l'engageait à venir demander sa grâce et à promettre plus de soumission ; s'il l'écoutait, les bons propos n'avaient guères de durée, mais aussi comment allier la raison avec les imaginations bizarres qui venaient lui traverser la tête ? Combien de fois, trompant la vigilance de ses parents, il se livra à des expériences qui pouvaient lui coûter la vie. Un jour, par exemple, il lui prenait fantaisie de se promener sur les toits ; une autre fois, il entreprenait de périlleuses ascensions sur des ballots de laine qui remplissaient les magasins paternels et manquait d'être étouffé dessous, etc.

Rappelons-nous, du reste, qu'Antoine avait alors moins de dix ans, et ces traits d'étourderie n'avaient rien d'extraordinaire chez un enfant de cet âge. Nous ne les rapportons que pour le montrer fidèlement tel qu'il fut dans ses premières années. D'ailleurs, au milieu de cette turbulence, la bonté de son cœur ne laissait pas de se manifester. Souvent, au milieu de ses essais périlleux, la crainte que témoignait sa sœur, les prières qu'elle lui faisait d'y renoncer, le déterminaient, par affection pour elle, à cesser ces jeux, les seuls qui eussent pour lui quelque attrait. Hardi et entreprenant, brave et déterminé, il aimait à revêtir l'uniforme militaire, et disait alors qu'il voulait être soldat ; aussi les soldats, représentés sous toutes les formes, tenaient-ils une grande place dans ses jeux lorsque le temps ne lui permettait pas de s'exercer au dehors. Il devait être soldat, en effet, mais soldat de Dieu, et livrer un jour de plus grands combats que pas un capitaine, sur d'autres et non moins terribles champs de bataille.

Les hommes célèbres dont il entendait parler frappaient également son imagination et excitaient son admiration. Chateaubriand surtout provoquait son enthousiasme, et souvent aussi, dans ses jeux, il prétendait le représenter ; mais si alors, dans son cœur de six à huit ans, il désirait la gloire, un jour devait venir, nous le verrons plus tard, où il ne la chercherait

que dans la croix du Seigneur, mettant à l'embrasser cette même ardeur et ce courage indomptables dont il avait donné des preuves dans ses divertissements enfantins.

Les parents d'Antoine Daveluy, qui mettaient tous leurs soins à contenir avec une sage fermeté son caractère ardent et impétueux, s'appliquèrent de bonne heure à lui inspirer l'amour de Dieu et les saintes pratiques de la religion. Nous n'avons pas besoin de dire que, dès son plus jeune âge, il faisait avec exactitude ses prières du matin et du soir. Tout petit encore, il apprit de son père à servir la messe et remplissait ce saint office avec un grand bonheur. Dès qu'il eût atteint l'âge de sept ans, il assista régulièrement avec sa famille aux offices paroissiaux les dimanches et jours de fête.

Il avait à peine accompli sa septième année, lorsqu'il accompagnait son père aux sermons de la Mission en 1825 à la cathédrale. Il fit partie de la grande procession qui la termina et assista ainsi à la plantation de la croix sur la place Saint-Denis, le 14 avril 1825. Il suivit également, l'année d'après, les processions faites à l'occasion du Jubilé universel de l'année sainte, étendu par le Pape Léon XII à tout l'univers catholique. Sa tenue dans toutes ces circonstances était irréprochable.

M. et Mme Daveluy, qui voulaient avant tout graver dans l'âme de leur fils les saints préceptes de la religion, et lui faire prendre de bonne heure l'habitude des pratiques religieuses, ne le laissèrent pas non plus perdre son temps dans l'oisiveté. Il apprit fort jeune à lire et à écrire et, dès l'âge de sept ans, il commença l'étude du latin, avec un de ses cousins d'un an plus âgé que lui.

Le professeur, se mettant à la portée de l'âge de ses élèves, savait leur inspirer l'amour du travail et les leçons se prenaient avec la plus grande facilité. Le caractère d'Antoine s'y révélait cependant : pour lui, le plus difficile était de rester en place. Il mettait son dictionnaire hors de son atteinte, de façon à être forcé de bouger, et même de grimper sur une chaise, chaque fois qu'il fallait le consulter. De cette manière, il satisfaisait, en travaillant, à son besoin de mouvement ; le devoir était bien un peu plus longtemps à se faire, mais, comme en fin de compte, il s'achevait, le maître, qui savait être indulgent pour ses élèves en raison de leur âge, ne croyait pas devoir trop réprimer ces accès de vivacité, et il n'avait pas lieu de s'en repentir.

Lorsque Antoine eut atteint l'âge de neuf ans et demi, ses parents jugèrent le moment de l'éducation publique arrivé. Ils ne pouvaient hésiter sur le choix des maîtres auxquels ils confieraient leur fils bien-aimé. Aux portes de la ville qu'ils habitaient s'élevait une institution dont le nom est demeuré célèbre, Saint-Acheul, dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus, ces maîtres par excellence dans la grande science de l'éducation. Ce fut dans cette sainte maison ou, pour parler plus exactement, dans sa succursale du Blamont, que M. et Mme Daveluy conduisirent Antoine à la rentrée des classes de l'année scolaire 1827-1828.

Chapitre II.

Saint-Acheul et Le Blamont. — Antoine Daveluy fait sa Première Communion et reçoit la Confirmation. - Après la Fermeture de Saint Acheul il entre au Petit Séminaire de Saint Riquier.

(1827-1828)

Le petit séminaire de Saint-Acheul, ouvert le 3 novembre 1814, dans les bâtiments de l'ancienne abbaye Génovéfaine de ce nom, auprès d'Amiens, comptait en 1827 treize années d'existence. Il n'est guères de famille chrétienne en Picardie et dans le Nord de la France qui n'ait eu quelqu'un de ses membres parmi les élèves de cet établissement fameux, d'où sont sortis tant d'hommes depuis justement célèbres dans l'Église et dans l'État, non seulement en France mais même à l'étranger. Le nombre des élèves était devenu si considérable que, tous ne pouvant être réunis dans la maison de Saint-Acheul, on lui avait adjoint dans les environs des succursales, Saint-Firmin et le Blamont, dont chacune contenait une division des élèves qui n'étaient tous réunis dans la maison principale que lors de grandes occasions.

A l'époque où M. Daveluy confia son fils aux soins éclairés des enfants de saint Ignace, l'existence de cet établissement était déjà en péril, comme celle de toutes les maisons du même genre que les Jésuites dirigeaient en France ; mais, malgré les points noirs que les yeux exercés pouvaient apercevoir à l'horizon, nul n'aurait cru sa suppression aussi prochaine, et assurément les préoccupations politiques n'étaient pour rien dans l'émotion d'Antoine Daveluy lorsque son père le conduisit au Blamont où se trouvait la division des plus jeunes, ayant pour Supérieur le P. Barthès. Il reçut le numéro 806 et entra dans la classe de sixième, dont le professeur était, croyons-nous, le P. Mollet.

Au Blamont, comme dans la maison paternelle, Antoine se fit généralement aimer; l'entrée en pension sembla, un instant, avoir arrêté la fougue de son caractère, il était sage et tranquille ; aussi, M. Daveluy demandant, quelques jours après, à l'un des Pères si son fils ne leur donnait pas beaucoup de peine, en reçut pour réponse qu'il était d'une sagesse exemplaire.

Cela ne pouvait durer : bientôt, en effet, l'écolier reprit son train accoutumé ; il initia ses camarades à ses farces et à ses folies, — science en laquelle on peut d'ailleurs supposer qu'ils n'avaient guères besoin de professeur, — mais tout cela avec tant de candeur et de simplicité que ses maîtres ne purent jamais un instant se plaindre de lui. Sa famille conserve encore précieusement plusieurs des témoignages de bonne conduite qu'il mérita pendant le cours de l'année, et qui prouvent que, s'il était un grand joueur de balle et aimait à profiter de ses récréations, il savait être en même temps studieux et docile.

Bien jeune encore, Antoine avait annoncé beaucoup d'aptitude pour l'étude ; il saisissait au premier mot ce qu'on lui expliquait, et sans doute il eût brillé dans ses cours si sa mémoire eût secondé cette facilité. Ce défaut de mémoire était sans doute plus apparent que réel et nous sommes porté à croire qu'il provenait surtout de l'extrême étourderie d'Antoine pendant son enfance, car nous verrons, beaucoup plus loin, un de ses collaborateurs signaler son excellente mémoire dans les dernières années de sa vie. Quoiqu'il en soit, s'il fut un bon élève, il ne fut jamais un élève brillant. Remarquons, du reste, qu'à Saint-Acheul il était entré dans une classe un peu forte pour lui.

Si les Pères Jésuites n'étaient point mécontents de la conduite du jeune Daveluy, ils étaient également satisfaits de sa piété, aussi le jugèrent-ils digne de faire sa première communion, malgré son âge peu avancé. Les événements, qui faisaient craindre une prochaine fermeture de la maison, entraînaient peut-être pour quelque chose dans cette détermination qui combla de joie le cœur d'Antoine. Quelque temps auparavant, lorsque rien

ne lui faisait encore prévoir qu'il dût avoir ce bonheur, apprenant que sa sœur chérie allait bientôt y être admise, il lui avait répondu avec sa vivacité ordinaire : « Tu fais ta première communion ! Eh bien, je la fais aussi ! » C'était une réponse d'enfant, mais Dieu qui voyait la pureté de son cœur avait voulu réaliser le désir qu'elle manifestait. « Il est bien jeune, disaient ses maîtres, mais il est prêt. »

Antoine Daveluy fit donc sa première communion dans l'église de Saint-Acheul, le dimanche 22 juin 1828, fête transférée de saint Louis de Gonzague. Ce fut dans cette église, si riche en précieux souvenirs, qui remplace la basilique élevée sur la tombe de l'Apôtre de la Picardie, que le futur apôtre, le futur évêque de la lointaine Corée, reçut pour la première fois le pain des forts. Plus tard, nous l'y verrons dire la dernière messe qu'il célébra dans sa ville natale avant son départ.

Si la joie remplissait seule en ce beau jour l'âme du pieux écolier, celle de ses maîtres fut mêlée de tristesse : la semaine précédente, le 16 juin, avaient paru les Ordonnances tristement célèbres, erreur déplorable du gouvernement du bon roi Charles X, qui frappaient indirectement de mort le petit séminaire de Saint-Acheul et les établissements semblables dirigés en France par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Le 31 juillet suivant, fête de saint Ignace, Antoine reçut la confirmation des mains de Mgr Jean-Pierre de Gallien de Chabons, évêque d'Amiens, pair de France, premier aumônier de madame la duchesse de Berry. Le vénérable prélat, dont le diocèse d'Amiens n'a pas encore oublié les vertus et surtout la gracieuse bonté, fit couler des larmes des yeux de tous les assistants en faisant ses adieux à cette maison de Saint-Acheul, objet particulier de son affection, dont il voyait consommer la ruine sans avoir pu l'empêcher.

Entre sa première communion et sa confirmation, Antoine assista à une cérémonie religieuse qui fut encore un grand événement dans sa vie d'enfant. Le 23 juillet, conjointement avec sa sœur aînée, il tenait sur les fonts de baptême un jeune frère, né le même jour. Il se montra particulièrement heureux de cette faveur ; c'est lui qui, en l'honneur de saint Louis de Gonzague, choisit le nom de Louis que porta son filleul et, fier de son titre de parrain, il voua dès lors à ce frère chéri une affection toute spéciale.

La fermeture de Saint-Acheul fut un grand malheur pour l'éducation de la jeunesse française en général ; elle fut, en particulier, l'occasion de grandes perplexités pour la famille d'Antoine Daveluy. Son père en rend compte dans des notes que nous demandons la permission de reproduire dans leur éloquente simplicité : « Forcé de retirer mon fils de cette sainte maison, dit-il, je fus dans le plus grand embarras que j'aie connu de ma vie, pour savoir où je placerais l'aîné de mes fils. Je restai dans cette incertitude jusqu'au 15 août, fête de l'Assomption. J'eus, ce jour-là, le bonheur de porter la sainte Vierge à la procession, et à la station qu'on fit derrière le chœur, je lui demandai de me dire ce qu'il fallait que je fisse de mon fils.

« Elle m'inspira, dès le lendemain, la pensée de le faire entrer à Saint-Riquier et il faut convenir que pensée ne fut jamais plus heureuse.

« Mes sœurs firent comme moi, et on vit arriver à Saint-Riquier quatre de mes neveux. Le souvenir de la présence des cinq cousins germains vit encore dans la maison et n'est pas prêt, dit-on, à se perdre. »

A l'ouverture de l'année scolaire 1828-1829, Antoine entra donc dans cette nouvelle maison religieuse, où il devait poursuivre ses études jusqu'à leur conclusion, et prit place parmi les élèves de cinquième. Il avait alors un peu plus de dix ans et demi.

Chapitre III.

Antoine au Petit Séminaire de Saint-Riquier.
(1828-1834)

Le petit séminaire de Saint-Riquier, comme celui de Saint-Acheul, était établi sur l'emplacement d'une ancienne abbaye. Si, dans l'église où il avait fait sa première communion, l'écolier avait retrouvé les premières traditions chrétiennes de son diocèse natal, maintenant il allait vivre sur un sol recouvert des plus glorieux monuments des annales monastiques de la France ; et qui peut dire si les souvenirs de l'abbaye Mérovingienne de Centule, de sa splendeur à l'époque Carlovingienne, de sa puissance et de sa grandeur pendant le Moyen-Age, celui des Saints qui l'avaient fondée et sanctifiée depuis par leur présence, ne contribuèrent point à élever l'âme d'Antoine Daveluy, presque à son insu, vers les hautes pensées de l'apostolat ?

En 1822, un respectable ecclésiastique, originaire d'Amiens, M. l'abbé Padé, avait acquis les ruines du monastère de Saint-Riquier. A cette époque, le vandalisme avait exercé son œuvre de destruction sur les magnifiques bâtiments de ce monastère célèbre. Toutes les constructions avaient été vendues à démolir, pendant la Révolution, sauf l'église, qui demeurait debout et dont les voûtes majestueuses abritaient encore les reliques des Saints qui ont illustré l'abbaye de Centule. Il ne restait plus que la demeure abbatiale, occupée par un notaire qui en était devenu propriétaire, et une aile des bâtiments claustraux. Tous les cloîtres, la majestueuse façade bénédictine, dont les gravures de Dom Michel Germain ont conservé le souvenir, l'aile opposée à celle qui subsistait encore, étaient renversés et les matériaux vendus.

On avait temporairement conservé les murailles du rez-de-chaussée pour clôture du jardin. Elles étaient à peu près totalement renversées dans une partie. On n'avait pas encore eu le temps de jeter à bas la seconde muraille de l'aile du bâtiment qui venait joindre l'église. Elle se dressait en face du visiteur, avec ses vastes baies dégarnies de fenêtres et portant çà et là des traces de destruction.

M. Padé avait fait de son mieux pour installer au milieu de ces ruines un pensionnat ecclésiastique qui devint bientôt florissant, et auquel Mgr de Chabons transféra le titre du petit séminaire, après la suppression de celui de Saint-Acheul.

Mais tous les efforts de ce vénérable prêtre n'avaient pu que fort imparfaitement réparer les ravages de la Révolution. En 1828, quand Antoine y arriva, M. Padé avait relevé, pour servir de réfectoire, l'aile la moins endommagée, dont il avait recouvert le rez-de-chaussée par des mansardes très élevées ; mais la grande façade n'avait subi aucune réparation. Quelques torches de paille empêchaient seulement la pluie de pénétrer dans les murs et les préservaient des dégradations des eaux et de la gelée. Des nuées de moineaux y avaient fixé leur demeure et s'ébattaient, après les récréations, au milieu de la cour située entre le jardin et l'église : cour froide, sombre et humide, attristée par le spectacle perpétuel des ruines et qu'il fallait traverser à toutes les heures du jour, comme pendant les longues nuits d'hiver, pour communiquer entre les deux bâtiments.

Les belles charmilles du jardin avaient été rasées. Il restait encore quelques grands arbres fruitiers dans le verger, et surtout un poirier auquel on assigne plusieurs siècles d'existence. Un jardinier exploitait ce jardin avec toute l'économie possible et lui faisait produire ce qu'il pouvait rendre.

Le petit séminaire n'ayant point de chapelle particulière, les élèves assistaient aux offices dans la magnifique église abbatiale, ce chef d'œuvre trop peu connu, plus vaste et plus belle que bien des cathédrales, seul témoin de la splendeur passée de l'abbaye de Saint-Riquier.

Venir de la florissante maison de Saint-Acheul, sise aux portes de sa ville natale, dans ce pensionnat élevé au milieu des ruines, perdu, pour ainsi dire, dans un grand village, au fond du Ponthieu, loin des villes, où l'on n'arrivait qu'après un voyage pénible, vu l'absence des moyens de communication, au milieu de nouveaux condisciples, dont un grand nombre n'avaient pas reçu la même éducation que lui, devait être un grand changement pour notre écolier. Grâce à son heureux caractère, Antoine Daveluy n'en parut point souffrir. Il arriva à Saint-Riquier avec deux de ses cousins, et ils furent tout d'abord confiés particulièrement aux soins de l'un des professeurs, qui les recevait dans sa chambre à l'heure des récréations, et cherchait à leur faire oublier l'éloignement de leur famille.

Le digne supérieur, M. Padé, eut bientôt remarqué le caractère joyeux, franc, ouvert et généreux de son élève. Toujours le premier au jeu et à l'étude, il ne se faisait pas scrupule d'égayer ses camarades au milieu des explications du professeur dont il obtenait bientôt son pardon, ou de faire, au milieu d'une étude, des niches, dont rarement le surveillant s'apercevait à temps pour le trouver en défaut. Agile et adroit, il savait à propos se glisser sous les tables et reparaître à sa place au moment opportun. Un digne ecclésiastique, parlant de lui trente ans plus tard, répondait à la personne qui lui disait : « Vous l'avez donc vu sur les bancs ? » — « Sur les bancs ! Il n'y était jamais. On ne se fait pas d'idée d'une pareille agilité. On ne savait jamais où il était. » Du reste, ses espiègleries ne l'empêchaient point de poursuivre convenablement ses études ; toujours le plus jeune de beaucoup dans sa classe, il se soutenait sans briller et faisait un bon élève sans succès marquants. Ses lettres (et elles étaient nombreuses, car il écrivait tous les huit jours), ses lettres, plus longues et plus détaillées que celles de beaucoup d'écoliers du même âge, parlent toujours de ses places de compositions qu'il aurait souhaitées meilleures, puis de ses jeux, des grandes promenades, des jours de congé, de leurs parties de plaisir, de ses amis intimes, parmi lesquels figuraient M. Cacheleux et M. Truquet, qui, plus tard, entrèrent aussi dans l'état ecclésiastique.

Antoine avait passé sa première année à Saint-Riquier avec deux de ses cousins ; l'année suivante deux autres vinrent le rejoindre ; cette réunion, qui fut pour eux l'occasion d'une vive joie, leur permit, avec l'approbation des maîtres, de former un petit groupe qui, sans se séparer des autres, pouvait se livrer, pendant les récréations, à certaines occupations compatibles avec la règle de la maison. Leur amitié, leur gaîté, leur union sont restées en souvenir à Saint-Riquier, de même que tous ont gardé les plus douces impressions des heureuses années qu'ils y ont passées ensemble.

Nous ne mentionnerons qu'en passant le plaisir qu'ils trouvaient à élever des vers à soie, cet amusement si cher à tous les écoliers, mais nous devons rappeler celui des passe-temps des cinq cousins qui leur fut le plus agréable, pendant toute la durée de leur séjour à Saint-Riquier, et dont les lettres d'Antoine parlent si souvent avec bonheur : la reliure des livres. Ils avaient pour maître dans cet art un de leurs camarades un peu plus âgé qu'eux ; l'atelier de reliure fut placé successivement dans la chambre du maître qui s'occupait particulièrement des cinq jeunes gens ; puis dans celle de M. l'abbé Degove, qui fut deux ans professeur à Saint-Riquier ; enfin, une chambre spéciale leur fut donnée, à cet effet, et elle devint le théâtre de leurs plus innocentes récréations.

Chaque personne de la famille leur envoyait des livres à relier ; les premiers essais laissèrent un peu à désirer ; mais bientôt les instruments devinrent plus complets, le talent des artistes augmenta, et parfois ils étaient fiers de leurs chefs-d'œuvre ; c'était à eux qu'on réservait les livres qui devaient servir de récompense de prix aux enfants de la campagne, à eux aussi que toute la famille confiait ses brochures. « Depuis longtemps, dit Antoine dans une de ses lettres, je demandais des drogues et c'était pour faire des marbres sur les tranches des livres. Enfin, hier, nous avons fait le grand coup. Toujours avec confiance, nous avons arrangé le tout ; enfin tout est prêt, les marbres sont jetés dans le baquet pour appliquer nos livres dessus. Mais hélas ! ils sont mal faits et il n'y en a pas. Tout est donc fini et chacun

allait jeter la couleur, quand Aimé, en prenant un peu avec un pinceau, en jaspé et fait de beaux marbres ; aussitôt nous de sauter de joie et de nous remettre à l'œuvre. Nous sommes très contents, car, quoique l'essai n'ait pas entièrement réussi, nous croyons avoir découvert le secret et nous sommes bien résolus de recommencer.

« J'ai quelques livres qui ont de jolis marbres, d'autres qui sont à peine passables, et deux seulement qu'il faudra couper de nouveau.

« J'ai eu assez de bonheur, comme tu vois, mais j'espère en avoir plus encore une autre fois (1833). »

Ces amusements, néanmoins, ne faisaient pas oublier à notre héros le but principal de son séjour à Saint-Riquier, et ne nuisaient en rien à ses études qu'il poursuivait consciencieusement et joyeusement, comme tout ce qu'il faisait, mais, nous l'avons déjà dit, sans succès brillants.

Son plus grand désir fut longtemps d'arriver à la place de premier, mais longtemps il y aspira en vain et, sans être des derniers, ne parvenait pas au premier rang.

« Tu me diras si tu as eu le médaillon ou le ruban, écrit-il à une de ses sœurs, élève chez Mlle Herbert, à Amiens, moi j'ai été le 12e en diligence et je ne sais pas le combien en version, mais la place n'était pas très bonne (8 novembre 1830). »

Parfois il exprime avec son entrain habituel le désir qu'il éprouve du succès : « Vous n'avez pas encore entendu parler de places, dit-il à l'une de ses sœurs, en novembre 1831, je vous en dirai probablement dans 8 jours ou dans 15. Je tâcherai de faire en sorte que vous disiez : Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! il a fait des progrès le coquin, mais ne pensons pas à cela cette fois-ci puisqu'on n'en a pas encore donné. »

Bien des mois s'écoulèrent encore sans que ses vœux fussent exaucés ; le 25 avril 1833, il est au comble de la joie : « Enfin, écrit-il à l'aînée de ses sœurs, est arrivé cet heureux jour que j'attendais en vain depuis si longtemps, ce jour qui m'a comblé de joie, et qui, je l'espère, ne t'en causera pas moins, ce jour qui comble de succès tous mes travaux : j'ai été premier en grec et je porte une croix honorable qui me fuyait toujours et que jamais je ne pouvais atteindre. Cela peut servir à justifier ce que je disais, que je travaillais bien mes devoirs. Aussi me voilà au comble de mes vœux, et si je l'ai attendu si longtemps ce n'était que pour aiguillonner le plaisir que j'en devais ressentir. Tu ne manqueras pas de faire part de cette nouvelle à Papa, Maman, etc., qui n'en seront, j'espère, pas fâchés et qui pourront en présumer que je suis loin de perdre mon temps. »

En janvier 1834 : « Je n'ai pas 36 décorations, comme tu me l'avais souhaité, mais j'ai celle de catéchisme, comme tu sais, et j'ai été le 4e en grec. Je ne sais quelle place j'aurai en vers, mais je ne suis pas content de ma composition. »

Si encourageants que fussent les succès scolaires trop rarement obtenus, mais plus chers, par cela même, à notre écolier ; si amusantes que fussent les occupations de reliure, les promenades et les autres récréations, elles ne faisaient jamais oublier à Antoine le foyer paternel et les joies de la famille. On le voit, dans ses lettres, à l'attention avec laquelle il s'occupe de chacun, au plaisir qu'il espère d'une prochaine visite, à celui qu'il a rapporté d'une autre ; bien qu'il soit heureux à Saint-Riquier, et que jamais une plainte ne se glisse sous sa plume, on sent combien il aime à se retrouver au milieu de ses frères et sœurs, et la joie qu'il s'y promet. Écoutons son langage d'enfant : « Passons à Amiens, dit-il à l'une de ses sœurs, « à la fin d'une longue lettre : on dit que Thérèse se trouve bien dans cette grande chambre qui est pour vous deux. Joséphine est donc dans son petit cabinet. Antoine couchera donc quand il ira à Amiens dans sa belle chambre. Je me réjouis déjà d'y coucher et d'y établir mon cabinet de lecture et d'écriture, etc., etc., etc., pantouf (Expression amiénoise). En t'écrivant cette lettre, je ne m'y crois pas, mais je pense que j'y serai la première fois que j'irai à Amiens (novembre 1831). »

Que le lecteur ne nous reproche pas la naïveté de nos citations ; elles rendent plus vrai le portrait que nous voulons tracer de l'enfant et de l'écolier qui sera un jour un apôtre et un martyr.

Avons-nous besoin de dire que, chaque année, l'époque des vacances était pour lui un temps de bonheur, mais il arrivait difficilement à avoir des prix. Les vacances se passaient ordinairement à Duisans près Arras, chez ses grands-parents, en famille, et ces instants étaient toujours trop courts.

Quel plaisir on se promettait à l'avance dans ces réunions ! Les lettres d'Antoine y font allusion longtemps avant et longtemps après. Mais aussi, la rentrée des classes était pour lui extrêmement pénible, et il ne pouvait quitter la maison paternelle sans verser des larmes. En 1831, il alla, pour la première fois, passer les vacances à Bergicourt (Petit village du canton de Poix (Somme)) dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler, c'était la campagne de son grand-père paternel. Il y était avec ses cousins, et le temps passait trop vite au gré de leurs désirs.

Chapitre IV.

Antoine au Petit Séminaire de Saint-Riquier (Suite).— Première Pensée de Vocation Sacerdotale.

(1828-1834)

Issu d'une famille où la foi et la pratique des vertus chrétiennes sont héréditaires, Antoine Daveluy était naturellement religieux, mais rien en lui, pendant les premières années de ses études, ne révélait des dispositions particulières à la piété. Dès les premiers temps de son séjour à Saint-Riquier, il fut du nombre des enfants de chœur et il se plaisait à en remplir les fonctions. Dans le cours de sa seconde année, sa bonne conduite le fit admettre dans la congrégation des Saints-Anges : il y fut reçu le jour de l'Ascension, 28 mai 1829. Il avait alors onze ans : à cet âge et pendant plusieurs années encore, il n'est pas surprenant que les jeux et les distractions des écoliers l'aient plus occupé que les graves et sérieuses pensées de son avenir spirituel ; aussi ses lettres, si nombreuses et si détaillées, nous l'avons dit, et toujours affectueuses, n'y font-elles pendant longtemps aucune allusion. La première où nous rencontrons comme un premier écho de l'appel de la grâce est du mois de juillet 1832 : elle fut écrite pendant que le choléra exerçait de si terribles ravages dans la ville d'Amiens et le département de la Somme. Peut-être ces circonstances avaient-elles contribué à toucher particulièrement le cœur de l'écolier, toujours est-il que sa lettre respire au plus haut degré la confiance et la joie, et nullement la crainte. Nous la reproduisons textuellement ; qu'on veuille bien se rappeler qu'elle a été écrite par un enfant de quatorze ans :

« Saint-Riquier, ce 20 juillet 1832.

« Ma chère sœur, Je ne veux pas faire attendre longtemps ma réponse et je profite de l'occasion que j'ai pour t'écrire. Le domestique de Monseigneur m'a offert ses services, c'est pourquoi je n'ai pas écrit par le messenger. Nous possédons Monseigneur (Monseigneur de Chabons, évêque d'Amiens) depuis près de huit jours. Il a donné la confirmation dimanche dernier (15 juillet) et est parti ensuite le mardi pour Saint Valéry. Il est revenu le jeudi et a signalé son retour par un petit congé. Il se mettra samedi en route pour Amiens. Tous les élèves ont été aujourd'hui en pèlerinage à Monflières, qui est un village à deux lieues de Saint-Riquier. C'était pour remercier Dieu et notre bonne Mère d'avoir jusqu'alors préservé Saint-Riquier du fléau terrible nommé communément dans ces pays-ci le choléra-morbus. Monseigneur a dit ce lui-même la messe qui était une basse messe.

« L'église est en réparation en ce moment, on en repeint tout en dedans. Aussi l'odeur de la peinture jointe à la foule qui remplissait l'église a tellement fait effet sur quelques-uns qu'ils ont été obligés de sortir. Plusieurs même sont tombés faibles. Moi-même je n'étais pas très à l'aise et je craignais fort d'être obligé de sortir, mais grâce à Dieu je n'en ai pas été à ce point et je me porte encore très bien. Les vacances qui approchent à grands pas me donneront du repos, car j'en ai besoin. Nous avons déjà fait plusieurs compositions pour les prix et je ne les ai pas réussies, aussi je désespère d'être nommé dans quatre semaines, le beau jour de la distribution des prix. Cela me ferait assez de peine, mais on ne réussit pas toujours et il faut se soumettre à la volonté de Dieu. Le livre des sorciers dont tu me parles fera, j'espère, ces vacances, le sujet de mes réflexions et, comme tu le dis, nous amuserons la société par nos sorcelleries. Lorsque nous verrons un sorcier, nous irons lui dire devant tout le monde : Maladroit que vous êtes, vous laissez découvrir vos tours ; vous faites cela de telle et ce telle manière, vous êtes un vrai maladroit, vous ne savez pas votre métier, et alors le sorcier confus se retirera et nous prendra pour des malins, comme nous sommes déjà, mais comme nous serons bien plus après nos essais en ce genre de sorcellerie. Je t'assure que je me promets de bonnes parties ces vacances, surtout si nous allons à Duisans, car toutes les parties sont bien plus agréables à la campagne que ce dans une ville. Souvent, par exemple, nous

irons faire dans les moments libres un tour de promenade accompagné d'une lecture amusante. D'autres fois, nous nous récréerons par des entretiens intéressants. Tout étant entremêlé de lecture, de travaux, de promenades, de causeries amusantes et de sérieux entretiens, nous passerons nos vacances le plus agréablement possible. Ensuite remplis d'un nouveau zèle, d'une nouvelle ardeur, nous nous remettrons au travail et nous mériterons des récompenses ici-bas qui nous feront acquérir celles de l'autre vie. Vois, chère amie, jusqu'où peuvent nous conduire des vacances passées aussi agréablement. Tu diras peut-être qu'il n'est pas encore temps de penser à la rentrée des classes ; oui, chère Pauline, j'y pense et j'y penserai très souvent, mais cela ne m'empêchera pas de passer mes vacances d'une manière agréable. Vraiment, sur le tableau d'un élève en vacances, il y a de quoi faire une pièce de vers de trois ou quatre cents vers pour le moins, car ses plaisirs sont si multipliés ; pour moi je les multiplierai autant que possible. Les vacances, je suis sûr, passeront bien plus vite que deux mois de l'année, ensuite j'entrerai dans la Rhétorique. C'est là que je découvre une belle perspective. Toujours de beaux devoirs, toujours sage, toujours bien avec le bon Dieu, tout ira parfaitement. Tu vois que je fais des discours sur la Rhétorique, mais, l'année prochaine lorsque j'y serai, je te ferai des discours en trois points et alors tu diras en les relisant : « Je reconnais bien que notre bonne Mère l'a pris sous sa protection toute spéciale ». Tu le répéteras avec moi. Oui, vraiment, je suis un enfant gâté de la Providence. Dans quelques années, tu en seras convaincue, lorsque, parvenu à un âge plus avancé, il me faudra entrer dans le monde, exposé à tous les naufrages ; c'est alors que tu reconnaîtras plus que jamais que je suis un enfant gâté de la Providence, tu verras combien notre bonne Mère se chargera de nous et comme elle veillera sur toutes nos actions.

« Oui, chère sœur, comprends bien la bonté du cœur de Marie, comprends la douceur de son divin Fils. Si tu savais les prodiges que tous deux ont opérés cette année dans mon cœur !

« Ah ! j'en suis sûr, tu n'en douterais jamais de cette ineffable bonté. Mais pardonne, chère sœur, si j'ose ainsi te faire affront ; non, certes, tu n'en as jamais douté de la bonté de Marie, et si je te disais en ce moment d'avoir confiance en elle, c'était pour que cette confiance s'accroisse de plus en plus dans ton cœur.

« Lorsque, dans nos jours de vacances, je t'aurai conté tous les prodiges qui se sont opérés ici, nous pourrions chanter ensemble et de bon cœur ce beau psaume du Prophète : *Laudate pueri Dominum: laudate nomen Domini*. Oui toujours nous devons louer ce nom sacré, le nom du Seigneur, mais surtout lorsqu'il nous fait sentir si visiblement les effets de sa miséricorde. Et certes, si quelqu'un en ce moment peut louer le Seigneur, c'est bien nous qu'il a préservés de la contagion au milieu du fléau destructeur du genre humain ; c'est bien à nous à le louer ce nom sacré, nous à qui il a conservé des parents pieux qui ne cesseront de nous conduire dans le chemin de la vertu. Ah ! nous pourrions bien, en entrant en vacances, entonner de concert un *Te Deum* en grand solennel, et je me propose bien de remercier le Seigneur en particulier de tout ce qu'il a fait pour moi. Non, je ne puis te le dire en ce moment, le papier me manque, mais je le dirai en vacances. Je te prie de me pardonner si je t'ai entremêlé du griffonnage (Antoine, après avoir rempli ses quatre pages, a couvert d'écriture tous les blancs du commencement de sa lettre et de toutes les marges.), pour te dire quelques mots de la bonté divine.

Tâche de le déchiffrer de ton mieux.

- Je suis toujours ton affectionné frère.

Antoine Daveluy. »

Cette lettre, où le caractère franc, ouvert et gai d'Antoine se révèle tout entier, montre en même temps que des idées sérieuses commençaient à préoccuper l'esprit de l'écolier ; c'est, en effet, dans le courant de cette année 1832 qu'il pensa sérieusement à

embrasser l'état ecclésiastique ; il le confia, pendant les vacances suivantes, à celle de ses sœurs qu'il aimait le plus, — ce sont là les « sérieux entretiens, » annoncés dans la lettre qu'on vient de lire. — Il appela depuis l'année 1832 l'année de sa conversion, et l'auteur de cette conversion était M. Truquet, dont nous avons déjà parlé. Ce jeune homme, qui fut plus tard Lazariste, ami des cinq cousins et plus âgé qu'eux, usait de son droit d'aînesse pour les porter au bien. Tous profitèrent de ses bons conseils, mais nul plus que Daveluy qui commença dès lors à penser sérieusement à se donner à Dieu. Il était alors en seconde, on se le rappelle, et avait pour professeur M. l'abbé Pillot. Un jour que, contre son ordinaire, il était tranquillement appuyé sur son pupitre et paraissait peu occupé des leçons du professeur, celui-ci l'interpellant : « Daveluy, dit-il, que faites-vous là ? » Antoine relève la tête et, d'un ton sentencieux, lui répond : « Monsieur, j'ai choisi le Seigneur pour mon héritage. » — « C'est bien, c'est bien, quand vous serez évêque, vous me prendrez pour votre grand vicaire ; pour le moment continuons la leçon. » Le professeur ne pensait guères alors qu'il était prophète, et que, vingt-cinq ans plus tard, l'onction des pontifes viendrait sacrer la tête de l'écolier, souvent turbulent mais toujours bon et docile, qu'il avait devant lui.

Cependant ces pensées sérieuses n'empêchaient pas sa gaieté ordinaire ; toujours le premier quand il s'agissait de rire, il avait souvent quelque épisode singulier à raconter. Ainsi, à l'approche des prix de 1832 ou 33, M. Padé avait, un jour, chargé les cinq cousins, accompagnés de leur mentor ordinaire, M. Truquet, d'aller au bois voisin chercher de la verdure pour les couronnes des prix ; lorsqu'ils eurent rempli leur mission, au lieu de revenir pour dîner, il leur vint en pensée de se trouver en retard et d'avoir quelque aventure. Il y avait alors en France un grand nombre de réfugiés espagnols, dont la majeure partie sollicitait souvent la charité des âmes bienfaisantes. « Faisons les espagnols, disent nos étourdis, et allons demander à dîner à quelque brave femme du village ». Oui, mais comment s'entendre ? On convint rapidement de quelques mots de latin écorché et, bravement, on frappe à la porte d'une femme restée seule pendant que son mari, sans doute, était aux champs. Tout en parlant espagnol, il fallait bien faire comprendre que l'on voulait manger, et l'un d'eux, par un effort suprême, parvient à dire quelques mots de français pour se faire servir. La brave femme offre une jatte de lait, donne à chacun de ses hôtes une cuiller et un morceau de pain, et il s'agit de manger à la gamelle. A peine les six hôtes furent-ils assis autour de la table qu'un fou rire s'empara d'eux, et Antoine, le plus farceur de la bande joyeuse, prenant un ton grave pour lancer quelques mots prétendus espagnols, profite de ce que les autres se tiennent les côtes de rire, pour s'armer de sa cuiller et commencer le repas. La femme, qui prenait plaisir à les voir rire, fit remarquer, du ton le plus comique, qu'il faisait rire ses camarades pour manger seul pendant ce temps-là, et lui, sans s'émouvoir, prit sa part gravement en se moquant des autres. Quel plaisir de raconter leur aventure en rentrant à Saint-Riquier. Ils s'étaient soi-disant perdus dans les bois, etc. Ce fut une des dernières farces des cinq cousins réunis ; on en pourrait raconter bien d'autres, qui toutes dépeindraient l'écolier au caractère espiègle, mais franc et ouvert.

Il faisait alors sa rhétorique sous M. l'abbé Delahaye. Sa dévotion envers la sainte Vierge, que nous avons déjà vue se manifester dans sa lettre du 20 juillet 1832, augmenta sensiblement dans le cours de cette année, et il eut le bonheur de faire sa consécration à Marie, comme congréganiste, le samedi 8 juin 1833. Cette année semblait devoir être la dernière de ses études à Saint-Riquier, puisqu'on n'y faisait pas alors le cours de philosophie ; il crut donc devoir parler à son père de son désir d'entrer au séminaire. Déjà, avec M. Cacheleux, dont nous avons parlé plus haut, il formait des projets pour Saint-Sulpice, dont ils avaient l'un et l'autre entendu faire le plus grand éloge. A cette demande d'un enfant de quinze ans, son père se prit à réfléchir. M. Isidore Daveluy était trop chrétien, dans la véritable acception du mot, pour ne pas voir avec bonheur son fils aîné courber la tête sous le joug du Seigneur, mais il lui sembla difficile de prendre une détermination si importante dans

un âge encore aussi peu avancé. Craignant donc que ce désir d'Antoine ne fût l'effet d'une ferveur de jeunesse qui, peut-être, n'aurait pas de durée, il remit à plus tard sa réponse. Aussitôt après les prix, Antoine revint en famille et, pendant les vacances, son père prit la résolution de lui faire redoubler sa rhétorique. Ayant appris que M. l'abbé Delahaye devait quitter Saint-Riquier, pour aller à Boulogne professer la rhétorique dans l'établissement de M. Haffreingue, et que cette classe allait être confiée, au petit séminaire, à M. l'abbé De Boubert, M. Daveluy pensa avec raison qu'une seconde année de rhétorique ne pouvait être qu'avantageuse à son fils dans les circonstances actuelles, et il se décida à le remettre à Saint-Riquier encore pour un an.

Antoine, toujours soumis et obéissant, revint donc au petit séminaire, où il rapporta son entrain et sa gaîté habituels. M. Padé voulut alors laisser à notre écolier une assez grande latitude pour les devoirs, dont il faisait à peu près ce qu'il voulait, — tout en prenant part exactement aux compositions, dans lesquelles, on le sait déjà, il n'était pas toujours heureux ; — et il le prit souvent pour l'accompagner dans ses excursions aux environs de Saint-Riquier. Il l'emmenait fréquemment à Abbeville, où M. l'abbé Michel, ami intime de la famille Daveluy, était curé de Saint-Vulfran, puis chez d'autres voisins ; enfin le temps se passait pour le rhétoricien de la manière la plus agréable. Ce fut dans une de ces courses que, rentrant un jour fort tard avec M. Padé, celui-ci lui raconta que, lorsqu'il était élève, il avait passé dehors la nuit qui suivait un congé, pour aller voir les cabotins. — « Et quelle pénitence avez-vous eue ? » lui demanda vivement Antoine. - « J'ai été trois jours enfermé au pain et à l'eau. » — « Si vous voulez me promettre de ne pas m'en donner une plus forte, reprit l'élève, je vous fais le tour à la prochaine foire d'Abbeville. » — « Oh ! vous n'abuserez pas ainsi de ma confiance, » répondit le supérieur.

— « Il a bien fait de me parler de confiance, disait Antoine racontant cette conversation, sans quoi je ne répons pas de ce que j'aurais fait. »

Dans sa naïve simplicité, il allait tout bonnement demander des congés. C'est ainsi que le 17 janvier 1834, jour de saint Antoine, et, par conséquent, jour de sa fête, il obtint du supérieur d'être dispensé de toute classe. Il s'était, pendant les vacances, exercé à versifier avec un de ses oncles, et il profita de son congé pour adresser quelques vers à son aïeul pour le jour de sa fête (cet aïeul portait aussi le nom d'Antoine). Rien de plus simple et de plus affectueux que ce premier travail qui fut accueilli, comme on le pense, avec plaisir et indulgence. Les congés n'étaient pas seulement pour lui ; ses camarades voulant profiter de ce qu'ils appelaient sa faveur, l'envoyaient de leur part trouver leur supérieur ; sans doute il n'était pas toujours écouté, mais il savait si bien s'y prendre qu'il arrachait parfois un consentement, accueilli par les applaudissements de la joyeuse bande.

Pendant cette année classique, les cousins n'étaient plus que trois à Saint-Riquier ; les deux aînés qui avaient, l'année précédente, fait leur rhétorique avec Antoine, étaient entrés chez M. Poiloup pour y faire leur philosophie, aussi leurs plaisirs étaient-ils moins bruyants ; peut-être aussi les pensées sérieuses de Daveluy y étaient-elles pour quelque chose. Ce fut dans le courant de cette année que la pensée des missions vint traverser son âme. Mais sa famille ne sut que plus tard qu'il n'avait voulu être prêtre que pour devenir missionnaire.

Toutes les manières d'être d'Antoine, son entrain, sa fougue, son étourderie apparente paraissaient si éloignées de celles d'un prêtre, que lorsqu'il parlait de sa vocation devant ses camarades, aucun n'y voulait croire, et ils se moquaient de lui ; l'un d'eux, qui se rappelle encore avec plaisir ses jeux à coups de poing avec Antoine, lui répondit un jour : « Toi prêtre ! Si tu es prêtre, je suis Pape ! » Et pourtant cette pensée intime ne le quittait plus. Il en paraît très préoccupé dans la lettre qu'il écrit le 21 novembre 1833, jour où sa sœur aînée entrait comme postulante chez les Dames du Sacré-Cœur : « Je ne doute pas de la belle cérémonie que vous avez eue aujourd'hui à Amiens, mais elle ne fut pas moins belle ici, car c'est la fête patronale de la maison (La Présentation de la sainte Vierge était alors la fête

patronale du petit séminaire.); de mon côté, je pensais au bonheur que Thérèse avait ce matin et à la belle consécration qu'elle a faite à Dieu. Je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes à cette pensée; « quoi, me disais-je, je ne puis accompagner mes tendres parents ; quel bonheur a, en ce moment, ma chère sœur, elle est au comble de ses vœux, et moi, je suis encore dans l'attente des lumières du ciel ; et toutes ces pensées lui ont attiré des prières réitérées que j'offrais avec confiance à Celui qui avait daigné prendre sa demeure en mon âme; je versai des larmes d'attendrissement et le reste du jour s'est très bien passé au milieu de la pompe et de la variété des offices. »

En parcourant la correspondance d'Antoine à cette époque, on voit que la pensée de cette sœur aînée, qui se consacre à Dieu, le préoccupe souvent.

« Je te prie de me donner des nouvelles de notre chère Thérèse, qui est loin de moi et que tu ne possèdes plus non plus que moi, (écrit-il en décembre 1833 ou janvier 1834), je ne l'en aime pas moins, je lui écrirai quand j'aurai le temps. Je pense que tu vas la voir de temps en temps, je te prie de lui dire bien des choses de ma part. J'ai eu, mardi dernier, la visite de M. Michel. M. Padé m'a fait l'honneur de me faire passer avec lui une partie du diner, où nous avons bu à la santé de toute la famille, et en particulier de Thérèse, pour qui nous avons formé des vœux de bonheur et de félicité. Tu pourras le lui dire. »

Un autre jour, il écrit encore : « J'ai eu par mon oncle Antoine (1), puis par « Gustave, des nouvelles de notre chère Thérèse : j'ai appris avec plaisir qu'elle se trouvait dans son nouvel état on ne peut plus heureuse. Tant mieux, c'est à peu près la seule consolation que nous puissions attendre. Je suis un étourdi, car, ayant reçu sa lettre il y a déjà du temps, je comptais lui répondre et, insensé, je ne pensais pas que pendant le carême on ne peut lui écrire.

« De sorte qu'après avoir pris mes mesures pour « lui écrire cette semaine ou la semaine prochaine, je me suis aperçu qu'il était trop tard et qu'il fallait attendre jusqu'à Pâques (mars 1834). »

L'année scolaire se continua ainsi, joyeuse et sérieuse en même temps. Lorsqu'elle fut achevée, Antoine renouvela ses instances pour entrer à Saint-Sulpice : son père ne crut pas devoir le faire attendre plus longtemps ; il lui accorda le consentement si longtemps désiré, et c'est dans ces pensées d'une vocation sublime que le rhétoricien dit adieu au petit séminaire, où il était entré enfant étourdi et rieur, dont il sortait, jeune encore, toujours vif et joyeux, après y avoir passé six années qu'il n'oubliera jamais, car, pendant ces jours d'enfance, il a entendu retentir l'appel de la grâce à laquelle il saura demeurer fidèle.

En quittant ces lieux bénis, jadis témoins de tant de gloire, il ne se doutait pas que sa mémoire y demeurerait impérissable, et qu'un jour viendrait où, sur l'entrée de l'un des édifices qui renouvellent les bâtiments de l'ancien monastère bénédictin, se verrait la statue d'un évêque, en habits pontificaux, représentant Antoine Daveluy, dont le nom restera glorieusement inscrit à la suite de ceux des Riquier, des Angilbert, des Gervin et des autres héros chrétiens qui ont immortalisé l'antique Centule.

Chapitre V.

Premières Années de Séminaire. - Issy.- Tonsure. — Vacances.
(1834-1836)

Antoine dut passer à Amiens les vacances qui séparèrent sa sortie de Saint-Riquier de son entrée au séminaire. Madame Daveluy, à la suite de la naissance d'un fils, fut un mois entre la vie et la mort. On peut juger de l'inquiétude éprouvée par tous les siens et notamment par les aînés de ses nombreux enfants. En cette douloureuse circonstance, Antoine, comme toujours, eut recours à Dieu ; il pria de toute son âme, et ensuite, s'occupant à distraire les plus jeunes de la famille auxquels leur âge ne permettait pas encore de redouter le malheur qui semblait menacer leur mère, il s'appliquait à les faire jouer aux jeux les moins bruyants, pour ménager la chère malade que le moindre bruit fatiguait.

Malgré l'inquiétude éprouvée par tous les membres de la famille Daveluy, les préparatifs de départ du futur séminariste ne s'en firent pas moins, et, au mois d'octobre 1834, Antoine, obéissant à l'appel qu'il avait entendu, quitta sa ville natale pour entrer en philosophie au séminaire d'Issy. Il fut, par suite de la maladie de sa mère (Peu après l'entrée d'Antoine à Issy, les Dames du Sacré-Cœur envoyèrent à Madame Daveluy un morceau de manteau de Notre-Dame de Liesse ; elles proposèrent en même temps une neuvaine pour la guérison de la malade, et un remède indiqué par suite d'une consultation la mit, en peu de jours, hors de danger.), obligé de partir pour Paris seul et sans son père, qui ne pouvait dans ces circonstances quitter sa maison, même pour peu de jours. Ce fut un grand sacrifice pour tous deux, mais à son entrée à Paris, le jeune Daveluy devait se trouver entouré des mêmes soins qu'auraient pu lui prodiguer le père et la mère les plus tendres : un oncle et une tante qui y habitaient, commencèrent dès lors à lui donner des preuves de l'attachement le plus vrai, qui ne se démentit jamais jusqu'à l'époque de son départ pour les missions.

Le séminaire de Saint-Sulpice, fondé par M. Olier, le jour de l'Assomption 1642, et appelé déjà par Saint-Simon, en 1709, une pépinière d'évêques, a pour maison de campagne et pour succursale la maison d'Issy, où se font les cours de philosophie. Elle sert de but de promenade et de délassement aux élèves de la maison de Paris ; là aussi, sous le nom de Solitude, est le noviciat de la Compagnie de Saint-Sulpice. Issy, qui a abrité tant d'illustres hôtes, au début de leur préparation à la vie sacerdotale et, pour ne parler que de la première moitié de ce siècle, Mgr de Salinis et Mgr Gerbet, le P. de Ravignan, le P. Lacordaire, Mgr Dupanloup et tant d'autres, dont les noms brillent sur les pages de notre histoire ecclésiastique contemporaine ; Issy est justement cher à tous ceux qui ont habité le séminaire de Saint-Sulpice. Dans son enclos est une reproduction de la sainte maison de Lorette, particulièrement entourée de la vénération de tous, directeurs et élèves, qui, fidèles aux enseignements de leur maître et de leur père M. Olier, ont une si vive dévotion envers la Reine du Ciel. Là aussi est le cimetière de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Antoine Daveluy n'avait que seize ans et demi lorsqu'il arriva dans cette maison bénie. Le plus jeune et surtout le plus petit, car il ne grandit guères qu'à dix-huit ans, il était encore, sous presque tous les rapports, un enfant et un écolier : on en aura plus d'une preuve. Pour demeurer fidèle à la règle que nous nous sommes imposée, de donner un portrait aussi exact et complet que possible de celui qui devait arriver à un si haut degré de perfection, et de montrer ainsi le chemin qu'il eut à parcourir pour répondre à l'appel divin, nous reproduirons textuellement ces lignes de la personne qui le connaissait le mieux, peut-être, à l'époque de son départ pour Issy : « Ce fut avec une véritable jouissance qu'il revêtit l'habit ecclésiastique. Il contrastait avec sa grande jeunesse qui n'était rien moins que grave : alors encore pétulant, gai, farceur, il était pieux sans pour ainsi dire le paraître, bien des défauts même rendaient sa société pénible par moments. Il se fâchait et se contrariait facilement, sa vivacité naturelle

n'était point encore comprimée, l'homme enfin perçait partout, et c'était le séminaire qui devait plus tard le transformer. »

Ce n'était là que de petits défauts, souvent même des enfantillages : nous avons tenu à les signaler cependant, car Antoine dut livrer plus d'un combat pour s'en corriger, et, si la victoire fut complète, la lutte n'en fut pas moins rude. Il est bon qu'on le sache, les Saints n'ont pas été parfaits du premier coup. Comme nous, ils étaient hommes, soumis à toutes les épreuves de l'humanité ; ils ont eu leurs imperfections et leurs défauts, mais ils ont su les vaincre : on l'oublie trop souvent et il est bon de se le rappeler. En voyant ce qu'ils étaient, et ce qu'ils sont devenus, on n'en comprendra que mieux l'obligation de les imiter dans l'état où Dieu nous a mis, et de méditer souvent cette parole d'un grand Saint : « Ne pourrez-vous donc ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? (S. Augustin, Confessions, liv. VIII, chap. XI.) »

Antoine, en arrivant au séminaire, avait surtout la vertu à laquelle Dieu a promis la récompense, la bonne volonté. Il se mit courageusement et joyeusement à l'œuvre. Du reste, ses premières impressions à Issy sont parfaitement décrites dans la première lettre qui suivit son arrivée et dont, à cause de cela, nous voulons donner un long extrait : « Tu vas peut-être grogner en voyant un si « petit morceau de papier (La lettre est écrite sur une demi-feuille.), chère sœur, mais console-toi ; nous tâcherons d'en mettre autant que sur une feuille, en serrant nos lignes. Eh bien ! ne te semble-t-il pas un peu drôle d'être seule, n'es-tu pas bien tranquille, après avoir été deux mois ennuyée, du matin au soir, par un vilain frère ? Dis, qu'en penses-tu ? Je dis bien vrai, n'est-ce pas ? »

Après avoir raconté sa visite à sa sœur, novice au Sacré-Cœur, visite pendant laquelle il a précisément eu le bonheur de recevoir une lettre de son père « qui, dit-il, nous remplit tous deux de joie en voyant notre mère convalescente, » Antoine parle des visites que la distance ne lui permet pas de faire aisément, vu l'obligation de rentrer exactement à cinq heures, et il ajoute : « Il n'y a pas moyen d'attraper les gens par ici, ce n'est pas comme à Saint-Riquier où l'on rentrait trois ou quatre heures plus tard que l'heure indiquée ; il faut être exact. Ici on ne peut plus conter des fariboles pour excuse, oh ! non, mais cependant il faut avouer qu'en général on n'est pas trop sévère. Il y a un règlement et bien sévère encore, mais c'est tout. Les maîtres sont excellents et nous traitent comme leurs enfants ; nous avons un professeur de philosophie, c'est un homme qui, je crois, me plaira, dans le genre de M. Delahaye ; ah ! quel brave homme ! Notre professeur de mathématiques, c'est un farceur, il n'y en a pas de pareil, aussi jusqu'alors cette classe ne m'a point paru ennuyeuse le moins du monde ; je ne sais pas si cela viendra. Ensuite, si nous avons le malheur de manquer à quelque chose, jamais on ne nous fait de reproches, nous avouons notre faute nous-même et puis c'est fini. Voilà comme ça se fait par ici. N'est-ce pas que c'est gentil. Ah ! ma chère petite sœur, c'est une assez belle vie que la nôtre ; je t'assure que je ne m'ennuie pas. Nous avons un grand jardin et un parc rempli de chapelles de la sainte Vierge, et il y en a de bien belles.

« L'idée de Marie nous est donc sans cesse rappelée et cela n'empêche pas la gaieté, comme tu le sais. Quels bons enfants on trouve par ici, sous ce rapport là comme sous les autres, il n'y a pas à se plaindre. Le jeu de balles qui va toujours son train, fort et ferme, fait passer les récréations à la belle manière, il faut voir comme ça roule, ah ! quel plaisir ! J'ai trouvé mercredi dernier pour la première fois un joueur de tric-trac, et, pour mon coup d'essai, j'ai pris dix-sept trous sans qu'il en prit un seul, ce n'est pas mal, n'est-ce pas ? Il y a plusieurs personnes qui m'ont demandé de leur apprendre ; j'y jouerai tant que je pourrai. Et puis au billard, et puis aux dames, et puis à tout, je ne sais pas tous les jeux qu'il n'y a pas ! Ah ! vraiment, le mercredi où tous ces jeux sont libres, il y a de quoi s'occuper. »

« J'espère que tu ne t'ennuies pas trop, ajoute-t-il. Je ne pourrai pas souvent te récréer par mes lettres. Je t'écris aujourd'hui ; jusqu'à la Présentation, nous avons quelques moments, tout n'est pas encore en train, mais une fois la Présentation (21 novembre) plus une

minute ; ce sera bien dur pour moi qui, l'année dernière, n'avais rien à faire et qui pouvais travailler pour moi tant que je voulais. Il faudra faire ce sacrifice avec les autres, mais c'est le métier. Il n'y a pas d'état sans inconvénient ; vaut mieux peut-être que ceux-là arrivent que d'autres qui seraient beaucoup plus désagréables. » Il s'informe ensuite en détail de ses frères et sœurs, notamment de son filleul, et termine ainsi : « Pardonne-moi ce griffonnage, mais c'est que sans être pressé, j'aime à me dépêcher, afin d'avoir du temps pour faire ce que je voudrais, par ce moyen tu seras longtemps à lire ma lettre, elle te semblera plus longue. Si c'est un plaisir pour toi de recevoir de mes nouvelles, il durera quelques minutes de plus (octobre 1834). »

On le voit, c'est toujours l'étourdi au cœur excellent, plein de bonne volonté, mais aimant surtout les jeux et les distractions ; deux mois plus tard son ton devient plus grave : « Je t'assure vraiment sans badiner que je suis très content sous presque tous les rapports, j'ose même dire sous tous ; quelquefois je suis un peu contrarié d'avoir trop de devoirs, mais c'est tout de même. Nous avons des promenades fort agréables. C'est une bonne chose, car souvent à Saint-Riquier, le seul plaisir que j'avais aux congés, c'était de ne pas aller au classe (j'entends en hiver), mais ici les lieux où nous allons sont fort jolis. On revient à la maison avant le soir, c'est toujours là que j'ai le plus de plaisir : nous pouvons alors jouer au billard et à d'autres jeux encore, et, si je veux, je puis me retirer dans ma chambre.

« En un mot, nous sommes un peu libres et c'est ce que j'aime assez, comme tu as pu le voir pendant les vacances (31 décembre 1834). »

Vers ce même temps, de vives palpitations de cœur l'incommodèrent assez gravement pour nécessiter une forte application de sangsues ; lorsqu'il se trouva mieux, il était tellement faible que les directeurs l'envoyèrent passer quelques jours chez son oncle pour se remettre.

Pendant ces petites vacances forcées, il eut le plaisir de voir sa sœur passer quelques jours à Paris, ce qui fut pour lui l'occasion d'une grande joie.

Le défaut d'exercice, la forme du vêtement ecclésiastique furent supposés la cause de cette subite indisposition d'Antoine ; qu'il nous soit permis d'en indiquer une autre : en entrant au séminaire le jeune Daveluy eut bientôt compris toute l'importance de l'état auquel il se destinait, il en vit les devoirs, il voulut se vaincre, changer fortement, et les efforts sur lui-même, en comprimant sa vivacité, firent même sur son physique une impression qui ne pouvait être sans suites.

Les personnes de la famille qui le virent alors le trouvèrent profondément pénétré de la grandeur de ses obligations, et fortement décidé, quoi qu'il pût lui en coûter, à suivre généreusement la carrière qu'il venait d'embrasser.

Cette indisposition obligea le jeune séminariste à éviter tout exercice violent, et ce ne fut pas sans sacrifice qu'il dut renoncer aux jeux de balles et autres qui étaient encore, à cette époque, un de ses passe-temps les plus recherchés.

En ce moment, à Paris, par suite des événements de 1830, les prêtres ne sortaient plus en soutane, mais les directeurs de Saint-Sulpice tinrent toujours à ce que les séminaristes ne parussent jamais en public sans l'habit ecclésiastique ; Antoine sortait donc ainsi tous les jours de congé ; il s'amusait parfois des plaisanteries qu'il entendait sur son passage, et riait de voir tous les yeux se tourner vers lui quand il traversait les rues de Paris, bien que cependant cela, comme il le disait, ne lui fût pas « fort agréable ».

Ses visites préférées étaient aux personnes de sa famille, tantôt à sa sœur aînée, novice au Sacré-Cœur à Paris, tantôt à son oncle et à sa tante, dont nous avons déjà parlé, et qui lui servaient de père et de mère. Il aimait surtout à voir sa sœur toute seule, afin de pouvoir causer librement avec elle. Leurs cœurs se comprenaient si bien quand ils parlaient de Dieu et de leurs projets d'avenir.

Dans le courant de cette année (1835), l'une de ses sœurs devant faire sa première communion, il lui écrivit une lettre toute simple et pleine de piété pour l'exhorter à bien faire cette grande action. Il lui recommanda surtout une grande dévotion à la sainte Vierge et une grande confiance en elle : « Donne-lui ton cœur tout entier, dit-il, je ne doute pas que tu ne l'aimes déjà beaucoup, mais, quand tu auras fait ta première communion, tu verras que tu l'aimeras encore bien davantage (1er mai 1835). » C'est que déjà, dans les premières leçons reçues au séminaire, il avait appris, lui aussi, à aimer plus encore cette bonne Mère.

Parmi les chapelles dédiées à Marie sous ses titres différents, celle qu'il chérissait le plus était celle de Notre-Dame de Lorette, bâtie sur le modèle du célèbre pèlerinage de ce nom, que nous avons déjà mentionnée. Il y multipliait ses visites, et toujours avec bonheur, et prenait ses délices à honorer cette divine Mère suivant les usages du séminaire.

D'ailleurs la correspondance d'Antoine, à cette époque, permet de voir combien vive est déjà sa piété, combien elle augmente chaque jour. Le sérieux de ses réflexions et la ferveur avec laquelle il invoque le secours d'en haut, se reconnaît encore aux prières qu'il sollicite : « Priez pour moi, plus que jamais, dit-il encore le 1er mai. Voici le mois de Marie, l'occasion favorable. J'ai un extrême besoin de prières dans ce moment-ci. »

Antoine, d'ailleurs, il n'est pas besoin de le faire remarquer, n'était pas livré à lui-même dans l'apprentissage de la piété et de la science du salut : la préparation sacerdotale n'a d'autre objet que l'étude constante de ces grandes choses, et on sait à quels maîtres le jeune Daveluy s'était adressé pour en être instruit : on connaît leur zèle, leurs talents, leurs vertus. « Tous ceux qui ont eu le bonheur de recevoir leur éducation cléricale dans un séminaire dirigé par la société de Saint-Sulpice, dit l'historien de l'un de nos évêques d'Amiens, savent ce que les prêtres de cette compagnie déploient de dévouement et de bonté prévenante envers leurs élèves. Séparés du monde auquel ils ne demandent qu'une seule chose, savoir, d'en être oubliés, leur chambre est une cellule ; mais cette cellule, dont le monde soupçonne à peine l'existence, est toujours ouverte à ceux qu'ils sont chargés de préparer au sacerdoce. Là, le dernier des séminaristes peut se présenter à toutes les heures du jour : il sera sûr d'être bien accueilli. Le maître laissera au même instant l'étude ou le travail qui est le plus en harmonie avec ses goûts pour l'écouter et lui parler avec une affabilité qui ne se démentira jamais. Volontiers, il lui répétera la parole si amicale de cet excellent abbé Baudry mort naguère sur le siège de Périgueux, après avoir été arraché malgré lui à sa chère solitude : « Venez, venez, Messieurs, ne craignez pas de nous fatiguer ; venez si souvent que vous finissiez par user le seuil de la porte de votre directeur. »

Antoine avait entendu plusieurs fois de semblables invitations et il n'avait eu assurément garde d'y manquer. Parmi les respectables directeurs qu'il trouva à Issy, il eut bientôt distingué M. Mollevaut, qu'il considérait comme un saint et dont l'humilité lui allait au cœur. Il aimait à causer avec lui, à lui ouvrir son cœur et lorsqu'il parlait de la Solitude d'Issy, le nom de cet homme respectable venait toujours se placer sur ses lèvres. De retour dans sa famille, il aimait à en parler, racontait comment ce saint homme avait débuté à Saint-Sulpice, comment il était devenu le modèle et l'oracle de tous, enfin il sut inspirer aux autres la vénération et l'amour dont il était pénétré pour lui.

Cependant l'époque des vacances approchait ; tout faisait présager que la famille d'Antoine allait le voir revenir pénétré de la sainteté de son état, et on l'attendait avec la plus vive impatience. Il vint, en effet, et avec cette ardeur d'affection qu'il avait toujours manifestée. Les circonstances politiques l'avaient engagé à quitter la soutane pour le voyage (c'était, on se le rappelle, en 1835) ; en le voyant reparaitre en habit laïque, à dix heures du soir, les premiers moments donnés au bonheur de se revoir ne laissèrent apercevoir en lui aucun changement. Le lendemain, à sept heures, quelques personnes de la famille se réunirent, comme à l'ordinaire, pour assister à la messe, et il vint les rejoindre ; il était en soutane et les suivit à l'église. Étant arrivé, il se mit à genoux par terre pour entendre la sainte

messe ; son maintien modeste et profondément recueilli attestait des sentiments qui l'occupaient intérieurement. On ne put le voir sans émotion ; à l'affection si vive que lui portaient les siens vint se joindre un sentiment de respect pour le saint état auquel il se destinait, et ce respect fut conservé toujours, car toujours il parut digne de cette estime qu'une première vue avait fait naître. On comprit que l'enfance d'Antoine était finie ; l'écolier pétulant avait fait place au jeune homme.

Mais sa jeunesse devait être aussi pure qu'avait été son enfance ; aussi gaie, aussi heureuse, parce qu'il ne cesserait de marcher dans la voie de Celui qui remplit la jeunesse d'une sainte joie.

Effectivement, pendant ces vacances, Antoine, toujours gai, toujours vif à son habitude, n'était pourtant plus le même ; la réserve, la modestie présidaient à ses jeux, et, lorsqu'au milieu des joies innocentes, l'heure de la prière sonnait, vous auriez vu alors tous ses traits prendre l'expression de la pensée de Dieu, car il ne s'était point livré au plaisir du jeu tout en paraissant y prendre part. Le règlement des séminaristes pendant les vacances, était une règle dont il ne s'écartait pas : il servait avec bonheur à l'autel, surtout à la campagne, remplissait même l'office du chantre quand celui-ci venait à manquer, quoiqu'il eût beaucoup à se vaincre pour s'y déterminer. Il parlait peu de Dieu, mais ce qu'il en disait faisait tant de bien ! il inspirait la confiance et toujours la confiance. Qu'aurait-il pu craindre, lui si fidèle au devoir ? Sa première pensée était pour Dieu, comme aussi sa dernière, quelque chose qu'il arrivât ; qu'on en juge par cette réponse qu'il fit à l'une de ses sœurs qui désirait lui voir composer quelques couplets de fête : « Le meilleur moment, pour les faire, lui dit-il, c'est étant couché, en cherchant à s'endormir, mais maintenant je ne le puis plus, il nous est recommandé de nous endormir dans une bonne pensée. »

Ces vacances, qui avaient été pour la famille Daveluy l'occasion d'admirer les merveilleuses opérations de la grâce dans le cœur d'Antoine, passèrent trop vite au gré de tous, excepté peut-être du fervent séminariste. Il revint à Issy, rempli d'une nouvelle ardeur pour l'étude et surtout pour la vertu dans laquelle nous ne cesserons d'admirer ses progrès.

L'année scolaire 1835-1836 devait être pour lui mémorable, par la réception de la tonsure, à laquelle nous le verrons tout à l'heure admis. Ses lettres pendant le cours de cette année, nous montrent sa ferveur toujours croissante : elles sont surtout remplies de conseils qu'il donne à l'une de ses sœurs sur la vie spirituelle. La mortification, l'abnégation totale, l'attention à suivre l'impression de la grâce, à se laisser conduire par le Saint-Esprit, à attendre ses moments avec abandon, à ne pas trop même désirer d'avancer dans la vertu pour s'abandonner à la conduite de Dieu, à se livrer au saint exercice de l'oraison, sont autant de sujets sur lesquels il lui donne des avis dont la sagesse n'est pas moins digne d'éloges que la prudence et la piété.

Il lui recommande surtout instamment la pratique de l'oraison : « Ne raisonne pas trop dans l'oraison, lui dit-il, reste quelquefois anéantie et en silence devant Dieu, et, si tu sens l'impression de la grâce, laisse-la agir sur toi ; toutefois, ne désire rien et laisse-la agir. » — Autre part il lui recommande de profiter de toutes les fêtes pour y approfondir l'esprit intérieur de notre bon Maître, dans chacun de ses mystères, et pour l'imiter : « Toutefois la vie d'un chrétien, ajoute-t-il, repose sur l'esprit intérieur ; anime toutes tes actions de cet esprit, ne cherche que la gloire de Dieu et son amour (26 février 1836). » Au commencement du carême il lui dit : « Nous entrons dans un temps de pénitence, ne passe aucun jour sans te mortifier en quelque chose. »

— Dans un temps de maladie : « Profite de ce temps que Dieu te donne dans sa miséricorde, peu s'améliorent dans la maladie, mais ceux qui savent en profiter en retirent de grands biens. »

Avons-nous besoin de dire la ferveur avec laquelle Antoine se préparait à recevoir la tonsure ?

Quelques pages trouvées dans ses papiers nous font connaître les pensées dont son âme était pénétrée à l'approche de ce jour, si ardemment désiré, où, par la réception de la tonsure cléricale, il aurait le bonheur de se consacrer au service des autels : « J'entre, par la sainte tonsure, dans l'état le plus excellent et le plus sublime. *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* C'est à moi que s'adressent ces paroles ; Dieu m'a choisi de toute éternité pour être dans la tribu sainte, et, au milieu de tous mes désordres, il avait toujours les yeux sur moi, comme sur un de ses prêtres. Quel sujet de confusion ! *Regale sacerdotium* ; oui, il faut régner sur mes passions, et la couronne que je vais porter m'en fait une obligation rigoureuse. *Gens sancta* ; tout doit être saint en moi ; *Sanctus tote, quoniam ego sanctussum.*

« Qu'ai-je fait jusqu'alors pour acquérir cette sainteté ? Il est bien temps de commencer enfin à aimer Celui qui a tant fait pour moi et que j'ai si souvent répudié, il s'est si souvent présenté à moi et je l'ai repoussé. *In propria venit, et sui eum non receperunt.* Oui, il est grand temps et qui sait le temps qu'il me reste pour faire pénitence. C'en est fait, je prends Dieu pour mon partage. *Dominus pars hereditatis meas et calicis mei: tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* C'est cette formule par laquelle je reçois la tonsure, il ne faut pas manquer à mes serments. Quel partage ! Quel héritage ! Dieu lui-même ! Comment comprendre mon bonheur ? *Funes ceciderunt mihi in praeclaris, hæreditas mea per melara est mihi* - il faut souvent méditer ces paroles pour n'avoir plus d'attache sur la terre et n'aimer plus que Dieu seul, oui Dieu seul. *Quid mihi est in cælo.* Pour cela il faut avoir les trois nullités : nul aux créatures ; les créatures nulles pour moi ; nul à moi-même.

« Les créatures doivent être nulles pour moi ; je ne dois donc plus tenir à mes aises, commodités, parents, livres, même de piété, et autres objets pieux, à mes habitudes, à mes idées ou fantaisies.

« Je dois être nul aux créatures. *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Pater, serva eos quos dedisti mihi.*

« Je suis à Notre-Seigneur et non plus à moi-même, à plus forte raison je ne suis plus aux créatures, il ne faut donc pas craindre de leur déplaire par telle ou telle action, pourvu qu'elle plaise à Dieu, ne pas chercher à plaire par les habits, les manières, être simple, propre et modeste, rien de plus, pas de superfluités ; vivre comme s'il n'y avait que Dieu et moi ; du reste aimer en Dieu tous ses parents, être ouvert et gai, mais jamais au préjudice de la piété.

« Je dois être nul à moi-même : Ne jamais me rechercher dans les exercices de piété, ne pas chercher l'estime et l'amitié de mes condisciples, ne pas les rabaisser pour me relever, ne pas chercher à briller dans les jeux, conversations, même de piété, à plus forte raison ne pas trop désirer telle ou telle vertu ; mépriser les jugements des hommes, et ne pas considérer si je serai approuvé ou désapprouvé dans telle ou telle action, et, quoique je fasse, me pénétrer que je ne suis rien qu'un misérable qui, tant de fois, ai offensé Dieu mortellement. Mais cela sans découragement. Oui, il faut que je pense souvent à ces trois nullités et à mes dérèglements passés. Dieu me pardonnera tout si je ne suis plus attaché à rien et si je n'aime plus que lui. Craindre surtout les compliments et les flatteries que j'aime tant, et me persuader que, sans l'humilité, je ne puis rien faire pour Dieu. »

Le 28 mai 1836, Antoine vit enfin arriver le jour, si impatiemment attendu, où il eut le bonheur de dire : *Dominus pars hereditatis mee et calicis mei: tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Ce fut le saint archevêque de Paris, Mgr de Quelen, qui l'introduisit dans le for ecclésiastique en lui conférant la tonsure, dans l'ancienne chapelle des Carmes, de la rue de Vaugirard, dédiée à saint Joseph, appartenant alors à un couvent de religieuses Carmélites. Les pages que nous venons de lire nous permettent de deviner les pieux sentiments qui animèrent le jeune lévite, à l'âme ardente et pure, en entendant de la bouche d'un illustre pontife les belles paroles que l'Église adresse aux nouveaux clercs en ce jour solennel.

Les vacances de 1836 se passèrent à peu près comme les précédentes. Antoine les commença à la campagne, chez une de ses tantes ; là, entouré de ses cousins qui tous se livraient aux plaisirs de leur âge, plaisirs que lui interdisait la soutane, il avait souvent à renouveler au bon Dieu le premier sacrifice qu'il avait fait de tout lui-même ; il confia ses combats à celle de ses sœurs qui était toujours sa confidente, et, sans pourtant jeter un regard en arrière, lui laissa voir combien le sacrifice lui coûtait.

Aussi, tout rempli des saintes pensées dont il animait son âme, lui adressa-t-il une lettre dont la première ligne était : « Que la sainte volonté de Dieu soit notre guide en toutes choses ! » puis il laisse parler son cœur à son habitude, et se promet de bientôt la revoir.

En effet, les réunions de famille se firent cette année comme à l'ordinaire ; tout en lui édifia plus encore que par le passé, on ne pouvait s'empêcher de le respecter comme un saint et, même peut-être, on l'en aimait encore davantage. Déjà missionnaire, sans le paraître, il savait, à l'occasion, profiter de cette amitié que chacun lui témoignait, pour dire une parole capable d'attirer les jeunes cœurs à Dieu.

Tous les jours, il assistait le matin à la sainte messe, et, l'après-midi, il allait faire une visite au Saint-Sacrement, quelque temps qu'il fût ; il était alors à la campagne et assez loin de l'église.

Du reste, exact à tous ses exercices spirituels, il quittait sa famille aussitôt que l'heure sonnait.

Il s'occupait en outre de quelques lectures, mais le reste du temps, au service de tous, il amusait ses frères et sœurs plus jeunes, aidait à rentrer des fruits, faisait des travaux de jardinage, etc.

Chapitre VI.

L'abbé Daveluy au Séminaire de Saint-Sulpice. — Résolutions de Retraite. -
Rapports avec le Séminaire es Missions Étrangères.— Réception des Ordres Mineurs. -
Premières Vacances Passées à Amiens depuis l'entrée d'Antoine au Séminaire.
(1836-1837)

Le temps que devait durer le séjour de l'abbé Daveluy à la maison d'Issy avait pris fin aux vacances dont nous venons de parler ; il rentra donc au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, au mois d'octobre 1836, et reçut, dès le commencement de cette nouvelle année d'études, la charge de sacristain qui s'alliait si bien avec sa vive et ardente piété.

Quels étaient alors les sentiments de notre séminariste : lui-même va nous les faire connaître par les résolutions qu'il écrivit pendant la retraite d'usage qui, à Saint-Sulpice, comme dans tous les séminaires, ouvre l'année scolaire.

Ces résolutions nous semblent si belles que nous voulons les transcrire entièrement.

« Dans l'ensemble de ma conduite, je dois toujours penser à la fin pour laquelle je suis venu au séminaire, c'est-à-dire pour faire un bon et saint prêtre. Tout en moi doit donc respirer l'esprit de Notre-Seigneur, il doit être en tout notre modèle et je dois toujours viser à la perfection. Pour cela je dois prendre des résolutions solides et efficaces, et c'est au nom des trois personnes de la sainte Trinité que je les prends ici : Dans toutes mes actions, je dois viser à acquérir : 1° L'esprit d'abnégation.

« Notre-Seigneur sur la terre en a été un parce fait modèle, et c'est aussi la première chose qu'il demande à quiconque veut le suivre : *Abneget semet ipsum*. Je sais bien au reste que la plupart des fautes que je commets viennent de mes attaches, j'en fais tous les jours l'épreuve.

« C'est par là aussi que j'aurai la charité et que nul service ne me coûtera, parce que je n'aurai plus de volonté propre. C'est aussi le moyen de réparer mes péchés dont Dieu seul peut connaître toute l'étendue et dont j'ai honte moi-même. Il faut en faire pénitence et ne pas manquer de parler à mon directeur de tous les ce désirs de pénitence que je croirai être excités en moi par le Saint-Esprit.

« 2° L'esprit de Foi.

« Ce qui perd grand nombre de prêtres, c'est qu'ils n'ont pas cet esprit de foi qui ne laisse jamais agir la nature ; cet esprit qui fait toujours écouter la voix de Dieu, qui nous parle intérieurement avant que d'agir.

« Combien il est précieux puisque, par lui, toutes nos actions deviennent méritoires, et que nous sommes sûrs d'accomplir les desseins de Dieu sur nous ; mais pour avoir cet esprit de foi, il faut avoir l'esprit de recueillement.

« Si je renouvelle souvent mon intention, si j'ai toujours Dieu présent, il est impossible que je n'accomplisse pas sa sainte volonté. Au reste, a tout se tient dans la vie spirituelle : le détachement et l'union à Dieu, voilà deux grands points qui se trouvent renfermés dans ce que je me suis proposé ci-dessus.

: « 3° Dispositions particulières pour accomplir le règlement.

« 1° L'action du lever est très importante, aussi il ne faut pas la dérober à Dieu. Dès que l'on sonnera, je ferai le signe de la croix et baisera la sainte relique que je dois toujours avoir sur moi, ainsi qu'une médaille de ma bonne Mère.

« Je m'habillerai avec modestie et sans nonchalance, récitant le Miserere ou le Veni Creator, si je ne puis m'occuper du sujet d'oraison, ce qui serait plus conforme à l'esprit de la règle. Lorsque je serai éveillé avant le réveil général, je tâcherai d'occuper mon esprit de Dieu, mais sans effort. Je sortirai de ma chambre sept ou huit minutes avant l'heure d'oraison,

afin de rendre mes devoirs à Dieu, laissant, plutôt que d'y manquer, quelque chose à terminer dans ma chambre.

« 2° Il faut, en arrivant à l'oraison, être déjà en la présence de Dieu ; je la commencerai de suite, évitant et chassant avec soin toutes les distractions que je tâcherai de détruire par mon détachement. Je ferai cette action dans le plus grand abandon, me laissant conduire par l'esprit de Dieu, mais ayant toujours la méthode pour m'aider en cas de besoin. J'y prendrai toujours une résolution sur le sujet de mon examen particulier et une autre déterminée selon mes besoins actuels.

« 3° Le saint Sacrifice est l'action la plus divine et la plus profitable. Pour ne pas perdre un temps si précieux, je l'offrirai pour une certaine intention, soit en m'y rendant, soit au commencement de la messe. J'y éviterai, plus qu'autre part, les distractions, me servant des méthodes indiquées dans le Manuel quand il en sera besoin. Quand je devrai faire la sainte communion, redoubler de ferveur et m'exciter à un grand désir de recevoir mon Dieu.

- « 4° Je dois faire mes études avec un grand esprit de foi, suivre en cela les avis de mon directeur, n'en faisant jamais aucune sans son conseil ou sa permission. J'aurai soin de ne pas perdre de temps par cette nonchalance à laquelle je me sens si porté et que je dois combattre à chaque instant. Je les commencerai et les finirai toujours par la prière. L'étude de l'Écriture sainte surtout doit se faire avec foi et recueillement. Je tâcherai d'offrir mes études à Dieu chaque fois que l'heure sonne, et de temps en temps je les interromprai pour lire trois ou quatre pages d'un livre de piété désigné. Veiller beaucoup sur le recueillement en classe et en conférence, c'est là surtout que je me dissipe.

« 5° Je dois faire l'examen particulier avec le plus grand soin, vu que de là dépend mon avancement dans la perfection. Le sujet en est déterminé : c'est maintenant, et jusqu'à nouvel ordre, la présence de Dieu.

« 6° Je dois rapporter à Dieu mes repas comme tout le reste : je m'y sens porté à la sensualité ; pour l'éviter, il faut être bien recueilli, penser, en allant au réfectoire, à l'action tout animale que je vais faire, et bien dire les prières avant et après. Y faire de petites mortifications selon l'avis de mon directeur, surtout offrir à Dieu celles que je ferai par nécessité et bien écouter les lectures, surtout l'Écriture sainte et l'Imitation.

« 7° Mes récréations doivent se passer dans la gaieté et la charité. Veiller beaucoup pour ne pas me laisser aller à la dissipation ; sans éviter qui que ce soit, à moins qu'il ne puisse nuire à mon âme, je rechercherai surtout la compagnie des fervents et je m'entretiendrai volontiers avec eux de tout ce qui est capable de ranimer ma ferveur : j'irai, à chaque récréation, m'offrir à la sainte Vierge devant son petit autel.

« C'est là surtout que je veillerai pour ne blesser aucunement la charité, agissant avec liberté envers tous, supportant les défauts de caractère de ceux qui ne me reviendraient pas, ne leur faisant aucune raillerie. Me mortifier beaucoup sur ce point. Me bien garder de la médisance, enfin faisant tout pour être utile et agréable à mes frères, mais seulement en Dieu.

« Ensuite, compter beaucoup sur la grâce de Dieu, et ne pas me décourager des fautes que je commettrai. Me recueillir surtout pour les promenades qui me font si souvent du tort, y faire sans précipitation mes exercices et m'entretenir un peu de Dieu, s'il est possible. C'est là qu'il faut le plus veiller pour me rappeler la présence de Dieu. La promenade passée, ne plus y penser, car ce serait une grande source de distractions.

« 8° Je dois me prescrire des réflexions pour le chapelet : autrement cette prière, plus encore que toutes les autres, sera remplie de distractions. Je dois avoir quelque chose de fixe.

« 9° La lecture spirituelle est un grand moyen de sanctification : je dois veiller à ne pas me laisser assoupir, ce qui m'arrive souvent ; pour cela me mettre bien à portée du lecteur et ne pas m'appuyer, veiller à ne pas avoir les yeux en l'air pour éviter le sommeil.

« 10° La dévotion à Notre-Seigneur est celle du prêtre, il faut donc faire mes visites au Saint Sacrement avec amour et recueillement. Le sujet d'oraison, les fêtes et les

circonstances dans lesquelles je me trouve doivent en faire la matière. La demi-heure d'adoration de chaque semaine doit être pour moi un moment de récollection. Je m'offrirai pour la communauté, je m'humilierai beaucoup de mes fautes, pente sans aux peines et aux récompenses que Dieu a promises.

« 11. Avant de me coucher je préparerai toujours mon oraison, quand même je devrais la faire sur le même sujet que la veille. Je me donnerai à Marie, baisera son image et ferai sur mon lit un signe de croix, après cela je tâcherai de m'occuper de pieuses pensées jusqu'au moment où je m'endormirai ; par ce moyen, au réveil, mon esprit se trouvera encore occupé de Dieu.

« 12° A la dernière visite, le soir, je remercierai Dieu de toute la journée et lui demanderai de ne pas laisser mon esprit loin de lui jusqu'à ce que je vienne lui rendre, le lendemain, mes premiers devoirs.

« 13° Pour les offices de la paroisse, je dois suivre habituellement le chant. Cependant, je pourrai de temps en temps me recueillir et lire quelques livres choisis.

« 14° Tous les dimanches, je ferai la sainte communion en union avec mes frères les plus fervents, et je tâcherai de consacrer quelque temps pour faire la récapitulation de la semaine et prendre des résolutions pour la suivante.

« 15° Tous les mois, je ferai ma petite retraite avec le plus grand soin, suivant le règlement du Manuel, et je me déterminerai les principaux sujets d'examen qui serviront pour tous les dimanches. J'y relirai ce règlement et ferai ma préparation à la mort le soir, soit à la paroisse, soit à la chapelle.

« 16° Je m'approcherai du tribunal de la pénitence tous les mercredis. J'y ferai un sévère examen, mais sans scrupules ; je m'exciterai à la contrition et ne tarderai pas à accomplir la pénitence qui m'aura été assignée.

« 17° J'irai en direction le deuxième et le quatrième vendredi de chaque mois ; je découvrirai entièrement mon âme à mon directeur, lui parlant comme à Dieu même, qui connaît tout, et ayant en lui la plus grande confiance. Je n'entreprendrai rien d'un peu important sans lui communiquer, si je le puis.

« 18° Pour honorer le Saint qui me sera échu pour le mois, je ferai, autant que mon directeur me le permettra, la communion au jour de sa fête.

« 19° J'honorerai Marie de tout mon pouvoir et je tâcherai de la faire honorer ; c'est un moyen de salut assuré. La dévotion à Marie est celle des élus.

4° Motifs et moyens de persévérance.

« Si je ne persévère, il faudra toujours que je recommence, et que je reprenne le commencement de la vie spirituelle. Songe, ô mon âme, combien il en a coûté à Dieu et à toi-même pour te convertir, pense à l'heureux état où t'a mis la paix avec Dieu et avec toi-même, et enfin tremble si tu retombes de ne t'en pas relever.

« Les moyens que j'emploierai sont le recueillement et la fidélité aux examens, l'exactitude à ce règlement et au règlement général, l'oraison et enfin de bonnes résolutions. O Jésus !

« O Marie ! je me mets sous votre protection. »

Qu'on veuille bien le remarquer, les sentiments qui remplissent ces pages, où l'âme tendre et forte d'Antoine se reflète toute entière, ne sont pas, comme il arrive quelquefois, le fruit d'une ferveur passagère. Ils sont ceux qui l'ont toujours animé depuis, et qui, prêtre, apôtre et évêque, ont toujours fait battre son cœur.

Nous ne prétendons point suivre pas à pas notre jeune lévite dans tout le cours de cette troisième année d'étude, pendant laquelle sa ferveur n'eut d'égale que son application. Il nous suffira de signaler quelques points et quelques faits.

Nous avons dit qu'Antoine, lors de la rentrée, avait été nommé sacristain : cette charge était pour lui une grande jouissance et il la remplit avec tout le zèle possible ; mais bientôt il se préoccupa de voir sous les fenêtres de la sacristie une petite cour remplie de décombres, et dont l'aspect misérable n'était guères en rapport avec les personnages distingués qu'il avait parfois à recevoir. Il forme aussitôt un projet, va trouver le supérieur et demande la permission de transformer en jardin ce coin abandonné. La permission est accordée, et bientôt Antoine, aidé des autres séminaristes qu'il excite à travailler avec lui, commence par enlever les décombres ; puis on pioché, on bêche, on remue le terrain, on dessine un jardin, on commence à planter. Tout allait bien, mais de l'eau ? Il n'était pas embarrassé pour si peu de chose ; à l'aide d'un trousseau de clefs qu'il était parvenu à se procurer, peut-être un peu par surprise, il trouve dans quelque coin de grenier des bouts de tuyaux inutiles et dont il obtient la permission de se servir.

Il les place, les ajuste et parvient, non sans peine, à faire un conduit dont un côté se trouve auprès de la fontaine et l'autre bout à l'embouchure d'une tonne qu'il établit, creusée dans la terre : c'était le réservoir. Dès lors, le jardin fut arrosé autrement que par les sueurs des jardiniers et prit bientôt un aspect des plus agréables.

Nous ignorons si ce fut à raison de cette fonction de sacristain que l'abbé Daveluy eut le bonheur d'être du nombre des séminaristes qui assistèrent à une imposante solennité célébrée à Paris, cette même année ; nous voulons parler de la consécration de l'église Notre-Dame de Lorette, cette église successivement trop vantée et trop dépréciée peut-être, et à laquelle les peintures de Devéria et d'autres maîtres célèbres donneront toujours une véritable valeur artistique.

Voici comment Antoine mentionne, dans une de ses lettres, la part qu'il prit à cette cérémonie, plus rare à cette époque qu'aujourd'hui : « Je comptais t'écrire encore quelques lignes, mais on m'a dérobé hier, 15 décembre, une journée toute entière, en m'envoyant à la consécration de l'église de Notre-Dame de Lorette, à Paris. Elle est consacrée à l'Immaculée-Conception. Nous sommes partis du séminaire vers six heures du matin, et c'est alors que j'ai déjeuné, et je n'y suis rentré que vers quatre heures, et c'est alors que j'ai diné. Tout ce temps j'ai suivi Monseigneur l'Archevêque dans les différentes cérémonies qui sont bien belles et souvent touchantes. Il y avait en outre deux évêques et l'Internonce. Cette église est ornée de peintures du haut en bas, elles représentent la vie de Marie ; le plafond est aussi peint et doré ; c'est comme un salon royal ; elle est admirable, c'est un petit bijou, cependant il y a certaines choses qui ne répondent pas au reste. Je suis fort aise d'avoir vu une consécration d'église, et je l'ai bien vue, car j'étais là de cérémonie et pour accompagner les officiants (16 décembre 1836). »

Le séjour d'Antoine à Paris lui donna la facilité de s'occuper spécialement des missions qui, dans le secret de son cœur, faisaient toujours son occupation la plus douce. Il se mit dès lors en rapport avec le séminaire des Missions-Étrangères ; il consacrait ses loisirs à enchaîner des chapelets pour les pauvres chrétiens des pays éloignés, et cherchait à exciter le zèle de tous ceux qui l'entouraient pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. Bientôt, ses frères et sœurs voulurent, à son exemple, confectionner des chapelets, recueillir des images, etc., pour faire de petits cadeaux aux missionnaires partants. Il les encouragea dans une lettre, en date de cette époque, leur écrivant : « C'est avec une joie surabondante que j'ai vu votre zèle pour l'accroissement de la gloire de Dieu. »

Pour les récompenser et exciter leur zèle, il leur envoie des médailles de la Propagation de la Foi, indulgenciées par un des directeurs des Missions-Étrangères, chargé d'années et de travaux, leur faisant admirer les symboles représentés sur la médaille.

L'abbé Daveluy ne pouvait être à Saint-Sulpice sans y voir s'augmenter encore sa dévotion à la sainte Vierge, cette dévotion si chère à M. Olier et à tous ses disciples. C'est

alors aussi qu'il commence à ne plus appeler Marie que la bonne Mère. Des gravures qu'il rapporta montraient combien l'amour de Marie, l'abandon à Marie lui allaient au cœur ; c'était déjà l'amour de Marie qu'il recommandait à tous, c'était à Marie qu'il s'adressait toujours. Aussi sa dévotion était si bien connue qu'un ami de la famille étant venu pour le voir, le portier, ne le trouvant pas, répondit pour s'excuser : « Je ne sais plus où le chercher, il aura rencontré quelque image de la sainte Vierge sur son passage, il y sera resté. »

L'année précédente, Antoine avait été, par la réception de la tonsure, admis dans les rangs des lévites du sanctuaire, maintenant il devait faire un pas de plus vers les degrés de l'autel ; le moment approchait où il allait être admis aux Ordres mineurs. Voici dans quels sentiments il se prépara à les recevoir. Ces pages intimes nous révéleront, en même temps, l'état de son âme à cette époque et les peines intérieures par lesquelles Dieu voulut le faire passer, pour l'éprouver davantage et l'élever encore plus à lui. -- « Puisque Dieu veut bien me retirer ses lumières et me laisser quelque temps dans les ténèbres, il faut m'en réjouir et l'en remercier, parce que c'est un moyen dont il se sert pour détacher mon âme de toutes choses et la conduire à une plus intime union avec lui; quoique je reconnaisse que cette espèce d'abandon vient au moins en grande partie de mon peu de fidélité à répondre à ses grâces, cependant il faut croire, et l'expérience le prouve, que c'est une épreuve de sa bonté qui veut en tirer mon plus grand bien. Pour profiter de ce temps si précieux, je dois agir avec beaucoup de confiance en Dieu et de soumission à sa très sainte volonté, le regarder toujours comme un Père et non comme un Dieu qui ne cherche qu'à éplucher mes actions. Hélas ! s'il voulait les considérer avec toute sa rigueur, que deviendrais-je ? Il y a longtemps que je serais perdu sans retour, mais puisqu'il m'a conservé, je dois me jeter entièrement entre ses bras et me convaincre qu'il ne veut pas ma perte, mais qu'il cherche en tout mon plus grand bien. Ce que je dois surtout m'efforcer de faire, c'est que rien ne soit changé dans mes exercices, au moins à l'extérieur, afin de montrer à Dieu que je veux toujours le servir, et de quelque manière que les choses se passent à l'intérieur, il faut être soumis à tout ce que Dieu veut de moi.

« Je ne dois pas m'abstenir entièrement de mortifications extérieures pendant ce temps de d'épreuve, si je m'y sens porté intérieurement.

« Je veux désormais surmonter cette répugnance et parler à mon directeur des mouvements intérieurs qui me pousseraient à cette mortification.

« Je ferai, si mon directeur le juge à propos, cinq examens par jour, et je tâcherai de ne pas les faire trop légèrement. Je ferai aussi avec le plus grand soin mes revues du dimanche – et mes retraites du mois, que je néglige depuis quelque temps. En un mot, je veux tout faire comme dans le temps des consolations, car, si je retranche quelque chose, je finirai par tout retrancher.

« Enfin, puisque Dieu a bien voulu me recevoir à l'Ordination et me donner un degré plus élevé dans mon saint état, je dois penser de temps en temps aux obligations que ces Ordres m'imposent ; et, pour bien profiter des grâces que j'y ai reçues, ma principale disposition doit être de m'offrir à Dieu comme victime, pour mes péchés et ceux des autres, souffrant sans me plaindre tout ce que sa bonté voudra m'envoyer et me résignant entièrement à rester dans l'état où je suis actuellement, aussi longtemps que sa volonté m'y voudra laisser. Je dois aussi faire les cérémonies avec plus de foi ; puisque toutes celles que je ferai appartiennent aux Ordres que j'ai reçus, il faut les remplir le mieux que je pourrai, mais sans dissipation ni vanité ; ce sera un moyen de me rappeler l'Ordination.

« Un dernier point sur lequel je dois veiller, c'est par rapport aux récréations. Il ne faut pas fuir ceux que je crois devoir me parler de choses pieuses, et je dois me mettre dans la disposition de reprendre mes conversations habituelles, quand mon directeur le jugera à propos, quelque répugnance que j'y éprouve. Voilà un temps bien précieux pour m'accoutumer à vaincre un peu mes répugnances et à ne plus faire ma volonté.

« Conservez-moi, ô mon Dieu, la disposition où je suis de tout sacrifier pour en profiter, et donnez-moi une pleine confiance en votre bonté ; après cela envoyez-moi tout ce qu'il vous plaira, et vous me donnerez le courage de tout accepter avec joie. Je dois aussi avoir moins de familiarité avec certains confrères que je vois agir trop librement avec moi et qui pourraient me dissiper.

« Je mets ces résolutions sous votre protection, Marie, ma bonne Mère ; qui se confie en vous ne périt jamais. »

Ce fut le 20 mai 1837 qu'Antoine eut le bonheur d'être admis aux Ordres mineurs. Ils lui furent conférés par Mgr de Quélen, dans la même chapelle des Carmes, où il avait reçu la tonsure l'année précédente.

Pendant le cours de cette année 1837, le désir persistant d'Antoine pour les missions l'engagea à nouer des relations avec les RR. PP. Jésuites, chez lesquels il désirait entrer pour accomplir son dessein. Il fit donc plusieurs visites au R. P. Provincial, qui lui conseilla de profiter de l'époque des vacances pour faire une retraite, afin de connaître la volonté de Dieu. L'abbé Daveluy avait alors dix-neuf ans ; si les supérieurs le jugeaient appelé, il devait entrer immédiatement dans la Compagnie, et il ne lui fallait que le consentement de ses parents. Ceux-ci étaient trop chrétiens pour s'opposer au désir de leur fils, mais, voulant éviter toute publicité, ils exprimèrent le vœu que cette retraite se fit sans éclat, se réservant d'annoncer ultérieurement l'entrée d'Antoine chez les Jésuites, si elle avait lieu. — L'événement justifia les mesures que la prudence leur avait dictées. — Il fut donc convenu que le séminariste passerait les vacances tout entières dans sa famille, et qu'il ne ferait cet essai qu'au moment où il aurait dû repartir pour Paris. Cette année-là, les circonstances obligèrent ses parents à rester à Amiens pendant toute la durée des vacances, et c'est là qu'il vint les rejoindre, à la fin de juin 1837.

C'est probablement aux approches de cette époque qu'Antoine écrivit les réflexions suivantes, trouvées dans ses papiers sous le titre VACANCES, et que, fidèle à notre plan, nous voulons encore citer « Montrer qu'il faut y être saint et pur aussi bien que pendant l'année, de même il faut que notre âme soit aussi unie à Dieu pendant les vacances que pendant l'année, parce que tous les instants de notre vie appartiennent toujours à Dieu, qui est souverainement saint et qui ne peut rien souffrir de mauvais ; si pendant les vacances toutes nos actions, désirs et affections ne sont pas pour Dieu, nous cessons alors de vivre pour Dieu seul, et par conséquent Dieu ne sera pas le maître absolu de notre âme, et par là, 1° nous contristons l'Esprit-Saint, qui réside en nous et qui veut toujours être l'unique mobile de tous les mouvements de notre âme, nous le lions, l'empêchons d'agir, et, suivant le contraire de ce qu'il veut nous inspirer par sa bonté infinie, nous lui disons : Je ne veux pas m'abandonner à vous, je veux faire ma volonté, je veux chercher mon plaisir, je ne veux pas vivre de votre vie, mais de la mienne.

« On lui dit encore : Je vous ai donné assez pendant l'année, c'est maintenant mon tour, je veux jouir un peu pendant ces vacances. —

« On dit tout cela d'une manière tacite, sous prétexte de se délasser l'esprit afin de mieux travailler l'année suivante pour la gloire de Dieu ; mais c'est pour se délasser le cœur, qui veut enfin trouver un moment pour se contenter et s'épancher dans les créatures. Il faut se souvenir qu'il n'y a pas de vacances pour le cœur.

« Il ne doit jamais cesser un instant d'aimer Dieu et Dieu seul à l'exclusion de toute créature. Dieu seul et toujours Dieu seul, pendant les vacances comme pendant l'année, ce doit être là en tout temps, lieu et circonstance, l'unique joie de notre cœur et l'unique occupation de notre estomac. Que notre esprit se délasse, mais en Dieu, pour Dieu et avec Dieu. Tout cela est facile à faire sans se mettre l'esprit à la gêne ; qu'on prenne garde de s'épancher dans les distractions, d'y prendre son goût et de s'y complaire.

« 2° Nous perdons un temps précieux qui nous est donné pour notre sanctification et pour l'augmentation des grâces que Dieu veut mettre en nous. Si nous sommes fidèles, Dieu nous donnera un surcroît de forces dans son service, comme Notre-Seigneur a dit : Que celui qui est fidèle dans le peu qui lui aura été confié, il l'enrichira beaucoup davantage. Une bonne vacance vaut peut-être une année de séminaire, parce que l'année qui suit sera si abondante qu'elle pourra compter pour deux.

« 3° On perd pendant une vacance mal passée tout ce qu'on avait gagné pendant l'année ou presque tout, de manière qu'on est tous les jours à recommencer, ce qui est un grand malheur.

« D'ailleurs nous devons toujours être les vrais disciples de Notre-Seigneur, et il a toujours été tout à son Père, de pensée, désir et effet.

« Appuyer là dessus.

« Montrer les dangers que l'on court pendant les vacances : « 1° Le danger de se relâcher dans le désir de notre cœur, nous laissant aller jusqu'à l'amour de la créature, de nos aises, commodités, et de se laisser aller à la nonchalance intérieure qui fait qu'on ne s'applique plus si sérieusement à Dieu, s'abandonnant aux amusettes de la journée, à l'amour de cette liberté d'esprit et de cœur, étant content de n'être pas astreint à la règle ; et tout cela on le fait d'abord avec une certaine bonne intention, se persuadant que ces recherches de soi-même sont nécessaires, afin de mieux se porter pendant l'année parce qu'on se sera délassé ; quelquefois aussi sous prétexte que cela fait plaisir aux parents, et eux ne manqueront jamais de nous présenter toutes sortes de plaisirs.

« Ce n'est pas à dire qu'il faille manifester au dehors une conduite austère, cela n'est pas nécessaire et ne vaut rien. Il faut être doux et suave avec eux, accepter avec plaisir les petits contentements qu'ils veulent nous procurer, seulement il faut prendre garde d'y prendre goût. Il ne faudrait pas rechercher ces contentements ni avoir l'air de les rechercher, mais nous contenter de ce qui se présente. En général avec nos parents et les autres personnes qui nous entourent, il faut être grave, modeste et paisible, d'une très grande douceur et suavité dans notre conduite et nos paroles. Quand on nous demande des choses déraisonnables, tâcher de s'esquiver comme on peut, de manière à ne pas faire peine, et, si l'on est obligé de refuser nettement, le faire avec la plus grande douceur.

« Il faut que nous n'ayons pas l'air de vouloir commander, ou que tout le monde fasse selon nos vues et notre volonté. On doit être dans sa maison comme on y a été avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, seulement il faut éviter les défauts qu'on avait auparavant.

« Montrer un grand respect pour ses père et mère, etc., grande tendresse pour ses frères et joindre à toutes ces choses la fermeté qui provient de l'union douce et paisible de notre âme à Dieu. Notre-Seigneur veut que nous agissions de telle sorte que les hommes voient nos bonnes actions, afin qu'ils glorifient notre Père céleste. Il dit dans un autre endroit que nous sommes le sel de la terre ; comme le sel donne du goût à tous les mets où il est mis, de même nous devons rendre agréables à Dieu, par notre présence et nos exemples, tous ceux qui se trouvent avec nous, et nous ne pouvons faire cela que lorsque nous ne recherchons pas le plaisir et les contentements propres, et lorsque nous ajoutons à cela une grande paix intérieure, une grande douceur, un grand esprit de recueillement et d'union à Dieu, qui nous donne force, gravité et modestie. Il suffit que nous soyons lâches et que nous perdions notre véritable ferveur pour n'être bons à rien, pas même pour le monde. Le monde même peut ne pas se servir de nous pour les plaisirs.

« Le deuxième danger est la dissipation. Les prétextes ne manquent pas, on trouve dans l'obéissance même une raison de se dissiper.

« Mon directeur m'a dit de me bien distraire, m'amuser, etc. Je me sens fatigué. il faut bien un peu détendre la tête, les vacances ne sont pas faites pour s'ennuyer, pour être toujours sérieux et grave. Les parents et les amis viennent encore là jouer leur rôle. Il ne faut

pas les chagriner. Il faut faire une partie de plaisir avec eux. toutes ces raisons sont frivoles ; on ne peut exécuter tout cela et ne pas se dissiper, ne pas y mettre notre plaisir, s'humilier de nous voir si fragiles encore que de se laisser tenter par une bagatelle, de se voir sujet à être entraîné, à mettre son cœur dans un plaisir fade des créatures plutôt que dans l'amour de Dieu. C'est une preuve que notre âme n'est pas bien ancrée en Dieu seul, c'est une preuve qu'on ne peut pas dire au monde et au démon, comme Notre-Seigneur a dit : *Et in me non habet quidquam.*

« Ce penchant à la dissipation et aux amusements doit nous rendre extrêmement vigilants et défiants de nous-mêmes, élevant continuellement notre cœur à Dieu, afin qu'il ne nous laisse pas enfoncer continuellement dans la boue infernale des plaisirs et contentements naturels. Notre-Seigneur a dit aux Apôtres, au moment du danger : *Vigilate et orate* ; c'est un grand remède contre ces deux maux, c'est-à-dire relâchement et dissipation, que l'oraison, la sainte union de notre âme à Dieu pendant toute la journée, et la vigilance sur nous-mêmes, et les examens généraux et particuliers auxquels il faut être fidèles pardessus toute chose.

« En outre, contre la dissipation surtout, se faire un règlement pour nos exercices de piété, auxquels il faut tenir la main, et s'y prescrire les promenades de manière qu'autant que possible, nous ne puissions pas suivre nos caprices.

« Éviter autant qu'on peut raisonnablement, sans offenser les personnes, les visites du dehors et surtout les repas qui dissipent beaucoup.

« Le troisième vice semble le plus effrayant de tous, quoique les autres soient déjà bien mauvais, c'est l'esprit du monde. Il semble que le bon Dieu établit les vacances pour apprendre à ses enfants bien-aimés à ne pas craindre le monde, à s'exercer au milieu du monde en combattant contre son mauvais esprit et en conservant au milieu de cette corruption infecte, l'esprit de Notre-Seigneur qui est un esprit d'humilité, de simplicité et d'amour de Dieu. Si un séminariste ne peut pas se garantir pendant deux mois seulement de l'esprit du monde, c'est bien mauvais signe pour lui. Il semble qu'il deviendra un prêtre mondain ou au moins un prêtre moitié mercenaire, qui rechercherait plutôt la vanité que la gloire de Dieu. Agir avec charité, mais en très grande simplicité avec tous, ne nous inquiétant pas de tout ce qu'on pensera de nous, de façon qu'on ne fasse point de ces compliments flatteurs, qu'on n'adopte point ces manières affectées.

« Éviter autant que possible de paraître dans les réunions de personnes du monde ; ne paraître dans les salons que lorsque la bienséance nous y oblige. Éviter encore une fois les visites et les repas au milieu des gens du monde. Avoir une conduite humble, veiller beaucoup sur la vanité, de peur de vouloir être estimé par les hommes et d'attirer leurs louanges et leurs regards, ne point prendre part aux conversations mondaines. Éviter sur toutes choses la fréquentation des femmes, n'être jamais seul à seul, même avec les parents, se tenir avec elles dans une très grande réserve, très grave, rire peu et doucement, les regarder rarement en causant avec elles et en passant seulement.

« Ne jamais causer avec quelqu'une face à face ; jamais la moindre parole tant soit peu familière ; tenir son âme dans une très grande paix et union très particulière avec Dieu. »

Ces saintes réflexions produisaient les plus heureux fruits, et l'on pouvait admirer dans la conduite de l'abbé Daveluy la pratique de toutes les vertus dont il s'était prescrit l'observation, mais avec tant de simplicité et de naturel qu'il semblait agir ainsi sans aucun effort.

Nous avons dit qu'Antoine passa ces vacances tout entières à Amiens ; c'était la première fois depuis qu'il était au séminaire ; aussi était-il peu connu dans la ville.

Le règlement des élèves de Saint-Sulpice en vacances prescrit aux séminaristes qui se trouveront dans le même lieu, de se réunir fréquemment, pour examiner ensemble leur fidélité à la règle et s'exciter à la ferveur. Ce jour, appelé la Conférence, la Providence voulut

qu'il pût régulièrement le passer avec les autres séminaristes de Saint-Sulpice, résidant à Amiens, dans une maison de campagne voisine, demeure de M. l'abbé de Brandt, l'un d'entre eux, qui présidait, en qualité de doyen d'âge. L'abbé Daveluy rapportait de ces conférences hebdomadaires une ferveur encore plus grande. Il se rappelait toujours ces moments avec bonheur et se plaisait à parler de l'édification que lui causaient ses confrères, sans jamais pourtant initier sa famille à leurs sujets de conversation.

Le maintien modeste et réservé de tous les séminaristes de Saint-Sulpice était partout remarqué ; aussi, si quelque personne de la ville disait : « Nous avons eu la Messe servie par un jeune séminariste ; c'est un ange, un saint Louis de Gonzague ; » la conclusion était : « C'est quelqu'un de Saint-Sulpice. » Une personne de la famille du vénérable évêque d'Amiens, Mgr de Chabons, dit sans hésiter, dans une circonstance pareille : « Oh bien ! c'est l'abbé Daveluy. »

Nous mentionnerons seulement en passant la visite qu'il reçut, pendant ces vacances, d'un jeune ecclésiastique revêtu de la dignité de prélat romain, auquel il servit de guide pour visiter Amiens, — ce qui avait fait donner plaisamment à Antoine, par ses amis, à sa grande mortification, le nom de grand vicaire du jeune prélat, bien qu'il eût exigé que celui-ci ne portât aucun insigne de sa dignité dans les courses qu'ils faisaient ensemble. — Nous ne parlerions même pas de cette visite, si nous n'en avions à citer un épisode qui met dans tout son jour la piété de l'abbé Daveluy.

Ils étaient entrés ensemble dans l'église Saint-Remi : Antoine se mit à genoux par terre et fit son adoration, pendant que son compagnon visitait, en curieux et en étranger, l'église dans tous ses détails. Sur ces entrefaites, arrive le curé qui demande à l'abbé Daveluy s'il a examiné sa belle chapelle de la Sainte-Vierge que tout le monde venait voir. Antoine répondit ingénument : « Je ne savais pas qu'il y eût une chapelle à voir. » Il n'avait pensé qu'à prier.

Chapitre VII

L'abbé Daveluy fait une retraite chez les PP. Jésuites a Saint-Acheul. - Il retourne au Séminaire de Saint-Sulpice. — Sa ferveur croissante. - Son zèle pour les missions et pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des Victoires. - Sous-Diaconat.
(1837-1839)

La fin des vacances approchait et l'abbé Daveluy, malgré la confiance qu'il témoignait à celle de ses sœurs qui était habituellement sa confidente, ne lui avait encore rien dit de l'espoir qu'il nourrissait d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; il se décida enfin à l'instruire de ce projet et, en même temps, pour la première fois, lui fit connaître son désir de partir pour les missions d'Asie : « La Chine, lui dit-il, puis le Japon, si le bon Dieu le permet. » — Dans une autre circonstance il lui dit : « La Corée. » mais quelques années plus tard et sans s'y appesantir. — Si pieuse que fût la sœur de l'abbé Daveluy, cette nouvelle lui causa l'impression la plus douloureuse ! Les larmes que la pensée de cette séparation lui fit répandre ne pouvaient tarir, et, plusieurs fois, son frère la surprit dans cet état. —

« Si je ne t'avais crue plus raisonnable, lui disait-il, « je ne t'aurais pas parlé de mes projets ; tu vas inquiéter ces jeunes enfants qui ne savent rien. Prends donc un peu de courage ; et puis la gloire de Dieu et le salut des âmes ! » « Oh ! lui répondit-elle, je ne veux point t'empêcher de partir, je désire même que tu restes aux Jésuites, mais j'avais tant compté vivre avec toi ! » — « Et moi aussi, bonne sœur, j'aurais voulu vivre avec toi ; mais tant d'âmes qui se perdent ! »

Quant à son père et à sa mère, toujours fermes et forts, ils surent comprimer leurs impressions et faire dès lors le sacrifice qui, cependant, ne devait s'accomplir que plus tard. Comment parler de ce jour où sa famille croyait le posséder pour la dernière fois ?

Il la quitta ferme, mais affectueux et tendre aussi, comme il l'avait toujours été. Tous priaient pour lui, ils étaient résignés, et Antoine, vers la fin du mois de septembre, se rendit à Saint-Acheul, cette maison bénie qui lui rappelait les plus précieux souvenirs de sa vie d'enfant. Avec toute la ferveur dont il était capable, il y entra en retraite, sous la direction des PP. Solente et Rubillon, demandant à Dieu, de toute son âme, d'être admis dans cette illustre Compagnie qui « a été baptisée dans la persécution et qui, depuis trois siècles, n'a qu'une phrase pour écrire son histoire : « Vous serez persécutés à cause de « mon nom. » Mais Dieu avait d'autres desseins.

Sa retraite terminée, le médecin de la maison jugea que la santé de l'abbé Daveluy ne lui permettrait pas d'entrer alors dans la Compagnie de Jésus ; il était bien portant, mais plus tard, on vit en effet ces inquiétudes se réaliser puisqu'il devint dangereusement malade. Il revint gai, content, avec l'espérance de voir un jour cette porte s'ouvrir pour lui, puissant secours que Dieu lui laissait dans sa miséricorde. Il parlait de sa retraite avec bonheur, il avait eu bien des consolations spirituelles dans ces saints exercices ; il en sortait plein de ferveur, mais aussi plein de joie, car il avait rencontré des cœurs qui sympathisaient avec le sien. Peu de jours après, il repartit pour Paris et retourna au séminaire : c'était au mois d'octobre 1837.

Quels que fussent ses regrets et ses espérances, l'abbé Daveluy revit avec bonheur des maîtres vénérés, et c'est avec une nouvelle ardeur qu'il se replaça sous cette direction forte et douce en même temps, qui a fait dire à Fénelon, le plus illustre peut-être de ses élèves, qu'il n'y a rien de plus maternel que Saint-Sulpice.

A partir de cette quatrième année de séminaire, les lettres d'Antoine, déjà si pieuses, prennent un cachet plus grand encore de piété et de vie intérieure. Ainsi, on lit dans l'une d'elles : « Eh bien ! chère sœur, à quoi en sont les affaires ? As-tu avancé dans le très pur amour de Dieu ? Sa présence te devient-elle familière ? Commences-tu à agir pour lui sans effort ? Cela ne s'obtient pas si vite ; qu'en dis-tu ? Pour moi, je sens tous les jours ma

faiblesse, plus j'avance, plus je vois combien peu je fais et combien il me reste à faire. Un jour suffit quelquefois pour détruire les travaux de plusieurs mois. Tout cela nous montre que nous sommes des misérables, et doit nous engager à recourir avec plus de confiance à Notre-Seigneur, qui seul peut apporter remède à nos maux et y remédiera à proportion à que nous nous reconnâtrons pauvres, misérables et impuissants (novembre 1837). »

Dans le courant de l'année suivante, il commença à goûter d'une manière toute spéciale les ouvrages de M. Olier, qu'il désirait beaucoup voir se répandre parmi les personnes pieuses : « J'ai appris, écrit-il à l'une de ses soeurs, que des personnes du monde intérieures et aimant Dieu, trouvaient une joie délicieuse et surabondante dans la lecture des ouvrages de M. Olier, et qu'à peine sa Journée chrétienne fut sortie de la presse, il y a huit jours, elles se jetèrent dessus pour dévorer cet amateur de notre Sauveur Jésus. Ce qui me fait tant de plaisir, c'est de voir des ouvrages si intérieurs lus par les personnes du monde. Quelques-uns, injustes appréciateurs, les disent mystiques, ces ouvrages, et incompréhensibles, mais c'est qu'ils ne les connaissent pas ; aimons Dieu et nous les comprendrons sans peine (18 mars 1838). »

Il aimait surtout à invoquer Marie comme Reine du clergé, selon la dévotion de M. Olier, et à la considérer, remplissant sur le Calvaire les fonctions du sacerdoce, en offrant la Victime sainte. Il ne pouvait assez remercier le bon Dieu de la grâce qu'il lui avait faite d'entrer à Saint-Sulpice, et demandait continuellement des prières pour répondre aux grâces dont il le comblait.

Mais ce n'était pas encore assez pour son zèle, il essayait d'attirer les âmes à la vie intérieure en communiquant quelque peu les impressions qu'il conservait des méditations et des lectures. C'est ainsi qu'il dit encore dans la lettre que nous venons de citer : « On nous lit en ce moment le Traité de l'amour de Dieu, de saint François de Sales. Oh ! que c'est beau, charmant, délicieux, plein d'amour, respirant l'amour, communiquant l'amour : au sortir de ces lectures on est tout de feu ; malheureusement elles se font le soir, car si elles avaient lieu le matin, il n'en faudrait pas davantage pour faire passer une sainte journée.

« Pour moi, je ne me serais pas douté que l'on pût parler si bien des choses de Dieu et de son amour dès ici-bas ; vraiment notre bon Saint n'était plus sur la terre quand il traça ces lignes. »

Dans cette même lettre, il dit : « Oh ! si tu savais ce que la miséricorde de Dieu a fait en moi depuis quatre ans ! Tu sais ce que j'étais auparavant ou plutôt, non, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais. »

Il aimait à initier sa famille à toutes ses œuvres de zèle, et souvent faisait prier pour les grâces qu'il demandait ; ainsi donne-t-il encore quelques détails sur une famille juive dont il désirait obtenir la conversion : « Cette famille composée de père, mère et de plusieurs enfants est encore toute juive. Le père, souvent malade, tient assez à sa religion, mais seulement pour lui ; la mère a assez ente vie de se faire catholique. Parmi les enfants, qui tous ont un bon sens exquis, et sont très précoces pour le jugement, il y en a une qui va au catéchisme de Saint-Sulpice, elle aime beaucoup la sainte Vierge (signe de salut assuré).

« Elle désire même porter la médaille miraculeuse, mais ses parents n'ont pas encore cédé à ses instantes sollicitations. Je regarde presque celle-là comme sauvée ; qu'il est consolant de la voir au catéchisme ! Ces détails me viennent du confrère qui s'occupe d'elle. Un autre enfant a de grands préjugés contre notre religion, cependant on l'a instruit et l'on espère qu'avec du temps tout se dissipera. Enfin nous espérons que les parents laisseront

baptiser un enfant qu'ils vont avoir, c'est à quoi tendent principalement en ce moment nos prières et nos sollicitations. Que les desseins de Dieu sont cachés ! »

On sait que l'une des occupations des séminaristes de Saint-Sulpice est l'œuvre des catéchismes de la paroisse. Nous n'avons pas à parler ici de l'organisation de cette œuvre si connue et si justement renommée, non plus que des merveilleux succès dont elle est couronnée, depuis plus de deux siècles qu'elle a été établie par M. Olier. L'abbé Daveluy fut aussi appelé à y prendre part, dans le courant de 1838, et le jeune lévite qui, plus tard, devait aller enseigner Jésus crucifié aux peuples idolâtres de l'extrême Orient, commença ainsi, parmi les jeunes enfants, l'apprentissage de l'apostolat.

Cette fonction de catéchiste, qu'il a toujours extrêmement affectionnée, le fatiguait cependant beaucoup, car sa santé commençait à s'altérer ; il s'y adonnait, néanmoins, avec une grande ardeur, et n'épargnait ni peines, ni travaux pour rendre une fête capable de faire impression : belles illuminations, beaux cantiques, etc. Dans ces jours de fête, non seulement il dirigeait les travaux, mais il en prenait sa bonne part, et c'est ainsi qu'il revint dans sa famille rapportant une soutane toute couverte d'huile, en mémoire d'une illumination avec transparents, etc., dont il avait fait tous les frais. Par ces moyens, il faisait aimer aux enfants toutes leurs réunions, et, par suite, se les attachait.

Vers le mois de mai de cette même année, le vénérable évêque d'Amiens, de qui Antoine avait reçu la Confirmation, Mgr de Chabons, chargé d'années, quitta son diocèse pour le remettre en des mains plus jeunes et plus vigoureuses. Notre jeune abbé ne voulut point le laisser passer à Paris sans lui offrir ses devoirs et le remercier de la bienveillance si grande qu'il lui avait toujours accordée, ainsi qu'à sa famille. Cette circonstance le mit en rapport avec le nouvel évêque, Mgr Mioland, alors aussi à Paris ; mais, craignant plus d'être connu que d'être ignoré, il mit tant de réserve dans ses démarches qu'il ne fut jamais distingué d'aucun autre et, plus tard, il se conduisit toujours par le même principe ; « car, disait-il, je veux exercer, le saint ministère et non point passer ma vie dans un évêché ».

Obligé, pour cause de santé, de quitter le séminaire avant la fin de l'année classique, l'abbé Daveluy regarda comme son principal devoir de prendre assez de repos pour rétablir ses forces, qu'il voulait pouvoir consacrer à la gloire de Dieu.

Comprenant bien, dès lors, qu'il devait éviter toute fatigue d'esprit, il commença à profiter des circonstances pour se livrer davantage aux œuvres extérieures de zèle et de charité ; et nous le verrons occupé ainsi pendant toute l'année suivante, quoique toujours au séminaire.

A la rentrée de l'année scolaire 1838-1839, Antoine fit sa retraite avec sa ferveur accoutumée.

Les notes suivantes, datées d'octobre 1838, nous montrent de nouveau avec quel zèle il travaillait à la sanctification de son âme et s'appliquait au choix des moyens propres à lui faire atteindre ce but : « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

« Pour persévérer fidèlement dans les bonnes résolutions où je suis par suite de la retraite, j'ai : 1° Des obstacles ou tentations à surmonter: Il faut me défier surtout des quatre suivantes : tentations de découragement, de présomption, de dissipation et de curiosité.

« 2° Des maximes à me bien graver dans l'esprit : On peut se borner aux suivantes : J'ai une âme à sauver. — Je dois haïr le monde. Je dois imiter Jésus-Christ. — Je dois bien faire toutes mes actions ordinaires et pour cela m'appliquer à la présence de Dieu.

« 3° Des moyens à employer : Les principaux sont : de bien faire mon règlement particulier, de bonnes directions, des examens plusieurs fois le jour, de m'appliquer aux pratiques de dévotion en usage dans le séminaire et qui sont fort simples. Pour bien commencer l'année, il faut en outre l'offrir à Dieu, par les mains de Marie, dans la belle fête de l'Intérieur que nous célébrons aujourd'hui, et de plus remercier Dieu, encore par Marie, de

la grâce de la retraite qu'il m'a accordée, et cela pendant toute l'octave. C'est le moyen le plus sûr pour obtenir de nouvelles grâces. »

Voilà donc comment l'abbé Daveluy veut passer cette année, et la suite nous montrera si ces résolutions étaient seulement un moment de ferveur, ou si, vraiment, il savait les mettre en pratique.

A cette époque, le séjour momentané à Saint-Sulpice de Mgr Purcell, évêque de Cincinnati, réveilla en lui l'amour et le désir des missions. Libre de voir ce saint évêque, il causait avec lui des âmes à sauver, et leurs cœurs se comprenaient facilement. Peu après, un prêtre, ami de la famille, se destinant aux missions d'Asie, M. l'abbé Dupond (Ferdinand-Aimé-Joseph Dupond, depuis missionnaire à Siam, évêque d'Azoth in partibus, et vicaire apostolique du royaume de Siam, à Bangkok.), lui donna occasion de se présenter aux Missions-Étrangères ; là, il le vit souvent, il eut le bonheur d'assister, au moment du départ, à la touchante cérémonie du baisement des pieds. Il lui remit des objets de piété que son zèle était parvenu à réunir, et ils se promirent mutuellement de se donner de leurs nouvelles, ce à quoi ils n'ont manqué ni l'un ni l'autre.

Dès lors, plus encore qu'auparavant, Antoine utilisa ses moments de récréation à confectionner des chapelets pour les missions, et sut inspirer à d'autres le même désir. L'envoi de ces objets le rappelait de temps en temps aux Missions-Étrangères, et il profitait de ces circonstances pour demander des nouvelles de ces pays lointains où son cœur vivait par avance. — Ce n'était pourtant point là qu'il comptait se consacrer au salut des âmes, et ses désirs comme ses espérances se portaient toujours vers la Compagnie de Jésus, à laquelle il se croyait destiné. — Dès ce moment, toutes ses lettres ne parlent que de missions ou de traits édifiants, etc.

Nous croyons devoir mentionner tout spécialement le vif intérêt que l'abbé Daveluy paraît prendre, dès cette époque, à la mission de Corée : le 17 janvier 1839, il transmet à sa sœur et, par elle, à toute sa famille, les nouvelles intéressantes qu'il a reçues du séminaire des Missions-Étrangères sur l'entrée dans ce pays inaccessible, de Mgr Imbert, dont, par un secret dessein de la Providence, Antoine devait recueillir un jour le glorieux et sanglant héritage. Il en donna quelques détails et conserva un journal qui les racontait explicitement ; on les trouva dans ses papiers après son départ, avec cette note écrite de sa main : Intéressant, nouvelles de Corée. — Nous remarquerons aussi que cette lettre du 17 janvier 1839, dans laquelle le futur missionnaire Coréen parle de la contrée où il devait un jour conquérir sa couronne, est la première en tête de laquelle nous lisons cette devise de M. Olier : Qui a Jésus a tout, que désormais nous retrouverons au commencement de toutes les correspondances de l'abbé Daveluy.

Souvent obligé de prendre quelque exercice, il avait des sorties en dehors de celles que permet le règlement, et ne pouvant beaucoup travailler il était donné pour assistant à chacun de ceux qui réclamaient un guide. C'est ainsi qu'il eut la consolation d'entrer en connaissance avec Mgr Flaget, (Benoît-Joseph Flaget, sacré évêque de Bardstown, le 4 novembre 1810, mort le 11 février 1850. Son siège avait été transféré à Louisville en 1841.) évêque de Bardstown en Amérique, saint vieillard à qui l'opinion publique attribuait le don des miracles et qui fut entouré de la vénération de toute la France pendant son séjour en Europe ; ainsi qu'il revit encore Mgr Purcell, à son retour à Paris. Ces moments passés auprès de si saints prélats ont toujours été comptés par lui au nombre de ses plus grandes jouissances, en même temps qu'ils ont activé encore, s'il est possible, son zèle pour l'extension de l'œuvre, si éminemment catholique, de la Propagation de la Foi.

Au mois de mars, Antoine perdit son aïeul maternel, qui était aussi son parrain, le respectable M. Laroche : il s'endormit pieusement dans le Seigneur, la veille de la fête de saint Joseph.

La peine profonde de l'abbé Daveluy, en cette douloureuse circonstance, fut adoucie par la consolation qu'il éprouva d'une si sainte mort ; aussi engage-t-il toute la famille à remercier Dieu des grâces qu'il a faites au bien-aimé défunt, en même temps qu'il l'exhorte à prier pour hâter l'entrée au ciel d'une âme aussi chère à tous.

Cependant, la pensée de l'abbé Daveluy, comme son zèle, allait se porter vers un nouvel objet, qui lui fut dès lors aussi précieux que l'œuvre de la Propagation de la Foi, nous voulons parler de l'archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, établie pour la conversion des pécheurs.

Cette dévotion, inspirée à M. Desgenettes d'une manière si merveilleuse, commençait à se répandre et parvint au séminaire de Saint-Sulpice, où elle trouva de bien puissantes sympathies. Chacun des séminaristes voulut la faire connaître, la propager et l'étendre parmi ses parents, ses amis, ses connaissances. L'abbé Daveluy commença par lettres à parler de cette touchante dévotion, et il envoya le manuel composé par M. Desgenettes pour servir aux associés ; il croyait que chacun dans la famille allait recevoir ce manuel avec bonheur, mais il n'en fut rien ; personne ne s'en était occupé, lorsque, dans une nouvelle lettre, il réitère ses invitations en ces termes : « Je suis bien étonné que personne de vous ne m'ait parlé de l'association pour la conversion des pécheurs, dont je vous ai envoyé le manuel. Est-ce que par hasard vous ne l'auriez pas lu ni goûté ? Je ne puis le comprendre, c'est si admirable ! D'ailleurs, ne voyez-vous pas que l'œuvre des missions est incluse dans cette archiconfrérie, puisque l'on prie pour les infidèles, idolâtres, juifs, hérétiques, etc., en un mot pour tous ceux qui n'aiment pas le bon Dieu comme ils devraient. Dites-moi si vous n'avez pas envie d'en faire partie ; il n'y a qu'un Ave Maria à dire par jour et à porter la médaille miraculeuse, et puis, avec cela, on a des grâces inconcevables. Pour moi, je suis au nombre des associés depuis près d'un mois et j'ai eu le bonheur de converser près de trois quarts d'heure avec le saint curé qui a eu révélation pour établir cette archiconfrérie ; il m'a ravi et m'a rapporté quelque petite partie des fruits nombreux qu'elle produit, car il assure que les conversions dont il apprend le récit sont innombrables et très étonnantes. Les associés lui arrivent aussi de toutes parts ; les manuels disparaissent en un clin d'œil ; seulement pour notre cher séminaire, on en a fait venir plus de quinze douzaines, calculez ! J'ai aussi eu la consolation d'aller prier à la chapelle-mère qui se trouve à Paris, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, et personne de la famille n'a été oublié (8 avril 1839). »

A cette invitation, tous veulent connaître le merveilleux manuel, et bientôt, répondant au zèle du séminariste, on parle de se faire inscrire ; mais c'était pendant les vacances qu'il devait surtout devenir apôtre de Marie et lui attirer des âmes.

Avant les vacances, le moment était venu pour l'abbé Daveluy d'entrer dans les Ordres sacrés, et la veille de la Trinité 1839, il fut appelé à se présenter pour recevoir le sous-diaconat. Ce pas si important pour un séminariste, cette consécration de tout lui-même à Dieu, longtemps il l'avait attendue, longtemps il l'avait désirée, longtemps il en avait médité les avantages précieux, nous le voyons dans les pensées suivantes tracées de sa main : En tête on lit : « Vendredi, 31 mai, jour de notre consécration à Marie, refuge des pécheurs.

« Me voici donc consacré à Dieu sans retour dans l'état ecclésiastique, je suis sous-diacre ! O mon Dieu, puis-je le croire ?

« Cette pensée peut à peine entrer dans mon esprit, quand je vois d'un côté une dignité si sublime et de l'autre si peu de dispositions.

« Cependant il est vrai que je suis sous-diacre, et puisque je me suis approché de cet Ordre avec si peu de dispositions, au moins faut-il tâcher de changer de vie désormais. Déjà cinq ou six jours se sont écoulés, et j'ai à peine pensé à mon sous-diaconat, mon esprit a toujours été distrait et préoccupé de mille choses, et Dieu seul n'a pas eu de part à mes réflexions, il me semble cependant que j'avais bonne volonté et j'espère que Notre-Seigneur aura pitié de ma pauvre âme que tant d'affaires extérieures sont venues préoccuper.

« Aujourd'hui je veux mettre par écrit, pour ne jamais les oublier, les bons sentiments que j'ai éprouvés à l'occasion du sous-diaconat.

« Une pensée qui m'a toujours frappé dans ces derniers temps, fut de considérer cette consécration de moi-même par la réception d'un Ordre sacré, comme un nouveau baptême, un bain salubre qui doit détruire le vieil homme et ne plus laisser paraître rien d'humain dans ma conduite. Cette pensée est, ce me semble, bien propre à me donner une haute idée de mon état et de l'Ordre que j'ai reçu : Je dois la méditer souvent pour me respecter moi-même et tâcher d'acquiescer cette pureté qu'aurait dû me procurer cet Ordre bien reçu. Car, hélas ! quel changement ai-je remarqué en ma conduite depuis ce moment ? Mon Dieu, créez en moi un cœur nouveau et mettez un esprit droit en la place de cet esprit et de ce cœur si porté vers les créatures.

« Pour arriver à cette pureté générale dans toute ma conduite, je n'ai pas autre chose à faire que de mettre en pratique ce qui fait depuis si longtemps le sujet de mes résolutions.

« Il me faut du recueillement, et pour avoir ce recueillement, il faut aller à la racine du mal et retrancher toutes ces attaches qui me préoccupent l'esprit continuellement. J'en sens, ô mon Dieu, la nécessité plus que jamais ; autrement, comment réciter convenablement l'office divin, comment vous aimer si je ne pense pas à vous.

« Plus j'y penserai, plus je vous aimerai, mon Dieu, l'expérience me le prouve. Il faut donc, pour n'être plus occupé que de Dieu, tâcher d'éloigner de moi toute occasion de distraction, fouler aux pieds tout respect humain qui pourrait me faire craindre de déplaire à certains confrères ; rien n'est si vil que d'être esclave de la créature. Outre cette résolution fondamentale, j'ai deux vertus spéciales à pratiquer, la religion et la sainte chasteté. Puis-je assez m'humilier et en même temps vous remercier, Seigneur, de m'avoir mis dans l'obligation de pratiquer ces deux vertus.

« Je dois pratiquer la vertu de religion dans la récitation du saint office et l'assistance à la sainte messe ; ces deux actions demandent une préparation et une attention toutes particulières ; je veux tâcher de ne pas manquer à les bien remplir.

« Pour la sainte vertu de chasteté, je ne veux pas la pratiquer seulement pour ne pas commettre de fautes directes, mais dans tous mes rapports avec la créature je dois viser à la pureté de cœur, qui fait qu'on n'est attaché à rien et qui est la perfection de la chasteté, à ce qu'il me semble.

« Ce peu de paroles, que je pourrais étendre beaucoup, suffira pour me rappeler en mémoire quelques bonnes résolutions. Je les mets entre les mains de Marie, de saint François-Xavier, de tous les saints martyrs, pour qu'ils les offrent à Notre-Seigneur qui daignera, par leur intercession, m'accorder ces grâces pour arriver à la perfection.

« Avant tout, recueillement à la sacristie, ce sera déjà un grand point.

« Qui a Jésus a tout » Le jour qu'il avait tant désiré fut, comme nous l'avons dit plus haut, le samedi, veille de la Trinité, 25 mai 1839.

Mgr de Quélen, alors trop faible pour supporter la fatigue d'une ordination, avait prié Mgr Blanquart de Bailleul, évêque de Versailles et depuis archevêque de Rouen, de vouloir bien le remplacer. La cérémonie eut lieu dans l'église Saint-Sulpice.

Dès lors, l'abbé Daveluy commença à remplir les fonctions de sous-diacre toutes les fois qu'il en trouva l'occasion ; c'était pour lui un devoir comme une consolation. Presque aussitôt après l'ordination, il fut obligé de quitter le séminaire, par suite d'une indisposition qui fit craindre qu'il n'eût la poitrine attaquée. Il revint dans sa famille extrêmement faible, pour y suivre un régime sévère, jugé nécessaire à sa position. Aucune occupation ne lui était permise, il devait s'abstenir de parler, garder le lit fort longtemps, se promener le plus possible ; ce désœuvrement absolu, la faiblesse dans laquelle il languissait, peut-être aussi cette défense de parler lui donnèrent un air mélancolique qu'on ne lui avait jamais connu. Tout le fatiguait, tout lui était à charge ; bientôt cependant le régime suivi amena son effet, il

se trouva mieux et l'air de la campagne vint achever la convalescence ou, du moins, donna l'assurance que son état n'était pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord. Lorsqu'il commença à se trouver mieux, il reprit aussi son activité et son zèle pour l'extension du culte de Marie. Ces vacances se passèrent encore à Duisans, et sa grande pensée était l'Archiconfrérie.

Pendant cette année, l'abbé Daveluy s'était beaucoup occupé de chant, à Saint-Sulpice et aux catéchismes ; il rapporta de beaux morceaux de musique religieuse qu'il apprit à ses frères et sœurs à chanter en chœur avec lui. Il avait une belle voix de basse, et chantait cette partie soit en musique, soit en plain-chant. Bientôt, à la maison, il imagina de chanter les vêpres de la sainte Vierge, pour faire un office de l'Archiconfrérie ; elles étaient terminées par un beau motet chanté en parties. On improvisa une chapelle ; quelques personnes du village demandèrent à y assister ; c'était une occasion de parler de la sainte Vierge et de l'Archiconfrérie. Ce fut alors qu'il enrôla dans cette sainte Congrégation plusieurs associés nouveaux, et entre autres une jeune fille et son père, qui voulaient obtenir la conversion de la mère. Cette femme fut recommandée à l'Archiconfrérie et, malgré l'obstination qu'elle manifestait, l'abbé Daveluy assura qu'avec cette recommandation elle ne pouvait mourir sans sacrements. Il chercha à la voir pour répondre aux désirs du mari, mais il ne put parvenir à la rencontrer, elle se cachait à son approche, le moment de la grâce n'était pas encore venu (La Providence permit que, huit ans plus tard, une des sœurs de l'abbé Daveluy, se trouvant par circonstance dans le pays pour quelques jours, fût témoin du retour franc et sincère de cette femme dans sa dernière maladie. Elle fut on ne peut plus édifiante dans la réception des sacrements et le calme ne la quitta point dans les longues souffrances qui suivirent encore.).

Une autre femme se trouvait alors dangereusement malade ; la médaille lui fut aussi donnée ; l'abbé Daveluy lui adressa quelques mots et, quelques jours après, elle témoigna le désir de le revoir. Lorsqu'il la quitta, elle dit aux personnes qui la soignaient : « Ah ! si M. Daveluy était prêtre je me confesserais tout de suite. » Il la recommanda aussi à l'Archiconfrérie ; elle revint généreusement à Dieu, malgré l'obstacle si difficile à surmonter de biens mal acquis à restituer, et mourut peu de temps après d'une manière édifiante.

Cependant la santé d'Antoine lui rendit impossible la continuation de ses études. Il avait alors terminé sa théologie ; il comptait commencer les hautes études ecclésiastiques et le désirait beaucoup ; mais il fut décidé qu'il ne retournerait pas à Saint-Sulpice cette année-là et qu'il ne devait travailler qu'avec une grande modération.

Chapitre VIII.

Une année à la maison paternelle.- Premiers essais de l'abbé Daveluy dans le saint ministère comme Sous-Diacre. — Ses premiers sermons. — Visite pastorale avec Mgr Mioland.-Derniers temps à Saint-Sulpice. Diaconat.- Prêtrise. Première Messe. (1839-1841)

Il s'agissait donc de passer une année entière à la maison paternelle, dans ce milieu béni qui, de près comme de loin, fut toujours si cher au cœur de l'abbé Daveluy. Son séjour au foyer paternel fut pour tous une cause de joie, et luimême, malgré le motif de ce séjour, ne fut pas moins heureux de se retrouver pendant plus longtemps au sein de cette vie de famille que l'amour de Dieu et le zèle du salut des âmes purent seuls lui faire quitter.

Antoine eût manqué aux traditions de Saint-Sulpice s'il ne se fût fait un règlement. Voici comment il partagea sa journée : le matin il entendait la sainte messe ; il étudiait ensuite, dans sa chambre, jusqu'à midi ; alors promenade, visite au Saint-Sacrement, puis quelques instants passés en famille ou quelques visites à des amis choisis, ou encore à quelque ecclésiastique à qui il pût demander conseil ; tel était l'emploi de ses journées. Il voulut alors se monter une bibliothèque et il se procura les divers ouvrages des saints Pères dont la lecture avait pour lui le plus grand attrait. Il assistait aux offices de la paroisse, aimait à y servir comme sous-diacre, quand sa santé le lui permettait ; mais le chant lui étant rigoureusement défendu, il se trouvait fort restreint à cet égard.

Une seule chose chagrinait notre pieux sous-diacre : il était dans les Ordres et sa position le rendait étranger à tout ce qui a rapport au salut des âmes ; cette inaction lui pesait singulièrement.

La Providence permit alors qu'il fit la connaissance de M. l'abbé Pétigny, curé de Querrieu, paroisse assez populeuse, à peu de distance d'Amiens. Ce respectable prêtre aimait à recevoir sous son toit de jeunes ecclésiastiques. On était au commencement du carême, les arrangements furent pris, et l'air de la campagne lui étant recommandé, Antoine devait y trouver à la fois et la santé du corps et l'occupation qu'il désirait si vivement. Le digne prêtre préparait alors des enfants à la première communion, l'abbé Daveluy eut le bonheur d'être chargé du catéchisme, son occupation la plus douce. Bientôt les enfants s'attachèrent à lui et, par suite, les parents aussi. Le curé voulant profiter des bonnes dispositions de ses paroissiens, obtint de l'évêché la permission de le faire prêcher, quoiqu'il ne fût que sous-diacre.

Le premier sermon prononcé par l'abbé Daveluy fut sur le salut : en voici quelques fragments.

Après avoir montré la nécessité du salut, le prédicateur se plaint de l'indifférence, plaie de notre époque, et remarque deux classes d'indifférents : 1° ceux qui ne s'occupent pas de la religion ; 2° ceux qui la coordonnent à leurs idées.

1° Ceux qui ne s'occupent pas de la religion ; il les accuse de révolte contre Dieu, car ils vivent comme s'ils n'étaient pas les créatures de Dieu.

Ils font preuve de folie, car ils vont droit à l'enfer.

2° Ceux qui arrangent la religion suivant leurs idées se révoltent aussi contre Dieu. Ils lui obéissent quand il leur plait, et l'apôtre saint Jacques dit que celui qui viole un seul commandement les enfreint tous. Puis, l'orateur, après avoir fait voir l'indignité de cette conduite, s'écrie : « Si vous avez du cœur, mes Frères, si vous avez l'âme noble, montrez-le, sortez de cet état dégradant. » et termine en disant : « Que vous demanderai-je, ô mon Dieu ? Oh ! vous le savez, je ne demande que la conversion de ce peuple, changez donc ces âmes, non à cause de moi mais des sueurs qui ont arrosé cette paroisse. Elles vont fructifier enfin, etc. »

Après cette allocution, les hommes se regardaient ; plusieurs, en descendant de leur place, s'arrêtèrent au confessionnal. Le curé, rempli de joie, en voyant des pécheurs se rapprocher, fit prendre plusieurs fois sa place à son jeune aide qui fit successivement des instructions sur l'appel de Dieu, sur la confession, sur la communion, etc. Ce bon peuple et surtout les hommes ne se lassaient pas de l'entendre ; lorsque l'heure du salut arrivait, ils se promenaient autour de l'église, pour épier qui montait en chaire.

Lorsque c'était l'abbé Daveluy, d'un regard ils s'avertissaient mutuellement et tous entraient dans l'église. Ce n'était point assez pour lui des fonctions du ministère ; dès lors et toujours, il voulait préparer les voies à la grâce par la simplicité, la gaieté et l'affabilité de son commerce avec tous.

Tous voulaient lui parler, et sachant souvent à qui il avait à faire, il profitait des circonstances pour conduire chacun à Dieu ; c'est ainsi qu'il parvint à réconcilier deux ennemis acharnés l'un contre l'autre. Cependant l'époque de la première communion approchait ; il avait exercé le chœur de cantiques confié aux jeunes filles de la paroisse, heureuses de l'avoir pour maître, et leur avait appris quelques morceaux de chant pour la circonstance ; on préparait une superbe fête. Le digne ecclésiastique chez lequel il était, voulut faire de ce jour une fête de famille ; il invita donc les parents d'Antoine à assister à la cérémonie et au sermon du soir que devait donner l'abbé Daveluy ; c'était la première fois que son père pouvait l'entendre.

L'impression fut grande lorsqu'il commença le sermon pour le renouvellement des vœux du Baptême : « Ce jour, dit-il, sera pour vous un monument éternel.

« Mes enfants, mes frères, ces paroles que Moïse adressait au peuple juif, ne puis-je pas bien vous les appliquer ici ? » Puis il entretint son auditoire de la touchante cérémonie pour laquelle tous étaient réunis ; du bonheur d'être enfants de Dieu ; des devoirs qu'impose ce beau titre : obéir à Dieu, suivre Jésus-Christ. Mais, lorsqu'il termine, son cœur d'apôtre se révèle déjà.

« Ah ! si dès aujourd'hui après avoir renouvelé ces engagements sacrés, vous commencez à vous y rendre fidèles, ce jour ne sera-t-il pas un monument éternel pour nous tous ? Pour vous, mes enfants, qui venez de participer au Pain des Anges et de goûter combien le Seigneur est doux. Pour vous, parents chrétiens, qui vous êtes assis à cette Table auprès de vos enfants. Pour nous-mêmes qui avons vu avec tant de bonheur vos rangs se presser auprès de la Table sainte, la mère suivre sa fille, le père accompagner son fils. Ce spectacle attendrissant nous a rappelé ces paroles du Prophète : Un seul jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille partout ailleurs. Il sera un monument pour vous, heureux chrétiens, qui vous êtes rapprochés de votre Dieu que vous aviez oublié. Et vous, pécheurs, s'il en est ici quelqu'un qui ait résisté à la grâce divine, avez-vous pu, sans quelque émotion, voir vos parents, vos amis, jouir d'un bonheur dont vous vous priviez vous-même ? Ah ! ne résistez pas plus longtemps et que, pour nous tous, ce jour devienne pour l'éternité un monument d'espérance et de bonheur. »

Les paroles de l'abbé Daveluy n'ont pas été vaines, ce jour a été pour tout le pays un monument toujours durable ; le souvenir du jeune et zélé prédicateur ne s'effaça pas de la mémoire des habitants de Querrieu, et, lorsqu'en demandant de ses nouvelles, ils essayaient une larme, en rapportant une circonstance de son trop court séjour au milieu d'eux, on comprenait jusqu'à quel point il avait su parler à leurs cœurs. Mais ces jours de bonheur devaient aussi avoir leur terme ; Antoine était encore au milieu de ce bon peuple, cinq semaines après cette belle cérémonie, lorsque la maladie de son grand-père paternel qui, depuis longtemps, donnait des inquiétudes, se manifesta d'une manière plus grave ; on l'envoya chercher à la hâte pour assister à l'administration des derniers sacrements et recevoir, avec toute la famille, la bénédiction paternelle du mourant qui termina saintement une vie pleine de mérites, le 21 mai 1840.

Après quelque temps passé en famille, l'abbé Daveluy s'offrit à son évêque pour être employé quelque part, s'il y avait lieu ; il fut envoyé à Beauval et passa plusieurs jours dans cette grande paroisse, où il aida le curé pendant une retraite de première communion. Le curé de Beauval était alors M. l'abbé Morel, aujourd'hui vicaire général et archidiacre d'Amiens. Ce digne prêtre, qui avait été professeur d'Antoine à Saint-Riquier, raconte encore avec bonheur ces jours trop vite écoulés, et l'édification que l'abbé Daveluy a laissée après lui.

Il était resté peu de temps à Beauval et, à son retour, Mgr Mioland le prit pour l'accompagner dans une tournée diocésaine. L'étonnement des villageois fut grand de voir un vicaire général paraissant si jeune et surtout ne disant pas la messe ; les curés, dans chaque village, lui réservaient la première place, mais il allait tout simplement se placer à son rang de sous-diacre et riait sous cape des hommages qu'on voulait lui rendre. Toutefois, cette vie ne lui convenait pas, et il répétait souvent qu'il n'était pas appelé à vivre dans un évêché ; aussi prit-il bien ses précautions pour n'être pas retenu auprès du digne prélat, qui paraissait lui accorder une si grande bienveillance, et sans doute l'eût volontiers attaché à son administration.

Antoine désirait avec ardeur la rentrée des classes qui devait lui permettre de retourner à Saint-Sulpice, car ayant encore plus d'un an à attendre pour avoir l'âge de la prêtrise, il voulait au moins passer au séminaire sa dernière année ; il repartit donc pour Paris au mois d'octobre 1840.

Les résolutions de retraite suivantes nous montrent les pensées qui préoccupaient l'âme de l'abbé Daveluy, au commencement de l'année scolaire qu'il pouvait considérer comme la dernière de son séjour à Saint-Sulpice : « Omnes ante tribunal Christi judicabimur.

« Nous serons tous jugés un jour, et cela sur : 1° Les engagements de notre baptême et le caractère que nous y avons reçu.

« 2° Sur les préceptes de l'Évangile.

« 3° Sur notre vocation.

« 4° Sur la croix de Jésus-Christ.

« 5° Sur toutes les grâces intérieures et extérieures, et voyons combien sont prodigieuses celles du séminaire !

« Pour ne pas craindre ce jugement, après avoir commencé par une revue annuelle, il faut m'appliquer surtout à mes examens, à mes confessions, à mes retraites du mois.

« Pour bien faire mes confessions, il faut faire une revue exacte de mes fautes et voir de quel œil Dieu doit me regarder, il faut penser que c'est peut-être la dernière ; songer quel abus de grâces et des sacrements si je ne la fais pas bien, m'exciter fortement à la contrition et m'humilier à la vue de mes innombrables péchés comparés à tant de grâces que j'ai reçues !

« Enfin songer à la Passion du Sauveur que je crucifie par mes péchés, et dont je puis en quelque sorte soulager les douleurs par une vie sainte et fervente. »

A cette rentrée au séminaire, l'abbé Daveluy avait terminé son cours de théologie, il se consacra donc aux hautes études ecclésiastiques, commença l'hébreu qu'il étudiait avec beaucoup de plaisir, et se prépara à recevoir le diaconat.

Tout occupé de cette grande action, il demande des prières pour se préparer à l'honneur et au bonheur qui l'attend ; ce sont ses propres paroles.

Il reçut l'ordination dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, le samedi des quatre-temps de l'Avent, 19 décembre 1840, des mains de Mgr Affre, de glorieuse mémoire, qui avait longtemps été vicaire général d'Amiens, et qui venait de succéder à Mgr de Quélen. Voici quelques-unes des pensées par lesquelles l'abbé Daveluy exprime les sentiments qui le pénétraient après cette ordination : « Je suis diacre pour l'éternité ! j'ai reçu le Saint-Esprit d'une manière toute spéciale par ce sacrement, je dois faire fructifier cette grâce et désormais il faudrait que tous, dans le séminaire, pussent recevoir de moi des sujets d'édification, puisque je suis dans l'Ordre le plus élevé auquel doit répondre plus de sainteté, mais le motif

principal qui doit me guider, c'est l'amour de Notre-Seigneur et puis cette considération que si je ne suis très fort avant de quitter le séminaire, je tomberai en peu de temps, quand je serai dans le ministère. L'expérience en est pour moi une preuve sans réplique. Pour cela donc, prosterné devant Dieu et sous les auspices de Marie et de Joseph, je prends les résolutions suivantes que la grâce de Dieu m'aidera à bien mettre en pratique : La première est de m'adonner sérieusement à acquérir l'esprit de foi, sans lequel la vertu n'a pas de fondement solide. Pour cela, je méditerai souvent sur la foi, dans mes oraisons, dans mes visites au Saint-Sacrement, dans mes lectures, et j'en ferai l'application à mes actions pour n'avoir pas d'autre guide, je ferai de même pour mes sentiments et mes pensées, car c'est la racine.

« Il faut, en second lieu, me renouveler sur la pratique du règlement ; l'occasion ne saurait être plus favorable. Je veux l'observer en tout et, quand j'en aurai quelque dispense, je ne l'étendrai pas au-delà du nécessaire.

« Je veux, en troisième lieu, m'adonner à la mortification des sens : mortification dans la curiosité, dans les repas et aussi dans les conversations, c'est le seul moyen de parvenir à la mortification intérieure. »

Nous voyons par ces lignes combien il appréciait le bonheur du diaconat. C'était pour lui une intime consolation que celle de toucher aux vases sacrés et de servir à l'autel en qualité de diacre. Vers cette époque, Mgr Flaget étant revenu passer quelque temps à Paris, l'abbé Daveluy fut heureux de l'assister à la messe et de voir le saint vieillard s'appuyer sur son épaule pour se rendre à l'autel.

Obligé, pendant tout le cours de cette année, de sortir tous les jours pour sa santé, l'abbé Daveluy multiplia ses visites aux Missions-Étrangères. Alors un de ses condisciples de Saint-Sulpice, M. de Labrunière, qu'il aimait à appeler mon presque cousin, parce qu'il était frère d'une cousine de Meaux, vint lui faire ses adieux au moment du départ. Il était accompagné de quatre autres missionnaires, et tous suivirent à la promenade les séminaristes de Saint-Sulpice, fraternisant ensemble et se promettant mutuellement un concours de prières. Antoine parle de cette visite avec une grande consolation, enviant le bonheur de ceux qui partaient.

De nouveau chargé de l'un des catéchismes de Saint-Sulpice, sa plus douce occupation, il s'y livra avec ardeur comme par le passé. Tout occupé de ses chers enfants, il demande, dans une de ses lettres, le cantique de saint Louis de Gonzague : Venez, troupe angélique, pour célébrer dignement la fête de ce grand Saint par ce chant solennel. Les enfants s'attachèrent à lui, et, lorsque vint la fin de l'année, plusieurs se présentèrent au séminaire pour lui faire leurs adieux et le remercier de ses soins.

C'est probablement dans le courant de cette année que, revenant de Paris à Amiens, l'abbé Daveluy passa par Magny, où il avait une de ses parentes. Devant rester peu de jours dans cette petite ville, il voulut visiter les lieux qui pourraient avoir pour lui quelque intérêt, et naturellement l'église et l'hôpital occupèrent le premier rang.

Il traversait la salle des malades, conduit par une sœur de charité, sans s'arrêter à aucun lit et tournait pour arriver au couloir de la chapelle, lorsque ses regards rencontrèrent un homme dont les traits indiquaient un profond désespoir.

Ému de pitié, il lui souhaite le bonjour, de cet air affectueux qui dit si bien au cœur qui souffre : Je comprends votre souffrance — « Oh ! Monsieur, lui répond le malade, vous voulez bien me parler ? Oh ! je vous en prie, restez un instant près de moi. » — L'abbé Daveluy ne se fit pas prier. La religieuse qui le conduisait lui dit : « Prenez garde, cet homme est furieux, personne ne peut l'approcher ; il blasphème ; il refuse tout secours religieux. » Puis elle s'éloigna et le laissa seul avec le malade. Ce malheureux gisait sur un lit pour s'être cassé la jambe en essayant de se tuer. Il raconta au jeune diacre que déjà trois fois Marie, notre auguste mère, lui avait sauvé la vie, mais que lui, malheureux, dans son désespoir, eût

préféra mourir ; et toutes ses paroles attestèrent un de ces cœurs flétris et aigris par une longue souffrance, sur lesquels la voix de la religion n'a pu répandre le baume divin de ses consolations. L'entretien fut long ; l'abbé Daveluy lui parla avec son cœur tout dévoré de l'amour de Dieu et du prochain ; et cet infortuné, touché et changé par ses paroles, lui demanda instantanément de le confesser, lui qui avait juré vouloir mourir dans le désespoir ! Ce moment fut douloureux pour l'un comme pour l'autre ; l'abbé Daveluy n'était pas prêtre, il fut obligé de l'avouer au pauvre pécheur qui parut accablé à cette nouvelle. Il l'engagea fortement à montrer la même confiance au vicaire qui visitait les malades de l'hôpital, et lui promit de lui apporter une médaille de Marie Immaculée. Puis il le quitta pour aller le recommander spécialement à la sœur garde-malade et demander à M. le vicaire d'aller offrir son ministère à son protégé.

Il revint le lendemain, rapportant la médaille promise ; lorsque cet homme l'aperçut, il s'assit sur son lit et lui saisissant la main, il la baisa avec transport en s'écriant : « O mon libérateur ! » Le vicaire n'était point venu encore, le malade paraissait calme et résigné, l'abbé Daveluy partait le soir. Il n'eut pas la consolation de le voir confessé avant son départ, et souffrait de la lenteur de l'ecclésiastique, auquel il recommanda de nouveau cette brebis égarée qui paraissait si disposée à rentrer au bercail. Le malade voulait absolument connaître son nom et avoir son adresse : « Lorsque je serai guéri, disait-il, j'irai vous chercher, fussiez-vous à l'autre bout du monde ! »

Antoine se rendit ensuite chez son père ; c'étaient les dernières vacances qui devaient précéder son ordination à la prêtrise, car Mgr Mioland, ne voulant pas retarder plus que de raison ce moment suprême, lui donna la dispense de trois mois qu'il n'avait pas voulu demander, afin, disait-il, d'avoir plus de temps pour se préparer à ce grand jour. — Dès avant l'ordination, le prélat lui assigna le poste de vicaire à Roye. — La pensée des Jésuites et des missions ne le quittait pourtant pas, mais ses supérieurs voyant sa santé encore très faible lui conseillèrent d'entrer dans le ministère et d'y agir même comme s'il y devait toujours rester, se réservant de demander à son évêque la permission de se retirer aussitôt que sa santé le lui permettrait, s'il persistait dans son dessein.

Enfin, le jour tant attendu de l'ordination arriva : la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice fut témoin du bonheur d'Antoine Daveluy, le samedi des Quatre-Temps de l'Avent, 18 décembre 1841 ; il en sortit prêtre, et un instant suffit pour faire apprécier à tous combien il était heureux ; il ne voulut pas voir longuement sa famille, ce jour-là, et lui donna rendez-vous, au lendemain dimanche, dans une chapelle souterraine de Saint-Sulpice, pour y entendre sa première messe.

Cette chapelle était celle des enfants du catéchisme.

Ces derniers assistèrent à la première messe dans le plus profond recueillement. Derrière eux, des places étaient réservées pour la famille réunie aussi nombreuse que possible ; la plus grande partie voulut recevoir la sainte communion des mains du nouveau prêtre, et une larme mouilla sa paupière quand il vint à communier son père. Après la messe, il fit une courte allocution, s'excusant de n'avoir pas eu le temps de la préparer ; mais il parla de l'abondance de son cœur, ses paroles furent l'expression enflammée de sa reconnaissance pour les bienfaits de Dieu à son égard, puis, continuant à énumérer ces ineffables faveurs, il se réjouit d'avoir reçu de Dieu le moyen de rendre à ses parents ce qu'il a reçu d'eux, et même au-delà, en le faisant le dispensateur de ses grâces : « Oui, dit-il, aujourd'hui pour la première fois, je puis rendre à mon père plus qu'il ne m'a donné. Je lui donne mon Dieu ! »

Le lendemain, lundi, il voulut offrir le saint Sacrifice à la chapelle privilégiée de Notre-Dame des Victoires, et toute sa famille s'y réunit de nouveau ; c'était un acte de reconnaissance envers Marie, comme aussi une consécration de la carrière dans laquelle il entrait et qu'il mettait tout entière sous la protection de la sainte Vierge. Il lui demanda de

devenir un bon prêtre : c'était son unique désir, il l'a toujours conservé, et nous pouvons dire qu'il a été exaucé.

A peine ordonné prêtre, il se rendit à sa destination qu'il connaissait d'avance, comme nous l'avons dit, pour y célébrer les fêtes de Noël.

Avant de suivre l'abbé Daveluy dans la carrière sacerdotale, nous voulons clore la longue série de ses résolutions de séminaire, en citant encore les réflexions suivantes, trouvées dans ses papiers sous le simple titre : Ordination.

« En nous consacrant à Dieu, nous lui donnons pleinement notre âme, notre corps avec toutes ses facultés, et nous ne pouvons plus les employer que pour lui.

« De là la grâce de notre consécration semble exiger que toutes les créatures soient nulles pour nous, que nous soyons nuls à toutes les créatures, nuls à nous-même, pour nous-même et en nous-même, afin que nous soyons tout pour Dieu, par Dieu et en Dieu, et alors Dieu sera tout en nous.

« 1° Toutes les créatures nulles pour nous, comme les Anges à qui aucune créature ne peut donner de la jouissance par sa présence ou sa possession, ni tristesse par son absence ou privation. (On entend par là, non seulement présence corporelle et jouissance corporelle, mais aussi spirituelle.) Les Anges ne veulent et ne peuvent tirer aucune utilité ni avantage de quelque créature que ce soit. Dieu seul est le seul tout, en tout, partout et toujours. Ils ne se réjouissent de la grandeur, de la beauté et de la gloire de la très sainte Vierge qu'en vue seule de Dieu et parce qu'ils y voient de grands traits de la grandeur, beauté et gloire de Dieu, de manière que leur extrême complaisance en la très sainte Vierge est en Dieu, par Dieu et pour Dieu seul. Il faut donc tâcher de se priver, en toutes choses, de toute créature, afin que Dieu soit notre tout en toutes choses. De là, ne pas tenir à nos aises, commodités, agréments, à ce qui nous convient ou nous plaît, à nos habitudes, fantaisies et idées propres. De plus, il ne faudrait pas même avoir ces choses-là. Il ne faudrait pas tenir d'une manière et affection naturelle à un lieu, à un pays, aux choses saintes comme aux images, cadres de piété, crucifix, reliques, etc. Ces choses que nous devons aimer, il faut que ce soit dans un ordre surnaturel et uniquement en Dieu. Grandes illusions qui se rencontrent en ces choses ; ce premier point marque cette nudité d'un cœur purgé de toute affection aux créatures et qui a cette affection en horreur : *Mundus mihi crucifixus est*.

« 2° Il faut que nous soyons nuls à toutes les créatures. Il faut vivre comme s'il n'y avait que- Dieu et nous dans le monde. S'affranchir de la trop grande crainte qu'on a d'effaroucher le monde par un extérieur recueilli, des manières simples, une tenue d'âme humble et pauvre ; ne pas prendre ces manières exprès, mais ne pas craindre de les avoir si elles proviennent du désir intérieur de ne vivre que par Dieu et de notre union à Dieu. Ne pas tomber dans le ridicule de ceux qui prétendent servir Dieu de toute la plénitude de leur âme et qui n'osent paraître dans le monde sans s'être brossés vingt fois, sans avoir regardé au miroir de peur d'avoir une tache, sans prendre des gants, etc. Il faut veiller sur les choses de ce genre, de peur a de tomber dans l'illusion. Grande charité, grande douceur, humilité et modestie, très grande simplicité et ouverture de cœur, éviter avec cela paisiblement tout ce qui pourrait donner du dégoût ou ce qui pourrait être à charge aux personnes à qui nous avons à faire.

« Ce sont là les précautions que l'on doit prendre avec les hommes et même avec les hommes du monde. De plus, il faut être nuls à ceux qui nous aiment ; il faut avoir pour eux une très grande charité et leur parler et agir avec eux avec beaucoup de tendresse et de douceur, même avec une charité quelquefois plus spéciale qu'avec les autres hommes, mais les habituer à nous regarder, et nous regarder intérieurement nous-mêmes comme nuls pour eux dans l'ordre de la nature. De là jamais craindre de leur déplaire, ne pas avoir compassion d'eux dans la pensée qu'ils désirent que nous traitions avec eux selon leurs vues.

Généralement tout le monde doit nous regarder comme morts selon la nature. De là, nous ne chercherons plus à vivre dans l'esprit d'un homme quelconque. De là les mondains purement naturels nous ont en horreur comme un mort et un crucifié : *Crucifixus sum mundo*.

« 3° Il faut être nul à soi-même, ne jamais rien faire avec intention d'utilité naturelle à nous-même, et pour les choses surnaturelles, ramener tout à Dieu autant que possible. Expliquer cette utilité naturelle, par exemple : pour être mieux à son aise, pour devenir savant, pour avoir un avenir assuré ou même pour de moindres choses. Utilité surnaturelle : acquisition d'une vertu, application à l'oraison, etc. *Omnia ad majorem Dei gloriam*.

« Ne jamais rien faire pour son contentement, pour nous plaire, nous réjouir, pas même pour le plaisir d'avoir la santé. — Illusions à éviter : « On se dit : ma santé est utile pour la gloire de Dieu, et, sous ce prétexte, on se laisse aller à ses désirs, on s'inquiète, on devient tiède et charnel. Il faut sans doute avoir soin de sa santé et ne rien faire qui puisse faire mal ; en maladie prendre les moyens que Dieu veut pour nous guérir, mais il faut que notre âme ne cherche que Dieu seul partout. Il faut être nul au-dedans de nous-même, qu'aucune action, autant que possible, ne parte de notre fond, ne jamais arrêter nos regards sur nous-même, ne jamais avoir ces retours de complaisance sur le bien prétendu que nous voyons en nous, ni de trouble et de peine des véritables maux dont nous sommes pleins. Tâcher de nous oublier entièrement et d'être oubliés aux yeux de tous. Si nous faisons tout cela, nous ne serions et vivrions plus que pour Dieu, à qui seul tendent toutes les forces de notre âme ; par Dieu, qui nous unira à lui de plus en plus, et nous fera monter de vertu en vertu jusqu'au moment de notre consommation en son saint amour dans le ciel.

« C'est ainsi que, par le fait, Dieu sera tout en nous sur la terre, si nous sommes ainsi fidèles en tout ; parler un peu de cette union, de cette manière on conçoit ces paroles : *Cui servire regnare est*.

« En lui dévouant ainsi tout ce que nous sommes et ne voulant plus avoir de mouvement qu'en lui et par lui, nous ne vivons plus que de sa vie, et il devient en nous tout en toutes choses, et par là notre dévouement et notre esclavage devient une véritable royauté, parce que notre vie et nos dispositions intérieures seront la vie et les dispositions royales de Notre-Seigneur.

« Montrer que notre consécration à Dieu n'exige pas seulement l'éloignement des créatures, mais qu'elle exige surtout cette vie d'union à Dieu et la volonté unique et universelle de faire tout ce qui pourrait lui être le plus agréable. Montrer la sainte Vierge qui pratique tout cela dans les différentes circonstances de sa vie, montrer aussi comment Dieu vivait en elle. »

Antoine Daveluy était prêtre : désormais, les trésors de zèle, qui déjà débordaient de son âme, allaient pouvoir s'en épancher à l'aise. Nous avons vu comment, depuis longtemps, le pieux lévite s'était préparé à la grâce infinie du sacerdoce. Maintenant, nous allons le voir marcher, à pas de géant, dans la voie sublime du ministère apostolique, par la pratique parfaite du dévouement et du renoncement de soi-même, couronnée plus tard par l'immolation et le martyre.

Chapitre IX

L'abbé Daveluy vicaire à Saint-Pierre De Roye. — Il chante sa Première Messe Solennelle à Amiens. — Imposition des mains. — Retour à Roye. — Débuts dans le saint ministère.

(1841-1842)

Le 24 décembre 1841, l'abbé Daveluy arriva dans la paroisse où devait s'écouler tout le temps de sa vie sacerdotale qu'il devait passer dans son diocèse natal. Roye est une petite ville, d'environ 4,000 âmes, de l'arrondissement de Montdidier. Située dans la vallée de l'Avre, à l'extrémité de la plaine du Santerre, on la qualifiait parfois jadis d'ancienne capitale de cette riche et fertile contrée de la vieille Picardie. La grande route de Paris à Lille qui la traverse donnait alors à cette ville un mouvement que l'établissement du chemin de fer a fait disparaître.

A 42 kilomètres d'Amiens, 19 de Montdidier et 106 de Paris, Roye est encore le siège d'un important marché aux grains et le centre d'un commerce considérable de céréales. C'est une ville ancienne, conservant encore de vieilles maisons, aux curieuses façades. Elle a donné son nom à une illustre famille dont descendait saint François de Roye, l'un des martyrs de Gorcum.

Roye possède deux églises : la principale, Saint-Pierre, cure de 2e classe et siège du doyenné, comprend dans sa circonscription toute la ville proprement dite, — l'Ordo de 1843, le seul sur lequel soit inscrit le nom de l'abbé Daveluy, donne à cette paroisse une population de 3,727 habitants. — L'autre église, Saint-Gilles, sise en dehors des anciens remparts, sur la route de Paris, a pour circonscription un faubourg et diverses annexes.

Saint-Pierre est l'une des plus belles églises du diocèse d'Amiens : c'est la seule, après la cathédrale et l'église de Saint-Riquier, de celles antérieures à notre siècle, qui possède un déambulatoire autour du chœur ; son portail du XIe siècle, ses voûtes et ses vitraux méritent l'attention de l'artiste et de l'archéologue.

Cette paroisse, en 1841, avait pour Doyen, depuis onze ans déjà, l'un des prêtres les plus distingués du diocèse d'Amiens, M. l'abbé Petit, homme d'une éminente vertu, cachant sous un grand air de dignité sacerdotale, tempérée parfois par une légère pointe de causticité, un zèle infatigable et une inépuisable charité. Pieux et savant, aimable et bienveillant, ce digne prêtre avait été pendant plusieurs années vicaire à la cathédrale d'Amiens, avant de venir occuper la cure de Roye qu'il conserva vingt et un ans. Il est mort, en 1874, chanoine titulaire et vicaire général, après avoir eu la consolation, en 1867, de remplir les fonctions de diacre à la messe pontificale célébrée par le nonce apostolique, Mgr Chigi, à l'occasion de la mort glorieuse de Mgr Daveluy.

M. l'abbé Petit, pendant son séjour à Amiens, avait beaucoup connu la famille Daveluy qui avait, pendant plusieurs années, résidé sur la paroisse de la cathédrale ; il avait même conservé avec elle quelques relations, et se trouvait donc tout disposé à faire le meilleur accueil à son jeune et nouveau collaborateur, qui lui arrivait en qualité de troisième vicaire, chargé, en même temps, des fonctions d'aumônier de la communauté du pensionnat des religieuses Ursulines.

L'accueil ne devait pas être moins sympathique de la part des deux vicaires de la paroisse : le premier, M. l'abbé Gravaï, appartenait à l'une des meilleures familles de la cité, le second, M. l'abbé Maquaire, était parent de M. l'abbé Petit. Tous se montrèrent remplis de prévenances pour leur jeune confrère.

L'abbé Daveluy, au mois de décembre 1841, ne fit que se présenter à son poste, et, aussitôt après les fêtes de Noël, il se rendit à Amiens, où il n'avait point encore paru comme prêtre. Il devait y célébrer sa première messe solennelle, dans l'église de Saint-Leu, sa

paroisse natale, la même d'où nous verrons, vingt-six ans plus tard, sortir le magnifique cortège des prêtres et des pontifes se rendant à la cathédrale, pour y rendre à Dieu d'immenses actions de grâces, à l'occasion du martyre du vicaire apostolique de la Corée.

Cette première messe de l'abbé Daveluy, dans l'église où il avait été présenté sur les fonts sacrés, eut lieu le mercredi 29 décembre 1841. Elle fut aussi solennelle que touchante. Le curé de Saint-Leu, M. Gaudissart, voulait faire assister le nouveau prêtre à l'autel par un de ses parents, prêtre aussi et vicaire de Saint-Leu, mais, ne pouvant ni l'un ni l'autre se décider à se priver mutuellement de ce bonheur, ils convinrent de l'accompagner tous les deux et le plaisantèrent sur l'augure de l'épiscopat qu'ils trouvaient dans cette circonstance — augure qui se trouva vrai.

— Antoine se servit ce jour-là de sa chapelle, dans l'acquisition de laquelle il avait mis une certaine élégance. Ce à quoi il tenait le plus, c'était aux emblèmes des divers médaillons qu'il fit graver sur la patène et sur le calice et qui étaient l'expression de ses dévotions privilégiées, toutes puisées à Saint-Sulpice. On y lit sa devise chérie : Qui a Jésus a tout, placée dans une croix à bras égaux entourée de rayons, cette croix est entourée elle-même d'une couronne d'épines. Puis, le livre des Évangiles, le chiffre de la Sainte Vierge, les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, l'image du bon Pasteur, la mort de saint François-Xavier, la Sainte-Famille, et, pour terminer, le Calvaire, la Cène, le Pélican. Chacun de ces emblèmes parlait à son cœur et devenait l'expression de son amour pour Dieu.

Une foule immense assistait à cette messe, avide de recevoir, suivant l'usage, l'imposition des mains du nouveau prêtre. Cette dernière cérémonie fut signalée par un événement que, — sans prétendre aucunement le juger, — nous nous reprocherions vivement de passer sous silence, d'autant plus qu'il a été rappelé, dans une circonstance solennelle, par l'illustre panégyriste de Mgr Daveluy, Mgr Mermillod. Nous reproduisons textuellement les notes qui nous ont été transmises à ce sujet.

« La veille, une femme, pauvre des biens de la terre, mais riche de foi et de confiance, avait demandé, par l'intermédiaire d'une vieille domestique, a permission de présenter le premier l'imposition des mains un enfant de trois ans qui n'avait point encore marché. Cette faveur lui fut accordée et chacun vit cet enfant qui reçut l'imposition des mains avant la famille, avant le père même du jeune prêtre. Aussitôt après l'enfant marcha. »

« Une autre enfant fut présentée aussi dans la foule, mais sans avoir été annoncée et reçut la même faveur ; c'était une petite fille ; elle mourut deux ans après. » Sa mère (2), qui vit encore au moment où nous écrivons, aime à rappeler cette grâce, et elle disait récemment à l'auteur de ce livre que la guérison de sa fille Clémence était un miracle.

L'abbé Daveluy passa ensuite quelques jours en famille : le 31 décembre, il écrivait à l'une de ses sœurs, retenue loin d'Amiens par sa santé : « Pour moi, je suis heureux; tous les jours mon Dieu s'offre par mes mains, et tous tes vœux et désirs sont déposés sur ma patène. Remercions-en le bon Dieu et surtout demandons-lui que je sois un prêtre selon son cœur. »

Ce séjour à Amiens fut une véritable fête ; pourtant, il fallait retourner à Roye et s'y installer convenablement.

Antoine fut logé à la maison vicariale, partagée en deux par un petit mur peu élevé, et arriva là pour son emménagement qu'il raconte à l'une de ses sœurs avec sa gaieté ordinaire : « Figures-toi un jeune abbé arrivant dans une ville inconnue, de suite à son ménage et cela sans domestique et provisions aucunes, sans avoir même les meubles utiles, n'ayant encore que les nécessaires et avec cela tu pourras voir ton frère successivement dans les rues pour rendre visites d'arrivée ou pour des courses, achats, marchés, etc. Après cela, arrangeant son feu, balayant sa cour que la neige a presque fait disparaître, puis rangeant sa chambre, puis descendant vingt fois le jour pour ouvrir la porte aux visiteurs, marchands, pauvres, etc., descendant souvent aussi quand on sonne chez son voisin, parce qu'il confond les sonnettes, et puis s'impatientant d'avoir du bois mouillé et d'y perdre son temps, et puis

travaillant un peu, et aujourd'hui un service, demain une conduite, c'est tous les jours quelque chose, et puis, et puis. Ce frère ne s'ennuie pas de ce singulier genre de vie, auquel toutefois je désire mettre fin, en achetant un beau meuble pour ma cuisine et mon service. Voilà mon état, et, sur ce, je me prépare à monter demain pour la première fois dans la chaire de vérité. Mais j'ai déjà fait des catéchismes ; ici c'est pain quotidien. J'en ai deux par semaine ; sous peu deux autres catéchismes de persévérance par semaine me seront confiés ; ajoutez à cela quelques mots, chaque dimanche, aux Ursulines, un prône chaque mois, bientôt des instructions dans une autre pension et enfin un peu de matériel, tel que saluts, services, etc., tu vois que ma position est belle et que j'ai vaste carrière ; j'en suis très content. (29 janvier 1842). »

Sa maison fut meublée avec soin par ses parents ; et, avec son amour d'ordre, de rangement et d'économie, il la dirigeait jusque dans les plus petits détails. Il se faisait rendre compte de tout, avait fixé le règlement de la journée, la place de chaque chose, tout était toujours à point nommé ; de même dans l'emploi de ses fonds tout était fixé avec le plus grand soin : ainsi il destinait tant à sa dépense, tant à telle œuvre qu'il méditait, etc. ; mais ce qu'il recevait pour les fonctions de son ministère, tout ce qu'on appelle le casuel, était renfermé à part, il n'en tenait point note, comme aussi il ne voulait point l'employer pour sa dépense habituelle, c'était l'argent destiné aux bonnes œuvres, il y prenait tant qu'il y en avait et la Providence veillait à ce que les fonds ne tarissent pas. En arrivant dans le pays, il voulut faire visite à tout ce qu'il y avait de paroissiens, quelle que fût leur manière de voir il voulait, disait-il, se donner entrée dans les maisons pour pouvoir profiter des circonstances, surtout en cas de maladie. Il fut généralement bien accueilli partout, et n'eut qu'à se féliciter de ses démarches. Les personnes aisées, les ouvriers, les pauvres, tous furent heureux de ce début qui témoignait de l'intérêt que leur portait le nouveau vicaire.

L'abbé Daveluy, dit une personne qui le connut beaucoup alors, était un esprit simple, s'ignorant lui-même et ayant encore toutes les allures d'un séminariste. Il faisait quelquefois effort pour que la gravité sacerdotale ne fût pas dominée par sa gaieté naturelle, mais cette gêne dura peu. La timidité disparut et toutes les saintes et aimables qualités de l'homme et du prêtre se montrèrent à l'aise, avec cette sainte simplicité qui n'exclut ni la bonne humeur, ni la dignité nécessaire à un ecclésiastique.

« Dans la première année qu'il nous prêta son ministère, lisons-nous dans les notes que nous devons à l'obligeance des religieuses Ursulines, M. Daveluy fut très réservé dans ses paroles ; il n'en proférait que d'indispensables. A le voir si timide et d'une retenue si sévère, nous jugeâmes qu'il éprouvait quelque ennui, quelque gêne dans les rapports que nécessitait sa position d'aumônier de la communauté, il n'en était rien. Plus tard, l'heureux contact d'un vicaire de la paroisse, aussi gai que fervent et zélé, lui fit bientôt tomber cette enveloppe un peu sombre, et, dès lors, M. Daveluy, tout en conservant une sainte modestie, se montra tout autre ; il s'épanouit, prit de l'assurance et devint plus expansif. »

Les manières distinguées du jeune prêtre, ce je ne sais quoi qui caractérise l'homme bien élevé et qui se remarquait à un haut degré chez l'abbé Daveluy, lui concilièrent la portion aristocratique de la paroisse, dont quelques membres n'étaient pas sans une petite pointe de voltairianisme.

Vis à vis la classe ouvrière, il se montra affable, cordial ; il causait volontiers avec le premier qu'il rencontrait, commençait même souvent la conversation. C'est ainsi que, traversant la place publique ou le marché au blé, il s'adressait aux porteurs inactifs ou fatigués, leur parlait de leur état, de choses indifférentes, puis arrivait à leur demander depuis quand ils avaient fait leur devoir, là on se récriait ; il prenait la question gaiement, s'offrait à les entendre, puis causant encore un peu, il les quittait contents de sa visite.

C'était sa méthode avec tous et il se faisait ainsi pardonner de parler de devoirs religieux.

Il craignait pourtant de voir s'adresser à lui des retardataires, à cause de la responsabilité si grande, disait-il, pour un homme sans expérience ! Il accepta néanmoins toujours tous ceux qui vinrent s'adresser à lui, se confiant en la Providence.

Cette première année (1842), le carême fut prêché par le Père Saint-Alloire qui y déploya tout le zèle et le talent capables d'obtenir d'heureux résultats ; les conversions furent néanmoins peu nombreuses, la Providence avait ses vues et préparait pour l'année suivante une circonstance qui devait produire de grands fruits, comme nous le verrons plus tard. A ce moment, les occupations de l'abbé Daveluy étaient assez uniformes, quoique déjà très multipliées : plusieurs catéchismes à la paroisse chaque semaine, une instruction tous les dimanches chez les Dames Ursulines, le catéchisme et les instructions chez elles ; tous ces emplois avaient pour lui des charmes et des consolations. Il aimait surtout sa chère communauté, dans laquelle il trouvait le recueillement, la simplicité, la ferveur, il excitait le zèle des enfants pour les bonnes œuvres et réussissait sans peine à émouvoir leurs jeunes cœurs ; il se voyait avec plaisir entouré de ces enfants et son plan, là comme ailleurs, fut de joindre à l'instruction tout ce qui peut attacher l'enfance : des histoires racontées en classe de temps en temps, un abord simple et gai, c'étaient les moyens par lesquels il cherchait à les attirer à Dieu et qui souvent lui réussissaient.

La ville de Roye possédait alors plusieurs établissements précieux dus au zèle du respectable Doyen. L'abbé Daveluy porta ses vues sur un autre établissement bien utile aussi et dont il se chargea de faire les premiers frais. C'était une bibliothèque paroissiale ; il fit venir des livres choisis et pria M. le Doyen de vouloir bien annoncer en chaire qu'il les prêterait gratis à tous ceux qui se présenteraient. La première semaine s'écoula sans qu'il lui vînt d'amateurs, et, trouvant d'ailleurs que M. le Doyen n'avait pas mis dans son annonce l'intérêt qu'il y eut mis lui-même, il demanda et obtint la permission d'en parler à son tour. Étant donc monté en chaire, il insista sur la nature de ces livres, amusants et récréatifs pour la plupart, les livres sérieux n'y étaient, disait-il, qu'en petit nombre et pour les personnes qui les désireraient positivement, mais ce n'était point du tout des livres de piété qu'il leur proposait. En effet, son choix avait été de bons livres, assez intéressants pour compenser les plaisirs des réunions bruyantes qu'il voulait dissoudre en partie par cet innocent moyen ; son allocution fut comprise ; on vint aussitôt lui demander des livres. Les premiers prêtés firent grand bruit ; bientôt il y eut affluence à sa bibliothèque, et après avoir dit qu'il serait toujours à toute heure à la disposition des amateurs de livres, il fut obligé de fixer des heures de distribution. L'effet qu'il en attendait suivit bientôt aussi ; les personnes désœuvrées passèrent leurs soirées à lire, au lieu de se réunir pour des conversations ou des passe-temps peu chrétiens, et s'il ne produisit pas un grand bien, il parvint au moins à diminuer le mal. Cette œuvre, continuée après lui, produit encore des fruits maintenant.

Toujours gai, en donnant de ses nouvelles, il avait le mot pour rire ; parlant d'un confessionnal, il s'exprime ainsi : « Toutefois il y a progrès pour moi dans notre belle ville, j'ai commencé à confesser dans une armoire ; de là j'ai été dans une baraque ; j'ai maintenant un confessionnal qui aurait dû être beau, mais qui a été un peu manqué, mais enfin c'est un confessionnal et dans un an ou deux on fera son pendant qui, dit-on, sera bien certainement très beau, et on me le donnera ; c'est plaisir d'être toujours en progrès, aussi je passe pour un homme du progrès, à la hauteur du siècle. (17 décembre 1842). »

Ses visites à Amiens étaient fréquentes, et, chaque fois, Saint-Acheul avait une portion du temps qu'il pouvait accorder à sa famille, car ses espérances le portaient toujours vers la Compagnie de Jésus, et ses désirs hâtaient le moment où il pourrait se consacrer aux missions, toujours l'objet de ses pensées ; il était aussi en correspondance avec quelques missionnaires, et cette circonstance lui donna l'idée de proposer aux élèves des Ursulines un petit envoi d'objets pieux pour les fidèles de ces pauvres pays. Aussitôt la ferveur s'allume : l'une apporte quelques images, une autre un chapelet, d'autres des médailles ; enfin on forme

une petite pacotille, il reçoit tout sans examen et l'adresse à M. Dupond, missionnaire apostolique à Bangkok. La nouvelle de l'arrivée de ces pieux objets ne parvint aux jeunes pensionnaires qu'après le départ de M. Daveluy, et leur fut encore un souvenir du prêtre qui leur avait si généreusement prodigué les prémices de son zèle sacerdotal.

Chapitre X.

L'abbé Daveluy, Vicaire à Saint-Pierre de Roye (Suite). — Les Ursulines. —
L'archiconfrérie. — Succès dans le Saint Ministère.
(1842-1843)

Nous ne prétendons pas suivre, jour par jour, l'abbé Daveluy durant les vingt mois de son fructueux ministère à Roye. Nous en voulons signaler seulement quelques épisodes, se rattachant tous à ces trois points principaux sur lesquels son zèle s'exerça avec tant de succès et de dévouement : l'établissement et la propagation de l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, la conversion des pécheurs, qui est le but de cette association, et l'aumônerie des Ursulines.

Dans ces diverses œuvres nous retrouverons les trois caractères distinctifs de la vie de l'abbé Daveluy : l'amour de Dieu, le zèle du salut des âmes et la dévotion à Marie.

Nous avons déjà mentionné l'ardeur avec laquelle le jeune vicaire s'efforçait de propager l'Archiconfrérie. Déjà, plusieurs fois, il avait fait inscrire à Paris les noms de personnes qu'il avait engagées à en faire partie, mais il lui tardait de pouvoir établir une association paroissiale, affiliée à l'Archiconfrérie de Paris. Il fallait attendre le moment favorable, et il se proposait bien de le saisir au passage, lorsque la Providence sembla lui ouvrir elle-même les voies.

Il y avait alors dans la communauté des Ursulines une religieuse, Mme Généreuse du Saint-Sacrement, affligée, depuis quatre ans, d'une infirmité nerveuse contre laquelle avaient échoué tous les efforts des médecins. Outre qu'elle avait toujours la tête inclinée à droite et tout le côté droit du corps qui ne pouvait être redressé, elle avait perdu la voix et elle éprouvait, par intervalles, des crises et des douleurs aiguës qui lui ôtaient toute possibilité de quitter le lit. La médecine se déclarait impuissante devant la persistance et la bizarrerie de cette maladie. L'abbé Daveluy proposa de demander la guérison de cette religieuse à la sainte Vierge, en l'invoquant sous le nom si consolant de Refuge des Pécheurs, et promettant, si la guérison était accordée, d'aller à Notre-Dame des Victoires remercier la sainte Vierge de cette insigne faveur ; puis, profitant de l'éclat que cet événement fera dans la ville, il proposera l'érection d'une confrérie affiliée à l'Archiconfrérie.

La supérieure proposa donc à la religieuse infirme de faire une neuvaine pour sa guérison ; souffrances ; elle désirait s'abandonner à la conduite de la Providence, et, sans doute, elle ne se fût pas décidée à faire la neuvaine, si la supérieure ne lui eût représenté le bien spirituel qu'on espérait pour la ville, si la sainte Vierge se montrait propice à leurs vœux.

Elle consentit enfin à faire la neuvaine proposée, et toute la communauté la commença avec la plus grande ferveur ; il était nécessaire de ne point faire connaître au dehors quel était l'objet de leurs prières, mais les élèves et plusieurs personnes pieuses, au nombre desquelles étaient les sœurs de l'abbé Daveluy, avaient été invitées à s'unir à la neuvaine pour obtenir une grâce particulière.

Cependant, malgré les prières ferventes, malgré la confiance inébranlable de la communauté, les douleurs de la malade devenaient de plus en plus intenses ; non seulement elle ne pouvait plus quitter le lit, mais même elle ne pouvait plus s'y remuer sans éprouver les douleurs les plus aiguës ; jamais elle n'avait été aussi mal ! -Tant mieux, disait l'aumônier, le doigt de Dieu paraîtra plus visiblement ! — La communauté commençait même à craindre que la malade n'atteignît pas la fin de la neuvaine, tandis qu'elle seule comptait les heures qui lui restaient à souffrir, étant persuadée qu'elle serait guérie le neuvième jour.

Ce jour approchait néanmoins : la veille, la supérieure et l'abbé Daveluy décidèrent que le lendemain matin la malade essaierait de se lever avec l'aide de l'infirmière, et que, si la

chose était impossible, du moins on la porterait au chœur afin qu'elle communiât avec la communauté.

La nuit est passée, 7 heures 1/2 sonnent ; la messe devait être à 8 heures. L'abbé Daveluy, impatient d'avoir des nouvelles, se rend à la maison des Ursulines ; il sonne à la porte, son coup de sonnette bien prononcé et que toutes les religieuses connaissaient, avertit la malade qu'il arrive. Elle fait un effort pour se soulever et parvient avec bien de la peine à s'asseoir sur son lit, puis elle offre à Dieu cette journée et récite le Souvenez-vous; à peine cette prière est-elle terminée qu'elle se sent tout autre : elle peut se redresser, faire agir ses membres ; elle s'habille seule, puis se hâte de sortir de la chambre pour se rendre au chœur; en arrivant à l'escalier, elle rencontre la supérieure qui venait à l'infirmierie s'informer de son état : « Ma Mère, je suis guérie ! » C'est sa première parole. La supérieure la conduit aussitôt à la sacristie et fait prévenir l'abbé Daveluy qui était au chœur à prier, en attendant le moment de la sainte messe. Quelle est sa surprise en y voyant la Sœur du Saint-Sacrement plus droite qu'il ne l'a jamais vue !

— « Monsieur, je suis guérie ! » Telle est encore sa première parole. Celui-ci l'interroge, lui fait faire tous les mouvements qui auparavant lui étaient impossibles, il s'assure de la guérison.

— « Eh bien, dit-il, changeons les ornements de la sainte messe, nous dirons une messe de la sainte Vierge en actions de grâces. »— Chacun se rend au chœur : les élèves, en entrant, aperçoivent leur bonne maîtresse à sa place et redressée ; instantanément elles comprennent ce qu'elles ont demandé sans le savoir.- La grâce est obtenue, se disent-elles l'une à l'autre, Mme du Saint-Sacrement est guérie ! » L'aumônier monte à l'autel, il se retourne, il annonce la guérison, il est si ému qu'il ne peut achever. La maîtresse de chant entonne le cantique : « Ah ! qu'elle est bonne Marie ! » et tout le monde le continue avec transport. La messe est dite, la malade a communié, pour la première fois depuis plusieurs années, avec la tête droite comme les autres, l'action de grâces est faite et l'abbé Daveluy demande à la revoir de nouveau. Là il l'interroge encore ; tout confirme la guérison et elle ajoute simplement : « Avant la messe j'avais encore quelques douleurs, j'ai prié Marie de ne pas laisser son ouvrage imparfait ; maintenant tout a disparu ! » Elle se remet à la règle dès le jour même, la guérison est complète et n'a pas cessé depuis. Cependant l'abbé Daveluy se rend chez le Doyen, homme de grande foi, mais cependant peu propre, par caractère, à se laisser enthousiasmer. Le récit de son vicaire ne lui fait guères impression, car il n'y ajoute pas foi.

—« Eh bien ! lui dit l'abbé Daveluy, faites-moi le plaisir d'y aller voir ! » Il s'y rend dans la journée et ne peut résister à l'évidence du fait ; il reconnaît là le doigt de Dieu et annonce qu'il viendra le lendemain chanter lui-même un salut en action de grâces ; c'était le 16 janvier 1843.

Dès lors, les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'érection de l'Archiconfrérie ont disparu ; l'abbé Daveluy obtient tout de son Doyen : il part pour Paris, va à l'autel de Notre-Dame des Victoires remercier la Bonne Mère (car c'est ainsi qu'il l'appelait) ; là, il reçoit les pouvoirs de M. Desgenettes, les papiers d'affiliation, etc.; au retour, il va à Amiens, obtient l'assentiment de l'évêché pour l'érection d'une confrérie, affiliée à celle de Paris, en l'honneur du Cœur immaculé de Marie, pour la conversion des pécheurs.

Il est chargé de l'ériger et de la diriger ; c'était la plus douce, la plus consolante fonction qui pût lui être confiée.

Cependant, tout en s'efforçant de propager le culte de Marie et de sauver des âmes dans la petite ville où le Seigneur l'avait appelé pour le moment à travailler, l'abbé Daveluy n'oubliait pas les contrées malheureuses qui sont encore privées des lumières de la foi. La pensée des missions ne l'abandonnait pas et il n'attendait qu'un état de santé favorable pour

mettre à exécution son vœu le plus cher. Il profita donc de son voyage à Paris pour consulter son médecin ; cette fois, le jugement du docteur se trouva en rapport avec les désirs d'Antoine : il lui fut répondu que désormais la santé n'était plus un obstacle et qu'il pouvait faire ce qu'il voulait. Aussitôt, il s'occupa de la réalisation de son projet et renouvela ses démarches pour entrer dans la Compagnie de Jésus. « Cependant, disent les notes qui nous servent de guide, un nouvel obstacle venant s'opposer à son entrée dans la Compagnie de Jésus, il tourna ses regards vers les Missions-Étrangères, chargées des missions d'Asie vers lesquelles toujours se portaient ses désirs et ses espérances. Sa pensée positive était d'aller en Chine pour passer ou du moins pouvoir espérer de passer de là en Corée et au Japon. »

Lorsque l'abbé Daveluy eut la certitude de pouvoir être admis dans la Société des Missions-Étrangères, il fit part de son projet à Mgr Mioland et lui demanda la permission de l'accomplir.

Ce fut, paraît-il, le lendemain de la Purification, le 3 février, — coïncidence remarquable — fête d'un illustre missionnaire picard, saint Anschaire, l'apôtre du Nord, que le jeune prêtre écrivit à son évêque pour obtenir de se consacrer à la sublime vocation de l'apostolat. Sa lettre ne nous a pas été conservée, mais nous sommes heureux de pouvoir reproduire la réponse de Mgr Mioland.

La voici :

Evêché d'Amiens. Amiens, le 25 février 1843.

« Je n'ai pu, mon cher ami, répondre assez explicitement à votre lettre du 3 : je ne vous croyais pas dans le dessein de vous consacrer aux Missions étrangères, au moins dans cette position.

« Je ne doute pas que vous n'ayez sérieusement consulté Dieu et ceux qui peuvent vous exprimer sa volonté sur vous ; et certainement ce n'est pas moi qui m'y opposerai, bien que j'avoue que pour mon compte je ne saurais encore avoir une opinion formée à cet égard : mais je ne pourrais vous autoriser à quitter Roye si tôt. Si votre goût persévère, ce n'est qu'en août que vous serez libre de vous rendre au séminaire des Missions-Étrangères : heureusement vous êtes assez jeune pour que ce petit délai de trois ou quatre mois ne vous semble pas un grand inconvénient, il ne servira qu'à vous affermir davantage dans votre résolution apostolique et qu'à vous préparer mieux aux épreuves de tout genre auxquelles on se dévoue dans ce ministère.

« Recevez, mon cher ami, l'assurance de mes affectueux sentiments en N.-S.

« Jean, Évêque d'Amiens. »

Cette lettre où se remarquent la lucidité, le laconisme et la simplicité affectueuse qui caractérisaient un prélat dont la mémoire est demeurée chère au diocèse d'Amiens ; cette lettre, disons-nous, combla de joie le cœur d'Antoine Daveluy, en lui faisant espérer le prochain accomplissement de son vœu le plus cher. Il se confia dans la Providence, et, renfermant son secret dans son cœur, se dévoua encore plus aux œuvres de son saint ministère.

Ce fut à cette époque qu'il fit imprimer les litanies pour la conversion des pécheurs, qu'il distribua ensuite à toutes les personnes pieuses, afin d'augmenter les prières qui pourraient être faites pour eux ; car c'était là sa dévotion toute particulière. Cependant, les délais que demande la prudence devaient retarder encore de quelques mois le moment où l'abbé Daveluy pourrait commencer ses réunions en l'honneur de Marie. Il se mit à distribuer des médailles miraculeuses et sa provision, quoique bien complète, fut bientôt épuisée ; il en fit venir de nouveau, c'était là son moyen de salut. L'élan était donné et cette terre, qu'il appelait parfois, dans son ardeur, terre de marbre et de glace, allait enfin céder au zèle brûlant du jeune apôtre qui voulait y implanter la piété par sa devise chérie : Tout par Marie.

Ce carême fut fécond en événements édifiants : on nous pardonnera les détails.

Obligé toujours de sortir, car il avait besoin d'exercice, Antoine eut la pensée d'aller visiter les soldats de passage restés à l'hôpital de Roye; il y avait alors des mutations de troupes, et Roye que traversent trois grandes routes recevait souvent à l'hôpital des soldats incapables de suivre leurs compagnons d'armes ; pour plusieurs, c'était la fatigue, pour d'autres, une légère indisposition qui leur procurait ces quelques jours de relâche; l'abbé Daveluy voulut utiliser ces moments précieux et se rendit à l'hôpital dont pourtant il n'était pas chargé, mais, fatigué des travaux de cette époque, il avait besoin de distraction et c'en était une de chercher à ramener ces braves gens. L'aspect de la soutane dans la salle militaire semblait être une pensée sévère ; il trouve ces malades peu disposés à recevoir sa visite. Il les aborde cependant, leur parle avec intérêt, comprend qu'ils doivent s'ennuyer, leur apporte des livres intéressants pour les aider à passer le temps, puis entame la fameuse question : Quand avons-nous fait notre devoir ? Quelques-uns conservaient, même à l'armée, l'habitude de la communion pascale ; d'autres ne la faisaient point à cause des circonstances, mais n'étaient pas éloignés ; les uns et les autres l'écoutèrent bientôt et consentirent assez facilement à profiter de la convalescence et du calme de l'hôtel-Dieu pour approcher des sacrements. Mais c'était peu pour notre zélé vicaire, c'étaient les retardataires qu'il voulait. Ses paroles paraissaient reçues assez froidement, assez indifféremment, et c'était là le champ le plus ingrat. Toutefois, il y avait alors dans la salle des malades un brave et franc militaire qui paraissait bien décidé à résister à toutes les avances ; son exemple devait être influent, d'après son caractère et sa manière de voir énergiquement énoncée. C'est donc à lui que l'abbé Daveluy s'adresse tout d'abord, et, craignant de l'effaroucher par des propositions hors de saison, il s'approche au moment où le malade faisait pour se distraire une partie de dominos avec un camarade. Il voit bien que sa visite ne fait pas plaisir ; mais qu'importe ! il avance, s'informe de la partie, paraît y attacher de l'importance, donne des conseils à l'un, à l'autre ; bref, on lui propose de prendre place, il accepte volontiers et le voilà passant son temps à jouer aux dominos. Il ne pouvait rester sans reprendre la grande question : « A quoi en sommes-nous avec le bon Dieu ? » — « Ne parlons pas de cela, je ne veux rien faire, » répond le militaire. L'abbé Daveluy s'y attendait. « Oh ! bien, dit-il, me voilà fort, moi j'ai le bon Dieu dans ma manche, je vais gagner toutes les parties, vous allez voir! » En effet, c'est en vain qu'on recommence, il gagne toujours et toujours, si bien que son adversaire le regardait tout étonné.

Bien entendu qu'il n'épargne ni plaisanteries, ni cette gaieté qui rendait sa conversation si agréable ; enfin, il quitte après une longue séance de jeu, mais le malade veut qu'il revienne le lendemain, il a eu trop de plaisir avec lui ; il promet volontiers une seconde visite et s'y rend fidèlement. Ce jour-là, même répétition et, à chaque partie gagnée, il répétait en riant : « Je le savais bien que je gagnerais ; moi j'ai le bon Dieu dans ma manche ! » — Enfin, vers la fin de l'après-midi, on commence à parler plus sérieusement. Les raisons données par le malade pour rester éloigné des sacrements sont vivement et victorieusement combattues. Le soldat se retranche sur la difficulté de pratiquer la religion à l'armée, se promettant bien d'être bon chrétien après son temps de service : « Eh ! quoi, lui dit l'abbé Daveluy, parce qu'en ce moment la mort vous menace sans cesse, il faut n'être point préparé à la recevoir. Que feriez-vous donc si, au premier jour, un boulet de canon venait vous enlever? Allons donc, du courage, vous avez le temps ici et le respect humain ne peut vous retenir ; déjà, vous le voyez, bien d'autres de vos compagnons d'armes vous ont donné l'exemple ; rentrez en grâce avec Dieu, pour vivre avec confiance dans la périlleuse carrière dans laquelle vous êtes engagé. »

Sans se rendre encore, le soldat était ébranlé et, quelques jours après, il se confessait; cet exemple entraîna tous les témoins. Dès lors, l'hôtel-Dieu présenta un édifiant spectacle ; si quelque nouveau venu arrivait dans la salle, ceux qui y étaient lui racontaient tout ce qui se

passait. « Nous nous a sommes tous confessés, disaient-ils, tout à l'heure M. le vicaire va venir, il te verra, il faudra bien que tu y passes ; il n'y a pas moyen de lui résister; » en effet, celui-ci, celui-là, chacun passait à son tour. Qu'on ne croie point cependant que, profitant de l'élan donné, il voulût hasarder l'absolution sur des dispositions équivoques ; il prenait les précautions les plus grandes dans cette importante affaire ; dans ce cas, il paraissait refuser net d'entendre ceux qui se présentaient : « Non, disait-il, je ne veux pas de demi-volonté, vous ne voulez pas faire votre devoir, eh bien ! ne le faites pas, je ne veux pas vous confesser. » Ce n'était qu'après les plus vives instances et les promesses les plus franches du pénitent qu'il se laissait vaincre et entendait la confession. D'autre part, si quelque autre paraissait timide et irrésolu, il le faisait appeler par le dernier confessé, et petit à petit, il avait la douce consolation de renvoyer tous ces braves soldats en grâce avec leur Dieu. Des ecclésiastiques, estimables d'ailleurs, mais moins ardents que lui, ne partageaient point le bonheur qu'il manifestait de ces succès : « ce sont, disaient-ils, des pénitents qui ne persévéreront pas !. C'est bien inutile. » A cela il répondait : « Peut-être, en effet, retomberont-ils presque aussitôt, entraînés par les circonstances, mais c'est toujours une absolution placée dans la carrière de leur vie ; s'ils l'ont reçue avec franchise et bonne volonté, elle a anéanti les fautes passées, et si quelque jour ils pensent encore à régler les affaires de leur conscience, ils n'auront plus à revenir sur les nombreuses années qui ont précédé cette absolution amenée par la Providence. »

Enfin, le beau jour préparé par tant de soins devait venir consoler le zèle du jeune vicaire ; il eut le bonheur d'admettre en même temps à la sainte Table une vingtaine de soldats, parmi lesquels l'un d'eux faisait, à l'insu des autres, sa première communion. L'aumônier de l'hôtel-Dieu, M. l'abbé Graval, premier vicaire, voulut procurer à l'abbé Daveluy l'honneur de faire lui-même la cérémonie, et se chargea de le remplacer à la communauté où il disait chaque jour la messe. Quelques personnes pieuses furent invitées à venir prendre part à la joie de ce beau jour, et la chapelle de l'hôtel-Dieu vit réunis autour du même autel et les vertueuses sœurs de charité et les braves militaires portant fièrement leur uniforme pour se rendre à la Table sainte. L'abbé Daveluy adressa une courte et touchante allocution à ces nouveaux convertis, avant et après la communion ; tout fut simple et en famille ; il fut content de la tenue dans le lieu saint, et lorsque, plus tard, il se retrouva au milieu de ceux qu'il regardait alors comme ses enfants, leur joie, leur bonheur, leurs projets simples et généreux, leurs promesses touchantes lui firent, en même temps, et admirer les effets de la grâce dans ces cœurs francs et loyaux, et remercier la divine Providence qui avait voulu le rendre l'instrument de ses ineffables miséricordes.

Ce carême fut marqué pour lui par quelques autres conquêtes : il aimait à se mettre à la portée des plus simples ; dans ses sorties il adressait la parole à tous ceux qu'il rencontrait. Ainsi, s'il traversait la place, il causait avec les portefaix et leur demandait quand ils penseraient à faire leurs pâques, les assurant qu'il était prêt à toute heure à les recevoir, etc. Ces braves gens étaient si habitués à lui parler, quand ils le rencontraient, qu'un certain jour il est accosté par un portefaix qui lui dit : « M. le vicaire, c'est-il vrai qu'un tel il s'est rendu? » — « Pourquoi pas, lui dit-il, et vous quand sera-ce ? » — « Eh bien ! un de ces jours. » — Ce jour ne venait pas, lorsqu'un certain dimanche l'abbé Daveluy est invité à aller prêcher dans un village voisin ; il accepte, mais à condition qu'on viendra le chercher en voiture, tout de suite après les vêpres, afin qu'il puisse être revenu pour l'exercice de l'Archiconfrérie.

L'heure arrivée, l'abbé Daveluy était prêt, il entend une voiture s'arrêter à sa porte ; il sort et son confrère se rend également dehors pour lui souhaiter bon voyage ; ils se regardent l'un et l'autre en riant, lorsqu'ils aperçoivent un tombereau, envoyé pour carosse au prédicateur. Son confrère l'engage à ne monter qu'après le faubourg : « Non, dit-il, je vais traverser la ville en triomphe, » et, plaçant une chaise, il s'installe gravement dans son char de nouvelle structure ; on le regarde, on le suit, chacun s'égaie de son équipage ; au moment où

il arrive sur la place, il aperçoit de l'autre côté son portefaix qui lui a manqué de parole, il fait arrêter les chevaux et l'appelle, l'autre arrive aussitôt. « Ça, lui dit-il, « quand êtes-vous prêt? » — « Monsieur, quand vous voudrez », répond l'autre, et on prend heure pour ce jour-là même, à 7 heures. « Nous regardâmes cette conquête, écrit un contemporain, comme une récompense de cet acte d'humilité qui lui avait paru si naturel. »

Ce carême produisit de véritables fruits ; il en rendait compte ainsi dans une lettre en date du 10 mai 1843 : « La bonne Vierge semble nous aimer beaucoup depuis trois ou quatre mois, elle a permis l'érection de la confrérie et nous devons attribuer à sa grâce le succès de notre carême, meilleur que nous ne pouvions l'espérer. Il y a eu, je ne dirai pas beaucoup de conversions, mais quelques-unes ; et puis un assez grand nombre de personnes pratiquant la religion sans vouloir faire leurs pâques, se sont approchées de la sainte table. A la messe, le jour de Pâques, nous eûmes une belle communion que rehaussait la présence à la sainte table de cent hommes. Ce spectacle a beaucoup édifié et nous espérons qu'il produira son fruit » Tout ce ministère du carême lui fit nécessairement éprouver quelque fatigue ; néanmoins il était plus content de sa santé que les années précédentes. Les exercices du mois de Marie lui furent confiés, comme faisant partie de la tâche du directeur de la confrérie du Saint-Cœur de Marie. Ce fut le dimanche, 30 avril, à la cérémonie de l'office du soir, qu'il en fit l'ouverture.

« Pour mettre à cela un peu de pompe, dit-il, « nous avons dressé au milieu de la nef un bel autel entouré d'arbres et rehaussé par une illumination d'une centaine de lumières tout autour de la sainte Vierge ; elle était magnifique. Mais quelle fut notre joie quand, après avoir entonné les litanies de la sainte Vierge, tout le monde à peu près se mit à répondre 1 « Oh ! que c'était beau et touchant ! Pendant ce chant bien des larmes furent versées, à ce que l'on nous rapporta, et plusieurs personnes crurent y voir Notre-Dame des Victoires en petit.

« Pour le dernier dimanche nous ferons, j'espère, a mieux encore. Gloire à Marie !. Nous venons de faire venir un petit orgue d'accompagnement et les sons en sont ravissants. Si par là nous pouvons faire aimer Jésus et Marie, notre but est atteint. » Il termine cette lettre en disant : « Soyons fous du bon Dieu, plutôt que de ne pas l'aimer (10 mai 1843). »

Ce petit orgue, qu'il avait fait venir pour ajouter à la pompe des exercices de la confrérie, devait accompagner le chant ; il avait organisé un chœur de cantiques dont il était l'âme ; lui-même présidait et aidait au chant des morceaux de musique qu'il avait choisis et quelquefois fait étudier.

On accourait en foule et son but était atteint. Il était touchant de l'entendre parler de ses réunions du soir ; elles étaient sa plus douce occupation. Il racontait si naïvement le bonheur qu'on paraissait y trouver, et puis, il savait les rendre attrayantes, racontant des faits pieux et édifiants, intéressant son monde par des instructions familières. « Quand on a passé toute la journée pour honorer le bon Dieu, disait-il, ne faut-il pas dire bonsoir à la bonne Mère. » — un jour il se surprit à dire à la bonne Maman. — Il voulait aussi que l'autel de Marie fût orné pour ces réunions de manière à exciter la dévotion. Il recommandait à ses sacristines de varier les illuminations, il stimulait leur zèle et leur ardeur, puis, pour simplifier leur travail, il avait toujours quelque idée nouvelle, qu'il savait faire réaliser à peu de frais. Enfin, tout avec lui paraissait facile.

Le ministère de l'abbé Daveluy aux Ursulines, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, était aussi pour lui une source de grâces et de bénédictions, comme il a été pour bien des âmes une cause de sanctification. Pendant la dernière année de son séjour à Roye, il y donna quelques conférences spéciales à la communauté ; il avait pris pour sujet l'explication de la méthode d'oraison de M. Olier ; malgré sa complication, rapporte une de celles qui l'ont entendu, il la possédait parfaitement et l'expliquait avec précision et onction ; à sa manière de traiter cette matière, on devinait l'homme intérieur et rempli de l'esprit de Dieu. Il s'était également chargé de faire des conférences religieuses aux pensionnaires ; celles qui ont eu le bonheur de les suivre et d'en faire les résumés en ont conservé longtemps le souvenir. « Dans

une de ces conférences, disent les notes que nous devons à l'une des religieuses, M. Daveluy traita de la catholicité de l'Église ; il avait en main les Annales de la Propagation de la Foi, et faisait suivre dans les atlas toutes les régions de ces pays lointains ; il y trouvait partout des missionnaires, des chrétiens, et, pendant ce voyage à travers le monde entier, on voyait que son âme débordait et aspirait à l'apostolat de ces pays encore si peuplés d'infidèles. »

Le souvenir du pieux aumônier est encore vivant chez toutes celles qui l'ont connu, et nous devons à plusieurs d'entre elles des détails que nous nous reprocherions de passer sous silence.

« Sa piété profonde était frappante à l'autel ; toujours avant d'y monter, on le voyait faire une grande heure de préparation, et son action de grâces ne durait pas moins. Dans ses instructions familières, cette piété devenait communicative ; il parlait avec simplicité et onction, on sentait que ses paroles sortaient d'un cœur pénétré d'amour pour Dieu et de zèle pour sa gloire.

« Sa prudence n'était pas de son âge ; aussi, portent les mêmes notes, aimions-nous à le nommer le jeune vieillard.

« Sa dévotion envers Marie était le caractère saillant de sa piété ; il y revenait dans toutes ses instructions ; pendant tout un mois de Marie, il trouva trois ou quatre fois la semaine de quoi fournir à une instruction familière qu'il faisait à la communauté et à nos enfants, sur les vertus de Marie, instruction qu'il terminait toujours par un trait d'histoire ; il connaissait celle de tous les sanctuaires où cette divine Mère est particulièrement honorée et l'origine de ces sanctuaires.

« Des familles chrétiennes aimaient à le recevoir dans leur sein, car elles trouvaient que sa présence et ses paroles faisaient du bien à leurs enfants ; M. Daveluy, toujours ami de la règle qu'il s'était sans doute tracée, y allait à des jours fixés et pour un temps mesuré d'avance ; une demi-heure ou environ. Rarement il s'asseyait à une table étrangère ; tout son temps était pour les âmes.

« Le dimanche après-midi, M. le Doyen de Roye prenait avec lui ses vicaires, et tous faisaient ensemble une promenade où les saillies de la gaieté et de la bonne intelligence se faisaient toujours remarquer. M. Daveluy n'était jamais à court de réparties aussi spirituelles que récréatives.

« Malgré cette humeur charmante, si propre à chasser les ennuis, à relever le courage abattu, M. Daveluy craignait beaucoup les jugements de Dieu et appréhendait l'heure de la mort. Avant son départ pour la Chine, il avait projeté un voyage à Rome que quelque obstacle vint contrarier ; il demandait à la communauté des commissions pour le Saint-Père, et ce qu'il pourrait bien rapporter pour chaque religieuse.

« L'une demandait des indulgences, l'autre, le portrait du vicaire de Notre-Seigneur, d'autres encore, une médaille, un chapelet bénits par le Saint-Père.

« Enfin, l'une des religieuses dit : Pour moi je demande que M. Daveluy m'obtienne de Sa Sainteté, une dispense de la mort ; et lui de répondre aussitôt : Je vous avoue que j'en demanderais bien autant pour moi, si c'était possible, car je crains tant les jugement de Dieu !.

»

Cette réponse nous montre combien grand était dans l'âme si confiante de l'abbé Daveluy le sentiment de la crainte de Dieu ; mais n'oublions pas que cette crainte du Seigneur eut toujours pour résultat d'augmenter son amour.

Chapitre XI.

Derniers mois de séjour à Roye. — L'abbé Daveluy obtient la permission de se consacrer aux Missions Étrangères. — Ses adieux à Roye et à toute sa famille.
(1843)

L'année 1843 poursuivait son cours ; les fêtes de Pâques étaient passées, avec leur accompagnement de fatigues et de consolations pour le jeune vicaire. Le mois de Marie lui fournissait une nouvelle occasion d'exercer son zèle, et il voyait, en même temps, avec bonheur s'approcher le moment où ses vœux les plus chers allaient s'accomplir. Cet espoir ne faisait qu'augmenter son dévouement pour le salut des âmes et, de plus en plus, Dieu récompensait ses efforts par les plus grands succès.

Nous croyons devoir nous borner seulement à mentionner la conversion in extremis d'une personne notable et âgée, d'une irréligion notoire, conversion obtenue par l'abbé Daveluy, grâce à l'intercession de Marie, refuge des pécheurs, et qui fit alors grand bruit dans la ville.

Peu après, une jeune dame poitrinaire sentit aussi son cœur s'ouvrir à la confiance. Elle fait appeler l'abbé Daveluy, lui demande une neuvaine au saint Cœur de Marie ; il se rend volontiers à son désir, lui promet de la recommander à Paris, à Notre-Dame des Victoires, mais exige qu'elle s'approche des sacrements le dernier jour de la neuvaine ; la malade consent à tout et le prie de venir entendre sa confession : « Non, lui dit-il, vous avez votre confesseur ordinaire ; je puis vous faire faire la neuvaine sans vous confesser pour cela. » Elle insiste ; il ne la refuse plus. Il vient donc, dès les premiers jours de la neuvaine, l'animer à la piété, à la ferveur ; le neuvième jour arrive, il lui apporte le bon Dieu et, croyant bien que la santé ne lui sera pas rendue, il profite de la cérémonie pour l'engager à recevoir l'extrême-onction, ce qu'elle accepte de grand cœur. Elle reçoit les sacrements avec piété, avec calme, avec joie ; le lendemain, elle rend son âme à Dieu : « La grâce n'était-elle pas plus grande encore que la guérison, disait-il, en citant ce fait ; elle n'eût pas pensé à se préparer à la mort, et la bonne Mère a tout fait. »

Cependant la confrérie prenait une extension rapide et il semblait à l'abbé Daveluy que l'autel de Marie n'était plus en rapport avec la pompe des cérémonies et le nombre des assistants ; il annonça donc, après en avoir obtenu l'assentiment de M. le Doyen, qu'il ferait une quête dans la ville pour l'embellissement de la chapelle ; il la fit, en effet, et elle surpassa toutes les espérances ; mais il ne devait pas voir l'accomplissement de ses désirs dans leur entier, car nous touchons au moment où il va quitter cette terre qu'il regardait déjà comme une seconde patrie, et ce ne fut même qu'en tenant secrète la permission qu'il avait obtenue de Mgr Mioland qu'il put faire lui-même la quête, suivant le désir de ses confrères, car il était alors tout occupé de la pensée et des préparatifs de son départ ; peu d'amis intimes en connaissaient la proximité et la population ignorait même qu'il en fût question.

En effet, à la retraite ecclésiastique de 1843, c'est-à-dire dans la première moitié de juillet, l'évêque d'Amiens, ayant promis publiquement à ses prêtres de permettre le départ pour les missions à ceux qui en témoigneraient le désir, l'abbé Daveluy crut le moment favorable pour la réalisation immédiate de son pieux dessein ; il en demanda donc à Monseigneur la permission et le pria d'en faire part à son Doyen, qu'il n'en avait pas osé, paraît-il, informer lui-même. Cette nouvelle, tout à fait inattendue, fut un rude coup pour le vénérable curé de Roye ; la lettre suivante de Mgr Mioland nous fait connaître la peine avec laquelle M. l'abbé Petit consentait à se séparer de son actif et bien-aimé collaborateur :

Évêché d'Amiens. Amiens, le 15 juillet 1843.

« J'ai fait connaître à votre Doyen, mon cher ami, votre détermination de vous consacrer prochainement à la vie apostolique ; vous pressentez facilement sa peine ; il compte sur vous pour plusieurs bonnes œuvres commencées ; il attache un intérêt particulier à vous avoir quelque temps en plus pour le bien de sa paroisse ; enfin il me donne de si bonnes raisons et il réduit sa demande à de si justes bornes en désirant que vous lui restiez seulement encore une année, que je ne peux assurément que partager un désir si légitime ; je crois même au fond que vous n'auriez qu'à y gagner sous plus d'un rapport ; je ne retire pourtant point la parole que je vous ai donnée de partir en août ; mais je verrais avec grand plaisir que vous entriez dans les intentions si louables de votre curé ; examinez la chose devant Dieu, et mandez-moi votre dernier mot lundi au plus tard : je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression de mes affectueux sentiments en N.-S.

« Jean, Évêque d'Amiens. »

Si désireux que fût l'abbé Daveluy de ne pas contrister le digne prêtre sous la sage et habile direction duquel il avait fait l'apprentissage du saint ministère, il ne crut pas pouvoir retarder d'une année sa réponse à l'appel de Dieu. Il persista donc dans sa demande, et bientôt Mgr Mioland le prévint qu'il était libre et que son successeur était nommé. Cependant, sur la demande de M. l'abbé Petit, il consentit volontiers à attendre la fin de l'année classique. Il fixa donc son départ après la fête de la Nativité de la sainte Vierge, époque choisie par les Ursulines pour la sortie de leurs élèves : il lui restait encore environ six semaines à passer à Roye. Aussitôt la décision prise, l'abbé Daveluy en avertit sa famille. Nous avons sous les yeux la lettre, en date du 2 août 1843, par laquelle il annonce cette nouvelle à sa sœur aînée, religieuse du Sacré-Cœur, alors à Autun.

En voici quelques passages : « La volonté de Dieu se manifeste en son temps et il s'agit de la remplir ; eh bien ! disons le mot : mon parti est pris de suivre la carrière après laquelle je soupire depuis si longtemps. Les pauvres âmes se perdent en masse dans les pays lointains, elles n'ont aucun secours, il faut leur en porter, et c'est pour me préparer à ce beau ministère que je vais quitter Roye incessamment, puis prendre congé de tous ceux qui me sont chers et enfin entrer au séminaire des Missions-Étrangères à Paris. Voilà la voie de Dieu tracée d'une manière non douteuse ; vous comprenez par-là, chère sœur, combien j'ai droit à vos prières et à celles de toute votre communauté. Il va se passer des moments terribles à la nature, j'attends le secours de la grâce pour triompher de tout. Je pense aller à Autun en septembre.

« La sainte Vierge accorde ici des grâces signalées ; que je suis heureux d'avoir pu la faire connaître un peu ! Que son règne soit établi à Roye et je pars content.

« A Dieu et à Marie.

« Tout à vous en Notre-Seigneur.

« A. Daveluy, pr. »

L'abbé Daveluy ne resta point inactif pendant le temps qu'il passa encore à Roye. Le secret profond gardé sur son départ, lui permettait la continuation de tout ce qu'il avait entrepris, et il y mit autant de zèle que s'il eût dû y demeurer toujours.

Plusieurs personnes vinrent lui demander encore des prières pour obtenir leur guérison ; il s'y prêta volontiers : nous citerons entre autres un homme éloigné des sacrements, souffrant beaucoup de douleurs de goutte dans une jambe. Il lui promit des prières, mais il voulait que, pour la clôture, cet homme se préparât à la réception des sacrements ; celui-ci le refusa constamment : « Ma femme et ma fille le feront ; pour moi, dit-il, je me contenterai de prier. » — « Comme vous voudrez, lui répondit l'abbé Daveluy, mais vous ne serez pas guéri. » En effet, le dernier jour de la neuvaine, cet homme se trouva avoir la deuxième jambe prise des mêmes douleurs que la première, mais cela ne le convertit pas,

au moins pour le moment, au contraire ; espérons que plus tard il aura reconnu la main de la Providence et en aura retiré quelque fruit.

Une sœur de la salle d'asile avait imploré aussi le secours de Marie ; c'était au commencement de septembre. Une fièvre lente la consumait et lui ôtait toute faculté de remplir ses emplois ; le jour de la fête de la supérieure générale arrive et, par coïncidence, c'était la fin de la neuvaine.

A neuf heures, le médecin monte à l'infirmierie, il trouve la malade sans fièvre, elle désirait de la nourriture : « Mais vous voilà guérie ! lui dit-il, « est-ce votre Mère Générale qui a fait ce prodige ? » — « Oh ! non, lui dit la malade, c'est une Mère plus puissante ! et ses yeux indiquaient le ciel !

Dans la journée, l'abbé Daveluy s'y rend, la félicite de l'heureux succès de la neuvaine et apprend d'elle qu'elle va retourner à la maison mère, pour achever de se remettre : « Eh quoi ! lui dit-il, la sainte Vierge vous a guérie et maintenant vous fuyez le travail ; c'est parce qu'elle vous veut à Roye pour la faire glorifier qu'elle vous a rendu la santé. »

« Monsieur, répond la religieuse, je vais mieux, « la fièvre m'a quittée, mais je ne suis pas complètement guérie. » Ce fut alors qu'il lui fit cette réponse qui témoigne de la vivacité de sa foi : « C'est que vous ne l'avez pas demandé si vous n'êtes pas parfaitement guérie. » — « C'est vrai, répondit-elle, j'ai craint de trop demander, j'ai prié seulement pour n'avoir plus de fièvre. » Elle partit, en effet, l'abbé Daveluy le regretta ; il aurait voulu qu'elle restât comme un nouveau signe de la puissance et de la miséricorde divines.

Mais le moment de son propre départ approchait ; à cette nouvelle, une impression profonde de tristesse se répandit dans la ville. Plusieurs prétendaient que, faisant tant de bien à Roye, il devait y rester. On s'en voulait, pour ainsi dire, écrit-on, de n'avoir pas deviné ce secret, en voyant son zèle et sa ferveur. Bien des personnes lui étaient attachées, mais les enfants surtout, les enfants pour qui il avait une prédilection particulière, les enfants qu'il connaissait tous par leur nom, qui le suivaient dans la rue, témoignèrent les plus vifs regrets de son départ. Cette douleur générale se trouve exprimée dans une lettre de M. le Doyen de Roye au père de l'abbé Daveluy, du 1er septembre 1843. On y voit que M. l'abbé Petit, dont le zèle seul pouvait tempérer la douleur, prévoyait les plus hautes destinées de son bien aimé vicaire :

« Monsieur, « Monsieur votre fils va me quitter. Il me laisse des regrets profonds que le temps seul pourra adoucir. Depuis qu'il est avec moi, j'ai été à même d'apprécier sa piété qui ne s'est jamais démentie en aucune circonstance, son zèle éclairé, son dévouement parfait, son aptitude pour toutes les fonctions de notre saint ministère, son caractère aimable et toutes les vertus qui font le bon prêtre ; mes regrets, du resteront partagés par mes autres confrères et par tous les habitants de cette ville.

« Aucun ecclésiastique, jusqu'à présent, n'a, en si peu de temps, conquis une aussi haute confiance dans cette paroisse, et je ne me console de le perdre que par la pensée du bien qu'il a fait et de celui plus grand qu'il est appelé à faire. J'admire sa détermination et je suis porté à croire que Dieu a de grands desseins sur lui. Quand il m'eût appris que depuis plusieurs années il avait résolu d'aller vers les infidèles, qu'il avait été affermi dans sa résolution par les hommes les plus dignes de sa confiance, je n'ai point essayé de combattre le parti qu'il prenait, et mes vœux, comme mes regrets, le suivront partout où il ira. Je dirai seulement à Monseigneur quel est le collaborateur que je perds et le prêtre éminent dont il se prive. »

On a vu plus haut l'attachement et le respect de la communauté des Ursulines et de leurs élèves pour leur pieux aumônier. C'était surtout dans cette sainte maison que l'annonce de son départ devait être une occasion de regrets. L'abbé Daveluy le comprenait, aussi ne se sentit-il pas la force d'en porter lui-même la première nouvelle ; il fit remettre à la Mère

supérieure une lettre dans laquelle il lui révélait sa vocation pour la Chine, devenue l'objet de tous ses vœux, et son prochain départ.

« Ce fut, disent les notes que nous devons à l'obligeance des Dames Ursulines, ce fut une étrange surprise qui consterna toute la communauté. Une scène bien attendrissante eut lieu le lendemain après sa messe ; la Mère supérieure l'ayant fait prier d'entrer au salon, elle lui dit en l'abordant : « Mais que vous avons-nous fait pour nous quitter si tôt ? » Et M. Daveluy de lui répondre, sans cacher son émotion : « Voyons, ne faut-il pas que je fasse la volonté de Dieu ! Puisque c'est ma vocation, puis-je faire autrement ?

« Priez pour moi. » Puis, il s'établit un touchant dialogue entre M. Daveluy et la bonne Mère éplorée.

« A partir de cette confiance, le futur missionnaire laissait lire dans son âme tous les combats que lui livraient sa sensibilité et son attachement pour la paroisse et la maison des Ursulines, laquelle perdait en lui un ami dévoué, en même temps qu'un appui. »

« M. Daveluy était déjà de cœur dans sa mission, et parce que la persécution était permanente en Corée, c'était la vigne de son choix.

« Dix ans de travaux et puis la belle couronne, nous disait-il. Le Seigneur lui en a donné vingt-deux et la belle couronne n'a pas manqué. Le martyr était la grande aspiration de son âme, il en parlait sans cesse, nous sentions nous-mêmes qu'il était dans le vrai et nous frémissions à la pensée des tourments auxquels il pourrait être prochainement exposé. M. Daveluy voyait nos pénibles impressions et nous relevait le courage en nous disant : « Est-ce que si vous appreniez que j'ai confessé la foi jusqu'à la mort, vous n'auriez pas le courage de chanter le Te Deum ?

« Dans ma famille, j'en suis sûr, on le chanterait. »

« Mais, objections-nous, la cangue, les rotins, les tenailles ne vous font pas peur? »— « Oh ! pour ces dernières elles ne sont pas douces ! on dit même que les froides sont plus douloureuses que les rougies au feu. Un bourreau vient, vous demande votre pied et le tenaille, et on crie : Vive Jésus ! » Et puis, continuant dans la même pensée, « oh ! priez, priez pour que je souffre avec dignité comme un ministre de Jésus-Christ. »

« Un jour, M. Daveluy vint tout joyeux nous dire que M. Berneux retournait en Chine et il ajoutait : « Voyez-vous que ça lui a semblé bon, il va en reprendre. »

Il ne se doutait pas alors qu'un jour il serait le coadjuteur, puis le successeur de Mgr Berneux, dans la voie laborieuse et sanglante du vicariat apostolique de Corée et du martyr.

« M. Daveluy prenait plaisir à faire des essais, sur la vie et les usages des Chinois; si sa domestique l'avait voulu croire, il n'aurait plus vécu que de riz cuit à l'eau. Voulant s'habituer à se passer de siège, il s'asseyait par terre lorsqu'il se trouvait avec un vicaire de ses amis ; il cherchait à endosser, pour ainsi dire, toutes les allures du plus rusé Chinois ; rien n'était oublié, ce qui provoquait des éclats de rire dans ces scènes comiques. »

On a déjà pu le comprendre : si la douleur se manifesta à Roye, l'abbé Daveluy lui-même dut s'armer de courage pour ne point laisser paraître la sienne. Il aimait cette ville avec cette tendre sollicitude que comprend le cœur du pasteur obligé de quitter des ouailles qui ont été les prémices de son ministère. Là, il avait vu fructifier ses premiers essais dans la carrière évangélique ; là, il avait vu le doigt de Dieu lui donner un gage de sa puissance et de sa miséricorde ; là, il avait appris, par sa propre expérience, qu'on obtient tout par Marie; il avait vu s'accroître sa confiance filiale envers cette Mère toute de clémence, toute de miséricorde. Aussi, lorsqu'il quitta la ville, porta-t-il à celui de ses confrères qui lui succédait à l'Archiconfrérie, l'image de Marie devant laquelle il avait obtenu des gages si précieux, en lui disant : « Je vous « quitte, mais je vous laisse la Vierge qui obtient « tout ; qu'elle soit toujours votre refuge dans « tous vos besoins, en même temps qu'un souvenir de mon passage au milieu de vous. » Il voulait continuer, il avait à recommander à ce cher confrère et sa congrégation naissante et le zèle pour l'honneur de Marie. Mais les larmes de son confrère

émurent son cœur dont les sentiments étaient depuis si longtemps comprimés, il n'en put dire davantage ; plus tard peut-être sa plume aura remplacé les paroles qui expirèrent sur ses lèvres, car il continua de correspondre avec ses confrères et avec la communauté à laquelle il était si vivement attaché.

Tout occupé des préparatifs du départ, il était pourtant encore tout entier à son ministère et à la congrégation, il venait d'organiser une loterie en faveur de la chapelle de la sainte Vierge et, en quittant la ville, il emporta avec lui un grand nombre de billets qu'il plaça dans les divers endroits où il se rendit successivement, avant d'entrer définitivement aux Missions-Étrangères.

Enfin, le jour du départ arriva : « De grand matin, M. Daveluy dit sa dernière messe aux Ursulines et fit ses adieux, en leur adressant ces paroles de saint Paul : Je puis tout en celui qui me fortifie. M. Daveluy parla avec une conviction profonde du secours que le bon Dieu accorde toujours à ceux qui se remettent en tout entre ses mains ; on voyait qu'il avait profondément médité ces paroles et que là était son point d'appui pour l'avenir et toute sa confiance ; il savait aussi que la petite communauté avait besoin de tout attendre de Dieu. » Et Antoine Daveluy quitta Roye, emportant de cette ville un souvenir qui ne s'effaça point, et que le Doyen avait voulu aider à perpétuer entre ses mains en lui offrant son bréviaire de missionnaire.

Sans condamner ceux des missionnaires qui croient devoir épargner à leurs familles des adieux trop douloureux, l'abbé Daveluy se sentit le courage d'aller visiter tous ses plus proches parents, avant de les quitter pour toujours. Il voulait que l'impression dernière laissée après lui, fût cette affection tendre et profonde qu'il avait toujours témoignée à tous, pour l'opposer à ceux qui voulaient taxer d'indifférence pour les siens son héroïque résolution ; et puis, il voulait faire de ces derniers jours comme un testament sacré, dans lequel il pût répéter à chacun un de ces mots qui ne s'oublent point, même lorsque la voix du devoir ne peut plus se faire entendre pour rappeler à la vertu ; c'étaient là ses deux grandes pensées, et nous pouvons dire qu'il les a pleinement réalisées. Sans se montrer sévère, il rappela à tous la nécessité des devoirs religieux, à tous il donna des jours d'union de prières et de communions communes, avec tous il conserva une correspondance qui lui facilitait de pouvoir rappeler les conventions. Dieu seul peut connaître les fruits que produisit son zèle, et tous ceux qu'il visita bénirent la Providence qui lui avait suggéré cette sainte pensée.

Nous commençons donc son tour de famille : il dut lui en coûter pour répéter tour à tour ce dernier adieu dans chacun des lieux où il allait retrouver quelqu'une des personnes qu'il avait appris à aimer dès l'enfance. Il se rendit d'abord en Artois, près de sa grand'mère septuagénaire, qui ne pouvait compter sur la possibilité d'un retour plus ou moins éloigné, pour conserver l'espoir de l'embrasser encore ; là, les adieux furent tristes, le revoir au ciel ! cette pensée qui soutient et console le chrétien, fut la parole d'adieu ; la prière mutuelle promise de part et d'autre et bien religieusement observée est le gage laissé en souvenir. Il avait d'autres parents moins proches dans les environs ; il les vit tous et célébra la sainte messe dans chaque endroit pour les membres de la famille qui l'entouraient. C'est là qu'il laissa percer l'attachement si vif qu'il avait pour Roye : un mot qui lui échappa fit croire que le succès accordé à son ministère lui aurait peut-être fait changer de détermination, si la permission de partir avait tardé.

Enfin, il se rendit à Bergicourt : c'était là la plus poignante, la plus déchirante des séparations : un père, une mère, des frères et sœurs, dont aucun n'était établi et dont, par suite, toutes les affections se concentraient encore dans les liens de famille. Il avait huit jours à y passer. Au moment où l'on se vit réunis, l'émotion inévitable céda bientôt au bonheur de le voir encore ; son air, son maintien, sa conversation tout était si simple, si gai, si naturel ! Il put encore égayer toute sa famille et la faire jouir des derniers jours ; le temps suffisait à peine à l'épanchement des cœurs, oh ! que ces moments furent courts ! Arrivé à Bergicourt le

12 septembre, il célébra, le 13, l'anniversaire du mariage de ses chers parents, c'était le trentième ; ils voulurent fêter ce jour en famille, puisque leur cher fils ne serait plus en France pour la cérémonie de la cinquantaine. Son père et sa mère reçurent la sainte communion de sa main et, de retour à la maison, tous se livrèrent aux réjouissances simples et innocentes des fêtes de famille.

Il avait offert pour les jours suivants de dire la sainte messe aux intentions diverses de ceux qui l'entouraient : « J'ai tous mes jours libres, » disait-il, « je les ai gardés pour vous. » Chacun alors allait lui proposer ses intentions spéciales ; il fit droit à toutes. Comme c'était la première fois qu'il paraissait à Bergicourt depuis qu'il était prêtre, les bons habitants s'imaginèrent de lui demander de lui faire fête comme pour sa première messe, à la grand'messe du dimanche 17 septembre. Il s'y prêta volontiers ; le joyeux carillon annonça, dès la veille, la grande fête du lendemain et, ce jour, l'église, parée comme aux plus beaux jours, trouva réunis en grand nombre ceux mêmes qui n'avaient pas l'habitude d'assister aux offices. On lui avait demandé de prêcher et il y avait accédé volontiers ; il prépara donc une instruction simple, analogue aux besoins du pays et prêcha la nécessité des devoirs chrétiens. Ces devoirs, il les réduisit à faire la prière du matin, travailler pour Dieu, prier encore le soir à genoux, assister à la sainte messe le dimanche, faire ses pâques, observer l'abstinence.

Mais il insista surtout sur la nécessité de consacrer à Dieu sa journée par la prière (courte, dit-il, si vous ne pouvez en faire plus,) et sur l'intention bien positive et bien formelle de travailler pour Dieu ; car combien de personnes travaillent et souffrent sans mérite, faute d'une intention pure et sainte. Il fut compris, il fut goûté : « Oh ! si nous avions un curé comme cela, disaient les villageois ! Moi, je commence à faire ma prière à genoux, disait un bon paysan, et, encore quelque temps après, on entendait dire : « Au moins son cœur à Dieu, comme nous a dit M. l'abbé Daveluy. »

Après vêpres, il y avait un baptême. M. le curé, résidant au village voisin, l'avait prié de le faire.

Ce fut une grande joie pour ces braves gens de lui voir baptiser leur petite fille et ils s'en font gloire encore aujourd'hui. Ils lui offrirent des honoraires qu'il distribua aux gens d'église, puis des bonbons qu'il accepta avec sa bonté ordinaire.

Après le salut, il fit un petit cadeau à chacun de ceux qui avaient contribué à la cérémonie et distribua des images aux enfants de chœur. La fête du village était passée ; il en restait encore une bien touchante réservée au lendemain, je veux parler d'une communion générale de toute la famille.

C'était le lundi qui avait été choisi, il disait la messe pour tous, plusieurs avaient été lui demander l'absolution et, en même temps, les conseils que sa prudence, son affection et son éminente piété faisaient regarder comme un gage de salut ; son père, sa mère, six frères et sœurs reçurent la sainte communion de sa main, les autres assistèrent à la messe, jusqu'au petit Marie, alors âgé de dix-huit mois, qui avait reçu le baptême des mains de son frère aîné et qui, le premier, est allé jouir de la couronne du ciel. C'était un jour solennel et à la fois mémorable. Parmi les plus jeunes, il y en eut qui sentirent le regret de ne pouvoir aussi être communiés de sa main ; il faut toujours un nuage même aux joies les plus pures.

M. Daveluy, rappelé à Amiens par ses affaires, y retourna pour deux jours, sans prévenir à l'avance du moment fixé pour son retour.

Il voulut laisser un libre cours aux dernières jouissances de famille, en cachant ainsi le moment du départ. L'abbé Daveluy seul put compter les heures qui restaient encore, et il eut le courage de conserver jusqu'à la fin sa gaieté, comme aussi de donner à tous quelques paroles de consolation et d'espérance. Pourtant le dernier jour avait sonné, le soir vint et, craignant l'émotion des adieux pour le lendemain matin, 21 septembre, il voulut les faire tous dans cette douloureuse soirée. Les plus jeunes de ses frères et sœurs quittèrent les premiers ; il les embrassa et leur fit une croix sur le front ; il ne devait plus les revoir !

Les plus grands, au nombre de six, prolongeaient cette soirée qu'on voulait ne voir point finir, pourtant il fallait se quitter ; il les embrassa tous et resta seul avec son père et sa mère. Ils prolongèrent longtemps encore leur entretien, puis il leur demanda leur bénédiction. A son tour, il les bénit tous les deux, pour eux et pour ses frères et sœurs qu'il n'avait pas osé réunir pour cette touchante bénédiction, dans la crainte de sentir faillir son courage.

Le lendemain, jeudi, à 5 heures du matin, la cloche de l'église annonçait qu'il allait monter à l'autel, toute la famille assista à cette dernière messe ; et il ne rentra à la maison que pour monter dans la voiture qu'il trouva toute prête, sans renouveler ses adieux ; son père et l'aîné des frères qui restaient l'accompagnaient jusqu'à Amiens. Le lendemain, vendredi, 22 septembre, il voulut aller dire sa dernière messe à Saint-Acheul, dans l'église où il avait fait sa première communion, -à Notre Dame des Sept Douleurs, qu'il vénérât singulièrement ; - son père et son frère voulurent y assister, et son père lui-même servit cette messe d'adieu ; sa ferveur y fut grande, au dire de son père. Quel lieu pour se quitter que l'autel de Marie désolée ! et quel lieu pouvait être mieux choisi par un futur apôtre pour y offrir le sacrifice du départ que cette église, bâtie sur la tombe du premier apôtre de la ville d'Amiens, saint Firmin le Martyr !

Après son action de grâces, l'abbé Daveluy se rendit à la maison de La Neuville, appartenant alors aux PP. du Saint-Cœur de Marie, fondée par le Vénérable P. Libermann, son condisciple à Saint-Sulpice ; il y fit ses adieux, puis revint à la maison paternelle s'occuper des derniers préparatifs de départ, car il ne devait plus revoir sa ville natale.

Une autre maison religieuse eut aussi sa visite d'adieu : ce fut le monastère des Carmélites. La famille Daveluy connaissait, notamment, dans cette sainte maison, une vénérable religieuse qui y a laissé un grand souvenir, la Mère Marie-Magdeleine-Sébastienne du Saint-Esprit, nommée dans le monde Mlle de Montjoye. Cette digne Mère, ancienne professe du Carmel de Gisors, avait eu, en se rendant à ce monastère, le bonheur de passer huit jours au Carmel de Saint-Denis, auprès de la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, Madame Louise de France. Chassée de son couvent par la révolution, elle se réfugia, en 1803, dans celui d'Amiens, où elle mourut, le 9 mars 1850, à l'âge de 89 ans et 4 mois, et de religion 69 ans et 11 mois, après avoir été plusieurs fois prieure.

Mme Daveluy avait une grande vénération pour cette sainte religieuse et lui conduisait souvent ses enfants qui partageaient, à son égard, le respectueux attachement de leur mère. Antoine n'avait jamais manqué de venir se recommander à ses prières chaque fois qu'il en avait eu l'occasion. Il n'oublia point d'aller une dernière fois la -visiter et, lors de cette dernière visite, la bonne Mère lui exprimant la crainte qu'il ne fût envoyé en Cochinchine; où la persécution était extrême, l'abbé Daveluy répondit aussitôt : « C'est dans la mission la plus difficile qu'il faut que j'aïlle. C'est où il y a le plus à souffrir que je désire qu'on m'envoie. » Ses vœux furent exaucés.

Il n'oublia aucun de ses amis, donna à tous le dernier adieu et partit dans la soirée pour Saint-Riquier, afin de revoir le digne supérieur qui l'avait élevé et qui l'avait tant aimé. De là, il se rendit à Paris, par Abbeville, et immédiatement à Autun ; c'était sa dernière station de famille ; il avait à y voir sa sœur aînée, religieuse du Sacré-Cœur, alors dans cette ville ; âgée seulement de trois ans plus que lui, elle lui portait une singulière affection, mais on peut dire qu'il s'y était joint une sorte de vénération, par suite des vertus si généreuses qu'elle avait vues se développer en lui.

Toutefois, glorieuse, nous pouvons le dire, d'avoir un frère apôtre et peut-être plus tard martyr, elle le reçut avec bonheur, et, grâce à la bienveillance de son estimable supérieure, elle put jouir de sa présence dans la plus large mesure que permettait la règle de la communauté. Joignant même le plus généreux intérêt à ces marques de bienveillance, Mme la supérieure envoya plus tard à l'abbé Daveluy un secours pour sa mission. On était en

vacances ; il fut admis auprès des élèves restées pendant ce temps dans la maison ; là, il leur parla missions, que pouvait-il dire d'autre ?

Il leur recommanda surtout de prier pour les peuples qui lui seraient confiés, puis, remarquant qu'elles étaient douze, il ajouta avec ce ton de gaieté qui lui était habituel : « Je vous nomme mes douze apôtres ; quand vos compagnes viendront, vous les enrôlerez avec vous pour prier pour les missions ; vous recueillerez aussi leurs petites offrandes. « Il reçut des images, médailles, etc., tout ce qu'on voulut lui apporter.

En quittant Autun, il se rendit à Tours, pour y revoir un ami d'enfance, M. Truquet, lazariste, qui, étant à Saint-Riquier, avait été pour lui et ses cousins, on se le rappelle, un ange tutélaire. Comme lui, il désirait se consacrer aux missions et, depuis plusieurs années déjà, il attendait que ses supérieurs accédassent à ses désirs. Le moment n'était pas venu ; mais il sut doublement partager le bonheur de l'abbé Daveluy, à la veille de voir réaliser tous ses vœux. Là, il vit, aux Dames du Sacré-Cœur, une respectable religieuse de sa famille, Mme Deshayes, qui ne l'avait point vu depuis sa plus petite enfance, et qui savait aussi apprécier son dévouement et son bonheur. Mais il fallait revenir, et, pour le retour, la Providence voulut l'initier par avance aux épreuves du missionnaire. Il écrivit lui-même, à son arrivée à Paris, les détails de son voyage, avec cette gaieté que les circonstances ne pouvaient altérer. Il avait formé le projet d'aller à Liesse avant de quitter la France, et sa famille croyait qu'il avait réussi à faire ce pèlerinage, lorsqu'elle reçut une lettre dont voici quelques fragments : « Il paraît que vous me croyez assez heureux « pour avoir été à Liesse, erreur ! comment donc « expliquer tous mes changements de voitures ?

« Voilà le plus beau ! Impossible de trouver place aux grandes messageries, dès lors il faut se résigner à voyager à la chinoise. A une heure du matin, je monte dans une espèce de cabriolet, à mon grand étonnement, le cheval trotta, voilà pour huit ou dix lieues ! Alors arrivent plusieurs hommes déterminés à faire le commerce ; de quoi ? Des pauvres voyageurs. Écoutez : ils nous demandent où nous voulons aller.

« Sur notre réponse, tous s'offrent à nous y conduire. Les voitures n'étaient pas suspendues ; cheval à peindre ! et cependant il fallait passer par leurs mains, sous peine d'attendre peut-être huit jours. Je fais donc marché : huit francs pour vingt-deux lieues ; c'est assez raisonnable, j'accepte. Vite, mon homme court me vendre à un autre. Il me vend cinq francs et gagne d'un coup trois francs net. Le second va faire marché aussi et me vend trois francs, vraie comédie ! J'ignorais tout cela ; je voyais seulement les disputes. Bref, je payai huit francs et mon conducteur me conduisit pour trois francs. Il est bien vrai de dire que partout on en a pour son argent : compagnie très distinguée, nourrices, coureurs, vauriens, mauvaises, mines, etc. Sauf deux honnêtes gens, pris comme moi au dépourvu. Et puis, à chaque enseigne, une pause pendant laquelle chacun fait honneur au cabaret. Imaginez ma satisfaction : quatre lieues se font ; on nous dit qu'il faut changer de voiture, nous de pester, et voilà que les voituriers se disputent sur le prix de la marchandise ; comme vous voyez, on fait le commerce d'hommes. Nous montons après une demi-heure de pause. On s'arrête, on perd du temps. Je n'étais pas gai ou plutôt j'étais gai, mais peu satisfait de la perspective ; il fallait vingt-huit heures pour faire trente-trois lieues ; je me trompe, il fallait trente-deux heures. Oh ! le beau voyage ! je m'en débarrassai, comment ? par l'impatience de mon compagnon honnête : de guerre lasse, nous prîmes la poste jusqu'à Auxerre, et de là à Sens ; il y a des voitures, je ne dis pas bonnes, mais moins mauvaises. Enfin, après trente-six heures passées forcément à Sens, faute de place, j'arrivai à Paris, royalement établi sur l'impériale, faute de trouver mieux ! » (20 octobre 1843.)

Chapitre XII

Le Séminaire des Missions-Étrangères. — Les derniers adieux. — Le départ.

Presque à l'extrémité de la rue du Bac, à Paris, est le séminaire des Missions-Étrangères qui, plus heureux que beaucoup d'établissements du même genre, n'a pas changé d'emplacement depuis sa fondation au XVII^e siècle. Nous ne pensons pas nous tromper en affirmant que, parmi les personnes pieuses qui visitent Paris, un grand nombre ne connaissent pas cette institution, dont elles ont à peine entendu prononcer le nom. Cette ignorance est regrettable : pour tout chrétien et tout français, le séminaire des Missions-Étrangères est une des gloires de l'Église, comme une des gloires de la patrie. Quelques lignes sur les origines de cette sainte maison nous semblent donc nécessaires dans la vie de l'un de ses plus illustres enfants.

En 1650, cinq ou six jeunes hommes, dont plusieurs étaient encore laïques, se réunissaient dans une auberge (on dirait aujourd'hui un hôtel) appelée la rose blanche, près du collège de Clermont. Ils étaient là surtout pour faire leurs études et voulaient, en même temps, travailler à leur salut en vivant chrétiennement selon leur état. C'étaient MM. de Laval-Montigny, alors grand archidiacre d'Évreux, et Pallu, chanoine de Saint-Martin de Tours, qui devinrent les premiers évêques du Canada et du Tong-King ; MM. Gontier, Fermanel, Boudon, qui fut célèbre comme archidiacre d'Évreux, et plusieurs autres.

Comme une auberge n'était point un lieu commode pour le but qu'ils se proposaient, ces messieurs, avec l'approbation du P. Bagot, jésuite, leur directeur, homme d'un rare mérite et de hautes vertus, résolurent de prendre une maison pour y demeurer ensemble. Ce qui eut lieu, non sans quelque difficulté cependant. On loua une maison, rue Copeau, faubourg Saint-Marcel, et la petite société s'y installa, au mois d'octobre 1650. Plusieurs amis des premiers associés s'étaient joints à eux, de sorte que, dès la première année, cette pieuse réunion compta douze personnes de plus. On n'y suivait d'autre règlement que ceux qui sont communs à tous les vrais chrétiens : les maximes et la morale de l'Évangile. La prière, l'exercice l'oraison mentale, des entretiens sur la vie intérieure et spirituelle, telles étaient les pratiques de ces pieux associés.

« Comme on n'avait aucune pensée de communauté, mais seulement d'une société honnête et chrétienne, il n'y avait aucun supérieur, et tous prenaient garde de rien faire qui marquât la moindre autorité. On ne servait point à table par portions, mais de la manière dont on use dans les maisons ordinaires. L'on vivait dans une liberté honnête, évitant tout ce qui pouvait donner quelque contrainte, et on peut dire que dans ces commencements, le seul amour de Dieu et de son Immaculée Mère était le supérieur de la maison, qu'il en était la règle et qu'il en faisait toutes les lois. »

« La plus grande cordialité régnait entre tous et il n'y eut point de disputes, la première année, autres que celles qui vinrent de ce que chacun voulait prendre la chambre la moins commode. »

Tous ceux qui se réunirent dans la maison de la rue Copeau étaient membres de la congrégation de la sainte Vierge établie au collège de Clermont et dont le P. Bagot était directeur, et, dans les premières années, c'était une loi inviolable de n'admettre parmi eux aucune personne qui ne soit congréganiste. Pas n'est besoin de dire quel était leur amour pour la Mère de Dieu : ils avaient surtout une dévotion spéciale au saint Cœur de Marie. Ils avaient pris saint Joseph pour père et patron, et avaient en outre une dévotion singulière aux saints anges. Animés d'une telle piété, on comprendra aisément qu'ils arrivèrent à la pratique des plus éminentes vertus. Leur renoncement et leur mortification, leur esprit d'oraison, leur charité pourraient être cités comme des modèles à tous ceux qui veulent avancer dans la voie de la perfection.

Les troubles de la Fronde obligèrent cependant bientôt les membres de la petite société à se séparer ; mais, dès que la tranquillité fut rétablie, la rue Copeau les vit revenir, joyeux de se retrouver dans leur modeste et paisible demeure, où ils reprirent leur train de vie accoutumé, ne pensant pas plus à former une société religieuse qu'auparavant ; plusieurs des laïques portaient l'épée, suivant leur condition. Néanmoins, le nombre des amis se multipliant, on fut obligé de sortir de la maison de la rue Copeau, pour en prendre une plus grande dans la rue Saint-Dominique, au faubourg Saint-Jacques.

La Providence avait pourtant ses vues sur la pieuse réunion. Le P. Bagot conduisit un jour dîner rue Copeau le P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus, l'apôtre du Tong King et de la Cochinchine, venu en Europe chercher des évêques pour ces missions. Il n'eut pas plutôt vu les habitants de la petite maison qu'il pressentit leur destinée et, en sortant de chez eux, il dit au P. Bagot : « Ah ! Mon révérend Père, je viens de voir ceux que Dieu destine à nos missions. »

En effet, ces Messieurs, pressentis par le P. Bagot, se montrèrent, par l'organe de M. Pallu, tout prêts à faire ce qu'on désirait d'eux. Ils firent, avec une ferveur extraordinaire, une retraite de dix jours, à la fin de laquelle l'éminent religieux leur déclara que cette entreprise était l'œuvre de Dieu, et que, tout en ne leur cachant pas qu'il y prévoyait de grandes oppositions, il ne pouvait leur conseiller autre chose que l'accomplissement de la divine volonté.

Six des membres de la petite société partirent aussitôt pour Rome, avec le P. de Rhodes. Enfin, après de longues tribulations que nous ne pouvons relater ici, les vœux du zélé missionnaire se trouvèrent réalisés. Le Pape Alexandre VII nomma M. Pallu évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique du Tong-King. Un de ses amis, M. de La Motte-Lambert, conseiller-clerc au parlement de Rouen, qui était venu le rejoindre à Rome, pour l'aider de ses conseils, fut nommé évêque de Béryte et vicaire apostolique de la Cochinchine; enfin, M. Cotelendi reçut le titre d'évêque de Metellopolis et le vicariat apostolique de Chine.

Pendant ce temps, D. Bernard de Sainte-Thérèse, religieux carme-déchaussé, nommé, en 1640, évêque de Babylone et vicaire apostolique de Perse, était revenu - à Paris dans l'intérêt de sa mission et provoqua l'établissement, dans la capitale, d'un séminaire de missionnaires pour la Perse. Une sainte veuve de qualité, fort riche, Mme Riquart, qui avait déjà fait de nombreux dons pour les missions de Perse, offrit de subvenir aux dépenses, et le séminaire fut bâti, à l'extrémité de la rue du Bac. Mais, le séminaire construit, il fallait trouver des prêtres ayant les qualités requises et qui voulussent s'en charger, tant pour la direction de ceux qui se présenteraient que pour la correspondance et l'union qui devait exister entre l'évêque de Babylone, les missionnaires et eux, que pour ce qu'il serait nécessaire de traiter à Rome et à Paris.

Les vicaires apostoliques, MM. Pallu, de La Motte-Lambert et Cotelendi, étaient partis avec plusieurs des associés de la rue Saint-Dominique, mais ils en avaient laissé d'autres à Paris, pour établir un séminaire ; comme ce dessein avait un grand rapport avec celui de l'évêque de Babylone, ce fut une raison de plus pour leur offrir le séminaire qu'on venait de construire pour la Perse. Ils acceptèrent volontiers cette proposition et l'acte de donation fut passé par devant notaire le 16 mars 1663, avec la clause qu'on appellerait dorénavant cette maison le séminaire des Missions-Étrangères, après qu'on en aurait obtenu de Rome et du roi des patentes qui pussent la rendre perdurable, et voilà la véritable origine du séminaire des Missions-Étrangères, situé dans la grande rue du Bac, faubourg Saint-Germain, où il existe encore actuellement. Son premier supérieur fut M. de Meurs, auquel succéda M. Gazil. M. de Laval-Montigny, nommé d'abord évêque de Pétrée et vicaire apostolique du Canada, devint ensuite le premier évêque titulaire de Québec. Enfin, après avoir dit que la fondation du séminaire eut lieu le jour de la vigile de la fête des saints Apôtres Simon et Jude, 27 octobre 1663, nous aurons rappelé sommairement les origines de

l'un des plus beaux établissements religieux de France et même de l'Église, et de la société qui le dirige depuis deux cent vingt ans.

Depuis sa fondation, le séminaire des Missions-Étrangères n'a pas cessé d'envoyer de nombreux ouvriers apostoliques dans les contrées où la lumière de l'Évangile ne brille pas. L'Asie, l'Amérique, l'Afrique les ont vus tour à tour, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités de la terre. C'est surtout dans ces extrémités du monde, dans l'Asie orientale, en Chine, au Tong-King, en Cochinchine, à Siam, en Corée qu'ils ont travaillé et qu'ils ont souffert. Nous ne pouvons suivre, depuis plus de deux siècles, tous les missionnaires qui sont sortis de cette féconde pépinière d'apôtres, dont un grand nombre ont arrosé de leur sang la terre qu'ils étaient venus évangéliser. Disons seulement que, depuis sa fondation, le séminaire des Missions-Étrangères a envoyé dans les pays de l'extrême Orient quinze cents missionnaires, dont un millier sont partis depuis 1840.

Parmi eux, vingt-quatre, condamnés à mort en haine de la Foi, par sentence juridique des tribunaux païens, ont eu le bonheur de répandre leur sang pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sept autres, sans avoir été juridiquement condamnés, ont été massacrés par les infidèles. Enfin, aujourd'hui leur zèle embrasse une étendue de contrées renfermant environ deux cent millions de païens. Dans cette immense étendue de pays s'exerce le zèle de vingt-cinq évêques ou supérieurs de Missions, et de six cent cinquante missionnaires, partis du séminaire de Paris et tous français, sauf six ou sept.

Telle est la sainte maison où l'abbé Daveluy eut enfin la joie de se voir admis, aussitôt après son arrivée à Paris, le mercredi 4 octobre 1843.

Son bonheur fut grand d'y voir réunis trente ecclésiastiques se destinant aux missions. Là, il trouva des nouvelles de la Corée ; il n'oublia pas de les transmettre à sa famille : « Les nouvelles de Chine nous apprennent, dit-il, que l'évêque et les deux missionnaires de Corée ont été martyrisés pour la foi, et avec eux près de 200 chrétiens. Quel beau jour pour le ciel ! Et la terre doit aussi s'en réjouir ! »

La Corée l'occupait toujours, et quoiqu'il ne manifestât point son désir d'y travailler au salut des âmes plutôt qu'ailleurs, on remarquait qu'il en saisissait toujours les nouvelles avec bonheur. Aussitôt entré, il eût bien désiré s'embarquer immédiatement, mais, quoique ses supérieurs ne doutassent nullement de sa vocation, ils jugèrent à propos de le faire attendre quelque temps ; cette inaction, ou plutôt ce genre d'étude que n'interrompait aucune espèce de ministère, lui paraissait bien long, et ses supérieurs, voyant la nécessité de donner un aliment à son activité, lui confièrent souvent quelque fonction détachée lorsqu'on venait demander un prêtre.

Ce fut ainsi qu'il fut chargé du catéchisme de persévérance dans une paroisse, et l'une de ses tantes, celle qui est glorieuse de l'avoir nommé au baptême, se fit un devoir comme aussi un plaisir d'aller l'entendre dans plusieurs circonstances.

Chaque fois qu'il parlait ainsi en public, il revenait toujours sur les missions et cherchait à exciter le zèle pour le salut de ces pauvres peuples que nous pouvons aider de loin par nos prières et nos aumônes.

S'il prévenait sa tante des jours et des lieux auxquels il devait prêcher, elle aussi avait à lui demander quelque station d'adieu. Ce fut ainsi qu'elle obtint de lui pour les Dames de la Visitation, rue d'Enfer, une messe suivie d'un sermon.

Là se trouvaient, parmi les religieuses, deux jeunes personnes, sœurs de l'un de ses condisciples de Saint-Sulpice et filles d'un ami intime de la famille ; c'étaient elles surtout qui avaient désiré sa visite ; il se rendit donc à la Visitation et eut la faveur insigne de célébrer avec l'ornement de saint François de Sales, conservé dans la maison. Un domestique de la famille, qui y assistait, crut voir en lui, dans cette circonstance, une ferveur, une modestie, une confiance surhumaines, lorsqu'il parut pour commencer l'auguste sacrifice ; après la messe il paraphrasa le Pater, et ces mots : Que votre nom soit sanctifié, que votre règne

arrive, lui fournirent l'occasion de s'étendre chaleureusement sur la nécessité de cette prière pour obtenir la conversion des infidèles.

Il fit appel à la charité de toute la communauté à laquelle il demanda, par les plus vives instances, de l'aider à étendre la connaissance de ce nom divin à la gloire duquel il allait prodiguer ses fatigues, ses travaux, et, s'il le fallait, son sang. Plusieurs fois on l'a vu envier ce bonheur aux martyrs et se féliciter de voir le glaive suspendu sur sa tête ; il espérait bien, disait-il, avoir ce bonheur. Ses sollicitudes pour sa famille n'étaient point épuisées ; pour lui faire plaisir, il s'astreignit aux séances ennuyeuses nécessaires pour faire faire son portrait et l'envoya à ses parents qui le lui avaient demandé, puis, par représailles, il voulut obtenir de son père qu'il se fit peindre à son tour, ce qui lui fut accordé, au grand contentement de tous.

Quant à lui, il voulut être représenté avec le saint Évangile et le crucifix, seuls trésors du missionnaire et seul bien qui lui reste. Chacun voulait conserver ses traits. D'autres esquisses au crayon furent faites pour ses tantes, et voyant ensuite le portier du séminaire désireux de le peindre à son tour, il laissa faire ce brave homme, quoiqu'il appelât sa pénitence, les séances nécessaires pour l'exécution de ce travail.

Il voulut en outre laisser à chacun de ses frères et sœurs un pieux souvenir : ainsi, après avoir distribué des médailles d'argent de Marie immaculée à toute sa famille, il laissa aux uns des crucifix, à d'autres des chapelets, à d'autres encore des livres d'office. Plus tard, il voulut laisser aux quatre cousins qui avaient été ses compagnons d'étude, des crucifix qui pussent orner leur chambre ; à des parents moins proches, à des amis, il laissait des images signées de sa main ; il pensa à tous, car son grand cœur sentait toute la séparation, tous les liens à briser.

Le 11 novembre, l'abbé Daveluy eut le bonheur d'embrasser encore une fois son excellent père, qui se rendit à Paris à cette époque. Celui de ses frères, auquel il laissait, disait-il, son droit d'aînesse, l'accompagnait. Il profita de cette circonstance, entretint confidemment ce frère chéri, qu'il voulait laisser pour bras droit à son père ; il lui envoya plus tard, pour lui et pour ses frères et sœurs, des avis dictés par la tendresse la plus vive, autant que par la prudence et l'esprit de foi. Par un sentiment de réserve que l'on comprendra facilement, ces pages tout intimes ne sauraient être livrées à la publicité : nous nous reprocherions cependant de ne pas en faire connaître ici à nos lecteurs le commencement et la fin, où l'amour d'Antoine pour sa famille se montre si vivement :

« Qui a Jésus a tout.

« Du séminaire des Missions-Étrangères, le 9 janvier 1844.

« Sous les auspices de Jésus et Marie.

« Avant de quitter la France pour ne plus peut-être jamais vous retrouver ici-bas, mes chers frères et sœurs, je sens le besoin de vous parler à cœur ouvert et de vous laisser quelques conseils dictés par cette affection réelle et sincère que j'ai toujours eue pour vous et qui ne , fait que s'accroître. Car plusieurs peut-être auront taxé ma résolution de dureté et insensibilité envers vous tous ; telle n'a pas été votre pensée à vous. Vous savez que malgré la séparation à laquelle je me condamne, mon cœur reste le même pour vous. On croit que nous renonçons à l'amour des parents et moi je dis que cette affection au contraire s'épure en nous, qu'elle devient plus vive parce qu'elle est toute en Dieu et cherche plus votre bonheur. Je vous parlerai donc à cœur ouvert, sûr d'être écouté avec joie.

« Voilà, mes chers frères et sœurs, le témoignage de mon amour et de mon affection. Il pourrait être développé davantage, je ne le puis, je ne le veux pas ; ce sont des pensées, voyez-y le cœur de votre frère, vous concevrez qu'après Dieu, c'est pour vous que je vis, je me sanctifie pour que vous soyez sanctifiés.

« Lisez-le, lisez-le encore, surtout s'il survient des moments critiques. Éloigné, vous entendrez ma voix, ma prière fortifiera son impression, mes sacrifices toucheront le Seigneur,

je l'espère, j'en ai la confiance. Je le recommande à Jésus et à Marie notre bonne Mère, je vous laisse à tous sa médaille, gardez-la comme souvenir de votre frère et priez pour moi. Je vous prie de me pardonner les mauvais exemples que j'ai pu vous donner dans un temps plus ou moins éloigné. Dieu me les a pardonnés, j'ose l'espérer, et je ferai tout pour réparer les mauvaises impressions qu'ils auraient pu vous laisser.

« A Dieu et à Marie pour toujours.

« Votre frère, votre meilleur ami,

« A. Daveluy, pr. »

Le séjour de MM. Daveluy à Paris coïncidait avec le retour de MM. Galy et Charrier ; ce dernier venait de raconter les détails providentiels de leur délivrance, les privations, les fatigues, les périls de la vie du missionnaire, et l'abbé Daveluy disait ensuite : « Je m'étais préparé à plus d'épreuves et de peines que cela dans ma vie de missionnaire ! » tant était grand son courage. Il obtint la permission de faire visiter à son père la Salle des Martyrs, où se conservent les reliques précieuses rapportées de l'Orient, la gloire des missions : celles de Mgr Borie, arrivées depuis peu, excitèrent surtout la vénération des pieux visiteurs, et l'abbé Daveluy baisa avec respect la cangue de ce saint évêque martyr. Enfin, il régla définitivement tous les jours spéciaux d'union de prières avec ses frères et sœurs ; on était convenu de prier tous les jours les uns pour les autres, mais on fixa plus en particulier pour chacun le jour de la fête patronale, puis communion générale dans la famille en union avec lui le jour de l'Assomption, jour où l'abbé Daveluy leur promit la sainte messe. Ses tantes eurent aussi chacune un jour fixé où il promit de dire la sainte messe pour toute leur famille, et trois ans après, il assurait n'avoir point encore manqué à ses conventions.

Cependant, les jouissances ont nécessairement un terme, et il fallut renouveler l'adieu ; il embrassa son père une dernière fois et celui-ci revint à Amiens, le cœur plein de souvenirs, mais sans jeter un regard en arrière, ni regretter le sacrifice d'un fils qu'il offrait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Rien n'annonçait pourtant que le départ fût très prochain, lorsque le gouvernement équipa l'Archimède pour le transport du secrétaire de l'ambassade de Chine, partie peu auparavant. Il offrit quelques places aux missionnaires, et la destination du bâtiment étant pour Macao, l'abbé Daveluy reçut, avec MM. Chauveau et Thivet, la permission de partir. Voilà quelques fragments de la lettre dans laquelle il annonce cette nouvelle : « Entr'autres choses qui nécessitent cette lettre, c'est la nouvelle de, oui, de mon départ prochain. Je fus averti le 2 janvier, oh ! les bonnes étrennes ! qu'il fallait me disposer pour répondre à un signal qui peut être donné d'un jour à l'autre et en tout cas ne saurait tarder. On m'envoie je ne sais où. Oh ! la belle -chose que d'être à la Providence. Toutefois, je vais provisoirement à Macao et si on ne peut pas me dire avant le départ ma destination, je ne la saurai qu'en arrivant à la procure de Macao. Voici les endroits où, au dire de nos Directeurs, je puis être envoyé : la Chine, le Tonquin, la Mantchourie ou Tartarie, Mongol -et Corée. Ainsi il y a bien des chances pour faire un voyage à la chinoise. (4 janvier 1844). »

Il y eut pourtant encore quelques jours d'intervalle et il demanda pour compléter son trousseau quelques objets qui lui furent envoyés comme derniers souvenirs. M. Daveluy, ne pouvant aller embrasser une dernière fois ce fils aîné qu'il donnait à Dieu, lui écrivit une lettre dont nous sommes heureux d'avoir pu retrouver la plus grande partie et qui demeurera dans sa famille comme un de ses plus précieux monuments de foi et de piété : « Amiens, le 11 janvier 1844.

« Comme ton départ est peut-être fort prochain, mon cher fils, je t'écris aujourd'hui peut-être pour la dernière fois en France. Je ne sais ensuite ni où ni quand je pourrai t'adresser une lettre. Je pense que la maison de Paris pourra à cet égard nous donner quelques instructions dont nous profiterons. Quant à ce qui est de nous revoir, Dieu seul sait si nous

devons un jour nous revoir en ce monde. Nous nous sommes embrassés le 11 novembre au soir au bureau de la diligence, et c'est aussi peut-être pour la dernière fois en ce monde. Nous sommes des voyageurs, on en convient, mais ce à quoi peut-être on ne pense pas assez, c'est que la maison paternelle est une hôtellerie que le père de famille est chargé de tenir. Les enfants en sont les hôtes. Ils y demeurent dans leurs premières années, ils s'en éloignent ensuite et y reviennent par intervalle. Au moment de leur établissement, ils la quittent, quelquefois pour n'y plus rentrer. Voilà, peut-être, mon bon ami, ce qui nous arrivera. La maison paternelle n'a été pour toi qu'une véritable hôtellerie, ce n'est pas là que tu as passé la plus grande partie du temps que tu as actuellement passé sur la terre, et il n'est guères probable que tu y fasses un long séjour dans la suite.

« Mais aussi j'espère que nous serons ensemble, et pour ne nous plus quitter, quand une fois nous serons entrés dans notre véritable demeure, dans la maison du Père de famille qui ne connaît aucune vicissitude et qui ne se sépare pas de ses enfants. Là aussi nous formerons une famille, au milieu de la grande famille. Ces liens qui ont été bénits, consacrés par la religion, sont durables comme elle; la charité en a été le principe, elle en sera aussi la fin, et si la foi et l'espérance doivent disparaître un jour dans la jouissance des clartés de Dieu, la charité demeurera, et aussi par conséquent ces liens de famille, ces nœuds du sang formés sous les auspices de la charité, fondés sur elle et subsistant avec elle, et par elle. Désormais, mon cher fils, je vivrai plus sans doute dans les pays que tu vas évangéliser que je ne vivrai ici, je serai près de toi en esprit, si je suis ici de corps, comme c'est mon devoir d'y être.

« Une grande conformité de goûts, de vues, avait établi entre nous de véritables liaisons, les moments que je passais avec toi, étaient à coup sûr les plus doux, les plus heureux de ma vie.

« Mais si Dieu m'enlève cette consolation, s'il m'enlève celui sur qui je fondais mes espérances pour la conservation même de ma famille, j'entends la conservation de la foi et de la bonne conduite parmi mes enfants, c'est qu'il a dessein d'en substituer un autre ou de s'en charger lui-même. Il est toujours mon père, il ne m'aime pas moins, aujourd'hui qu'il t'enlève de mes bras pour te transporter aux extrémités de l'Asie, que le jour où il t'a donné à moi, ou plutôt confié pour en faire un homme selon son cœur ; je puis donc toujours compter sur lui, et il faut que je le dise, parce que cela est vrai, puisque ce départ est dans les desseins de Dieu, il m'est avantageux, il doit m'inspirer une sainte joie. C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ disait à ses disciples, il est avantageux pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais le Consolateur ne viendra pas vers vous. Ne me dit-il pas aujourd'hui la même chose ? Oui, cette séparation qui est en ce moment si pénible à la nature, que je ne comprends pas encore bien, cette séparation doit peut-être devenir pour moi la source d'une grande joie, et si ce fils, l'objet de mes affections et de mes espérances, s'éloigne de moi, l'Esprit consolateur viendra sans doute aussi.

« Tout ce que je sais aujourd'hui de science certaine, c'est que je dois me conformer à la volonté de Dieu, et il m'est bien démontré que Dieu veut ce départ. Rien donc ne peut me faire vouloir le contraire.

« Xavier vient d'arriver, mon bon ami, et me remet la médaille miraculeuse en argent que tu lui as donnée pour moi. Je t'en remercie, mon cher fils, elle me sera bien précieuse, ainsi que le chapelet que tu m'as fait et que j'espère bien avoir au cou quand je rendrai mon âme à Dieu. Je ne puis plus guères espérer de t'avoir auprès de moi pour m'assister, mais j'aurai incontestablement l'assistance de celle que j'invoque chaque jour à cet effet, j'aurai aussi mes deux anges qui sont au ciel, si d'ici-là Dieu n'en appelle d'autres, je compte d'autant plus sur leur assistance dans les moments de peine et de découragement, que Dieu éloigne de moi mon ange visible, et que je suis certain qu'il y suppléera d'une autre manière. »

Enfin, l'heure du départ avait sonné : une lettre du Ministre invitait les missionnaires à se rendre à Brest. Le 5 février, les cousins de l'abbé Daveluy furent admis à l'imposante

cérémonie du départ aux Missions-Étrangères. Ils virent le vénérable supérieur et, après lui, tous les directeurs venir tour à tour baiser les pieds des missionnaires partants, pendant que le chœur chantait ces paroles du psaume : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile, répétées après chaque verset du *Laudate Dominum, omnes gentes*. Tous les autres suivirent ; c'était l'adieu de la communauté tout entière à ceux dont tous enviaient le bonheur.

Les missionnaires quittèrent Paris le lendemain. L'heure de la diligence fut indiquée à la famille et la tante de l'abbé Daveluy vint là avec les siens, attendre son dernier regard, recueillir ses dernières paroles, qu'elle transmit plus tard à toute sa famille. Ces vers n'étaient pas de lui, mais il les lui cita comme appropriés à sa position et à ses sentiments :

Et qu'importe après tout qu'en ce pèlerinage on se soit un instant plus ou moins écarté, Pourvu qu'on se retrouve au terme du voyage, on a, pour se revoir, toute une éternité !

Leurs yeux le suivirent le plus longtemps qu'il leur fut possible, et, lorsqu'il disparut aux regards des derniers parents qui l'avaient accompagné, le dernier sacrifice de famille était fait ; il restait seul, mais Dieu et sa grâce étaient avec lui puisque c'était pour Dieu qu'il avait tout quitté.

Arrivé à Brest, le 9 février, il écrivit aussitôt les détails de son voyage, qui avait encore été signalé par un de ces traits qui l'initiaient aux privations du missionnaire. Ils ne s'étaient point munis de provisions et les départs de diligences coïncidèrent tellement qu'ils furent obligés d'acheter dans un village et leur dîner et une assiette pour l'emporter en voiture, afin de manger ainsi pendant la route. Il s'en amusa franchement et sa gaieté n'était altérée en aucune manière.

A Brest, l'abbé Daveluy dut attendre encore quelques jours, le temps n'était pas favorable pour se mettre en mer. Il en profita pour voir quelques personnes qu'il savait être amis de sa famille, et dans ce peu de jours il sut encore se faire aimer et regretter. Il employa le temps que le retard du départ du vaisseau lui laissait libre pour donner une fois encore de ses nouvelles à ceux dont la pensée et les prières devaient l'accompagner dans son voyage. Le 13 février, il remercie les Ursulines de Roye et leurs élèves du sacrifice qu'elles se sont imposé en faveur des pauvres missions ; ensuite, pendant ces quelques jours d'attente, il voulut jeter un regard sur son passé et suivre les dispositions de la divine Providence à son égard ; nous les trouvons consignées dans la lettre suivante, que nous voulons, à cause de cela, reproduire in extenso :

« Qui a Jésus a tout.

« Mes bien chers Parents, « Voilà donc enfin ce moment vers lequel je soupire depuis si longtemps, je vais monter sur l'Archimède et faire voile vers la Chine. J'admire plus que jamais les dispositions toutes bienveillantes de la Providence à mon égard, elle m'a conduit par des voies bien douces. Je me rappelle bien les jours où je n'avais aucun goût pour l'état ecclésiastique, où même je n'aurais pas voulu prendre cet état sublime ; ils ont duré, vous le savez, jusqu'à l'année de ma Rhétorique ; mais dès lors aussi Dieu m'inspira le désir ardent de me consacrer aux missions étrangères, pour annoncer l'Évangile dans les lieux où il n'est pas connu ; tel fut le premier désir qui me porta vers l'état ecclésiastique et, depuis ce moment, il n'a fait que s'accroître pendant toutes les années que je passai au séminaire J'aurais voulu me consacrer plus tôt au ministère que j'embrasse aujourd'hui, mes directeurs ont jugé plus convenable de me faire attendre, de me faire même éprouver ma vocation par quelque temps de ministère en France, tout cela me paraissait bien long et toutefois aujourd'hui j'en bénis le Seigneur, je ne voudrais pas pour bien des choses donner ces jours d'attente, ce temps où j'ai pu prendre tant soit peu d'expérience, je n'ai qu'à louer Dieu de la manière dont tout s'est passé. Et quelles grâces ne m'accorde-t-il pas encore journellement. Il faut que je vous le dise, parce que ce sera pour vous une consolation et puis un nouveau gage de la volonté de Dieu sur moi ; je ne puis comprendre ce qui se passe en moi, mais c'est un fait à la gloire de

Dieu et une preuve de son amour pour ceux qui écoutent et suivent sa voix. Vous ne sauriez croire, en effet, et moi-même j'exprimerais difficilement tout le calme, la tranquillité, le bonheur même dont je jouis au moment de quitter la France et ce que j'ai de plus cher au monde.

« Sans doute, à considérer les choses humainement, ce ne serait pas possible, mais si nous voyons là le doigt de Dieu, sa providence toute paternelle, les choses s'expliquent facilement, et ici je ne crains pas que vous en tiriez aucune conclusion contre les sentiments dont je suis animé envers vous, envers toute la famille ; non, vous savez tous qu'ils n'ont pas changé, je dirai plus, l'amour, la reconnaissance ont augmenté depuis que Dieu m'a fait connaître le sacrifice qu'il désirait ; je suis d'autant plus uni et intime à toute la famille que je suis plus près de m'en éloigner, et malgré tout cela, votre foi vous en donnera l'explication, malgré cela je suis content, tranquille, heureux. — Oui, chers parents, vous pouvez rester sous cette impression si consolante ; votre fils a tout quitté, il se sépare de vous corporellement, mais c'est pour Dieu que j'agis et je suis heureux, plus heureux sans aucun doute que tous ceux qui cherchent des satisfactions humaines. Que cette pensée, bien chers parents, porte entièrement dans votre cœur le calme et la résignation. Le sacrifice a été offert à Dieu de part et d'autre, eh bien ! j'ai la confiance, et déjà vous me l'avez fait entendre, que Dieu répandra aussi sur vous ce que je ne sais quoi indéfinissable qui apporte avec soi la paix et le bonheur.

« Soyez donc heureux aussi ; je ne sais ce que Dieu me réserve, mais avec le secours de la grâce, avec le concours des prières de toutes les personnes et communautés qui veulent bien s'intéresser à moi, j'espère ne pas manquer à sa voix, ne pas négliger l'œuvre qu'il veut bien me confier, et s'il y a des peines, des sacrifices, des souffrances, comment pourrais-je me défier de sa bonté, alors que le moment considéré par la plupart comme le plus pénible a été passé avec tant de facilité. Vous avez pu savoir que mes adieux à Paris ont été aussi peu pénibles que possible, je sentais en moi l'action de Dieu d'une manière si palpable que le bonheur surpassait la peine ; il me semblait que je quittais la terre pour le ciel et que ces adieux ne devaient être comme ils seront en effet, que pour bien peu de temps ; car le moment de la grande réunion ne saurait jamais tarder bien longtemps. La douleur perceait rarement et Dieu qui connaît ma faiblesse a bien voulu m'épargner tout cela ; ainsi maintenant plus que jamais je dois lui adresser des actions de grâces, unissez-vous à moi, le Seigneur est bon, recevons de sa main les choses pénibles, elles tourneront à sa gloire, à notre profit et peut-être même à notre consolation. Je suis heureux de la détermination que le Seigneur m'a donné la force de prendre, et si jamais quelqu'un craignait de faire pour Dieu un sacrifice, on pourra lui dire que Dieu est riche en miséricorde, il ne se laisse pas vaincre en générosité, il me donne en ce moment plus que je ne quitte.

« Soyez heureux aussi, chers parents, c'est ce que je demande bien à Notre-Seigneur pour vous et pour toute notre famille, ce que je lui demanderai tous les jours de ma vie ; nous le demanderons tous les jours ensemble. Chaque matin, chaque soir nous réunis auprès de notre Dieu par la même prière, la prière catholique par excellence, par l'oraison dominicale et autres.—Chaque Dimanche a une réunion spéciale, le Vendredi nous ouvre le saint Cœur de Jésus, le Samedi nous met entre les mains le Cœur de Marie notre Mère, des fêtes diverses nous convient encore à cette union continuelle ; nos prières ne seront pas stériles, qu'elles partent du milieu de l'Océan, des régions de l'Asie ou de la terre de France, qu'importe à notre grand Dieu ; elles sont l'expression des sentiments de cœurs catholiques, désireux de leur salut, du salut de tous les hommes, elles seront entendues, je n'en doute pas.

« A Dieu donc et à Marie, désormais je vous écrirai de plus loin, mais pour le cœur il n'y a pas de distance ; je le ferai chaque fois que l'occasion s'en présentera pendant notre traversée : ne craignez pas pour nous, notre vaisseau portera huit missionnaires sous la

protection du Cœur de Marie, les flots vont s'abaisser pour nous laisser descendre vers notre destination.

« Adieu, chers parents, recevez en ce moment plus que jamais l'assurance du respect, de la reconnaissance, de l'attachement si vrai et si sincère de votre fils dont le cœur et les sentiments ne changeront jamais.

« A. Daveluy, Miss. Apost. »

Cependant le signal fut donné : le lundi 19 février, chacun alla s'installer sur le bâtiment, pour y passer la nuit et partir le lendemain matin.

Jusqu'au moment où cela fut possible, Antoine voulut écrire à sa famille pour lui apprendre comment s'était passée sa dernière nuit sur les côtes de France, et lui témoigner qu'elle avait sa dernière pensée à l'heure du départ. Il ajouta donc à sa lettre ce dernier post-scriptum : « Mardi 20 février, onze heures du matin.

« Nous avons passé à bord la journée d'hier et la nuit, le bâtiment se met en mouvement en ce moment, nous quittons donc la France et je la quitte bien portant et satisfait, plein de confiance en Dieu. Je n'ai pas le mal de mer depuis vingt-quatre heures que je suis sur le navire, l'un de nous l'a déjà eu ; mais je l'attends aujourd'hui. Adieu donc, chers parents, adieu. Vous aurez encore de mes nouvelles sans doute dans quelques semaines, je les déposerai à Gorée au Sénégal, pour moi je ne recevrai les vôtres qu'à Macao, sans doute, Adieu, priez pour le succès de notre long voyage, nous espérons que Jésus et Marie nous le rendront favorable et qu'ils éloigneront de nous les dangers. Adieu à tous, L. m'a fait recommander à deux des officiers de l'équipage qui me font bien des avances, je l'en remercie.

« Votre fils bien dévoué, A. Daveluy, Miss. Apost.

Seconde Partie : Le Missionnaire

Chapitre Premier.

La traversée. — La tempête du Golfe de Gascogne. — Cadix. - Gorée. — Le Cap. — Bourbon. — Ceylan. - Pondichéry. — Manille. — La Semaine aux deux samedis.

Les vœux de l'abbé Daveluy étaient accomplis. Nous l'avons suivi depuis son enfance jusqu'à son entrée dans la milice sacrée ; nous l'avons vu, dès avant son agrégation aux élèves du sanctuaire, pénétré du désir des missions étrangères ; nous l'avons vu, encore à la fleur de l'âge, dire un suprême adieu à sa patrie, à son père, à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, et à la si douce amitié de sa famille pour s'en aller annoncer Jésus-Christ aux nations infidèles ; quittons maintenant la vieille Europe ; suivons-le dans cette voie magnifique où il s'élançait avec l'ardeur de sa jeunesse, la ferveur de son angélique piété, le zèle de son sacerdoce. Suivons sur le globe le merveilleux voyage de notre jeune apôtre, à travers les dangers et les souffrances du monde païen, où il s'avance courageusement, comme un vaillant soldat, à la suite du Christ son roi.

L'*Archimède*, sur lequel l'abbé Daveluy et ses confrères avaient pris place, était expédié par le gouvernement français pour conduire en Chine, on se le rappelle, le secrétaire de l'ambassade envoyée à cette époque par le roi Louis-Philippe auprès du souverain du Céleste Empire, ambassade dont le chef était un picard, connu du père de notre missionnaire, M. de Lagrenée. Sa destination était Macao. C'était un bâtiment à vapeur, « mais, écrit l'abbé Daveluy à ses frères et « sœurs, dans une lettre, en date du 1er mai, il « faut vous dire que nous allons fort doucement.

« Nous avons, il est vrai, un vaisseau à vapeur, mais il faut expliquer ce que l'on fait de la machine. Il serait impossible de s'en servir toujours sans occasionner de grands frais ; dès lors, on a pris le parti de marcher à la voile le plus souvent possible et la vapeur ne se met en train que lorsqu'il n'y a plus de vent du tout, de sorte que nous avons toutes les difficultés des voiliers, et fort peu des avantages des bateaux à vapeur, notre route, d'après cela, sera bien longue. »

Il ne se trompait pas ; le voyage qui, avec les paquebots actuels et en passant par l'isthme de Suez, s'effectuerait maintenant en moins de six semaines, dura plus de six mois. Néanmoins, à part quelques épreuves, la traversée fut heureuse, bien que pénible, sous plus d'un rapport, pour les missionnaires qui étaient, comme nous l'avons déjà dit, au nombre de huit et dont voici les noms, d'après les notes de M. Daveluy père : MM. Vincent Dumas, pour Pondichéry ; Boulbon et Macquet, pour l'Ile Bourbon ; Izabel et Jandart, lazaristes, pour la Chine ; Joseph Chauveau, Thivet et Daveluy, des Missions-Étrangères, pour Macao avec destination ultérieure. Les longues et nombreuses lettres de l'abbé Daveluy nous donnent les plus intéressants détails sur ce voyage où tout était nouveau pour lui, et pendant lequel son heureuse gaieté, soutenue d'ailleurs par sa foi et son dévouement, ne l'abandonna jamais. L'espace ne nous permet de donner que des extraits relativement fort courts de ces lettres dont la copie ne comprend pas moins de soixante-quinze pages de grand format. Nous exprimons le vœu de les voir publier un jour in extenso et pouvons assurer que, même comme simple récit de voyage, leur lecture serait trouvée d'un vif intérêt.

Plus heureux qu'il n'avait espéré, notre missionnaire put envoyer de ses nouvelles à sa famille quelques jours seulement après son départ. Le 6 mars, il expédiait de Cadix, où l'*Archimède* avait abordé le 2, sa première lettre de voyageur. Nous voulons en citer toute la partie relative aux souffrances et aux dangers de ses premiers jours de navigation : « A peine avions-nous quitté les côtes de Brest que le vent, jusqu'alors indécis et incertain, tourna contre nous et commença dès lors à entraver notre voyage. Peu à peu, il devint très mauvais

et, en arrivant près du golfe de Gascogne, passage souvent difficile, il soufflait avec une violence peu commune. Nous fûmes quatre jours et quatre nuits dans une position fort pénible, vous allez en juger. Tous nous naviguions pour la première fois et, au bout de quelques heures, le mal de mer se mit à commencer ses ravages, qui plus, qui moins, chacun de nous fut pris ; or, il est impossible de se figurer l'effet que produit ce mal ; il fait souffrir, il est vrai, mais sa plus grande force porte sur le moral ; il vous ôte toute énergie, en sorte qu'il est vrai de dire, en certains moments, que l'on se verrait jeter à la mer sans faire de résistance.

« Plusieurs de nos confrères étaient entièrement démoralisés, ne pouvant pas se lever et n'ayant pas la force de parler ; pour moi, je fus le moins attaqué, et toutefois je n'étais guère capable de rien ; j'aurais voulu les soigner et je n'en avais pas la force. Tout ce que je pouvais, c'était de rire en voyant nos piteuses mines et notre état déplorable. Je ne cherche pas de description, voici le fait pur et simple : imaginez sept de nous logés dans une pauvre petite cabine, grande à peine comme la chambre de maman, l'un suspendu sur des cadres, l'autre couché par terre, un troisième sur un matelas, qui sur des pliants, d'autres je ne sais comment, et de l'autre côté de l'appartement quatre ou cinq autres passagers dans un état semblable au nôtre. Je vous laisse à penser quelle devait être notre position. Ajoutez que cet endroit était lieu de passage, local destiné à relaver la vaisselle, débouché forcé d'une partie de la vapeur de la machine (non pas de la fumée) ; et enfin que personne d'entre ces dix ou douze passagers n'était sans recevoir de l'eau sur son lit. Impossible de se remuer, de changer de place, aucune de nos affaires en ordre, sans avoir la force d'aller rien chercher, ni même de nous habiller et déshabiller ; voilà une petite idée de notre pittoresque position pendant plusieurs jours où le vent, la pluie, les vagues nous faisaient simultanément la guerre.

« Oh ! la cruelle épreuve pour des novices sur la mer ; les officiers n'étaient guère de meilleure humeur que nous, ils trouvaient ce début de la campagne bien rude, et si on n'appelle pas ce temps une furieuse tempête, on peut bien lui donner le nom de petit ouragan. Au milieu de tout cela, j'avais encore du plaisir par moments, je riaais beaucoup en nous voyant si piteux, je riaais de nous voir embarqués sous de si heureux auspices et, toutefois, je ne riaais pas toujours, je ne pouvais ni prier, ni manger, ni dormir, ni me promener et, certes, ce n'est pas une existence absolument risible. Prier, c'était de la dernière impossibilité, j'ai toutefois pu réciter mon bréviaire chaque jour, moi seul le pouvais, mais c'était bien du bout des lèvres et rien de plus ; quelques aspirations bien rares, oui bien rares, compensaient tout le reste ; on est abruti, on doute si l'intelligence est encore à sa place ; singulier mal que le mal de mer !

« Et je puis dire que j'ai été bien ménagé.

« Manger. Comment l'aurais-je pu faire ? On a le cœur bondissant et la tête bien malade, on rejette presque tout ce que l'on prend ; et puis, figurez-vous encore la chose amusante, un repas pendant la tempête, c'est-à-dire vingt personnes autour d'une table cherchant à retenir fourchette, couteau, verre, assiette, se défendant contre les sauces coulant de toutes parts, tâchant de ne pas tomber de leur chaise, car le navire ballote d'une manière terrible. Je vous assure que le repas est bien acheté et qu'il est pris tout à fait à la pointe de l'épée. Le second jour, pendant que quinze personnes se trouvaient autour de cette table, un coup de roulis se fait sentir plus vivement, la table culbute, les convives de même, et tous les plats de rouler sur les malheureux voyageurs ; j'étais en train de bouder sur le pont, mon estomac ne voulant pas entendre parler de nourriture : quelle comédie ! et on dira qu'il n'y a pas un peu de plaisir quelquefois pendant la tempête ; et quand pendant la nuit nous entendons toutes nos malles rouler de haut en bas, les verres, les assiettes, les bouteilles brisées, les cheminées démontées, les hommes se disant inondés dans leur lit ; assurément la chose était sérieuse, mais encore il fallait en rire et j'en riaais, autrement, comme le disaient certains passagers, il eût fallu se fâcher et s'impatienter tout de bon. Voilà quelques-unes des

difficultés de la traversée ; nous eûmes dans l'équipage bien des petites choses brisées, beaucoup de chaises furent hors de service, bien des meubles ; mais parmi nos affaires il n'y eut que des détériorations causées par l'eau qui tombait fort librement dans notre cabine ou dortoir. Le vaisseau se comporta parfaitement pendant cette tourmente et, toutefois, nous fîmes quelques pertes. Le canot du commandant fut emporté par les vagues qui allèrent le chercher presque à bord, heureusement le nom de l'*Archimède* ne doit pas s'y trouver, autrement il n'en eût pas fallu davantage pour inspirer à quelques journalistes français un beau thème dont le dénouement eût bien pu être la nouvelle controuvée de la perte de l'*Archimède*. La nuit suivante, nous perdîmes une voile totalement déchirée et enlevée par le vent, puis un des escaliers d'abordage, puis différents petits câbles, mais tout cela est peu de chose, notre vaisseau est resté en très bon état et le commandant est très satisfait de la manière dont il a supporté l'attaque. Ce que je ne trouvais pas gai, c'était de voir les pauvres matelots occupés à la manœuvre par le vent, la pluie, etc. Ils y avaient bien du mal, plusieurs furent blessés mais heureusement rien de très grave. Je les vis quelquefois rouler à dix ou quinze d'un bord à l'autre du navire, et il m'est arrivé aussi de faire plusieurs fois la même promenade sans avoir la peine de me servir de mes jambes : le ballonnement du navire vous renverse et alors s'établit un chemin de bois ou de fer, je ne sais, mais un chemin qui vous conduit lestement et a parfois rudement jusqu'au côté opposé. Toutefois, j'avoue que l'aspect de cette mer, tant soit peu furieuse, ne m'effraya pas beaucoup. Je la vis dans cet état pour la première fois, le jeudi matin, en sortant de mon lit.

Nous naviguions comme dans un ravin, deux montagnes d'eau de la hauteur de trente à quarante pieds formaient de chaque côté du navire des murailles mugissantes, je les considérai d'un œil ferme et je ne pus m'empêcher de dire à la première personne que je rencontrai : « C'est magnifique ! » Et alors les beaux versets des psaumes représentant la grandeur de Dieu sur la mer se présentaient à mon esprit. Lorsque je ne dormais pas dans ces belles nuits de tempête, il m'arrivait de temps en temps de monter sur le pont pour considérer les manœuvres et voir les dispositions de la mer, et je ne m'en trouvais pas impressionné ; j'avais même un certain plaisir à considérer ainsi la vague, mais je le payais de temps en temps par la réception toute gratuite d'une lame d'eau sur le corps ou plus souvent par les éclaboussures des vagues se brisant contre le bord. J'eus bien un peu de frayeur une certaine nuit qui ne me parut pas la plus douce, lorsque je vis descendre un matelot dans notre carré, demandant si le feu n'était pas à notre appartement, car on sentait le brûlé. De suite je fus sur pied et nous parcourûmes tous les alentours pour trouver le foyer de l'incendie ; heureusement nous ne trouvâmes rien et il n'y avait rien, mais la perspective du feu joint à la tempête accéléra bien quelque peu le mouvement et la circulation de mon sang. En pareille circonstance, on ne pense guère à mettre des souliers, aussi je courais sur le pont sans chaussures, au milieu des ruisseaux, des cordes, etc. ; il n'y a rien tel que l'expérience pour aguerrir, il faut bien nous accoutumer à la vie de missionnaires. »

Les voyageurs avaient espéré que le commandant aurait fait relâche à la Corogne, pour laisser passer ces mauvais temps, pendant lesquels le navire ne pouvait avancer, même à force de vapeur. Il n'en fut rien, mais ils n'en ressentirent que mieux la joie que cause le calme venant après la tempête, joie qui augmenta encore en voyant le navire se diriger vers Cadix, où il devait faire provision de charbon. Nos missionnaires y débarquèrent le samedi 2 mars. Un de leurs premiers soins, aussitôt à terre, fut de se rendre à l'évêché, afin d'obtenir la permission de dire la messe, bonheur dont ils étaient privés depuis douze jours. L'évêque, vénérable vieillard, les reçut très gracieusement et fit de grands efforts pour causer avec eux en latin. Il leur accorda la permission qu'ils demandaient et tous purent dire la messe le dimanche 3.

L'abbé Daveluy profita de son séjour à Cadix pour donner à sa famille d'intéressants détails sur cette ville ; et ses observations sur le costume, les usages et la piété des habitants dénotent toujours un esprit aussi judicieux que réfléchi, malgré sa vive et franche gaieté. Ne pouvant reproduire ces longs détails, nous nous bornerons à transcrire ce qu'il dit du costume des prêtres espagnols, à cause de la réflexion par laquelle il termine : « Une des choses curieuses, c'est le chapeau ecclésiastique. Il a à peu près trois pieds de long, sur huit ou dix pouces de large, et ne ressemble pas mal à une gaufre roulée et fort allongée. J'avoue qu'il ne me serait pas très agréable de porter un semblable couvre-chef.

« L'habitude et l'usage viennent mettre ordre à tout ; qui sait le costume dont je serai un jour accoutré et dont, s'il plaît à Dieu, j'aurai peut-être à vous faire la description ? Ce sera chinois, c'est déjà beaucoup dire. »

La longue lettre dans laquelle l'abbé Daveluy consignait ainsi ses impressions sur l'Espagne, avait été jetée à la poste le 6 mars ; le lendemain, dès le matin, l'*Archimède* levait l'ancre et reprenait sa route que nul obstacle sérieux ne devait plus désormais entraver.

Le 11, au matin, nos voyageurs aperçoivent « les immenses et magnifiques rochers de Ténériffe : c'est vraiment une belle horreur. » Une surprise était réservée aux passagers : on leur avait dit que le vaisseau ne s'arrêterait pas et voilà qu'il leur est accordé deux heures pour visiter Santa-Cruz ou Sainte-Croix de Ténériffe : « ville d'une dizaine de mille âmes, bâtie un peu à l'espagnole, mais n'ayant ni les balcons, ni la beauté de Cadix. » Quelques mauvais ânes et quelques chameaux entièrement décharnés y frappent péniblement les regards des missionnaires.

Le 18 mars, on arrive à Gorée. L'abbé Daveluy se réjouit d'e pouvoir célébrer le lendemain la messe pour toute sa famille, « mais spécialement, dit-il, pour Joséphine, puisque c'est le jour de sa fête. Il y a deux jours, ajoute-t-il, j'aurais bien voulu célébrer l'anniversaire de mon baptême, mais j'étais à bord, et dès lors pas de saint Sacrifice ; quelques pensées sur ce jour mémorable ont pu seules le rendre plus solennel à mes yeux. Ce jour de saint Joseph sera plus privilégié ; ce grand Saint est d'ailleurs le patron de nos missions, et nous sommes heureux de pouvoir le fêter. »

Le 24, dimanche de la Passion, après avoir chanté une messe solennelle, nos voyageurs se rembarquaient et le lendemain, à quatre heures du matin, le navire se remettait en marche.

Le 4 avril, l'*Archimède* passa la ligne. C'était le Jeudi-Saint : les missionnaires refusèrent, en conséquence, de se prêter à aucune des farces par lesquelles les matelots ont coutume de fêter le passage de l'équateur. Un ordre du jour du commandant leur permit de s'y soustraire, et ils eurent soin de rendre leur absence moins pénible à l'équipage en envoyant une offrande généreuse.

La Semaine-Sainte se passa assez tristement pour l'abbé Daveluy et ses confrères. « Il faut dire cependant, écrit-il, que le dimanche des Rameaux, le Jeudi-Saint et le jour de Pâques nous offrîmes le saint Sacrifice dans notre pauvre cabine, seuls comme à la dérobee, plus mal que dans les catacombes, plus misérablement que dans les cavernes de la Chine : beau moment, moment de bonheur, de consolation.

« Mais que le cœur est affecté de voir le bon Dieu descendre dans un si misérable réduit, quand un peu de bonne volonté eut suffi pour que nous célébrions sur le pont et d'une manière convenable ! Trois passagers seulement nous ont demandé à assister à la messe le jour de Pâques, et nous leur fîmes partager notre misérable réduit ; bien des matelots eussent aussi désiré ce jour-là et les autres entendre la messe, mais il n'y a pas moyen.

« Ainsi se sont passées pour nous les belles fêtes de Pâques, nous en avons le cœur malade, tous nos souvenirs se reportaient sur l'Europe ; nous vous avons suivis aux Ténèbres, à l'adoration de la croix, au tombeau de Notre-Seigneur et ensuite dans les belles cérémonies du grand jour de l'année. Là, votre piété était satisfaite, votre cœur rempli, votre âme comblée

de toutes les grâces extérieures, et nous, pauvres exilés, nous étions dans le vide, sans secours, sans solennité, sans exercer notre ministère ; voilà le missionnaire sur mer, il devient laïc et même laïc sans pratiques extérieures ; nous compenserons un jour avec nos bons chrétiens, en attendant, il faut se faire à tout. Nous causons souvent ensemble de ces privations, de ces peines, et cela nous console, nous soutient. Du reste, il faut encore remercier Dieu de nous être trouvés dans les mers calmes de la ligne pour passer les fêtes de Pâques, partout ailleurs il nous eût peut-être été impossible de dire la sainte messe, tandis que nous avons eu le bonheur de faire tous nos Pâques le Jeudi-Saint, en communiant à la messe célébrée par l'un de nous ; car il ne faut pas s'imaginer que nous disons tous la messe ; c'est assez d'une seule, chacun la dit à son tour et les autres se contentent de recevoir la sainte communion, grande consolation, il est vrai ; mais ne pas célébrer le Jeudi-Saint, jour où fut institué le saint Sacrifice, en même temps que la sainte Eucharistie, c'est une grande privation. Tout cela sera compensé ; nous savons que Notre-Seigneur sait récompenser ses serviteurs, et je lisais encore ce matin, dans l'Imitation, qu'il vaut mieux quelquefois avoir des épreuves que des consolations ; le voyage est certainement la plus grande pour le prêtre. Au milieu de tout cela, notre parti étant bien pris, nous vivons au jour le jour, attendant la fin de cette longue traversée, passant les heures comme nous le pouvons et tâchons de répéter sans cesse : « Gloire à Dieu, soumission à sa volonté sainte. » Le 2 mai, on était presque en vue du cap de Bonne-Espérance qui, ce jour-là, ne méritait nullement son ancien nom de cap des Tempêtes.

Aucun fantôme n'en défendit l'approche à l'*Archimède*. — D'ailleurs, pas plus que Vasco de Gama, nulle apparition sinistre n'aurait fait reculer les messagers de l'Évangile. — Ce fut une vive joie pour les passagers lorsque, « sur les dix heures du matin, » ils aperçurent la terre, après une navigation non interrompue de six semaines. Ils longèrent assez longtemps la côte et, à minuit seulement, on put jeter l'ancre dans False-Bay, devant Simon's Town. Débarqué le lendemain, l'abbé Daveluy visita cette ville et ses environs, puis se rendit, par terre, à la ville du Cap, ce qui lui procura l'occasion d'un agréable voyage. Les missionnaires y passèrent quelques jours, sans avoir la consolation d'y rencontrer l'évêque catholique, Mgr Griffith, alors absent, puis bientôt reprirent leur course à travers l'océan.

Après avoir encore sillonné la mer presque durant un mois, l'*Archimède* arriva enfin devant une terre française. Le 6 juin, on jetait l'ancre à l'île Bourbon ; c'était le jeudi de la Fête-Dieu et, pour nos voyageurs, le commencement d'une « petite quinzaine » de repos et d'exercices religieux pleins de charmes pour leur piété. L'abbé Daveluy ne sait assez louer la gracieuse réception que leur fit le préfet apostolique, la joie qu'ils éprouvèrent, le dimanche suivant, à assister à la procession du Saint-Sacrement. « Une procession encore, dit-il, pouvions-nous l'espérer ? Oui, une procession publique, faite avec la pompe d'autrefois. Les pensionnats venaient former des rangs, puis un nombreux clergé composé en grande partie de missionnaires.

« La troupe rehaussait l'éclat de la cérémonie ; la musique militaire faisait entendre des sons joyeux et bruyants, quelle belle fête ! Quatre ou cinq reposoirs étaient ménagés de distance en distance. Passait-on devant un corps de garde, la troupe se mettait sous les armes, la trompette retentissait joyeuse et le prêtre s'arrêtait pour donner la bénédiction du Saint Sacrement à ces bons soldats que le devoir retenait au poste, ceci m'a paru fort bien. Nous entrâmes aussi en passant au bord de la prison pour bénir ceux que la justice humaine y retient. Pour terminer la procession, nous nous rendîmes à l'hôtel du gouverneur, où se trouvait un reposoir placé au haut de deux ou trois escaliers, traversant le jardin formé de terrasses. Le coup d'œil était magnifique. Le gouverneur reçoit la procession entouré de son état-major ; les puissances humaines rendent hommage à Notre-Seigneur. Au bout de quelques instants, le Saint-Sacrement est porté au premier, et du balcon, orné de tentures, Monseigneur donne la bénédiction à toute la rade, ou plutôt aux bâtiments et aux navires qui

s'y trouvaient. Aussitôt le canon du fort se fait entendre et répond aux bénédictions du ciel, la fanfare de guerre s'exécute autour de nous, tous les éléments disent et répètent : Gloire à Dieu, gloire à Jésus au Saint-Sacrement. Quel moment pour l'homme de foi ! Quel foudre pour l'incrédule. »

« L'accueil le plus aimable nous fut fait aussi par plusieurs familles du pays que nous eûmes occasion de connaître. Je citerai ici la famille de Villèle, le frère et les neveux de l'ancien ministre. Nous avons été reçus chez eux avec toute la bienveillance possible, et nous avons pu remarquer chez tous les membres de la famille une piété aussi douce que fervente et éclairée. Nous passâmes deux ou trois jours à la campagne dans une de ses habitations, et c'était une véritable jouissance ; j'avais retrouvé le calme des jardins et des bois, pour prendre le frais et faire tous mes exercices; je pensais alors souvent à Bergicourt, Duisans, etc. Que ces moments seront rares désormais, toutefois il y a bien des compensations. »

L'abbé Daveluy donne ensuite à sa famille les plus édifiants détails sur l'évangélisation des esclaves noirs ; il raconte qu'il eut le bonheur d'accompagner le préfet apostolique dans une de ses courses, où le prélat lui fit faire, à sa place, une cérémonie de première communion, « dans laquelle les noirs figuraient au nombre de soixante-dix, » etc.

Cependant il fallut s'arracher à toutes ces joies et reprendre la mer. Le 10 juillet, il écrit de Trinquemalay (île de Ceylan), la longue lettre où sont retracés les édifiants détails de son séjour à Bourbon. Quelques jours plus tard, nos missionnaires retrouvent une colonie française à Pondichéry, où ils sont reçus par leurs confrères de la Société des Missions-Étrangères. Ils y ressentent aussi les ardeurs du soleil de l'Inde, dont ils avaient commencé à éprouver la chaleur à Ceylan. Le voyage cependant se poursuit heureusement : Madras, « ville immense », le golfe du Bengale, le détroit de Malacca sont successivement passés et, le 5 août, on arrive à Syncapour, d'où l'abbé Daveluy adresse, le 7, à ses parents, encore une de ces longues lettres, d'une lecture si intéressante, qui faisaient dire de lui, par ses confrères, en plaisantant : « Quel écrivain ! »

Après trois jours de relâche, on se remettait en route et, neuf jours plus tard, il écrivait : « Nous voilà à Manille, et, par une singulière combinaison, débarqués le dimanche 18 août, nous nous rembarquâmes le samedi 17 du même mois. Je vous laisse à expliquer la chose, elle ne paraît pas ordinaire ou plutôt, disons-le de suite, il y a eu pour nous cette année une semaine de deux samedis. Voilà qui fera époque dans ma vie et jugez de ma satisfaction en pensant que ce jour doublé est celui que nous consacrons à Marie. La raison de tout cela est que les jours à Manille sont en retard de vingt-quatre heures sur nous, en sorte qu'arrivés le dimanche matin, nous nous trouvâmes à terre le samedi, et c'est le seul jour que nous passâmes à Manille. »

Chapitre II.

La traversée (Suite). — Distractions et occupations. — Arrivée à Macao. — Coup d'oeil rétrospectif sur le voyage.

Cette longue traversée qui n'avait pas ébranlé la santé de l'abbé Daveluy, n'avait pu non plus altérer son heureuse gaieté. Ce n'est pas cependant qu'elle ne lui parût souvent pénible, et surtout monotone ; mais la vue de la mer avait pour lui un charme inexprimable. Bien différent de ce voyageur qui écrivait : « La mer ! c'est splendide dans les livres, mais en réalité c'est triste à mourir, » toutes ses lettres sont remplies des douces et fortes émotions que lui causait la vue des flots, dont la grande voix chante si haut les merveilles de Dieu.

« Il y a vraiment quelque chose de bien grand dans la navigation, — écrit-il à ses frères et sœurs dans une longue lettre à laquelle nous allons faire plusieurs emprunts, pendant la longue traversée de Gorée au Cap ; — tout contribue à donner à l'âme chrétienne une haute idée du Dieu créateur. Rien d'abord ne m'avait donné une haute idée de l'infini comme la navigation. En pleine mer on ne peut rien apercevoir que de l'eau, et puis toujours de l'eau ; il faut voyager pendant bien des semaines pour rencontrer la terre ; que cela est grand. Si on veut ensuite sonder la profondeur de cette plage immense, on a beau faire, aucun fond ; on arrive à 15 ou 1800 brasses, pas de fond, et la sonde toutefois ne saurait pénétrer plus avant, l'eau la supporte et on ne peut connaître quelle hauteur il y aurait encore à parcourir. Au milieu de tout cela, qu'est-ce que notre vaisseau ? Un petit point, bien petit, et chacun des êtres qui se trouvent dessus sont encore bien plus petits ; c'est un rien dans cette immensité, et toutefois nous le dirigeons, il se rit en quelque sorte des vagues de la mer, il les fend majestueusement pour s'élancer vers son but malgré les obstacles. Que tout cela élève l'âme vers Dieu, quand on le considère d'un œil chrétien et religieux ; si les méditations se portent de ce côté pendant la nuit ou vers le soir, il y a encore des choses magnifiques. Le ciel étoilé a bien plus de beauté sur mer que sur terre, il est plus grand, plus pur, plus parlant au cœur, sans doute parce que le cœur est plus isolé. Le lever et le coucher du soleil présentent des tableaux magnifiques ; il y a quelques jours, le soleil couchant nous donnait une idée parfaite d'un volcan lançant ses laves enflammées de toutes parts autour de lui ; d'autres fois ce sont des tableaux plus riants, mais toujours grands et beaux. Et puis l'intérieur lui-même du navire est une chose grande et belle. Quand toutes les voiles sont tendues, quelle majesté dans un bâtiment ; il vole sans aucun secours de l'équipage. Il y a peu de jours, je me transportai sur l'avant du bateau, pour mieux contempler sa marche imposante au milieu des eaux. La mer un peu houleuse venait à la rencontre du navire et brisait sa lame contre nos parois ; je fus frappé de la tenue du bateau qui, recevant cette lame violente, semblait ne pas s'en apercevoir et coulait tranquillement contre ses flots, à peine s'il remuait. Je restai quelque temps en admiration, et mon cœur encore se tourna vers Dieu pour adorer ses œuvres et surtout sa bonté envers les hommes qu'il a faits les rois de la création, et aux pieds desquels il a déposé toutes créatures pour qu'il les employât à son usage. »

Le souvenir du pays, celui de sa famille ne le quittait point : il y revient souvent et demande avec insistance des nouvelles de chacun. En même temps, il s'efforce de leur faire connaître sa vie, de les consoler et toujours de les porter à Dieu. « Les vraies consolations sont dans les souvenirs et dans l'espérance. Le moment présent est plus que jamais un moment de passage. Dans l'avenir, notre espérance nous fait voir la gloire de Dieu, le salut de nos frères et cette espérance fait passer le temps. Dans nos souvenirs nous trouvons aussi de vraies consolations. Il m'arrive fréquemment, dans les belles soirées surtout, alors que je me promène sur le pont solitaire et silencieux, contemplant le ciel et la mer, il m'arrive alors souvent de me reporter parmi vous. Je vous suis dans la vie domestique et surtout dans toutes les pratiques de la vie chrétienne. Je me fais un plaisir de vous voir aux offices, et alors je me

rappelle les beaux chants de notre France, les saluts touchants du carême ; les temps si consolants de mon ministère se représentent à ma mémoire, et là, seul, sans témoins, sans auditeurs, je chante les cantiques de la pénitence, ces chants si lugubres et si beaux que l'Église nous met à la bouche pour nous disposer au saint temps de Pâques, tout cela me jette dans l'illusion, je me crois encore à Roye, à Amiens, à Paris, et des moments de délicieuse joie viennent me raffermir le cœur; oui, l'homme vit facilement dans ses souvenirs.

« Le nom de Marie vient toujours se placer sur mes lèvres pour couronner ce que je pourrais appeler mes offices, quelques cantiques à sa louange se représentent à ma mémoire, je lui adresse quelques prières, le cœur se dilate et se soulage, c'est encore à une Mère que je parle ; oh ! que la religion donne de joies pures dans des positions où le mondain ne les saurait même imaginer. Si nous avions un lieu pour nous réunir tous ensemble, ces moments seraient encore plus doux, mais nous ne l'avons pas, et c'est seul que je me livre à ces religieuses impressions. Et pourrait-on croire que, dans ces moments, le cœur ne s'unisse pas aux parents, aux amis, à tous ceux qui nous sont chers ? C'est impossible ; c'est cet entourage que l'imagination nous apporte qui fait une grande partie du charme de ces illusions devant Dieu. » Comme il arrive toujours dans les longues traversées, la moindre chose qui venait rompre la monotonie du voyage était un sujet de distraction, un petit événement; ainsi, quelques jours après avoir quitté Gorée, l'abbé Daveluy rapporte la capture d'un jeune requin : « On calcule qu'il n'avait pas plus de trois mois, ce qui nous permit de le goûter, le lendemain matin, et sa chair, encore assez tendre, parut fort bonne à la grande partie de l'équipage, et je fus de cet avis ; il avait deux pieds et demi de long seulement, j'espère bien qu'on en pêchera de beaux, et alors la chose est intéressante. D'autres fois, nous aperçûmes quelques autres poissons, mais en petite quantité et bien rarement ; de même quelques oiseaux, tels que l'alcyon, le fou, la paille en queue, et même une hirondelle que nous voulûmes prendre, mais qui a mieux aimé reprendre son vol, peut-être ira-t-elle repeupler les granges de Bergicourt ou voltiger autour de vos fenêtres ; elle ne vous portera pas de mes nouvelles, je ne l'ai pas considérée comme devant être un courrier fidèle (28 mars). »

D'ailleurs et avec raison, notre voyageur ne restait pas oisif : « Je suis en ce moment bien portant et bien satisfait, m'occupant passablement : je me livre à l'étude du chinois, dont le plus fort d'entre nous a bien voulu faire un cours tous les deux jours; mais cette étude est fort longue, remplie de difficultés et sans attrait : toutefois je m'y livre avec plaisir, cela fait passer le temps et ne me sera pas entièrement inutile, je fais peu de progrès, car on ne peut jamais travailler aussi facilement, ni aussi longtemps que sur terre ; c'est assez d'y consacrer deux ou trois heures par jour. Du reste, il faut vous dire qu'il y a en ce moment pour les passagers toute espèce de cours ; les officiers s'en sont moqués, mais les passagers s'en trouvent bien : cours de dessin que le commandant a proposé de faire lui-même, et il est très fort sur la partie : cours d'anglais et cours d'espagnol, faits par des passagers ayant été dans les pays où se parlent ces langues. Je ne les suis pas, je n'aurais pu faire assez de progrès pour me rendre ces langues utiles, mais cela met une certaine émulation et occupe passablement sur le vaisseau.

« L'idée première en appartient au commandant, homme positif et travailleur, et elle est très heureuse ; la traversée paraîtra un tiers moins longue. Il a même été jusqu'à offrir son salon pour les cours, on l'a accepté avec reconnaissance, car sans cela nous n'aurions su où nous mettre, n'ayant que des salles publiques. »

Ses exercices religieux étaient aussi pour lui une occupation en même temps qu'une source de grandes consolations. Nous avons déjà vu cependant combien il avait à souffrir d'être privé du bonheur de célébrer le saint Sacrifice. L'indifférence du grand nombre de ceux qui les entouraient, l'obligation de dire la messe presque en cachette, le dimanche, lui étaient une grande cause de peine. Néanmoins, à cette tristesse se mêlaient aussi quelques

consolations : « J'ai déjà dit que nous ne pouvions aucunement exercer le ministère à bord du vaisseau, toutefois nous ne manquons pas les occasions quand elles sont belles. Chaque dimanche, nous avons pu jusqu'alors célébrer la sainte messe et, depuis le jour de Pâques, il y a toujours eu trois ou quatre personnes demandant à l'entendre. Elles ont partagé notre petit trou, et nous espérons qu'elles auront retiré quelque fruit d'une action si sainte, et aussi de la bonne volonté qu'il leur a fallu avoir dans ce cas.

« Trois ou quatre marins déjà assez âgés ont demandé à être instruits pour faire leur première communion, plusieurs d'entre nous leur font le catéchisme en secret, et nous verrons - plus tard ; c'est le soir qu'il y a un peu plus de liberté ; on se réunit sur le pont avec les bons matelots et à l'occasion on leur parle un peu du bon Dieu, les ténèbres nous sont alors utiles, car on se méfie un peu de nous, et nous tâchons de ne pas être vus. On leur parle alors de la sainte Vierge, quelques histoires sont rapportées, des médailles ou chapelets demandés et distribués, mais que de précautions il faut, c'est pire que dans un pays païen ; un soir, un bon matelot, après avoir entendu des récits de miracles, disait dans son admirable simplifier cité : Avec des médailles de la sainte Vierge, il n'y a pas besoin de médecin, nous aimons mieux recourir à Marie. Voilà quelques petites consolations, mais sous ce rapport, il n'y en a pas davantage. »

Beaucoup plus tard, entre Syncapour et Manille, on perdit un passager, mort de la dysenterie.

« Il demanda lui-même les sacrements et reçut les principaux, en parfaite connaissance. »

Le terme de la traversée approchait enfin : le 24 août, « par une pluie épouvantable et continuelle, » L'*Archimède* jetait l'ancre dans le port de Macao, six mois et quatre jours après son départ de Brest. Malgré la pluie, on vint chercher nos voyageurs le soir même et, à neuf heures et demie, l'abbé Daveluy et ses deux compagnons étaient à la procure de Macao, se réjouissant avec leur confrère, M. Libois, de l'heureuse issue du voyage et remerciant Dieu de la protection qu'il leur avait accordée pendant cette longue navigation.

Le lendemain; fête de saint Louis, l'abbé Daveluy dit la messe en actions de grâces, puis, apprenant qu'un vaisseau devait partir le jour suivant, il s'empressa de terminer une lettre, commencée à Manille, pour apprendre à ses parents l'heureuse issue de sa traversée.

Un mois plus tard, lorsqu'il a eu le temps de se reposer et de prendre pied sur le sol chinois, le missionnaire, jetant un coup d'œil en arrière, résume toutes les impressions que lui a laissées le voyage, dans une nouvelle lettre que son vif intérêt nous commande de reproduire intégralement :

« (Macao) terminée le 21 septembre 1844, anniversaire du départ de Bergicourt.

« Qui a Jésus a tout.

« Mes bien chers parents, Me voilà donc au terme de ce long voyage de six mois, et déjà vous avez dû l'apprendre par une lettre du 26 août, que la poste a enlevée immédiatement. Six mois de navigation ! cela commence à bien faire, car cette manière de voyager a quelque chose de bien monotone, et cependant, je ne puis le dissimuler, la navigation, surtout vers la fin du jour, avait de grands charmes pour moi. Alors, tout était tranquille sur le navire, une partie de l'équipage dormait ; le coucher du soleil, le lever des astres et quelquefois de la lune, tout porte tait au recueillement, et c'était une jouissance véritable d'aller me placer dans un coin pour me livrer à mes réflexions. Une heure, deux heures se passaient comme un instant, et souvent je prolongeais la soirée, au lieu d'aller me jeter sur mon lit militaire. A cela près, je suis fort aise d'être arrivé et, grâce à Dieu, nous pouvons dire avoir fait un très heureux voyage, le temps nous ayant toujours favorisés. Après la sortie du fameux golfe de Gascogne, nous n'eûmes plus de mauvais temps; au cap de

Bonne-Espérance, une soirée nous a présageait une tempête, les commencements s'en faisaient sentir, et la main de Marie, j'aime à le croire, arrêta la fureur des vagues et le déchaînement des vents ; au bout de quelques heures le beau temps nous était rendu. Plus tard, les rades si orageuses de Bourbon, Pondichéry et Madras reprenaient leur calme, pour faciliter notre passage, au point que l'équipage s'étonnait de la continuité de ce beau temps.

« Chacun s'attendait à une clôture dont la violence pût compenser un si long temps de félicité. Les mers de Chine sont abordées ; entre Manille et Macao le vent souffle et les flots s'amoncellent en mugissant, on craint un typhon. Mais la bonne Marie, sans doute, a souvenance que chaque jour nous l'invoquons, que tous les jours on l'invoque pour nous sous le titre d'Étoile de la mer ; au bout de deux jours ce mauvais temps disparaît. Un typhon a eu lieu par le fait, tout l'a signalé à Macao, il a porté toute sa fureur non loin des parages où nous étions, on prétend même qu'un navire vient d'arriver à Hong Kong avec les mâts brisés par suite de cette tempête ; mais, sous la protection de Jésus et de Marie, nous n'avons eu aucune avarie, nous voilà au port, grâces en soient rendues à notre bon Maître et à sa sainte Mère. Que si maintenant, après avoir parcouru une partie notable du monde et relâché dans quatre parties de ce vaste univers, nous jetons un coup-d'œil sur ce voyage, il n'a certes pas été sans intérêt. Plus de connaissances des langues, un séjour plus prolongé dans chaque pays eût ajouté sans doute à cet intérêt, toutefois, avouons-le, sous ce rapport peu de nos confrères sont aussi favorisés, la plupart ne s'arrêtant qu'une ou deux fois pendant cette immense navigation. Cadix nous a montré les restes de la catholique Espagne, restes mieux conservés qu'ailleurs peut-être, grâces à la fermeté du vénérable évêque que le gouvernement n'osa pas pousser à bout.

« Toutefois, je vous l'ai marqué ailleurs, il y a bien des ruines.

« L'Afrique déserte et desséchée, l'Afrique que l'on dit maudite par Dieu, nous a dévoilé, à Gorée, toute l'apathie de ses habitants, la langueur des chrétiens et la difficulté de réveiller tant d'âmes endormies à l'ombre du drapeau des disciples de Mahomet ; terrain ingrat que n'arrosent guères les sueurs des missionnaires, dont le nombre fort petit commence à peine à s'accroître. En considérant ensuite cette même terre de malédiction à la colonie du Cap, nous l'avons trouvée débarrassée de ces sables brûlants, et aussi ses habitants moins éloignés de la lumière ; mais avec le drapeau anglais le protestantisme s'y est établi semant ses édifices et ses bibles, ne se recrutant guères, mais alimenté par les colons de la mère-patrie qui y affluent, et ce n'est que par un travail prudent, long et pénible que le catholicisme pourra s'y implanter. Là, toutefois, l'espérance amène le missionnaire, l'évêque y arrive à peine et déjà les choses vont un peu mieux. Il faudrait quelques ressources, et elles manquent, quelques saints prêtres, et il ne s'en présente pas ; avec cela le catholicisme commencerait une lutte qui partout a été à son avantage. - En passant, nous laissâmes de côté Madagascar, arrosée par les sueurs des enfants de saint Vincent, et abandonnée depuis cette époque. Quelques tentatives se sont faites récemment, il est vrai, mais cette mission présente des difficultés peu connues en France ; toutefois le but se poursuit, les mesures se prennent et plusieurs personnes croient le moment assez favorable. De là à Bourbon la distance n'est pas considérable.

« Bourbon, je vous l'ai dit, offre de grandes espérances. Les noirs de cette île ont aperçu l'étoile qui conduit au Seigneur Jésus ; quelques hommes, et la moisson rendra au centuple. Ils ont pour ainsi dire dépouillé leur apathie pour faire place au désir de connaître la religion, et on remarque avec joie un retour de la population blanche, dont la partie influente a reçu quelque ébranlement au carême passé, et laisse espérer mieux, surtout lorsqu'on voit à la tête des fidèles pratiquants, les premières familles de la ville et du pays. Et Maurice ! triste colonie où le prêtre catholique trouve encore de quoi récompenser ses peines, mais que de difficultés !

« De là, notre navigation, dirigée vers la vieille Asie où fut le berceau du monde et où se passèrent tous les grands faits de la religion, nous mit à même de jeter un coup-d'œil sur quelques points de ces immenses contrées. Ceylan, tout d'abord, nous montra l'Indien, à peu de chose près, dans son antique simplicité, le pays que nous vîmes ayant peu de rapports avec les Européens. Païens et mahométans venaient voir les Pères presque aussi facilement que les chrétiens ; mais chez ceux-ci notre présence réveillait la foi, la vénération, l'enthousiasme même.

« Que d'espérances si le sacerdoce français pouvait venir combler les vides. Oui, là se rencontre la foi toute simple de l'Indien et à tous on pourrait appliquer ces paroles : *Parvuli petierunt panem*. A Pondichéry, le christianisme se ressent plus de la civilisation européenne ; mais les chrétiens ont un attachement vif et sincère à leur religion. Le diable y est puissant, il agit en maître, se fait bien servir et mille causes ont arrêté les progrès de la foi, il faut un coup de la Providence pour ébranler les masses, on espère qu'il se prépare. Syncapour est le passage de l'Inde à la Chine, l'Indien s'y rencontre peu, le Chinois y accourt en foule. Dès lors la religion revêt une physionomie nouvelle ; ce n'est plus le bruit et le tapage, il y a plus de calme et non moins d'attachement aux saintes cérémonies. La religion s'y développe lentement, mais sur de bonnes bases. Malheureusement, cette ville acquiert tant d'importance que les Européens y seront bientôt trop nombreux pour les exemples si beaux dont ils offrent partout le modèle.

« Avant de finir, il fallait jeter les yeux et mettre le pied sur la terre de l'Océanie, Manille nous a offert cet avantage ; tout est catholique et tient de l'ancienne Espagne ; les couvents nombreux et religieux concourent au bien de la religion par leurs prières d'abord, puis par les enseignements, les prédications et même par le soin des cures. Jusqu'alors les lois impies de la mère-patrie ont été arrêtées à l'entrée.

« Ah ! que Dieu en préserve à jamais ce religieux pays. De là, nous sommes retournés au milieu des Chinois de Macao que d'autres lettres vous feront peut-être connaître.

« Ce coup d'œil sur la partie religieuse de nos stations nous fait voir la vraie foi partout connue, partout pratiquée. Mais aujourd'hui, comme toujours, la croix est un signe de contradiction. Avec cet étendard la lutte commence, et l'Église a toujours besoin d'envoyer des secours pour soutenir les attaques. Elles sont grandes ces luttes. Le paganisme ne veut pas céder sa religion de liberté et de voluptés. Le mahométisme, répandu dans toutes ces contrées, repousse la gêne et les saintes pratiques du christianisme pour jouir des délices promises « ici-bas et ailleurs par le père du mensonge ; le protestantisme veut étendre sa domination et paraît dès lors que le danger cesse, et lorsqu'en place de leur sang ses émissaires n'ont qu'à offrir des bibles et à s'enrichir par le commerce; le schisme même, parti d'un pays qui a commencé à catholiciser toutes ces contrées, veut ravir à Jésus-Christ ses enfants fidèles, et vient grossir le nombre de tous ses ennemis.

« Au milieu de tout cela, l'Église romaine n'a pour lutter que peu de prêtres, de faibles ressources, aucun appui humain, mais grâce à Dieu nous avons la mission divine : Allez, enseignez toutes les nations; nous avons pour nous Dieu et Dieu seul, et avec son secours sa véritable Église saura se faire distinguer : on ne verra pas, nous en avons l'humble confiance, le pasteur reculer devant le danger, ou fuir les travaux trop difficiles ; que l'enfer continue sa persécution, nous aurons la consolation de paraître seuls devant ces peuples, le nombre des ennemis diminuera par l'épouvante qu'ils éprouveront et, tôt ou tard, le triomphe restera au vrai Dieu. Les terres les plus arrosées du sang des martyrs sont les plus fécondes.

« Le Tonkin et la Cochinchine en sont une nouvelle preuve : les païens accourent en foule et l'an passé un évêque, à lui seul, baptisa de huit à neuf cents adultes, chose inouïe ; les autres missionnaires voient aussi augmenter le nombre des prosélytes ; et là du moins il n'y aura pas sitôt de protestantisme, car la tête des missionnaires est toujours mise à prix et trois

de nos confrères, trahis par celui-là même qui avait trahi plusieurs des prêtres délivrés, n'ont échappé que par une Providence spéciale.

« J'ai cru que ce résumé des longues et fades narrations envoyées pendant la traversée vous ferait plaisir ; vous y verrez les impressions dominantes, éprouvées par nos confrères et recueillies de la bouche des prêtres travaillant dans ces contrées. Je ne le terminerai pas sans ajouter que la présence des Européens dans ces pays-ci est encore un fait dont nous n'osons tirer aucune conséquence pour nos missions. Les relations deviennent plus faciles, les persécutions plus difficiles, mais quel sera finalement le résultat religieux ? Dieu seul le sait. La Chine sera-t-elle plus entamée par les Européens, du moins dans un temps assez prochain ? On l'ignore. Quel en serait pour nous le résultat ?

« Même ignorance. Se présenteront-ils devant la Corée, le Japon, etc.? Même doute. Quelle conduite tiendront-ils pour la Cochinchine et le Tonkin ? Devine qui pourra. Au milieu de tout cela nous profitons de leurs vaisseaux pour faire passer nos lettres dans les ports, pour nous y rendre nous-mêmes ; partout nous continuons à entrer, et, fermant pour ainsi dire les portes derrière nous, nous allons où Dieu nous envoie, sans nous inquiéter de toutes ces grandes questions, attendant leur solution, et disposés à profiter des avantages qu'elles nous apporteraient, comme d'autre part à soutenir le choc si la position devenait plus critique.

« La France a ici des forces assez imposantes, six bâtiments de guerre, on ne sait ce qu'elle fera. M. de Lagrenée est très bien disposé en faveur de la religion et la soutiendrait bien s'il en avait la facilité. Je lui ai présenté la lettre de mon père, et aussitôt il me reçut comme compatriote et me fit même assez d'amitié ; je le verrai sans doute assez souvent pendant mon séjour à Macao, tous les procureurs des missions et les missionnaires sont très contents de lui. Il m'a bien recommandé de vous marquer, à la première occasion, qu'il n'oublierait pas la lettre de présentation de mon père, et m'a témoigné dans les termes les plus bienveillants qu'en toute occasion il se ferait un plaisir de me rendre service comme missionnaire, comme Picard, et comme appartenant à la famille Daveluy. Il se trouve que le consul qui est ici par intérim, M. Debécourt, est aussi Picard, natif d'Abbeville, de sorte que nous nous trouvons satisfaits de cet heureux hasard qui réunit des compatriotes à six mille lieues de leur patrie.

« Adieu, mes bien chers parents, sans doute je pourrai vous écrire encore plusieurs fois avant de partir pour l'intérieur, je le ferai toujours ; il m'est si doux d'être ainsi spirituellement en famille pendant quelques instants, et puis c'est un moyen de vous prouver que mon respectueux attachement ne diminue en rien. Veuillez me rappeler au souvenir de mes frères et sœurs, de grand'maman, de mes oncles, tantes, cousins et cousines. De même auprès de MM. de Saint-Acheul, aux prières desquels je me recommande spécialement, et des autres ecclésiastiques ou communautés ; il est inutile de faire une liste détaillée, le cœur en conserve le souvenir et, en toute occasion, je prouverai que mes sentiments sont invariables.

« Votre fils respectueux et dévoué, A. Daveluy, Miss. Apost.

« Je serais bien flatté qu'à la réception de cette lettre, vous voulussiez bien faire une neuvaine à la sainte Vierge pour consacrer, à son Cœur immaculé, la mission qui me sera confiée quelle qu'elle soit. Ce sera une grande consolation pour moi, et j'espère que quelques bonnes âmes et nos bonnes Carmélites voudront bien être de la partie. Du reste, je suis toujours heureux et content entre les mains de Dieu, et une de mes joies les plus vives est de voir que Dieu vous fait la grâce de considérer ma mission sous son vrai point de vue. Demandez-lui toujours son secours ; il y a tant de calme et de paix pour celui qui aime Dieu et se repose de tout sur lui. »

Chapitre III

Séjour à Macao. — Premières impressions sur la Chine. — La Procure des Missions-Étrangères. - Promenades à Macao et aux Environs. - Occupations de M. Daveluy. — Son désir d'aller annoncer Jésus-Christ. (1844-1845)

Le séjour de l'abbé Daveluy à Macao dura plus de dix mois. Ce fut la dernière étape du soldat de la croix avant d'engager définitivement la bataille : comme une veille des armes prolongée, un repos qui parut bien long à son ardeur et qui devait être suivi de plus de vingt ans de lutttes sans trêve et de labeurs sans relâche.

Jusqu'ici, aux diverses escales de son voyage de circumnavigation le long des côtes de l'ancien continent, M. Daveluy, — comme nous l'appellerons désormais suivant l'usage des membres de la Société des Missions-Étrangères,—M.Daveluy, disons-nous, n'avait pu qu'entrevoir ces peuples de l'Orient du vieux monde, où devait s'écouler le reste de sa vie. Il avait maintenant à se familiariser avec des usages, des langues et des vêtements si différents des nôtres. Il allait voir face à face ce paganisme qui règne encore sur tant de millions d'âmes et auquel il voulait livrer une guerre sans merci. Dans une lettre à ses frères et sœurs, écrite à la même époque que celle à ses parents dont on vient de faire lecture, le jeune apôtre exprime ainsi les premières impressions que la Chine lui a fait éprouver : « Je relis ma lettre à nos bons parents, mes chers frères et sœurs, et je vois que mon papier est rempli sans avoir rien dit sur mon état présent ; à votre adresse seront donc quelques petits détails sur notre arrivée dans ce pays.

« On remarque, d'abord, chez ce peuple chinois, une différence notable avec ceux dont nous avons visité le pays ; ici, il y a certainement civilisation, ils sont toujours habillés et même avec des habits dont la forme est assez bien. Si, par hasard, dans le travail ou dans les bateaux, ils se mettent un peu à l'aise, il reste toujours sur eux un long pantalon bien conditionné et les épaules seules restent pour recevoir les rayons du soleil, différence bien grande avec les nègres, Hottentots, Indiens et autres. Bien avant d'arriver au port de Macao, on voit la mer couverte d'embarcations. Sont-ce des promeneurs ? Point du tout ; l'activité du commerce se fait alors remarquer et notez bien qu'il n'y a rien dans les barques qui sente le sauvage ; ce n'est plus ici le tronc d'arbre percé comme nous l'avons vu souvent ; ce ne sont pas trois ou quatre planches jetées sur la mer, pas même des canots tels que les Européens ont appris aux Indiens à les faire, ce sont des barques grandes, solides, avec mâts et voiles, et capables de supporter une lame. Quelques-unes même ont une capacité énorme, tout cela pour les immenses besoins du commerce. Nous avons même entrevu un mécanisme en bois, au moyen duquel ils avancement à contre vent et, par conséquent, sans le secours de la voile. Voilà bien certes au premier abord des distinctions marquées, toutes à l'avantage du peuple chinois. Je ne puis le connaître dès maintenant, vous ne serez donc pas surpris de recevoir peu de détails.

« Le soir de notre arrivée, on vint nous chercher avec une barque chinoise ; nous descendîmes avec précaution, car là se trouve toute l'habitation d'une famille ; il y avait donc hommes, femmes et enfants et pour nous laisser l'espace de chambre, on avait étendu sur le pont ici un marmouset, là une perrette, etc ; il était à craindre qu'ils ne fussent foulés aux pieds, et peu s'en fallut ; cependant il n'arriva pas de malheur. A peine dans la case, un Chinois vint se mettre près d'une petite armoire, l'ouvrit et alluma plusieurs lumières et fit brûler de l'encens ; cette boîte était la demeure du dieu, on lui rendit hommage ; sans cela la barque aurait inévitablement chaviré. Il fallut tout voir et ne rien dire, pas même faire un geste de mépris, cela s'entend. Pauvres gens ! si au moins ils avaient là un Christ ou la bonne Vierge, ils pourraient raisonnablement faire des actes de religion ; mais non, ce sont, je ne

sais quoi, des diables, des pantins avec des bandes rouges ; oh ! n'en parlons plus. Du reste, chaque maison, et nous en avons visité, a une case pour le dieu ; souvent le dieu qui reçoit le plus d'honneurs est le mauvais esprit, on le craint, on tâche de se le rendre favorable.

« Il ne faut pas s'imaginer retrouver en Chine, la case du sauvage ou la cahute de l'Indien.

« Non, ce sont de grandes maisons, parfois magnifiques. Les sculptures y abondent pour les portes, fenêtres, panneaux, etc., et la solidité ne manque pas, mais on a soin de combiner les choses avec ou sans intention pour qu'il y ait peu de jour dans les salles ; voilà le grand défaut de ces salles, défaut bien avantageux parfois au missionnaire dont les yeux, le teint et la proéminence du nez sont ainsi tant soit peu déguisés. En tout il y a un bon côté.

« Nous voyons travailler les Chinois, ils ne le font pas mal ; nos domestiques ne sont pas maladroits, et même il leur faut assez d'esprit pour comprendre un peu des personnes ne sachant aucune langue à eux connue. L'encre est fort bonne, à mon avis, celle que j'emploie en ce moment est de l'encre de Chine, mais faite par moi, c'est mon essai. Leur cirage se place sur le soulier et reluit sans qu'il soit besoin de frotter. Du reste, j'ignore si ce cirage est chinois, mais il est fort commode.

« Déjà nous avons une idée des plus belles routes de la Chine ; autour de Macao nous nous sommes promenés sur une des mieux conditionnées ; c'est un terrain élevé tant soit peu au-dessus des rivières qui sont de vrais marécages, elle n'a pas plus de six pieds, et ne continue pas loin, dit-on, avec de si belles dimensions. Quittez cette belle route et vous vous trouvez sur des sentiers où deux personnes ne peuvent passer, et ils sont, pour plus de commodité, raboteux et pleins de terre, au point que quand nous rencontrions quelqu'un il fallait que l'un ou l'autre sautât hors de la route. Mais je ne veux pas faire de descriptions, nous sommes à Macao avec bien des Européens, d'où je conclus que rien dans l'empire ne doit être aussi beau que les routes de nos environs ; réservons les détails pour les plus remarquables de ce vaste empire, si Dieu permet que je les voie et les parcoure.

« Me voilà casé dans une assez jolie maison bâtie à l'européenne, ayant à ma disposition trois terrasses sur lesquelles se trouvent de petits jardins, et au haut de toutes, il y a un petit bâtiment ne ressemblant pas mal à l'extérieur au beau château de Bergicourt, abstraction faite des ailes ; je pense donc souvent à Bergicourt. C'est là que je travaille assez souvent, j'y dis fréquemment mon bréviaire, on y prend les récréations, en un mot, on y monte souvent, car nous y trouvons un air excellent, moins de chaleur que dans le bas et de belles vues nous récréent aussi. C'est de là que nous avons contemplé l'autre jour un typhon de troisième qualité, qu'a supporté un de nos confrères à bord d'une corvette de l'État. Ils s'en sont bien tirés, il est ici maintenant. C'était bien beau, mais il y a une pensée bien triste, quand on sait que beaucoup sont exposés à la fureur de cette mer et à toute la violence du vent.

« J'ai commencé l'étude du chinois sur un nouveau plan donné par des gens experts ; vous vous imaginez peut-être que je suis là comme un galérien desséchant sur cette maudite langue. Oh ! détrompez-vous, je fais cela bien tranquillement ; je me suis figuré cette étude facile, dès lors c'est un jeu, aucun dégoût, aucun ennui, je le fais en me récréant, pour ainsi dire, ainsi ne me croyez pas dans les travaux terribles, etc. Le chinois est bizarre, singulier, unique, mais avec de bons conseils et de la bonne volonté, tout va bien et cela s'apprend à peu près comme toutes les langues. » Ainsi donc, à première vue, M. Daveluy ne semble pas disposé à trop critiquer la lointaine contrée où la Providence l'a envoyé. Il loue même certains procédés industriels des Chinois, tels que leur système d'impression des livres, leurs reliures, sans prétendre les comparer aux productions de l'art européen. Il est bon toutefois d'observer qu'il n'avait encore, il le dit lui-même, qu'à peine entrevu l'Empire du Milieu. Nous dirons même qu'il n'était encore qu'à la porte de la Chine. En effet, Macao, situé dans la presqu'île de ce nom, à vingt lieues de Canton, appartient aux Portugais, depuis 1580, et ce fut, pendant

longtemps, le seul port de Chine où les Européens pussent aborder ; mais les Portugais en sont les maîtres bien plus de droit que de fait et le mandarin chinois, chargé de la police et de l'administration de ses nationaux, y est beaucoup plus puissant qu'eux. Avant la guerre que les Anglais ont faite à la Chine et avant l'ouverture de plusieurs ports au commerce européen, à la suite du traité de paix, Macao, situé, comme on l'a dit, à peu de distance de l'importante ville de Canton, était un des principaux centres du commerce avec la Chine. La Société des Missions-Étrangères y entretenait un représentant chargé de recevoir les missionnaires et de faciliter leur introduction dans l'intérieur de la Chine. C'était aussi par l'intermédiaire de la procure générale de Macao que les missionnaires envoyaient ou recevaient leur correspondance et que leur parvenaient les ressources pécuniaires dont ils avaient besoin. Aujourd'hui, Macao est bien déchu de la prospérité dont il jouissait encore quelques années après 1840.

Macao fut érigé en évêché par Alexandre VIII, le 10 avril 1690 (2). Cette ville fut jadis la base des missions de Chine. Sa position en faisait la porte du Céleste-Empire. Malheureusement, les prétentions mesquines des Portugais firent un grand mal à ces missions. Jaloux des missionnaires étrangers, ils ne leur épargnèrent aucune vexation, ils allèrent même jusqu'à les dénoncer aux autorités chinoises pour les faire arrêter, et cela au nom du patronage et du protectorat dont le Saint-Siège les avait investis. Aussi, dès que l'Angleterre eut pris possession de l'île de Hong Kong, les procures des missions de Chine furent transportées dans cette ville, en attendant qu'elles pussent être établies en terre ferme.

Quoiqu'il en soit de ces détails historiques, qui ne nous semblent pas sans intérêt pour notre sujet, ces procures étaient encore à Macao en 1844-1845, époque du séjour de M. Daveluy. On vient de lire la description qu'il a faite à sa manière de celle de la Société des Missions-Étrangères.

Comme il l'écrivait à sa mère, au mois de décembre suivant, c'était « une véritable hôtellerie ; aujourd'hui pleine, demain vide, et chaque jour a pour ainsi dire des changements pour le personnel. A mon arrivée, M. Libois, procureur, vivait depuis quelque temps solitaire, comme les anciens solitaires du désert. Mais trois personnes descendent de l'Archimède pour lui tenir compagnie. Depuis ce temps, que de départs et d'arrivées. Deux jours se passent, un confrère arrive et repart après huit ou dix jours. En même temps en arrive un autre, puis après quinze jours, M. Charrier, confesseur de la foi. A peine était-il casé dans la maison qu'une grande barque vient nous amener deux courriers du Tonkin, l'un ancien catéchiste de M. Charrier, l'autre plus jeune. Vous dire leur a joie en apprenant que M. Charrier est dans la maison ne serait pas chose facile, elle était bien réciproque, car dans les missions les catéchistes sont nos plus fidèles compagnons.

« Ainsi notre nombre s'augmente. Mais voilà que vers le mois de novembre cinq ou six chrétiens du Su-tchuen arrivent. Trois sont courriers, les autres pour le collège de Pinang, c'est-à-dire se disposant à étudier le latin, la théologie et à devenir prêtres ou du moins catéchistes. Dès le lendemain, sans que personne ait pu s'y attendre, M. Chauveau, un de nos compagnons de voyage, et dont je ne croyais pas me séparer, est averti de faire ses dispositions ; trente-six heures lui sont données, et il part pour le Yun-nan, au fond de la Chine au sud. Dix jours après, M. Charrier montait sur une barque tonkinoise pour retourner au combat. Aujourd'hui les autres courriers du Su-tchuen partent et on attend-de jour en jour un navire pour conduire à Syncapour un de nos confrères, accompagné des deux élèves pour Pinang. Ainsi de tout cela, il restera en gros et en détail votre serviteur très humble avec les deux personnes de Macao, tout à la grâce de Dieu. Ai-je raison de me dire dans une hôtellerie ? Mais désormais nous allons être dans la solitude et dans le calme. Toutefois nous pourrions tenir concile, puisque trois suffisent. Si vous voulez un échantillon tout neuf d'un départ pour la Chine, je puis vous le donner, c'est le bon M. Chauveau qui nous l'offre : il est bien tranquille à Macao et en trente-six heures il est en route. Il ne sait pas parler chinois,

mais à quoi bon? Il ira sans parler, son courrier ne sait pas d'autre langue, ils en seront quittes pour ne pas s'entendre et pour apprendre le langage des signes. »

Suit l'indication du plan ingénieux imaginé par les Chinois pour introduire en Chine le missionnaire, qu'ils font voyager sous le titre et l'apparence d'un gros commerçant richard, non sans quelques péripéties.

M. Daveluy, installé à la procure de Macao, ignorait absolument quelle serait sa destination future et personne n'en savait rien, les événements seuls pouvant le décider. « Je sais seulement que d'un moment à l'autre je puis partir, comme je puis rester ici encore six mois. » Il en resta encore près de huit. — Un moment, il avait espéré être envoyé aux îles Liéou-Kiou, rejoindre son confrère M. Forcade, dont il raconte avec détails, la curieuse entrée dans ces îles de la mer du Japon ; mais cet espoir s'évanouit bientôt, et il fallut continuer de se résigner à attendre.

Cette attente et cette inaction parurent longues à l'ardent missionnaire. La prière, l'étude, la promenade dans Macao et ses environs se partageaient son temps ; souvent aussi il adressait à ses parents, à ses amis de France, qu'il n'oublia jamais, ces longues lettres, si intéressantes, écrites au courant de la plume, qui étaient pour ceux qui les recevaient l'occasion d'une grande joie, et dans lesquelles nous trouvons aujourd'hui les éléments de sa vie.

« J'étudie la langue chinoise avec un certain plaisir, écrit-il à M. l'abbé Petit ; elle est bizarre, on en rit ; moins difficile qu'on ne se le figure en France. Ma vie dans ce pays est très douce, quand je suis à la maison, je me croirais encore vis à vis de mon bureau à Roye ; si je sors, le tableau change, la figure, la mise, la tournure chinoises ne me rappellent ni les habitants de Roye, ni ceux de la capitale ; mais quoi de plus beau dans ce monde que la variété des ouvrages du Créateur et de ceux des hommes ?

« Aussi, croyez-le bien, nous ne sommes pas malheureux ici ; au contraire, peu de maisons présentent l'aspect d'une communauté aussi gaie, aussi satisfaite, aussi heureuse : c'est parmi nous la franchise, la cordialité, souvent accompagnées de plaisanteries et de tout ce qui peut distraire agréablement. Tous les visiteurs nous trouvent bonne mine, bons vivants, dit-on, et d'une grande gaieté. On ne le comprend pas, mais, pour moi, je ne sais pourquoi on s'attend à nous voir tristes et abattus. C'est ici la maison du bon Dieu, il aime les serviteurs joyeux, *Hilarem datorem diligit*, et puis, je vous l'assure, l'avenir ne nous préoccupe guères.

« Du reste, le bon Dieu y met la main. Ainsi les missionnaires du Tonkin et de la Cochinchine ont une vie bien pénible pour la nature, toujours cachés dans les cabanes, dont les ouvertures sont à la hauteur de quelques pouces du plancher, disons mieux, de la terre ; pour lire il faut s'accroupir ou se coucher, pour écrire même position, pour manger pas d'autre, et Dieu sait leur nourriture : eh bien ! il n'est pas de pays où les missionnaires soient plus gais, plus contents ; c'est toujours bien, très bien ; la main de Dieu les soutient et ils sont heureux. »

Nous parlerons peu des excursions faites par M. Daveluy dans les environs de Macao, soit par mer, dans les îles voisines, par le moyen des barques chinoises dont il a donné la description, soit sur terre, néanmoins sans jamais aller bien loin, à l'intérieur. « D'autres fois, écrit-il après avoir raconté diverses promenades, nous allons visiter le terrain vraiment chinois. Les Portugais, en s'établissant à Macao, étaient restreints au bout de la presqu'île, et les Chinois avaient bâti à peu de distance de la ville une muraille impénétrable à tout européen. Au milieu se trouve une porte, autrefois gardée, et tout étranger voulant la passer était repoussé.

« Depuis la guerre des Anglais on peut impunément franchir cette porte, et petit à petit le Chinois s'accoutume à voir les barbares sur son territoire ; on va même assez loin maintenant, on visite quelques villages et une ville éloignée de deux ou trois lieues ; mais c'est encore rare, de sorte que les pauvres Chinois font de grands yeux en voyant la hardiesse des européens, qui vont partout sans s'inquiéter de rien. Peu à peu les côtes deviendront entièrement libres, mais toujours même défense d'entrer à l'intérieur. Nous eûmes la curiosité, ces jours passés, de visiter un fort de Sa Majesté Chinoise. Nous nous y rendîmes tranquillement, et n'osant pas nous chasser, le mandarin commandant du fort, prit le parti de nous recevoir en amis ; nous examinâmes leurs piteuses défenses, on servit le thé ; nous entrâmes partout dans les chambres du mandarin et examinâmes fort à notre aise ce qui se présentait : pipes, armes ou habits. Tout à fait en amis, tout bien examiné, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes et continuâmes notre promenade jusqu'à un village voisin que nous traversâmes fort tranquillement, sous les yeux des enfants curieux et réunis, et des grandes personnes assez étonnées. Du reste, les Français sont très bien vus en Chine ; on déteste les Anglais qu'il faut supporter, et par politique on nous accueille gracieusement. Un commandant de corvette qui alla se présenter dans tous les ports libres nous a dit y avoir reçu le plus bel accueil, un Français est presque un ami. Je ne sais si cela durera. »

Les détails qu'il peut nous donner, de visu, sur l'Empire du Milieu, en dehors de la ville de Macao, sont du reste peu de chose, en comparaison de ceux qui ont été publiés depuis sur la Chine par d'autres missionnaires ou voyageurs qui l'avaient parcourue en tout sens, nous ne nous y arrêterons donc pas plus longtemps, nous bornant à remarquer que l'impression favorable faite par le peuple chinois sur notre missionnaire, dès son arrivée, ne semble pas s'être modifiée pendant la durée de son séjour à Macao.

M. Daveluy arrivait, d'ailleurs, en Chine, à une époque de transition. Depuis la guerre suivie du traité avec l'Angleterre, les barrières jusqu'alors infranchissables qui séparaient le Chinois de l'Européen s'étaient entr'ouvertes, le traité avec la France, signé à bord de ce fameux Archimède, pendant le séjour de notre missionnaire à Macao, allait encore les ouvrir davantage, en attendant qu'elles disparussent tout à fait. Les lois persécutrices du christianisme subsistaient toujours officiellement, mais on ne les appliquait plus avec autant de rigueur, et M. Daveluy eut le bonheur, avant de quitter la Chine, d'apprendre les premiers et heureux résultats des efforts tentés par M. de Lagrenée, en faveur des chrétiens de la Chine. Son cœur français est vivement ému de voir ces bienfaits procurés par un représentant de la France.

Écoutons l'enthousiasme avec lequel il salue les nouvelles qui font espérer la liberté religieuse en Chine et les heureux résultats qu'il en attend : « Quelle moisson se prépare, les Chinois sont bien disposés, et avec cette permission, tout le monde s'attend à les voir accourir en masse. Il serait donc vrai que le nom de Jésus serait béni publiquement dans cet empire fameux et si peuplé. Oh ! que ce jour serait beau, cette terre, jusqu'alors presque toute livrée à Satan, pourra donc aussi contempler la lumière ; il ne faudra plus aller la chercher au fond des cavernes ou dans des lieux retirés, elle se montrera au grand jour et beaucoup se laisseront entraîner. Quelle que soit l'opinion sur la population de la Chine, il est certain que le chiffre en monte bien haut ; quelle magnifique conquête pour le catholicisme ; et puis il est probable que cette permission ne sera pas sans influence sur les pays voisins de la Chine, les missionnaires y perdront la couronne du martyr, mais ils gagneront des âmes et sans doute le ciel des milliers d'habitants. Aussi avons-nous récité un bien beau Te Deum. Je m'arrête ; les détails viendront peu à peu, et, si je le puis, je vous ferai tout connaître. Selon toute apparence, le nom français déjà populaire et si honoré en Chine, va le devenir bien davantage. La liberté de religion obtenue par un ambassadeur français sera un bien beau titre ; sans contredit, ce serait le plus beau résultat de cette fameuse expédition. »

M. Daveluy apprécie également avec une grande justesse les avantages que peuvent retirer les Européens du commerce avec la Chine et le bien qui peut en résulter pour ce pays ; « mais surtout, dit-il, je voudrais de bons catholiques pour soutenir et aider la religion dans les ports libres. Si on se remuait beaucoup, que de laïques pourraient aussi devenir missionnaires, mais il faut un peu de ferveur. M. de Lagrenée a été missionnaire ; son exemple a été très remarqué et, comme je l'ai dit plus haut, nous pensons devoir à ses efforts la liberté regardée comme très probablement acquise. »

Comme on le pense bien, les nouvelles des missions qui l'environnent le préoccupent beaucoup aussi. Il parle souvent de la Cochinchine, du Tong-king où la persécution est toujours violente ; de la Corée, qui peut enfin respirer tant soit peu. Le bras du bourreau, las de frapper, se repose et Dieu seul sait si c'est pour tout de bon ou seulement pour frapper mieux encore.

« On va profiter de cette petite embellie pour tâcher de faire entrer l'évêque et le missionnaire qui depuis si longtemps sont à la porte. » Il ne se doutait pas alors qu'il serait lui-même le compagnon de Mgr Ferréol, dans son périlleux voyage. A plusieurs reprises, il parle de la Corée, mais s'il lui témoigne un vif intérêt, comme à l'une des missions les plus éprouvées et les plus intéressantes, on ne peut pas dire qu'il paraisse, dans sa correspondance, s'en occuper plus spécialement que des autres. Il désirait cependant vivement y être envoyé, croyons-nous ; mais, d'après une note que nous avons sous les yeux, il aurait dit : Je n'en ai jamais parlé qu'à la sainte Vierge.

Il éprouvait, du reste, une sainte impatience d'arracher des âmes au démon ; son désir d'annoncer Jésus-Christ se lit à chaque instant dans ses lettres. De même, la pensée des idolâtres lui causait un vif sentiment de peine. « Que dire de Macao, écrit-il au Doyen de Roye, où tous les jours je passe au milieu des païens dont personne ne s'occupe. Les Portugais ne le font pas et il est défendu à tout autre de se mêler des affaires du pays portugais. » Aussi, n'avons-nous pas besoin de dire, avec quel zèle il recommande l'œuvre de la Propagation de la Foi et celle du baptême des enfants (ou de la Sainte-Enfance) dont il signale les merveilleux bienfaits.

Chapitre IV

Séjour à Macao (Suite). — Pensées pieuses et souvenirs du pays. - Macao, son climat et ses usages. — Mgr Rameaux. - Prochain départ pour la Corée. (1844-1845)

Les pensées pieuses reviennent naturellement à chaque ligne dans les lettres du pieux missionnaire et, surtout à l'époque des grandes fêtes, son cœur aime à se reporter vers sa patrie. Le jour de la Toussaint 1844, il écrit à ses parents : « Je me transporte en esprit près de vous pour participer à toute la pompe de cette belle cérémonie, car ici peu de chose pour les Portugais, et pour moi rien, ou du moins rien d'extérieur. Que nos fêtes religieuses sont belles en France, nos grandes fêtes surtout, tout saisit l'esprit, l'entraîne et le captive, comme malgré lui. Qui ne participerait pas à la solennité de la Toussaint, par exemple, dans une famille chrétienne ? Ce matin, pour m'émouvoir un peu et faire mon oraison avec une certaine solennité, j'ai repassé tout ce qui a lieu dans ces jours de fête et la réflexion m'a prouvé que rien n'approche de la fête catholique, surtout dans les pays heureux où tout se fait grandement. » Et il décrit alors, en termes aussi émus que touchants, ce beau jour, les joies qu'il inspire à l'âme chrétienne.

« Ici, ajoute-t-il mélancoliquement, le dimanche et le lundi c'est tout un. On tâche de les consacrer tous au bon Dieu, mais à l'extérieur rien de plus ; ce matin nous causions des belles cérémonies de nos anciennes paroisses ; ces seuls souvenirs nous rendirent heureux, et nous essayâmes de faire entendre, nous aussi, sur la terre étrangère et infidèle, ce chant admirable, je dirai presque inimitable, de la messe solennelle de Dumont. Quelle grandeur dans ces Kyrie, etc. Voilà pour moi et pour beaucoup le nec plus ultra de la musique religieuse. Je ne sais où il a été composé, mais c'est sans doute dans un transport religieux et toujours il me paraît plus beau. Laissons quoiqu'à regret ces chants de la belle patrie, l'Église nous donne aujourd'hui un avant-goût d'une autre, plus belle encore, où les chants seront sans égal et les réunions sans séparation ; qu'il est doux pour l'exilé de reporter ses pensées vers ce lieu de délices ! Si nous, Français, passons des moments si délicieux au souvenir de notre chère France, quel ne doit pas être le bonheur du chrétien entrevoyant les félicités de la patrie des saints ! »

Le 28 mars (vendredi d'après Pâques) 1845, il écrit encore : « Dans ce temps de réjouissance, je veux chanter avec vous mon Alleluia, et je devrais bien le faire aujourd'hui sur tous les tons, pour compenser ce que je n'ai pu exécuter le saint jour de Pâques. Pour moi, il s'est borné à quelques psaumes et cantiques entonnés dans ma chambre ou dans le jardin et répétés par les voûtes ou échos des murailles.

« C'est peu de chose, mais toutefois c'est assez pour s'unir à tous les chrétiens et réjouir le cœur. Les cérémonies de la Semaine-Sainte et de Pâques, se font à Macao assez en grand et d'une manière qui prouve l'existence d'une foi vive chez les Portugais, la troupe et la musique assistaient à chaque procession ; les Tombeaux étaient beaucoup visités ; en un mot la grande semaine ne passe pas inaperçue, elle est toute consacrée aux mystères de notre Rédemption.

« Pour tout exercice extérieur, j'ai fait mes visites aux Tombeaux, et puis le reste était pratiqué dans ma chambre. Quoi qu'il en soit, Alleluia, Alleluia, on ne peut rien dire de mieux après le carême et au milieu des fêtes de Pâques. »

L'inaction cependant lui pesait beaucoup et il demandait à ses frères et sœurs de prier pour que Dieu l'envoie annoncer son nom, « car, ici, dit-il, je végète, je suis comme une bûche et vous savez que j'aime mieux remuer que rester à bailler. Je fais ce que je puis pour me préparer, je balbutie quelques phrases de chinois, je répare les ruines de mon corps qui n'est pourtant pas délabré, mais bien plutôt en fort bon état, en faisant manœuvrer les

bâtonnets à la chinoise, et avalant fièrement mon riz. J'ai presque laissé de côté le pain, un jour peut-être je n'en saurai plus le goût. Mais le principal manque, c'est le soin de l'âme, et sous ce rapport, je suis bien loin d'être ce que doit être le prêtre ; ne cessez donc de prier. Ah ! si vous saviez comme je prie souvent pour votre bonne conduite et sanctification, pour tous sans exception, vous feriez de même pour moi et pour vous y exciter, rappelez-vous que l'homme est toujours homme, c'est-à-dire, faible et pécheur, même au bout du monde (Janvier 1845). »

Cependant cette inaction et cette incertitude qui portaient à la tristesse n'avaient pas altéré son heureuse gaieté, on en jugera par ce dernier extrait d'une lettre à ses frères et sœurs, en date du mois de mai 1845 : « Ah ! une lettre de l'abbé ? Oui, une belle assurément. Déjà j'entends le ramage, on veut savoir pour qui, chacun approche et regarde, on voudrait tout lire d'un coup. - Mais, pas si pressée Mlle C., un peu de sang-froid M. I.

« Qui la lira ? Je l'adresse à tous, à condition qu'on ne se battra pas pour la lire. Est-on content à Amiens, et comment ne le serait-on pas ?

« Vous êtes, vous autres, au plus beau mois de l'année ; tout renaît et revit. Tout est riant, et la bonne Marie que vous fêtez chaque jour vous distribue force étrennes, sans épargner les bonbons pour les petits choux. Tant mieux a pour vous, mais à Macao le mois de mai n'est pas si beau. La nature est bien loin de se mettre sur son trente-et-un, elle a, je crois, vendu tous ses ornements de toilette et n'a pas gardé grand'chose. Voulez-vous avoir une idée du climat de Macao ? Je parle par expérience.

« Depuis septembre jusqu'à la fin de l'année, temps magnifique, véritable printemps de ces pays, quelquefois un peu trop de chaleur, et quelquefois aussi un peu de vent très froid.

« Janvier, février, alternative de vent du nord et de beau temps, souvent temps couvert.

« Mars, avril, temps couvert, humidité, tout est dans l'eau, beaucoup de pluie. Mai, juin, juillet, d'après les habitants, ce sont des brouillards, pluies, interrompus par des chaleurs très fortes. Août conserve ces chaleurs et ramène le beau temps. Voilà notre année, autant que pourrait le déterminer un bon Matthieu Laensberg. Ici jamais de glace et de neige.

« Le froid ne provient que des vents du nord, souvent fort piquants. Il se fait du reste sentir assez rarement. A partir de novembre jusqu'en avril, il paraît de temps en temps pour quelques jours, puis fait ses adieux et disparaît. La plupart des arbres ne perdent pas leur verdure, elle se renouvelle sans cesse. D'autres u suivent la coutume des arbres de France et se dépouillent de leurs feuilles.

« Le printemps ici n'a rien d'agréable, la verdure ne réjouit pas le cœur comme en France, on ne la voit pas renaître. Oh ! quel pays vaudrait la belle France. Cependant tout n'est pas monotone. Les Chinois, fort enclins au vol, essaient fréquemment d'escamoter ce qu'ils rencontrent : on apprend journellement qu'un tel a eu le parapluie enlevé, la canne de celui-ci a disparu, le mouchoir de celui-là ne se retrouve plus. Quand l'occasion est bonne, ils prennent bien aussi les piastres, montres, etc.

« Voilà bien un amusement. Si on sort, il faut être un peu sur ses gardes. Un brave homme, au coin d'une rue, saisit canne ou parapluie et disparaît au milieu des passants ; s'il a agi adroitement, tous les braves Chinois l'applaudissent, bien loin de l'arrêter. Mais, si le coup manque, il est hué, vous pouvez le battre et le conduire aux satellites, personne ne le défendra. En mer, ils attaquent, quoique rarement, les petits navires et, bien entendu, ce n'est pas pour des prunes ; mais si on ne se défend pas, ils vous laissent la vie sauve, et, quelquefois, de quoi regagner la ville, c'est bien honnête !

« Un jour, on annonça mille voleurs devant faire incursion à Macao pendant la nuit. Souvent, ils se font ainsi annoncer et viennent à heure fixe. Toute la garnison fut sous les armes. Les forteresses bien armées, rien ne parut. Malgré cela, on est tranquille, mais il faut être sur ses gardes.

« A la nouvelle année chinoise, qui cette année tomba le vendredi après les Cendres, il y a eu partout un vacarme épouvantable. Quand la lune paraît, il y a illumination sur les barques, on tire des pétards par milliers, par centaines de mille, — je n'exagère pas, — puis on frappe le tam-tam; en un mot, on fait à la lettre le plus de tapage possible, heureux qui peut dormir. Dans ce jour et les suivants, le Chinois ne travaille pas ; boire, manger, fumer, tirer les pétards et battre la musique voilà toute son occupation ; véritable tintamarre d'enfer. Depuis deux mois que tout est passé, à peine nos oreilles sont-elles rétablies. Les dieux ne sont pas oubliés non plus, alors tout est bien.

« Souvent nous rencontrons ces pauvres gens faisant brûler un petit bâtonnet devant une pierre ou une pagode, le tout bien dévotement et sans aucun respect humain ; nous rions, mais cela ne les trouble pas ; que ne pouvons-nous les détromper ! On voit aussi les femmes tirer les sorts. Cela se pratique souvent devant les petits autels bâtis dans la campagne, ou même près des maisons. La bonne vieille (ou jeune) se met à genoux, prend deux petits morceaux de bois et les jette par terre. Le sort bon ou mauvais dépend de leur position respective, et il va sans dire que c'est de grande importance. On dit que pendant la récitation de la formule voulue, on peut les jeter plusieurs fois, et il suffit de les rencontrer bons une seule fois ; dès lors, il y a pour les pauvres gens plus de chances de bonheur.

« Pour les enterrements, il y a toujours de grandes cérémonies ; je ne les ai pas vus en détail. Mais il paraît bien que les superstitions en sont ridicules. On sert à boire et à manger pour les morts ; je ne sais qui en profite.

« Voulez-vous une idée de notre batterie de cuisine ? Quelques marmites et autres vases, voilà tout, pas de fourneaux pour les Chinois; ils prennent souvent de vieux pots cassés, à la lettre, mettent le feu dedans, on pose la marmite et le fricot se fait. Ainsi font-ils chez nous habituellement, et ailleurs les choses ne se passent guères différemment ; avec cela, ils vous feront un grand dîner, si on veut. Dernièrement, on répara la cuisine, il fallut s'installer dans la cour, ce fut bientôt fait. On posa les vieux pots contre une muraille et pendant deux jours la ratatouille n'en était pas plus mauvaise.

« Et les incendies ? Il y en eut trois à Macao depuis mon arrivée. Ils s'annoncent par un certain nombre de coups de canon, tirés le plus souvent quand la moitié de la maison a disparu. Les nègres seuls (c'est-à-dire certains manouvriers du gouvernement) y portent secours. La troupe est sous les armes pour maintenir l'ordre. Les Chinois accourent pour voir et surtout pour voler ; si l'incendie est considérable et qu'il y ait espoir d'arriver à temps, les voleurs des îles voisines accourent aussi.

« Chacun se tient chez soi pour garder sa maison.

« Si c'est le jour, quelques Portugais se réunissent aussi sur les lieux pour voir si la maison brûle bien, on cause et chacun en dit son avis.

« Le bois étant ici sec et résineux, les travailleurs se bornent généralement à empêcher l'incendie de gagner ; en deux heures, il ne reste que les quatre murs de la maison. Si on a pu garantir les maisons voisines, tout est fini, chacun s'en va chez soi sans être bien fatigué, puisqu'on n'a rien fait. On ne s'aide pas comme en France ; il y a dans la ville une ou plusieurs pompes aussi lourdes que des voitures de roulage, elles arrivent quand tout est fini ; il faut tant de formalités pour les faire sortir de leur prison ! Et puis, une fois arrivées, elles servent encore assez peu. Il paraît qu'autrefois on a voulu exciter et faire travailler les Européens ; ce fut à peu près peine perdue ; aujourd'hui ce n'est plus l'usage, et même on refuse quelquefois ; aussi on conseille de rester chez soi, et chacun le pratique assez bien.

« Voilà donc cette fameuse ville de Macao bien connue de vous ; par là, vous pourrez savoir comment je suis, surtout si j'ajoute le portrait de mon individu, portant une chevelure à la Louis XIV, remarquée de tous les passants.

« Ce n'est pas, du reste, ma faute, car elle coûte d'une part une grande abondance de sueur, et de l'autre j'ai bien de la peine à la tenir passable, — il faudrait pour de pareilles

forêts inventer de nouveaux instruments. — Mais quel remède ? Il faut, avant tout, savoir où je dois aller. Et puis peut-être alors sera-t-il permis de passer la faux sur une partie. Patience, cela viendra. En attendant, je racle, et je me fatigue à racle le tout, j'ose l'espérer, pour la gloire de Dieu. »

M. Daveluy, comme tous ses confrères, entretenait les meilleures relations avec les missionnaires des autres congrégations ayant également leur procure à Macao. C'est ainsi qu'il eut le bonheur de voir, chez les Lazaristes, Mgr Rameaux, évêque de Myre, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si. Ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, avait été supérieur du collège de Roye, alors confié aux prêtres de la mission et avait gardé le meilleur souvenir de la petite ville picarde. Des circonstances imprévues l'amènèrent à Macao vers la fin de juin. Il ne se doutait guères que Dieu y avait marqué le terme de sa course. M. Daveluy avait souvent parlé de ce saint évêque avec M. l'abbé Petit, et ce lui fut une grande joie de pouvoir faire sa connaissance. Il en reçut le meilleur accueil.

« A peine connut-il mon diocèse et la ville où j'avais exercé le saint ministère, écrit M. Daveluy au doyen de Roye, qu'il m'en parlait continuellement. Se trouvait-il seul avec moi, il me disait : « Causons encore un peu de notre ville de Roye ! » Et je n'ai pas besoin de dire qu'elle tenait la première place dans nos conversations. Votre cœur le devine, comme le nôtre dictait ses souvenirs. Tous les confrères, toutes les familles où Monseigneur était aimé, vénéré, étaient passés en revue, et ainsi s'écoulaient des moments bien doux. Monseigneur apprit avec bien du plaisir les améliorations apportées sous tous les rapports. Il chérissait l'Archiconfrérie et voulait l'établir dans son vaste diocèse. Tout cela avait établi entre Monseigneur et moi des relations très familières, Sa Grandeur avait tant de bonté et d'indulgence ! faut-il maintenant que je voie la fin de ces relations si douces. Les desseins de Dieu sont impénétrables. Après trois semaines de séjour à Macao, nous avons dû rendre à ce bon évêque les derniers devoirs. Il est mort subitement, très probablement d'une attaque d'apoplexie, et cette perte fut vivement sentie de tous ceux qui l'avaient connu. Pour ses confrères de Macao, ce fut un coup de foudre. Je fus deux jours avec eux pour les consoler, les aider et rendre à Monseigneur les devoirs ordinaires. Ce fut pour moi une consolation ; nous-mêmes l'ensevelîmes, l'habillâmes et le gardâmes jusqu'au moment de l'enterrement, qui se fait ici avec beaucoup de pompe. »

Au moment où la mort de Mgr Rameaux vint ainsi douloureusement impressionner le cœur si sensible de M. Daveluy, il était depuis quelques jours sous le poids de bien graves préoccupations causées par l'arrivée inopinée, à Macao, de Mgr Ferréol, vicaire apostolique de Corée. En effet, la longue inaction à laquelle notre missionnaire semblait encore condamné pour un temps indéterminé allait cesser. Il n'avait pas perdu à attendre, et la portion la plus précieuse à ses yeux de la vigne du Seigneur, parce qu'elle était la plus difficile et la plus périlleuse à cultiver, allait lui être confiée. C'est dans une lettre adressée à sa sœur, Mme Daveluy, religieuse du Sacré-Cœur à Autun, le 12 juillet, qu'il en donne la première nouvelle. Après avoir rappelé, dans un parfait esprit de soumission à la volonté de Dieu, qu'il est inoccupé depuis déjà dix mois et qu'il y a près de deux ans qu'il a cessé tout ministère actif, il ajoute : « Et la pauvre Corée ! Vous savez combien nous en avons parlé ! Elle est toujours sans prêtre ! Nous avons espéré que le vicaire apostolique pourrait entrer cette année avec deux prêtres du pays, il alla jusqu'à l'entrée, mais il lui fut impossible de passer outre. Les deux jeunes Coréens n'ont pas encore été ordonnés prêtres, ils sont diacres ; l'un d'eux seul a pu entrer, pauvre peuple ! Les courriers signalent chaque fois quelques nouvelles arrestations suivies de supplices et quelquefois de la mort ; toutefois ils disent que le nombre des catéchumènes augmente beaucoup et que les païens s'informent en foule de la

religion, le sang des martyrs germe donc aussi dans ce pays. Le jeune diacre Coréen entré il y a six mois est un jeune homme hardi, entreprenant et rempli de zèle (André Kim, dont nous reparlerons plus loin. Ordonné prêtre à Chang-Haï le 17 août 1845, il fut arrêté l'année suivante et souffrit glorieusement le martyre le 16 septembre 1846. Il a été déclaré Vénérable, le 24 septembre 1857, par S. S. Pie IX.). Il vient de faire un coup des plus hardis. Il se procure une barque coréenne (c'est dire que cette barque n'est pas un fameux navire), puis sans guide, sans instruments, il s'embarque avec quelques matelots chrétiens pour se livrer à la Providence et essayer de traverser 150 lieues de mer, pour venir toucher à un port de Chine. Tout était à craindre, la mer, les voleurs et surtout les Chinois, car en arrivant en Chine les Coréens doivent être conduits à Péking et on les ramène dans leur pays. Eh bien ! la tempête les a éprouvés, il a fallu couper les mâts, mais tous les hommes se sont sauvés, et après mille dangers ils sont arrivés à Chang-Haï, port de Chine ouvert aux Européens, et se sont mis sous la protection anglaise. Nous n'avons pas de détails sur le voyage ; le vicaire apostolique de Corée, venu à Macao pour ses affaires, va repartir et monter cette barque pour entrer dans sa mission. Et que diriez-vous si votre frère allait l'accompagner ? Qu'en pensez-vous ?

« Or, c'est possible, peut-être probable, j'allais dire décidé ; mais ne parlons pas trop vite.

« J'espère, et peut-être écrirai-je sous peu de jours à nos bons parents pour leur annoncer cette heureuse nouvelle ; attendons quelques jours ; mais, dites-moi, ne serais-je pas trop heureux ! En Corée ! Oui, vous avez tous si bien prié- que la chose ne me paraît pas impossible ; mais, au fait, je rougirais de tant d'honneur. Si jamais vous apprenez cela, vous remercerez le bon Dieu. ; entendu, n'est-ce pas ? Mais aussi vous n'aurez pas de nouvelles tous les jours ; à cela je me dis que le sacrifice est fait depuis longtemps, et que nous nous sommes bien promis de causer dans le Paradis tout à notre aise, or je n'ai pas renoncé à ce projet, et j'espère toujours y avoir, selon l'expression du P. Charrier, un petit pied carré ; ainsi accordé, si je vais en Corée, à la grâce de Dieu, on écrira quand on pourra ; mais nous serons tous contents, et puis, compensation au Paradis, auquel je ne renonce pas pour cela. »

Cette fois, ce n'était pas un vain espoir. Huit jours ne se sont pas écoulés que le missionnaire peut apprendre la grande nouvelle à ses bienaimés parents :

« Hong-Kong, 20 juillet 1845.

« Qui a Jésus a tout !

« Mes chers parents, Cette fois, comme toujours, les départs sont précipités, je me trouve en ce moment à HongKong, ayant quitté Macao il y a deux jours, et probablement pour ne plus jamais le revoir.

« Une lettre reçue le jeudi matin (17 juillet), annonçait un navire pour ces jours-ci, le soir même j'étais en route avec mon bagage en la compagnie de Mgr Ferréol, vicaire apostolique de Corée. J'avais cru pendant longtemps devoir être envoyé à Liéou-Kiéou, îles dépendante tes de ce vicariat apostolique ; mais Dieu ne l'a pas permis. Aujourd'hui j'attends le départ d'un navire où nos places sont retenues pour ChangHaï. C'est, vous le savez, le port libre le plus élevé de la Chine, il se trouve non loin des îles Chusan. Là, toujours sous les ordres de Monseigneur, je dois essayer de pénétrer avec lui en Corée, dans ce pauvre pays, privé depuis si longtemps de ses pasteurs. Il est inutile de vous dire quel sentiment m'anime ; personne d'entre vous, j'en suis sûr, ne doute de mon bonheur : je n'osais espérer cette mission si belle, si consolante et qui donne des espérances si belles. Je ne crains qu'une chose, c'est que les circonstances ne mettent obstacle à notre entrée, mais pour cela encore, je compte sur le secours de vos prières et spécialement sur celles de tous les associés à la Propagation.

« Je voudrais être certain d'entrer, mon bonheur serait à son comble ; si à cette nouvelle votre cœur se serre tant soit peu, si ce nom a un retentissement qui fait frémir la nature, la foi et la piété devront bien compenser ces craintes.

« Notre bon Maître nous l'a dit : Un seul cheveu de notre tête ne saurait tomber sans sa permission. Dans ce pays pauvre et aride, nous nous rappellerons toujours que le lys a un vêtement plus beau que celui des rois, et que la nourriture ne manque pas aux oiseaux du ciel.

« Ne sommes-nous pas plus que cela aux yeux de Dieu, a dit Jésus ; et si, par hasard, nous n'avons pas toujours où reposer la tête, assurément la vue de celui qui, pour nous, fut le premier dans cette extrémité, compensera bien nos souffrances. Priez donc pour nos pauvres chrétiens. Pour moi, je suis heureux et plus heureux que jamais. Partagez mon bonheur, et remercions encore le bon Dieu de ses bontés pour moi. Désormais inutile d'attendre des nouvelles tous les mois, mais j'en donnerai toutes les fois qu'il me sera possible. Je le ferai d'abord de Shang- Haï, où je vous donnerai tous les détails qu'il me sera possible d'avoir.

« Pour vous, mes chers parents, il me semble que ne pouvant recevoir vos lettres que très rarement, il suffira de m'écrire quatre fois l'an : inutile de payer plus de ports tout à fait en pure perte : si par la suite les voies s'ouvrent, comme la chose n'est pas probable avant longtemps, nous verrons à prendre d'autres arrangements pour en profiter.

« Je dis de même des objets de religion, je ne puis vous faire de demande maintenant, il est si difficile de rien entrer dans ce pays. Si quelqu'un veut faire quelque offrande en argent, cela nous sera très utile, dans un pays où les chrétiens sont si pauvres et ruinés par la persécution, et où tant de frais sont nécessaires pour communiquer avec l'extérieur. Plus tard, nous verrons pour d'autres objets.

« Je doute fort pouvoir écrire par la suite à toutes les personnes à qui j'ai adressé quelques lignes depuis mon départ ; veuillez leur faire agréer mes excuses à l'occasion, mais qui sait les circonstances où je vais me trouver ? Il pourra se faire aussi que j'écrive à quelques amis, sans qu'il y ait de lettre pour d'autres parents assez proches. Veuillez bien faire comprendre à ceux qui pourraient le trouver mauvais, que c'est pour moi le seul moyen d'avoir des nouvelles de ceux qui me sont chers, tandis que j'en aurai toujours par vous de toute la famille. J'ai reçu vos lettres de mars et celle de papa du 3 avril, m'annonçant l'entrée au ciel de notre cher petit Marie ; il ne manquera plus au rendez-vous. Je ne puis le pleurer, ce cher enfant, son affaire est assurée, sa carrière si courte lui a acquis le but. Tâchons tous de le rejoindre par la voie qu'il plaira à Dieu de nous indiquer.

« M. de Ferrière n'arrivant pas, je pars sans les lettres qu'il a pour moi. Elles viendront plus tard en Corée me faire passer de bien doux moments. Je regrette bien de ne pas trouver de navire pour les petits envois qu'on m'avait demandés ; j'avais déjà fait choix d'une vingtaine d'objets à l'usage des Chinois, heureusement je n'ai rien acheté, car, quand on ne peut pas parler au capitaine, impossible de rien confier, et puis, ne sachant par quel port doivent passer les objets, on ne peut avertir personne pour les recevoir. Je suis parti quinze jours trop tôt, on attend les navires d'Europe de jour en jour, du reste, personne ne m'en voudra pour cela, j'avais déjà tout choisi. Adieu donc, soyez tranquilles sur mon compte, ce que le bon Dieu garde est bien gardé. N'attendez pas de lettre trop tôt, car le vent est contraire, et par suite les navires ne peuvent aller vite. Adieu à tous, priez pour moi, tout ira bien.

« Votre fils bien dévoué, A. Daveluy, Miss. Apost. »

Le temps du repos était à jamais fini en ce monde pour Antoine Daveluy. Il allait pénétrer dans ce sépulcre vivant qui s'appelait la Corée, cette terre des martyrs, à l'entrée de laquelle l'homme pouvait croire lire l'effrayante inscription de l'enfer de Dante, n'était à ses yeux de prêtre et d'apôtre qu'un séjour béni, rempli d'immortelles espérances. Mais, avant de le suivre sur cette terre lointaine et inhospitalière, qui sera le théâtre de ses exploits

évangéliques et de son glorieux combat, il est nécessaire de dire au moins quelques mots sur ce pays encore si peu connu, et de résumer le plus brièvement possible l'origine et l'histoire de l'Église catholique en Corée, qui ne sont l'une et l'autre, comme l'a si bien dit l'historien de Mgr Berneux, qu'un long mais glorieux martyrologe.

Chapitre V.

La Corée. Topographie. — Histoire.

La Corée (en chinois : Tsio-sien, la sérénité du matin), est le seul pays du globe qui, jusqu'à notre époque, soit demeuré séparé du reste du monde par une infranchissable barrière. Aucun étranger n'en peut dépasser les frontières sans être mis à mort, et, sauf les missionnaires français, qui, bravant le risque d'une double sentence capitale, y ont pénétré, y ont vécu et presque tous y ont versé leur sang, nul Européen n'a mis le pied sur le sol coréen.

Ces barrières commencent à s'ébranler ; peut-être sont-elles, en partie, abaissées au moment où nous écrivons ; nous ne le savons pas encore ; mais, en fait, la Corée n'est présentement connue que par les renseignements dus aux missionnaires ; c'est à l'aide de ces documents, conservés aux archives de la Société des Missions-Étrangères et provenant pour la plus grande partie de Mgr Daveluy, que M. Dallet a publié, en 1874, *l'Histoire de l'Église de Corée*, précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, les mœurs et coutumes coréennes. Les renseignements sommaires qui vont suivre sont presque tous extraits de ce remarquable ouvrage.

Nous nous bornons d'ailleurs à des notions générales, réservant à Mgr Daveluy de nous faire lui-même mieux connaître, par sa correspondance, le pays étrange et barbarement civilisé où il a passé vingt et un ans de sa vie.

§ I. Topographie.

Le royaume de Corée, vassal et tributaire de l'empire chinois, situé au nord-est de l'Asie, se compose, dit M. Dallet, d'une presqu'île de forme oblongue, et d'un nombre d'îles très considérable, surtout le long de la côte ouest. L'ensemble est compris entre 33° 15' et 42° 25' de latitude nord; 122° 15' et 128° 30' de longitude est de Paris. Les habitants de la presqu'île lui assignent une longueur approximative de 3,000 lys (Le ly est de 360 pas géométriques, — 567 mètres. Dix lys équivalent à la lieue marine ou géographique de vingt au degré.), environ 300 lieues, et une largeur de 1,300 lys, ou 130 lieues; mais ces chiffres sont évidemment exagérés. La Corée est bornée au nord par la chaîne des montagnes Chan-yan-alin, que domine le Paik-tou-san (montagne à la tête blanche), et par les deux grands fleuves qui prennent leur source dans le flanc opposé de cette chaîne. Le Ya-lou-kiang (en coréen Am-nokang, fleuve du canard vert) coule vers l'ouest et se jette dans la mer Jaune ; il forme la frontière naturelle entre la Corée et les pays chinois du Léao-tong et de la Mandchourie. Le Mi-kiang (en coréen Touman-kang) qui va se jeter à l'est dans la mer du Japon, sépare la Corée de la Mandchourie et des nouveaux territoires russes, cédés par la Chine en novembre 1860. — Les autres limites sont : à l'ouest et au sud-ouest, la mer Jaune ; à l'est, la mer du Japon ; et au sud-est, le détroit de Corée, d'une largeur moyenne de vingt-cinq lieues, qui sépare la presqu'île coréenne des îles Japonaises.

Bien que le nord de la Corée soit à la même latitude que le midi de l'Italie, le climat de ce pays n'est point ce que l'on nomme un climat tempéré. Comme dans tous les pays de l'Extrême-Orient, dit M. Dallet, il y fait beaucoup plus froid en hiver, et beaucoup plus chaud en été, que dans les contrées européennes correspondantes. Dans le nord, le Tou-man-kang est gelé pendant six mois de l'année, et le sud de la presqu'île, quoique sous la même latitude que Malte ou la Sicile, reste longtemps couvert de neiges épaisses. Par 35° de latitude, les missionnaires n'ont pas vu descendre le thermomètre au-dessous de — 15° centigrades, mais par 37° 30' ou 38°, ils ont trouvé souvent — 25°. Le printemps et l'automne sont généralement fort beaux. L'été, au contraire, est l'époque des pluies torrentielles qui souvent interceptent, pendant plusieurs jours, toute communication.

La Corée est un pays de montagnes. Une grande chaîne, partant des Chan-yan-alin dans la Mandchourie, se dirige du nord au sud, en suivant le rivage de l'est, dont elle

détermine le contour, et les ramifications de cette chaîne couvrent le pays presque tout entier. Ces diverses branches de montagnes laissent entr'elles de nombreuses vallées utilisées pour la culture, mais nulle part, paraît-il, on ne rencontre de plaines semblables à nos grandes plaines de France. De vastes forêts occupent une grande superficie de terrain. Les bois de construction de différentes espèces y abondent, les pins et les sapins surtout. Les plus belles se trouvent dans les provinces septentrionales.

Comme on le verra plus loin, la population de la Corée est évaluée approximativement à dix millions d'habitants. Le royaume est divisé en huit provinces. Sa ville capitale se nomme Haniang. Ce nom toutefois n'est guères en usage et on l'appelle communément Séoul (ou Sye-oul), qui signifie : la grande ville, la capitale.

(1) Avant d'aller plus loin, nous voulons prévenir une observation : les noms coréens sont généralement orthographiés d'une manière différente dans la note de Mgr Ridet, dans le livre de M. Dallet et parfois aussi dans les lettres des missionnaires. Cela tient à la difficulté de rendre en français la prononciation coréenne. Certaines lettres coréennes n'ont pas d'équivalent dans notre alphabet et, en Corée comme ailleurs, la prononciation variant suivant les provinces, chacun a reproduit comme il a pu les sons tels qu'il les entendait. L'orthographe de Mgr Ridet est, croyons-nous, celle qui a été définitivement adoptée, mais comme elle est postérieure à la publication de l'ouvrage de M. Dallet, nous avons dû nous borner à reproduire exactement les noms tels que les donnent l'Histoire de l'Église de Corée ou les auteurs que nous citons

II. Histoire.

Les Coréens sont d'origine tartare. Les premiers missionnaires et voyageurs en Chine croyaient que la langue coréenne n'était qu'un patois de la langue chinoise ; ils en concluaient l'identité d'origine des deux peuples, mais on sait aujourd'hui, d'une manière certaine, que les deux langues et les deux peuples diffèrent. L'histoire de ce pays est entourée de grandes obscurités : elle se trouve très nettement résumée dans une note de Mgr Ridet, vicaire apostolique de Corée, successeur immédiat de Mgr Daveluy. Cette note a été insérée dans le numéro du 12 janvier 1882 de la revue géographique L'Exploration. Nous en citerons de nombreux extraits.

« Il a été une époque, dit ce prélat, où la Corée étendait ses limites au-delà du pays des Mandchoux proprement dits, et ne faisait des deux états qu'un seul royaume, habité par le même peuple. On trouve encore dans la Mandchourie certaines familles dont la généalogie, religieusement conservée, atteste une origine coréenne ; on y rencontre aussi des tombeaux renfermant des armes, des monnaies, des vases et des livres coréens. La langue mandchoue a beaucoup d'affinité avec la langue coréenne. De tels faits mettent hors de doute l'opinion qui attribue aux deux peuples une souche commune, la race tartare, dont ils forment deux rameaux.

« Quoique différents des Chinois, les Coréens, dès les temps les plus reculés, ont subi l'influence du Céleste-Empire. Les traditions de l'une et l'autre nation s'accordent pour regarder Keui-tja comme le fondateur ou le législateur de la Corée.

Le prince avait été condamné à l'exil pour s'être permis d'adresser de sages représentations à l'empereur Syang-tjyou, le Néron de la Chine. Cependant le tyran disparut, laissant le trône à Tjyou-mou-oang, son adversaire, fondateur d'une nouvelle dynastie. Rappelé de l'exil par Tjyoumou-oang, et ralliant autour de sa personne les débris des troupes qui avaient servi la dynastie des Syang ou Eun, Keui-tja se rendit en Corée vers l'an 1122 avant J.-C. Il en fut reconnu roi, et établit sa capitale à Hepyeng-yang (nord-ouest de la Corée actuelle, dans la province de Hpyengan). Les Coréens étaient encore un peuple sauvage. Keui-tja les civilisa, leur enseignant les rites et la musique. Sa dynastie dura environ mille

ans. Seulement, comme tous les lointains des âges incultes, dépourvus de monuments historiques, cette période est enveloppée de ténèbres.

« On ne connaît, dit le P. Dallet, absolument rien de l'histoire de Corée avant le premier siècle de l'ère chrétienne. Alors seulement on trouve les traces de trois états distincts, qui se partagent la péninsule : au nord et au nord-est le royaume de Ko-rye, à l'ouest celui de Paik-tjyei, au sud-est celui de Sin-la. Un chaos de guerres civiles interminables entre ces états rivaux, des querelles sans cesse renaissantes entre le royaume de Ko-rye et la Chine d'une part, entre le royaume de Sin-la et le Japon, d'autre part, voilà l'histoire de Corée pendant plus de dix siècles. Ce qui semble évident, c'est que vers la fin de cette période le royaume de Sin-la eut une prépondérance marquée sur les deux autres. En effet, les histoires de Corée donnent le nom de Sin-la à la dynastie qui précéda celle de Ko-rye.

Une autre preuve de cette supériorité, c'est que l'ouest et le nord paraissent avoir presque toujours été, de gré ou de force, sous la suzeraineté de la Chine, tandis que le Sud ou royaume de Sin-la soutint, pendant des siècles, la guerre contre le Japon, avec des alternatives de succès et de revers. Les annales japonaises mentionnent une cinquantaine de traités successifs entre les deux peuples. »

Quoiqu'il en soit, vers la fin du xie siècle de l'ère chrétienne, Oang-ken, c'est-à-dire Oang le fondateur, réunit en un seul les trois royaumes de Ko-kou-rye (Ko-rye), Paik-tjyei et Sin-la. A cette époque commence la dynastie des Ko-rye, désignation appliquée dès lors à la nouvelle monarchie, d'où est venu le nom de Corée, sous lequel le royaume actuel est encore connu des Européens. Elle établit son siège à Syon (dans la province de Kyeng-keui), où elle régna plus de trois cents ans, se soumit à la suzeraineté des empereurs mongols (Ouen), maîtres de la Chine, en reconnaissance des services reçus ; protégea le bouddhisme, introduit en Corée au IVe siècle, et en fit la religion officielle. » Cette dynastie fut supplantée par la dynastie des Ni, actuellement régnante, dont Mgr Ridet donne la liste complète ; nous en citerons seulement quelques dates et quelques faits.

Le fondateur de la dynastie, Htai-tjo, fils de Hoan-tjo, régna sept ans (de 1391 à 1398). Avec l'appui des Myeng, qui menaient de détrôner les Mongols, il s'empara de tout le royaume en l'année Im-sin (1392) ; transporta la capitale de Syong-to à Han-yang (Sye-oul) ; partagea le pays en huit provinces, division maintenue jusqu'à nos jours, organisa le système de gouvernement qui est encore en vigueur, construisit le mur d'enceinte de Sye-oul (Séoul) ; abandonna à elle-même la religion de Bouddha et adopta la doctrine de Confucius, qui devint bientôt religion officielle.

On fait remonter à l'époque de Syeng-tjong, qui régna 25 ans, de 1469 à 1494, l'origine des deux partis politiques désignés sous les noms de Tong-in et Sye-in, suivis quelque temps après des Nam-in et des Pouk-in, dont les divisions ont causé tant de mal à la Corée et qui, après de nombreuses luttes et transformations, ont formé les quatre grands partis entre lesquels se divise encore la noblesse coréenne, qui seule prend part au gouvernement dans ce pays où le peuple n'est absolument rien.

Sous le règne de Tjyoung-tjong (1505-1544), il y eut guerre entre la Corée et le Japon, à l'occasion de la révolte de Tai-ma-te et d'autres provinces japonaises tributaires de la Corée.

« Syen-tjo régna 41 ans (1566-1607). Il eut à subir, en 1592, une formidable invasion japonaise lancée par Taïko-sama ; et c'en eût été fait de l'indépendance coréenne, si la mort du puissant chogonn (1598) n'eût arrêté la conquête, en déterminant le rappel de l'expédition. Le traité de paix, signé définitivement par le chef de la nouvelle dynastie chogounale, imposait aux Coréens l'obligation de payer chaque année un tribut de trente peaux humaines, impôt qui fut changé plus tard en une redevance annuelle moins barbare. Le même traité assura aux Japonais la propriété du port de Fou-san (Pou-san), où ils ont acquis depuis 1876 le droit de faire du commerce. »

« In-tjo régna 27 ans (1621-1648). En 1636, il prit parti pour les Myeng contre les Mandchoux, qui aspiraient à l'empire de la Chine. Ceux-ci, victorieux, se vengèrent delà Corée en tournant leurs armes contre elle. Après avoir envahi le pays, ils allèrent dicter à Sye-oul même les conditions onéreuses et humiliantes du traité, en vertu duquel les rois de Corée se reconnaissent comme sujets des nouveaux Fils du Ciel. »

Sous Syouk-tjong, qui régna 44 ans (1676-1720), le parti Sye-in, scindé en deux, donna naissance aux Syo-ron et aux No-ron. En 1720, au commencement du règne de Kyeng-tjong (1720-1724), les quatre partis No-ron, Syo-ron, Narn-in et Syopouk se partagèrent en deux camps : celui des Pyek-paï et celui des Si-paï (1).

(1) Ces quatre partis subsistent encore et ils ont joué un rôle important dans les persécutions contre le christianisme. Quand la religion chrétienne fut introduite en Corée à la fin du siècle dernier, dit M. Dallet, la plupart des nobles qui se convertirent d'abord étaient des Si, et appartenaient au parti Nam-in; il n'en fallut pas davantage pour amener contre elle les Pyek et les No-ron, et ces haines politiques furent pour beaucoup dans les premières persécutions. Le parti Nam-in, extrêmement puissant jusqu'en 1801, ne put soutenir le choc ; il fut totalement renversé, la plupart de ses chefs périrent, et aujourd'hui les No-ron, en pleine possession du pouvoir, n'ont plus à redouter de compétiteurs sérieux. Les Syo-ron, parti nombreux mais souple et complaisant, obtiennent un assez grand nombre de dignités. On en accorde quelques-unes, mais avec réserve, aux Nam-in et aux Syo-pouk. Ces derniers, du reste, sont en petit nombre et n'ont point d'influence dans le pays.

Voici, suivant M. Dallet, comment une caricature coréenne représente cet état de choses. Le No-ron richement vêtu est assis à une table somptueusement servie, et savoure à son aise les meilleurs morceaux. Le Syo-ron assis à côté, mais un peu en arrière, fait gracieusement l'office de serviteur, et pour prix de son obséquiosité reçoit une partie des mets. Le Syo-pouk, sachant que le festin n'est pas pour lui, est assis beaucoup plus loin d'un air grave et calme ; il aura quelques restes quand les autres seront rassasiés. Enfin le Nam-in, couvert de haillons, se tient debout derrière le No-ron dont il n'est pas aperçu; il se dépite, grince des dents, et montre le poing, comme un homme qui se promet une vengeance éclatante.

Cette caricature, publiée il y a vingt ou trente ans, donne une idée très exacte de la position respective des partis à l'époque actuelle. — DALLET. Introduction, p. XXIII.

Yeng-tjong, fils cadet de Syouk-tjong, régna 52 ans (1724-1776). Il abolit un grand nombre de tortures et défendit de marquer les voleurs au front. Monarque habile mais cruel, il se servit des Pyek-paï, ses partisans, pour faire exécuter un grand nombre de Si-paï. Il eut pour successeur son petit-fils, Tjyeng-tjong, sous lequel le christianisme s'introduisit, pour la première fois, en Corée d'une manière définitive.

« Tjyeng-tjong règne 24 ans (1776-1800). Prince sage, modéré, prudent, ami de la science. Il révisa et publia le code en 1785 ; favorisa les Nam-in Si-paï, hommes de mérite, contre les Pyek-paï, partisans de l'opposition.

« Syoun-tjo, fils de Tyeng-tjong, règne 34 ans (1800-1834). — Les No-ron Pyek-paï profitent de la régence pour satisfaire leurs haines politiques et religieuses contre les Nam-in. L'année 1801 est marquée en caractères de sang par une persécution générale contre le christianisme ; en 1802 paraît, sous forme de proclamation ou d'instruction au peuple, un libelle diffamatoire qui sert de base aux persécutions subséquentes.

« Ik-tjong, fils de Syoun-tjo, apparaît en 1834 dans l'histoire de sa dynastie, et disparaît aussitôt. Sa femme, Tjo-taï-pi, encore vivante, adopta le roi actuellement régnant.

« Hen-tjong, fils de Ik-tjong, règne 15 ans (1834-1849); commence à vendre publiquement les grades littéraires; prince débauché, complice du fanatisme de ses ministres. En 1839, grande persécution contre le christianisme.

« Tchyel-tjong, fils adoptif de Syoun-tjo, règne 14 ans (1849-1863). Il était petit-fils d'un frère cadet de Tjyeng-tjong, et, par conséquent, arrièrepetit-fils de Sato. Prince doux de caractère, aimant ses sujets, mais abruti; meurt sans postérité. Sa femme, Kim-taï-pi, est morte en 1878.

« Le mois de janvier 1863 est marqué par une révolution de palais qui mit sur le trône le roi actuel, alors âgé de 12 ans, fils d'un prince de la famille royale. Adopté par Tjo-taï-pi, veuve du roi Ik-tjong, le nouveau monarque, par une fiction dynastique, usitée dans l'Extrême-Orient, est regardé comme fils de Ik-tjong et frère cadet de Hen-tjong. Pendant sa minorité, son vrai père tint les rênes du gouvernement sous le titre de Taï-onen-koun. En 1866, violente persécution suscitée par les quatre principaux ministres et fomentée par le régent, homme sanguinaire.

Celui-ci a été exclu du pouvoir en 1874 (?) par son fils devenu majeur, prince d'un caractère porté à la clémence. »

Chapitre VI

La Corée (suite).

Relations avec la Chine et les autres nations.— religion et superstitions. — langue coréenne.

§ I. Relations avec la Chine et les autres nations.

La sujétion du royaume de Corée à l'empire chinois est très réelle (les événements l'ont démontré d'ailleurs avec grande évidence tout récemment). Chaque année, une ambassade coréenne va payer le tribut à Péking et recevoir le calendrier. Cette dernière obligation, dit M. Dallet, est, dans l'idée de ces peuples, d'une importance capitale. En Chine, la fixation du calendrier est un droit impérial, exclusivement réservé à la personne du Fils du Ciel. Différents tribunaux d'astronomes et de mathématiciens sont chargés de le préparer, et, chaque année, l'empereur le promulgue par un édit, muni du grand sceau de l'État, défendant sous peine de mort d'en suivre ou d'en publier un autre. Les grands dignitaires de l'empire vont le recevoir solennellement au palais de Péking ; les mandarins et employés subalternes le reçoivent des gouverneurs ou vice-rois. Recevoir ce calendrier, c'est se déclarer suj et tributaire de l'empereur ; le refuser, c'est se mettre en insurrection ouverte. Jamais les rois de Corée n'ont osé, depuis le traité, se passer du calendrier impérial ; mais pour sauvegarder leur autorité vis-à-vis de leurs propres sujets, et se donner un certain air d'indépendance, ils affectent d'y faire quelques changements, plaçant les longues lunaisons (celles de trente jours) à des intervalles différents, avançant ou retardant les mois intercalaires, etc., de sorte que les Coréens, pour connaître les dates civiles et l'époque des fêtes officielles, sont forcés d'attendre la publication de leur propre calendrier.

De plus, chaque nouveau roi de Corée doit demander l'investiture à l'empereur ; il doit rendre compte de tout ce qui concerne sa famille, et des principaux événements qui surviennent dans son royaume. La plupart des ambassadeurs chinois étant, dans la hiérarchie impériale, d'un grade supérieur au roi de Corée, celui-ci doit aller hors de sa capitale pour les recevoir et leur offrir ses humbles salutations, et il doit pour cela prendre une autre porte que celle par où l'ambassadeur fait son entrée. Celui-ci, pendant son séjour, ne sort point du palais qui lui est destiné, et tout ce qui paraît chaque jour sur sa table, vaisselle, argenterie, etc., devient sa propriété, ce qui occasionne au gouvernement coréen d'énormes dépenses. Il paraît aussi que les ambassadeurs coréens n'ont pas le droit de passer par la porte de Pien-men, première ville chinoise sur la frontière, près de la mer Jaune (1), et qu'ils sont obligés de faire un détour. La couleur impériale est interdite au roi de Corée ; il ne peut pas porter une couronne semblable à celle de l'empereur ; tous les actes civils doivent se dater des années de l'empereur ; et quand quelque chose de grave arrive à Péking, le roi doit envoyer par une ambassade extraordinaire, ses félicitations ou ses condoléances, selon les cas.

Les ambassades à Péking et deux foires dont il va être parlé étaient jusqu'ici le seul moyen par lequel les habitants de la Corée pussent avoir quelque relation avec le reste du monde. Les rapports commerciaux de ce royaume avec les nations voisines étaient presque nuls. Pour mieux conserver son indépendance contre ses deux puissants voisins, la Chine et le Japon, dit encore M. Dallet, ce pays s'est enfermé dans un isolement complet. Toute communication avec les étrangers, sauf les cas prévus par la loi, est un crime digne de mort. D'après les conventions internationales, aucun Chinois ou Japonais ne peut s'établir en Corée, et réciproquement. Les ambassadeurs chinois qui viennent de Séoul laissent leur suite à la frontière, sauf un ou deux domestiques attachés à leur personne, et pendant qu'ils sont à la capitale, ne sortent pas du palais qui leur est assigné pour résidence. Les ambassadeurs coréens peuvent, au contraire, entrer en Chine avec tous les gens de leur suite, et circuler librement dans les rues de Péking, pendant leur séjour. C'est à des relations nouées avec des

chrétiens chinois par des membres de l'ambassade coréenne, que le christianisme dut son introduction en Corée, vers la fin du siècle dernier.

Lors du passage de l'ambassadeur à Pien-men, à l'aller et au retour, il y a une foire qui dure plusieurs jours. Le mandarin de Ei-tsiou, dernière ville coréenne sur la frontière chinoise, a seul le droit d'avoir des rapports par lettres avec les autorités de Pien-men, à toutes les époques de l'année. Tous les deux ans, une autre foire se tient à l'extrémité nord de la province de Hamkieng, entre Houg-tchoung, village tartare de cette partie de la Mandchourie qui a été dernièrement cédée aux Russes, et Kieng-ouen, ville coréenne la plus voisine (1). Cette foire est considérable, mais elle ne dure que deux ou trois jours, et quelques heures seulement chaque jour, depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Au signal donné, chacun se hâte de repasser la frontière, et les soldats poussent les traînards avec leurs lances. Si nous ajoutons les marchés mensuels, entre les Coréens et les quelques soldats japonais établis à Fusan-kaï, nous aurons mentionné tous les rapports que la Corée avait par terre, avec les autres nations.

Par mer, elle en avait moins encore. On permet aux navires chinois ou japonais de venir pêcher le haï-san (*holothuria*) sur le rivage du Pieng-an, et le hareng sur les côtes du Hoanghaï, mais à deux conditions : ne jamais mettre pied à terre, et ne jamais s'aboucher, en pleine mer, avec les gens du pays, sous peine de confiscation du navire et d'emprisonnement de l'équipage. La première condition est généralement observée, mais il se fait, entre les barques coréennes et les jonques chinoises, à l'abri des innombrables rochers ou îlots de l'archipel coréen, un commerce de contrebande assez considérable. Les mandarins, moyennant quelques profits secrets, ferment les yeux. Si la tempête jette un navire chinois sur la côte coréenne ou un navire coréen sur la côte chinoise, les naufragés sont recueillis, entretenus par le gouvernement, gardés avec soin pour empêcher aucun rapport entre eux et les habitants, et reconduits par terre jusqu'à la première ville de leur pays.

Le retour par mer leur est interdit. Entre le Japon et la Corée, le rapatriement se fait par mer, mais avec des précautions analogues.

Cet état de choses, si étrange, va probablement changer. On annonce, en effet, que la Corée qui a déjà conclu un traité de commerce avec le Japon, en 1876, vient d'en conclure avec les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre. Ces derniers ont coïncidé avec une terrible révolution réprimée par la Chine, en qualité de suzeraine de la Corée. Nous manquons encore de détails sur ces événements et nous proposons de donner dans une note, à la fin de ce volume, ceux qui auront pu nous parvenir, avant l'achèvement de l'impression de notre livre. Les détails sur la situation politique de la Corée et ses relations avec les nations étrangères, donnés dans ce chapitre, s'appliquent donc à l'état de ce royaume avant le mois de juin 1882, et surtout à l'époque où Mgr Daveluy l'habita

Espérons que ces rapports avec les nations chrétiennes seront pour ce peuple infortuné une occasion de mieux connaître la divine religion qu'il a jusqu'ici persécutée avec une fureur impitoyable dont il a déjà été terriblement châtié.

Espérons que, plus tard, à l'abri du pavillon français, le catholicisme pourra entrer librement sur la terre coréenne naguère arrosée du sang des missionnaires français, qu'une fois de plus nous verrons se réaliser la parole de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum* (Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.), que la terre des martyrs demeurera la terre des saints, et que la croix victorieuse verra fuir devant elle les légions infernales, dont les honteuses et ridicules superstitions possèdent et abusent encore le peuple coréen.

§ II. Religion et superstitions.

Le Bouddhisme (ou doctrine de Fô), introduit en Corée au IV^e siècle, en devint la religion officielle jusqu'au XIV^e, où elle fut remplacée par la doctrine de Confucius. Ces deux doctrines, comme on l'a remarqué bien souvent et, selon M. Dallet, avec beaucoup de justesse, ne sont, au fond, que deux formes différentes d'athéisme. Mais, si presque tous les coréens sont pratiquement athées, en revanche et par une conséquence inévitable, ils sont les plus superstitieux des hommes.

Ils voient le diable partout, dirons-nous encore avec M. Dallet ; ils croient aux jours fastes et néfastes, aux lieux propices ou défavorables ; tout leur est un signe de bonheur ou de malheur.

Sans cesse ils consultent le sort et les devins ; ils multiplient les conjurations, les sacrifices, les sortilèges, avant, pendant et après toutes leurs actions ou entreprises importantes. Dans chaque maison, il y a une ou deux cruches en terre pour renfermer les dieux pénates : Seng-tsou, le protecteur de la naissance et de la vie ; Tse-tsou, le protecteur des habitations, etc., et de temps en temps on fait devant ces cruches la grande prostration. Si quelque accident arrive en passant sur une montagne, on est tenu de faire quelque offrande au génie de la montagne. Les chasseurs ont des observances spéciales pour les jours de succès ou d'insuccès ; les matelots plus encore, car ils font des sacrifices et offrandes à tous les vents du ciel, aux astres, à la terre, à l'eau. Sur les routes, et surtout au sommet des collines, il y a de petits temples ou seulement des tas de pierres ; chaque passant accrochera au temple un papier, ruban, ou autre signe, ou jettera une pierre sur le tas.

Le serpent est en Corée, comme partout et toujours chez les païens, l'objet d'une crainte superstitieuse ; très peu de Coréens oseraient en tuer un. Quelquefois même, ils fournissent de la nourriture en abondance, et régulièrement, aux serpents qui se logent dans les toits ou les murailles de leurs masures. Un homme en deuil ne peut donner la mort à aucun animal ; il n'ose même pas se débarrasser de la vermine qui le dévore. Les femmes, qui en ce pays font tous les métiers possibles, ne voudraient jamais tuer un poulet, ni même le vider après qu'il aurait été tué par une autre personne.

La plupart des familles conservent précieusement le feu dans la maison, et font en sorte de ne jamais le laisser éteindre. Si un pareil malheur arrivait, ce serait pour la famille le pronostic et la cause des plus grandes infortunes, etc.

§ III. Langue coréenne.

Les lettres de Mgr Daveluy achèveront de nous faire connaître ces superstitions et pratiques religieuses des Coréens qui, pour la grande majorité, se bornent au culte des ancêtres, de même qu'elles nous initieront aux mœurs, coutumes et habillements de ce pays lointain ; pour le moment, nous terminerons nos extraits, déjà bien longs du livre de M. Dallet, par quelques notes sur la langue coréenne, cette langue si différente de la nôtre (1) par ses origines, ses règles, sa prononciation, si étrange pour les occidentaux, que nos missionnaires ont seuls révélée aux linguistes européens, de qui elle était totalement ignorée.

L'auteur de *l'Histoire de l'Église de Corée* donne sur ce sujet les plus intéressants détails, qu'il accompagne de tableaux explicatifs. Nous nous bornons à dire que le Coréen appartient aux langues appelées communément langues tartares et qui présentent les plus grandes différences avec les langues indo-européennes ou langues à flexions.

(1) L'alphabet coréen se compose de vingt-cinq lettres : onze voyelles et quatorze consonnes. Des onze voyelles, sept sont simples : a, ô, o, ou, eu, i, â ; les quatre autres sont mouillées, c'est-à-dire précédées du son i, lequel se prononce avec la voyelle suivante d'une seule émission de voix : ia, iô, io, iou.

Il y a neuf consonnes simples ; k, n, t, l, m, p, s, ng, ts, et cinq aspirées : tch, M, th, pli, h. — Les sons qui manquent en coréen sont : pour les voyelles, Vu français, quoique le

son de l'une des diphthongues s'en rapproche un peu; pour les consonnes b, g dur, f, v, j, ch, d, z. Quelquefois k prend le son de g dur, M et p prennent le son de b, mais les Coréens ne peuvent pas prononcer les autres lettres. De même, quoiqu'ils prononcent très bien r entre deux voyelles, ils ne peuvent prononcer cette lettre au commencement d'un mot, ni quand elle est jointe immédiatement à une autre consonne : pour pra, tra, etc., ils seront obligés de dire pira, tira. - Le coréen s'écrit de haut en bas, syllabe sur syllabe, en colonne perpendiculaire. On commence à droite de la page. La pagination se compte également de droite à gauche, de sorte que la fin d'un livre coréen se trouve là où semblerait être, pour nous, le commencement.

On verra, dans la suite de cet ouvrage, que les missionnaires se sont livrés avec ardeur à l'étude du coréen. Mgr Daveluy, qui possédait la langue coréenne mieux que beaucoup de Coréens, avait travaillé longtemps à un dictionnaire chinois-coréen-français ; M. Pourthié en avait composé un autre coréen-chinois-latin; M. Petitnicolas avait fait le dictionnaire latin-coréen, qui comprenait plus de trente mille mots latins et près de cent mille mots coréens. Ces divers dictionnaires, ainsi qu'une grammaire composée en commun, étaient achevés, et on travaillait à les copier, afin de conserver dans la mission un exemplaire de chacun, pendant qu'un autre serait envoyé en France pour y être imprimé, lorsque éclata la persécution de 1866. Tout fut saisi et livré aux flammes. Depuis lors, Mgr Ridel, vicaire apostolique de Corée, et ses nouveaux confrères ont refait, en partie, le travail des martyrs leurs prédécesseurs, et préparé, à l'aide de quelques chrétiens indigènes très instruits, une grammaire et un dictionnaire de la langue coréenne. Ces ouvrages ont été récemment publiés à Nagasaki. Le dictionnaire est accompagné de la plus belle carte de la Corée qui ait encore été mise au jour.

Chapitre VII

Le Christianisme en Corée. (1594-1839)

L'Église de Corée, qui a déjà donné au ciel une légion de martyrs, n'a pas encore un siècle d'existence. En effet, la presque île coréenne est une des parties de l'ancien monde où la foi chrétienne s'est le plus tardivement implantée. On n'a d'ailleurs que des notions confuses et parfois contradictoires sur la prédication de l'Évangile en quelque endroit de la Corée, avant la fin du XVIIIe siècle.

Vers la fin du XVIe siècle, dit M. l'abbé Dallet (1), quarante ans après la mort de saint François-Xavier, lorsque l'Église du Japon florissante comptait déjà des millions d'enfants, lorsque la Chine évangélisée dès le VIe siècle, évangélisée de nouveau aux XIIIe et XIVe siècles, venait de se rouvrir pour la troisième fois au zèle des missionnaires, le royaume de Corée, dont le nom même était inconnu en Europe, n'avait pas encore entendu prêcher Jésus-Christ.

En 1592, Taïko-sama, devenu maître de tout le Japon, conçut le projet de conquérir la Chine.

Pour se frayer le chemin, il fit envahir la Corée par une armée de deux cent mille hommes, qui battirent les Coréens et les Chinois venus à leur secours, s'emparèrent de cinq provinces sur huit, prirent la capitale, firent un immense carnage, et envoyèrent comme esclaves, au Japon, un nombre considérable de prisonniers.

La plupart de ces soldats japonais étaient chrétiens, car Taïko-sama, qui avait secrètement résolu de faire disparaître du Japon la religion de Jésus-Christ, avait surtout employé pour cette expédition les princes et les seigneurs chrétiens.

Il comptait, s'ils étaient vainqueurs, leur donner des apanages dans le pays conquis, et y transplanter de gré ou de force tous les chrétiens de son empire ; s'ils étaient vaincus, les abandonner sans secours et s'en débarrasser ainsi, sans se donner l'odieuse d'une persécution ouverte.

La guerre se prolongeant en Corée, les princes et les seigneurs chrétiens, et surtout Augustin Arimadono, roi de Hingo et grand amiral du Japon, le principal et le plus zélé d'entre eux, firent de vives instances auprès du supérieur de la mission du Japon pour obtenir un prêtre. Vers la fin de 159a, le vice-provincial de la Compagnie de Jésus leur envoya le P. Gregorio de Gespedes, et un frère japonais nommé Foucan Eion. Ce Père et son compagnon furent forcés d'hiverner dans l'île de Tsechima, dont le prince, néophyte zélé, servait lui-même en Corée. Ils y baptisèrent un grand nombre de païens. Enfin, au commencement de 1594, ils arrivèrent en Corée et gagnèrent la forteresse de Comangaï où résidait Augustin.

Le P. de Gespedes exerça son ministère parmi les troupes japonaises, pendant près d'un an, avec un zèle inexprimable et de grands fruits ; mais il fut soudain arrêté au milieu de ses travaux. Un général païen, jaloux du prince Augustin, le dénonça à Taïko-sama, prétendant que ses efforts et ceux du missionnaire pour la propagation de la foi chrétienne cachaient une conspiration contre l'empereur. Augustin, averti, renvoya immédiatement le P. de Gespedes au Japon ; il y retourna peu après lui-même et parvint aisément à se justifier de l'accusation intentée contre lui.

A cette même époque, le prince de Tsechima envoya à sa femme Marie, fille d'Augustin, deux jeunes esclaves Coréens : l'un, fils d'un secrétaire du roi de Corée et l'autre, également de très noble famille. La princesse envoya immédiatement le plus âgé au séminaire des PP. Jésuites et garda l'autre chez elle, jusqu'à ce qu'il pût y être à son tour envoyé. Un grand nombre des Coréens envoyés captifs au Japon s'y convertirent au christianisme, et l'on

concevait de grandes espérances pour la conversion de la Corée si la foi chrétienne pouvait y être dès lors prêchée.

Malheureusement ces espérances ne furent point réalisées. En 1598, Taïko-sama, se sentant mourir, envoya à ses troupes l'ordre formel d'abandonner toutes leurs conquêtes, et de revenir immédiatement au Japon. Les tuteurs de son fils pressèrent l'exécution de cet ordre, et la Corée tout entière, sauf le poste militaire de Fusan-kaï sur la côte sud-est, se retrouva, sans coup férir, sous l'autorité de son propre roi.

Le troupes japonaises, en quittant la Corée, y laissèrent-elles quelques germes de christianisme, et faut-il faire remonter à cette expédition la véritable origine de l'Église coréenne ? On l'a dit et répété dans ces derniers temps ; mais cette assertion, dit M. Dallet (1), ne soutient pas un examen sérieux.

Pendant son séjour en Corée, en 1594, le P. de Cespedes n'avait vu d'autres indigènes que les prisonniers de guerre que l'on expédiait au Japon pour être vendus comme esclaves. Les lettres écrites alors par les jésuites du Japon à leur Père général prouvent qu'il lui avait été impossible d'entrer en relation avec les gens du pays. En effet, la tactique des Coréens était d'isoler les Japonais, en dévastant complètement la contrée autour des forteresses qu'ils occupaient ; la plupart des habitants avaient fui dans les provinces septentrionales ; les autres reculaient devant les envahisseurs, et, à leur approche, cherchaient un refuge dans les bois et les montagnes. Après le départ du P. de Cespedes, l'armée japonaise resta encore plus de trois ans en Corée, mais le zélé missionnaire ne put y revenir, et aucun autre prêtre ne fut envoyé à sa place. Les Japonais chrétiens ne purent, pas plus que lui, se mettre en rapport avec les habitants ; d'ailleurs la haine innée des Coréens pour tout ce qui est étranger, l'exaspération naturelle d'un peuple vaincu contre ses vainqueurs, auraient certainement fait échouer toute tentative de prosélytisme. Les Coréens emmenés au Japon comme prisonniers de guerre eurent donc, seuls de leurs compatriotes, l'opportunité de connaître la foi chrétienne, et grâce à Dieu, un grand nombre en profitèrent. Quelques années après l'expédition de Taïko-sama, commençait, au Japon même, cette persécution si longue, si sanglante, si glorieuse qui semblait devoir y éteindre le christianisme, et on comprend facilement que les missionnaires de ce pays ne purent plus songer à la Corée, et ne firent aucune tentative pour y pénétrer.

Dans cette grande persécution, un certain nombre de néophytes coréens partagèrent avec leurs frères japonais l'honneur de confesser Jésus-Christ devant les bourreaux. Leur vie et leur martyre appartiennent à l'Église du Japon, mais, par leur naissance, ils sont les prémices de l'Église de Corée. Nous nous bornerons à citer Corne Taquea (Takeya) ; Antoine, catéchiste des PP.

Jésuites ; Caïus (Caïo) ; et Vincent Caun (KouanCaïoïe) de la Compagnie de Jésus, béatifiés par Pie IX, le 7 juillet 1867 (1).

L'invasion japonaise avait disparu de la Corée, sans y laisser aucune trace du christianisme. Deux siècles devaient s'écouler avant que la foi pût pénétrer dans cet infortuné pays. Le seul fait à citer pendant ce long intervalle est l'introduction en Corée, par le moyen de l'ambassade annuelle en Chine, de quelques livres chrétiens en langue chinoise. En effet, les ambassadeurs Coréens et les membres de leur suite ne pouvaient ignorer absolument l'existence des missionnaires à Péking et, de leur côté, les PP. Jésuites, fixés à la cour impériale, n'ont pu, quelque gênés qu'ils fussent dans l'exercice de leur zèle, laisser échapper l'occasion d'entrer en rapport avec les représentants d'un royaume païen non encore évangélisé.

On cite des envois et des entrevues de ce genre en 1631 et 1720.

Ni Siou, l'un des ancêtres du martyr Charles Ni et l'un des plus célèbres savants Coréens, mentionne dans ses écrits le livre Chinois du P. Ricci intitulé Véritables principes

sur Dieu et il en donne une analyse assez exacte. Il parle aussi de la constitution de l'Église sous l'autorité du Souverain-Pontife.

La lecture de quelques livres chrétiens et ces quelques rapports nécessairement rares et limités des ambassadeurs avec les missionnaires de Péking n'avaient pu donner aux Coréens qu'une idée bien vague du christianisme. Elle fut suffisante néanmoins, si l'on en croit les traditions coréennes, pour convertir un homme de bonne volonté. Cet homme, nommé Hong Iou-han-i, ou Sa-riang-i, habitait Niei-san ; il était né en 1736, d'une famille honorable dont les membres avaient souvent rempli des charges importantes. En 1770, il rencontra des livres chrétiens, les lut avec joie, abandonna toute autre étude, et se livra à la pratique de la religion. N'ayant ni calendrier ni livre de prières, et sachant seulement que les fêtes se succédaient de sept en sept jours, il se mit à chômer religieusement les 7, 14, 21 et 28 de chaque mois, laissant de côté, ces jours-là, toutes les affaires du siècle, pour se donner tout entier à l'oraison. Comme il ne connaissait pas les jours d'abstinence, il prit pour règle de se priver toujours des mets les plus délicats, donnant pour raison à ceux qui lui en faisaient la remarque que la cupidité naturelle est mauvaise de soi, et qu'il faut, autant que possible, la dompter. On raconte de lui plusieurs traits édifiants. On dit qu'il passa treize ans dans les montagnes de Paik-san, pour se livrer sans obstacle, dans la solitude, à la contemplation et à la prière. Il mourut à Niei-san, n'ayant probablement jamais reçu d'autre baptême que le baptême de désir. On ne voit pas qu'il ait cherché à convertir personne, et à sa mort, il ne laissa point de disciples.

On peut voir, à plusieurs endroits du recueil des Lettres édifiantes, l'intérêt que les missionnaires jésuites de Péking portaient à la Corée, et le soin avec lequel ils recueillaient les renseignements, bien rares, qu'ils pouvaient se procurer sur ce pays encore inconnu où ils auraient été heureux de porter la bonne nouvelle et de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Leurs désirs furent vains et ils avaient disparu de l'empire Chinois comme du reste du monde, lorsque la miséricorde divine ouvrit enfin les portes de la Corée à l'Évangile, en 1784.

C'est aux longues et patientes recherches de Mgr Daveluy que nous devons les renseignements qui nous sont parvenus sur l'histoire du Christianisme, en Corée, depuis l'invasion japonaise de 1592. L'auteur de l'Histoire de l'Église de Corée n'a fait que reproduire et mettre en œuvre les documents envoyés par l'évêque d'Acônes. L'histoire des faits, événements et persécutions qui eurent lieu de 1784 à 1845, date de l'entrée en Corée de Mgr Ferréol et de M. Daveluy, ne comprend pas moins de 650 pages in-8°. On imagine aisément que nous n'ayons pas même eu la pensée d'en donner une analyse. Nous devons nous borner à un résumé sommaire très bref, et ce résumé, nous sommes heureux de l'avoir trouvé sorti de la plume de l'un des compagnons de martyr de Mgr Daveluy, M. Aumaître. Nous le reproduisons donc textuellement avec quelques additions et corrections empruntées au livre de M. Dallet. — Le missionnaire de Corée écrit à l'un de ses amis : « Des livres catholiques, apportés de Chine, tombèrent entre les mains de quelques Coréens lettrés dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Ils s'assemblèrent souvent avec leurs amis pour étudier ensemble les questions traitées dans ces livres. En 1777, un jeune homme plein d'ardeur et de talents, » dont les relations coréennes font un magnifique portrait tant au moral qu'au physique, « Ni Piek-i, fit un long et pénible voyage pour s'adjoindre à eux. Ne pouvant pratiquer tout ce qu'enseigne le christianisme, puisqu'ils ne le connaissaient pas, ils y conformèrent leur vie autant qu'ils le purent. Ainsi, » comme faisait dans le même temps, Hong Iou-han-i, « ils observèrent une espèce de dimanche qu'ils fixèrent aux septième, quatorzième, vingt-etunième et vingt-huitième jours de chaque mois.

« En 1783 (M. Aumaître écrit 1784, mais cette année est celle du retour de l'ambassade, qui partit de Corée vers la fin de 1783.), le fils de l'un des ambassadeurs qui portent chaque année à la Chine le tribut de la Corée et l'ami intime de Piek-i, fut vivement

prié par celui-ci de prendre des renseignements sur la religion des Européens. Ni Seng-houn-i (c'était le nom de ce jeune homme), arrivé à Péking, va trouver Mgr Alexandre de Govea, Portugais, de l'Ordre de Saint-François, et reçoit de lui les premières notions de la foi. De retour en Corée, » en 1784, « il annonce à ses amis qu'il a reçu le baptême et qu'il porte le nom de Pierre. Il envoie à son ami Piek-i des images et des livres que celui-ci s'empresse de lire et d'étudier dans la retraite. Fortifié par cette étude, Piek-i sortit de sa retraite et prêcha la nouvelle doctrine avec grand éclat et grand succès. Avez-vous jamais vu, bien cher ami, quelque chose de semblable dans toute l'histoire de l'Église ?.

« En 1785, un nouveau converti, Thomas Kim Pem-ou, saisi par le ministre des crimes, qui voulait arrêter les progrès de la religion, fut envoyé en exil dans une ville éloignée. Il y mourut deux ans après, des suites des tortures qu'il avait endurées pour la foi. Un martyr dans un pays où il n'y avait pas encore de prêtre ! Je trouve, moi, cher ami, que c'est un prodigieux effet de la grâce divine. Les Coréens s'évangélisaient eux-mêmes. Dans leur bon vouloir et aussi leur ignorance, ils improvisèrent un clergé.

François-Xavier Kouen, qui avait travaillé avec zèle à la propagation de la religion, fut élu évêque ; Pierre Ni Seng-houn-i, Louis-de-Gonzague Ni Tan-ouen-i et quelques autres furent élus prêtres. Ils commencèrent aussitôt à exercer une sorte de ministère ecclésiastique ; cela dura deux ans, à peu près. Mais, en 1789, la lecture plus attentive de quelques livres de religion fit surgir des doutes sur la validité de leur élection et de leur ministère. Ils consultèrent l'évêque de Péking qui les réprimanda et leur donna de sages instructions sur les sacrements, la prédication et le culte des ancêtres. Ces instructions furent reçues avec reconnaissance et la plupart s'y conformèrent. Il y eut toutefois des séparations à cause du culte des ancêtres ; quelques chrétiens faibles abandonnèrent dès lors la pratique de la religion.

« Cependant, les chrétiens fidèles ne cessaient de demander un prêtre véritable. Ils firent pour en obtenir plusieurs démarches qui n'aboutirent pas. Sur ces entrefaites, éclata une violente persécution qui aurait dû noyer cette Église naissante dans le sang et les larmes de ses martyrs, si le sang des martyrs n'eût plus été une semence de chrétiens. Cette persécution même, » signalée par de glorieux triomphes et par quelques défections honteuses, « fut ce qui leur valut la faveur de recevoir enfin le prêtre qu'ils appelaient depuis si longtemps. Mgr de Govea leur envoya un jeune prêtre chinois, Jacques Tsiou, appelé par les Portugais Jacques Vellozo. Ce fut le 23 décembre 1794 qu'il s'introduisit en Corée. Il était originaire de la province de Kiang-nan et avait exercé le saint ministère dans la province de Péking. »

Le P. Tsiou parvint à la capitale dans le commencement de 1795 ; il s'empressa de se livrer à l'exercice de son saint ministère. Le jour de Pâques, il eut, pour la première fois, en Corée, le bonheur de célébrer le saint Sacrifice et de donner la communion aux personnes qu'il avait confessées la veille. Le zèle du pieux missionnaire porta d'heureux fruits ; néanmoins le P.

Tsiou dut toujours se tenir caché, afin d'échapper à la police qui ne cessa de le rechercher. Pendant six ans, il continua ainsi ses laborieux travaux, au milieu de persécutions partielles incessantes, qui furent couronnées, en 1801, par une affreuse persécution générale.

En présence des rigueurs implacables des persécuteurs, le P. Tsiou crut devoir se livrer à ceux qui l'avaient si longtemps cherché en vain.

Le 28 avril 1801, il se présente à la porte de la prison ; les valets du tribunal lui ayant demandé qui il était et ce qu'il voulait : « Moi aussi, leur dit-il, je pratique la religion des chrétiens. J'ai entendu dire qu'elle est sévèrement prohibée par le gouvernement, et que chaque jour on fait périr des innocents en grand nombre ; comme ma vie serait désormais inutile, je viens vous demander la mort. C'est moi qui suis ce prêtre que vous cherchez en vain partout. Il paraît que dans votre royaume il n'y a pas un seul homme habile, puisque jusqu'à présent on n'a pu parvenir à me découvrir. » Il fut aussitôt saisi et mis en prison. Le

président du tribunal lui demanda pourquoi il était venu en Corée, il répondit : « Je n'ai eu qu'un seul motif en y entrant, celui de prêcher la vraie religion, et de sauver par là les âmes de ce pauvre peuple. »

Pendant son procès, le P. Tsiou eut une contenance digne de sa belle vie, et le 31 mai 1801, il eut le bonheur de donner son sang pour la foi qu'il était venu prêcher. La tradition des chrétiens assure qu'il prédit presque au moment de sa mort, que, dans trente ans, des prêtres rentreraient en Corée. Ce ne fut, en effet, qu'après trente-deux ans d'attente que les chrétiens reçurent de nouveaux missionnaires.

La persécution de 1801 fit périr un grand nombre d'héroïques victimes, parmi lesquelles nous citerons seulement Luthgarde Ni, jeune femme de 18 à 19 ans, « la perle de tous les « martyrs de Corée », dont nous verrons plus loin Mgr Daveluy envoyer à ses sœurs la belle et touchante histoire.

On trouve dans le récit de la mort de ces martyrs des traits qui rappellent ce que l'histoire des premiers siècles de l'Église nous offre de plus admirable. Citons-en seulement un : Colombe Kang, d'une noble famille coréenne, subit six fois sans faiblir l'affreux supplice de l'écartement des os. Ceux qui la voyaient ainsi comme impassible au milieu des tortures, disaient : « C'est un génie et non pas une « femme. ». Son beau-fils Philippe, arrêté avec elle, mais incarcéré dans une autre prison, ayant paru faiblir dans les tourments, elle l'apprit et l'ayant aperçu de loin, un jour qu'il se rendait au tribunal, elle lui cria d'une voix forte : « Jésus est au-dessus de ta tête et te voit ; peux-tu t'aveugler et te perdre ainsi ? Prends courage, mon enfant, songe au bonheur du ciel ! » Cette généreuse exhortation sauva l'âme du jeune homme qui, fortifié par ces paroles, reçut quelques mois plus tard la couronne du martyr.

Ne croirait-on pas entendre la mère de saint Symphorien ? Dans tous les siècles et dans tous les lieux, l'Église est toujours la même.

De même aussi on est frappé de la ressemblance ou plutôt de l'identité des calomnies infâmes officiellement proférées contre le christianisme par les persécuteurs coréens au XIX^e siècle et par les empereurs païens des trois premiers siècles de notre ère ; et cependant, dit avec raison M. Dallet, la régente de Corée et ses ministres ne songeaient certes guère à copier les décrets de Néron ou de Dioclétien ; mais, comme ceux-ci, ils écrivaient sous la dictée du même esprit de mensonge, qui de tout temps s'est servi, et de tout temps se servira des mêmes armes contre Dieu et son Église.

La persécution prit fin au commencement de 1802. « Les chrétiens qui avaient échappé au supplice se trouvaient dans la situation la plus triste ; mais ils ne se découragèrent pas : au contraire, chaque année ils firent de nouvelles tentatives pour obtenir des prêtres ; ils écrivirent même à Rome. La France, alors agitée par tous les troubles que vous connaissez, mettait assez peu de sujets à la disposition du Souverain-Pontife. Il fallut attendre près de trente ans et traverser encore de cruelles persécutions, avant d'obtenir ces prêtres qu'ils demandaient avec tant d'instances. Ce ne fut qu'en 1831, que le successeur de saint Pierre détacha la Corée du diocèse de Péking pour la confier à la Société des Missions-Étrangères. Je n'en finirais pas, dit M. Aumaître en terminant, si je voulais entrer dans tous les détails des persécutions que le démon a suscitées dans ce pays et des admirables exemples de courage et de patience qu'ont fournis les martyrs. J'ai puisé ces quelques renseignements dans les notes de Mgr Daveluy, coadjuteur de Mgr Berneux. Avant longtemps, je l'espère, on publiera à Paris un ouvrage qui racontera au long tant de merveilles de la grâce divine. Vous pourrez à loisir y nourrir votre piété. »

Le livre annoncé n'est autre que l'Histoire de l'Église de Corée, à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt. Elle ne devait paraître qu'en 1874, huit ans après la mort glorieuse du missionnaire qui l'annonçait et de l'évêque qui en avait réuni les documents ; tous deux l'avaient enrichie d'une page immortelle par leurs derniers combats.

Ce fut en 1827, que le Saint-Siège prit la résolution d'ériger la Corée en vicariat apostolique et de confier cette mission à la Société des Missions-Etrangères de Paris. Interrogés à ce sujet, les missionnaires français, sans accepter ni refuser positivement, soumièrent à la sacrée Congrégation de la Propagande leurs doutes et leurs difficultés sur la possibilité d'entreprendre cette redoutable mission et finirent en se déclarant prêts à obéir aux ordres de Rome.

Peu après, un membre de cette Société, M. Barthélemy Bruguière, qui allait être sacré évêque de Capse et coadjuteur du vicaire apostolique de Siam, s'offrit généreusement le premier pour la mission de Corée ; enfin, par un bref du 9 septembre 1831, — trente ans après la mort du P. Tsiou, — le Pape Grégoire XVI érigea le royaume de Corée en vicariat apostolique, entièrement distinct et indépendant du diocèse de Péking. Par un autre bref, du même jour, Mgr Bruguière, évêque de Capse in partibus, était nommé vicaire apostolique de Corée.

Dès qu'il eut connaissance de sa nomination (juillet 1832), avec une intrépidité qui n'avait d'égale que son zèle, presque sans aucunes ressources, sans même connaître la langue ni les coutumes chinoises, Mgr Bruguière se mit en route. Un jeune prêtre chinois, élève du collège de Naples, le P. Pacifique Yu, placé sous sa dépendance, était déjà parti et parvint assez heureusement à pénétrer en Corée, où, malheureusement, au lieu de préparer les voies au vicaire apostolique, il ne chercha qu'à lui créer des obstacles.

Mgr Bruguière a retracé lui-même dans une longue relation les nombreuses péripéties de son voyage, de plus de quinze cents lieues, à travers la Chine. Il eut à supporter des fatigues inouïes, à surmonter des obstacles sans nombre, et les peines physiques n'étaient encore rien en comparaison des angoisses que lui occasionna la timidité de ses guides et de ses hôtes, sans que tout cela ébranlât son courage et sa confiante sérénité. Enfin, au mois d'octobre 1833, il arriva au Chang-si, sur les frontières de la Tartarie mongole. Il en repartit pour se rendre en Corée.

Après de longs retards, de pénibles attentes, l'évêque arriva à Sivang, en Tartarie, où il retrouva son confrère M. Maubant, qui devait l'accompagner en Corée. Mgr Bruguière parvint à entrer en relations avec des Coréens, qui ne parurent guère moins timides que les Chinois.

Cependant, après une autre année d'attente et de démarches, Mgr Bruguière était arrivé aux portes de sa mission. Ce voyage de trois ans, ces fatigues, ces privations, ces contrariétés sans nombre n'avaient fait que purifier son cœur et augmenter sa charité. Comme l'écrivait son hôte, M. Mouly, alors missionnaire à Sivang ou Siouen-tse, et qui fut depuis vicaire apostolique de la Mongolie : « La pusillanimité des Coréens et les nombreux obstacles qui se sont successivement présentés, affligent Mgr de Capse, sans ralentir toutefois son zèle ni son courage. Il a fait, en traversant la Chine, un rude apprentissage de misères et de contrariétés ; l'impéritie de ses courriers lui a fait subir infiniment plus que ne souffrent ordinairement les autres missionnaires ; il a donné les plus beaux exemples de patience, de pauvreté et d'obéissance à ses conducteurs. Des personnes respectables, du nombre desquelles se trouvent trois illustres prélats de ces pays-ci, peuvent désespérer de la réussite de sa noble entreprise ; lui seul, comme un autre Abraham, sait espérer contre toute espérance. »

Cependant, grâce à l'énergie du prélat, tous les obstacles parurent enfin levés, les Coréens promirent de venir vers la fin de 1835 recevoir leur évêque à la frontière, et Mgr Bruguière allait enfin pénétrer dans cette terre promise où, selon son expression, devaient couler pour lui des torrents de tribulations et de souffrances. Il fit ses adieux à M. Mouly, et quitta Sivang le 7 octobre. Mais Dieu, qui n'a besoin de personne pour l'accomplissement de ses desseins, se contente souvent de la bonne volonté des fidèles serviteurs qu'il appelle à l'honneur d'y coopérer. Le courrier qui devait apporter à M. Maubant la nouvelle de l'entrée en Corée du vicaire apostolique, lui apporta, au contraire, l'annonce de sa mort.

Parti de Sivang le 7 octobre, il s'arrêta le 19 dans une maison de chrétiens, située sur la route ; le lendemain, il tomba subitement malade et mourut, une heure après avoir reçu l'extrême-onction d'un prêtre chinois qui l'accompagnait.

M. Maubant était resté à Sivang pour attendre l'occasion favorable d'entrer lui-même en Corée, car il aurait été trop dangereux pour deux Européens de voyager ensemble, et d'ailleurs, d'après les conventions faites par Mgr Bruguière avec les Coréens, ceux-ci ne devaient introduire qu'un missionnaire à la fois. Pénétré de douleur, mais habitué, en vrai missionnaire, à vouloir ce que Dieu veut, M. Maubant prit immédiatement sa résolution. Il était trop tard pour faire venir M. Chastan, le second missionnaire français qui devait accompagner Mgr Bruguière. Il partit donc seul par le chemin qu'avait suivi l'évêque de Capse, afin d'aller se présenter à sa place aux frontières de la Corée. Arrivé à Pie-li-keou, il se fit conduire aussitôt auprès du corps de Mgr Bruguière, qui n'avait pas encore été inhumé, et devant les dépouilles mortelles de ce saint évêque, il put répandre ses larmes et ses prières. Le 21 novembre, jour de la Présentation de la sainte Vierge, assisté du P. Ko, prêtre chinois de la mission lazarisite, qui avait fermé les yeux à Mgr Bruguière, M. Maubant célébra les funérailles avec toute la solennité possible. Tous les chrétiens du village et des environs y assistaient.

Le corps du vicaire apostolique fut inhumé dans une fosse creusée sur le versant méridional de la montagne voisine, au milieu des sépultures des chrétiens. On plaça sur cette tombe une pierre où fut gravé le caractère Sou, nom chinois de l'évêque de Capse. C'est là, dans une bourgade ignorée de la Tartarie occidentale, que repose, en attendant la résurrection glorieuse, le premier vicaire apostolique de la Corée (1).

Confiant en la Providence, M. Maubant reprit ensuite sa marche vers la frontière de la Corée qu'il eut le bonheur de franchir sans encombre, dans la nuit du 12 janvier 1836. Arrivé heureusement dans la capitale, il se livra tout entier à son saint ministère que Dieu combla de bénédictions. Il eut la douleur de se voir contraint de lancer l'interdit contre le P. Yu, oublieux de ses devoirs et infidèle à sa sublime vocation, et de le renvoyer en Chine.

Les courriers, chargés de reconduire le P. Yu à la frontière, emmenèrent avec eux trois jeunes Coréens en qui M. Maubant avait cru discerner de bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique, et qu'il envoyait à ses confrères de Macao pour qu'on leur fit faire leurs études. La suite montra que le missionnaire avait eu le coup d'œil juste. L'un d'eux, François-Xavier Tseng, mourut en prédestiné, à Macao, en 1838; les deux autres, André Kim, dont nous avons déjà parlé, et Thomas T'soi, fidèles à leur vocation, nous donneront l'occasion de les citer glorieusement plusieurs fois encore dans le cours de ce livre.

Les courriers qui avaient conduit les jeunes Coréens en Chine, rencontrèrent à Pien-men et ramenèrent avec eux M. Chastan qui, après avoir passé la frontière le 15 janvier 1837, rejoignit M. Maubant quinze jours après, et vint ainsi heureusement le consoler des peines que le P. Yu avait causées à son cœur de prêtre et d'apôtre.

Les deux missionnaires, entièrement unis de cœur et d'âme, travaillèrent courageusement et avec succès au milieu des périls qui les environnaient. Ils désiraient ardemment que la présence d'un vicaire apostolique vînt les encourager et les fortifier. Dieu exauça leurs vœux. Le 18 décembre 1837, à minuit, la terre coréenne fut foulée pour la première fois par le pied d'un évêque. C'était l'ange que le Seigneur Jésus envoyait à l'Église de Corée, Mgr Imbert, évêque de Capse et vicaire apostolique. Après treize jours de marche depuis la frontière, il entra dans la capitale, où l'attendait M. Maubant, le soir du 30 décembre.

Né dans la commune de Cabriès, à deux ou trois lieues d'Aix en Provence, le 15 avril 1797, Laurent-Marie-Joseph Imbert appartenait à une famille très pauvre et dut à la charité d'une bonne vieille la connaissance des premiers éléments de la lecture et de l'écriture, puis à

celle du curé de sa paroisse de parvenir à faire ses études classiques et à entrer au séminaire d'Aix.

N'ayant pas encore atteint l'âge requis pour le sous-diaconat, lorsqu'il eut terminé son cours de théologie, M. Imbert fut quelque temps précepteur dans une riche et digne famille.

Pénétré du désir de se consacrer aux missions et reconnaissant l'appel de Dieu dans ce désir profond, M. Imbert entra au séminaire des Missions-Étrangères en 1818; le 18 décembre 1819, il fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, et, le 1er mai 1820, s'embarqua à Bordeaux pour la mission du Su-tchuen, où, par suite de diverses circonstances, il ne put arriver que cinq ans plus tard, en mars 1825.

M. Imbert resta plus de douze ans dans cette mission, où son zèle et ses vertus, aussi bien que ses rares talents, lui conquirent l'estime et l'affection de tous et lui méritèrent d'aller servir Dieu sur un terrain plus difficile encore, où il devait conquérir la récompense suprême.

Quand la lettre du séminaire des Missions-Étrangères, annonçant l'offre que la Sacrée Congrégation de la Propagande faisait à la Société de la mission de Corée, parvint au Su-tchuen, non seulement M. Imbert plaida énergiquement, comme tous ses confrères, pour qu'on acceptât la proposition, mais imitant, sans le savoir, celui dont il devait être le successeur, il s'était offert à partir pour cette mission si on le lui permettait. Aussi, dès que la mort de Mgr Bruguière fut connue à Rome, songea-t-on à M. Imbert pour le remplacer. MM. Maubant et Chastan le demandaient dans leurs lettres, ses supérieurs le regardaient comme le plus propre à remplir cette périlleuse mission par sa vertu, ses talents et sa longue expérience de la langue et des mœurs chinoises. Le Saint-Siège lui fit donc expédier ses bulles, et le jour de la Pentecôte, 14 mai 1837, il fut sacré évêque de Capse par Mgr Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-tchuen. Au mois d'août suivant, il se mit en route pour sa mission ; nous venons de voir qu'il eut le bonheur d'y pénétrer quatre mois plus tard.

Reçu avec le plus filial empressement par ses deux collaborateurs et par ses ouailles, Mgr Imbert se livra aussitôt tout entier à l'œuvre dont, mieux que personne, il savait apprécier les difficultés. Plein de confiance dans la protection de Celui au nom duquel il venait évangéliser, il - trouvait dans sa piété une source inépuisable de consolations. Il éprouvait ainsi une vive joie de penser qu'il disait chaque matin la première messe du monde entier : « Une grande consolation pour moi, écrivait-il en 1838, c'est de penser que je célèbre chaque matin la première messe qui se dise, ce jour-là, dans l'univers et que je porte ainsi aux âmes du Purgatoire la bonne nouvelle des grâces et rafraîchissements qu'elles vont recevoir dans ce jour. *Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus; et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda.* » En effet, la presque île de Corée, située à l'extrémité la plus orientale de l'ancien continent, voit se lever le soleil environ huit heures vingt minutes plus tôt que nous ne le voyons en France. Ainsi, lorsqu'il est pour nous huit heures du soir, pour le Coréen il est plus de quatre heures du matin et le missionnaire est déjà à l'autel, célébrant les saints Mystères.

Les travaux de Mgr Imbert et de MM. Maubant et Chastan furent couronnés d'heureux succès, bien que l'évêque et ses deux collaborateurs dussent toujours prendre les plus grandes précautions pour éviter la police coréenne. Au mois de novembre 1838, les trois missionnaires avaient baptisé, depuis l'arrivée du vicaire apostolique, 1994 adultes. L'œuvre du baptême des enfants infidèles en danger de mort prenait aussi du développement ; on en fit sentir l'importance aux chrétiens et surtout aux catéchistes. Dans les huit premiers mois, sur 192 enfants païens baptisés ainsi, 154 s'étaient déjà envolés au ciel.

L'Église de Corée, après ses longs désastres, reprenait ainsi une nouvelle vie ; la grâce de Dieu y devenait de plus en plus féconde et le nombre des chrétiens augmentait rapidement.

De moins de 6,000 qu'ils étaient à l'arrivée de M. Maubant, ils se trouvaient 9,000 à la fin de 1838.

Ces consolants résultats n'étaient obtenus, il est vrai, qu'au prix de travaux pénibles et continuels ; mais que sont les fatigues et les peines pour ceux qui voient toujours suspendue au-dessus de leur tête la couronne du martyr ! Cette couronne ne devait pas tarder à être décernée aux trois missionnaires.

La persécution se ralluma, avec une extrême violence, dans les premiers mois de 1839. Un grand nombre de chrétiens furent arrêtés et soumis aux tortures les plus rigoureuses, soit pour les faire apostasier, soit pour obtenir qu'ils révélassent la retraite des missionnaires. C'est alors que Mgr Imbert, pour sauver ses pauvres chrétiens, résolut de se livrer lui-même aux persécuteurs et écrivit à ses deux compagnons d'en faire autant. MM. Maubant et Chastan obéirent avec joie à leur vicaire apostolique, comme à l'ordre de Dieu même (1). Tous trois, ils confessèrent généreusement leur foi et furent condamnés à mort, après avoir subi une violente flagellation. Enfin, le 21 septembre 1839, jour de la fête de l'apôtre saint Matthieu, ils furent conduits au supplice et, « courbant leurs têtes sous le glaive, ils « moissonnèrent des lauriers dans leur sang. »

Mgr Imbert, MM. Maubant et Chastan ont été déclarés Vénérables, par Sa Sainteté Pie IX, le 27 septembre 1857.

On jugera de la séparation qui existait alors entre la Corée et le reste du monde, en apprenant que la persécution de Corée et la mort de Mgr Imbert ne furent connues en Europe que quatre ans plus tard. Nous en avons la preuve dans une lettre écrite par l'abbé Daveluy, à ses frères et sœurs, peu après son entrée au séminaire des Missions-Étrangères, le 20 octobre 1843. Nous y lisons : « Des lettres reçues du nord de la Chine donnent des nouvelles de Corée, elles ne rapportent, il est vrai, que des bruits, mais tellement fondés que l'on ne craint pas de les donner comme certains. D'après cela l'Évêque et les deux missionnaires de Corée ont été martyrisés pour la foi et avec eux près de deux cents chrétiens. Quel beau jour pour le ciel, et la terre doit aussi s'en réjouir. Comme il dut être beau pour Mgr Imbert d'entrer en paradis avec deux de ses prêtres et cette foule de chrétiens. Aussi si d'une part nous avons regretté leur perte, nous nous en sommes bien réjouis selon la foi. »

Dans ces quelques lignes, tracées-au courant de la plume, ne semble-t-il pas que le futur successeur du vicaire apostolique de Corée indique d'avance les sentiments qui devront animer tous les siens, à l'occasion de sa propre mort ?

La mort de Mgr Imbert n'arrêta point la persécution ; elle continua de sévir avec une grande violence jusqu'à la fin de l'année. Cette persécution de 1839-40, que l'on peut considérer comme le second acte de celle de 1801-1802, fut plus générale qu'aucune des précédentes. Toutes les chrétientés furent bouleversées et les chrétiens qui échappèrent à l'emprisonnement perdirent, par le pillage ou l'émigration forcée, tout ce qu'ils possédaient. Elle fut l'occasion de nombreux actes de foi vraiment héroïques, et si plusieurs chrétiens eurent d'abord la faiblesse d'apostasier, presque tous firent ensuite une rétractation solennelle et attestèrent par leur mort la sincérité de leur repentir.

Il y eut, en tout, plus de soixante-dix chrétiens décapités. Environ soixante autres moururent ou sous les coups, ou étranglés, ou des suites de leurs blessures. Le récit de la mort de plusieurs de ces glorieux témoins du christianisme au XIX^e siècle ne le cède pas en beauté aux actes des plus illustres martyrs des premiers siècles de l'Église.

Les résultats de la persécution de 1839 furent tout autres que ne l'espérait le gouvernement coréen. Les chrétiens, il est vrai, y avaient perdu leurs pasteurs et le plus grand nombre de leurs catéchistes ; mais ce ne fut pour la chrétienté qu'une privation passagère, et sans parler de l'avantage, si grand aux yeux de la foi, de compter dans le ciel tant de nouveaux martyrs, la religion y gagna une publicité que des années de prédication n'eussent pu lui donner. Depuis le premier ministre jusqu'au dernier valet de prison, tous, juges, nobles, lettrés, gens du peuple, bourreaux, dans les districts les plus éloignés comme dans la capitale,

entendirent parler de la religion du Maître du Ciel, et acquirent une certaine connaissance de ses principaux dogmes. Un fait que les missionnaires ont souvent constaté depuis, dit l'Histoire de Corée, c'est qu'à partir de cette époque surtout on cessa de mépriser les chrétiens et leur doctrine. L'hostilité du gouvernement ne diminua point, mais l'opinion publique rendit justice à la charité, à la patience, à la bonne foi, à toutes les vertus dont les confesseurs donnèrent alors des exemples si éclatants.

Ajoutons que, si terrible que fut cette persécution, elle n'eut pas le pouvoir de décourager les fidèles. Quatre ans plus tard, ces chrétiens, dignes de ceux des premiers âges, avaient déjà fait trois tentatives pour obtenir de nouveaux missionnaires. Leurs vœux ne devaient pas tarder à être accomplis : dès avant qu'on eût appris en Chine la persécution coréenne, un nouveau missionnaire français s'était mis en route pour la Corée, où nous allons le voir entrer, non plus comme simple prêtre, mais comme évêque, pour recueillir la succession du pontife dont il avait espéré être le collaborateur, en emmenant avec lui M. Daveluy.

Chapitre VIII

Monseigneur Ferréol, Vicaire Apostolique de Corée. — Vie et Mort édifiantes du Coréen Pierre Ni Tsiem-Tsi. — Le Diacre André Kim. — M. Daveluy est désigné pour la Mission De Corée.

(1840-1845)

Né en 1808, à Cucurron, diocèse d'Avignon, M. Jean-Joseph Ferréol était déjà prêtre depuis plusieurs années, lorsqu'il entra au séminaire des Missions-Étrangères, en 1838. Désigné pour la mission de Corée, il s'embarqua à Bordeaux, au commencement de mai 1839, pour se rendre dans cette contrée presque inaccessible, où régnait déjà, depuis plusieurs mois, la persécution qui devait enlever les trois missionnaires dont M. Ferréol espérait être le dévoué collaborateur.

Heureusement arrivé en Chine, le 23 janvier 1840, le futur apôtre de la Corée ne séjourna que six semaines à Macao et, le 6 mars suivant, il s'embarquait sur une barque païenne qui, après un périlleux voyage de trente-six jours, le conduisit dans la province du Fo-kien. M. Ferréol ne savait pas encore parler la langue chinoise et sa figure ne ressemblait guères à celles des habitants du Céleste-Empire. Néanmoins, il parvint à traverser la Chine du sud au nord sans être inquiété. Il longea les murs de Péking pendant deux heures sans pénétrer dans cette ville, et, après avoir heureusement franchi la grande muraille, arriva enfin à Sivang en Tartarie, où il fut accueilli avec la plus fraternelle hospitalité par les Lazaristes.

M. Ferréol trouva, en arrivant à Sivang, une lettre de Mgr Imbert, adressée au premier missionnaire qui viendrait en Corée, engageant le nouveau venu à se munir de patience et à se retirer au petit port de Yang-vou, d'où l'on aperçoit les côtes de la Corée, afin de tenter par là quelque moyen de communication. Le vénérable prélat et ses deux confrères étaient morts depuis des mois, lorsque M. Ferréol ouvrit cette lettre, mais aucune nouvelle n'en était encore parvenue en Tartarie ni ailleurs. Néanmoins il commença à éprouver quelques inquiétudes sur le sort des missionnaires et des chrétiens de Corée. On n'avait reçu, en 1840, aucune nouvelle de la mission ; aucun courrier chrétien n'était venu à Péking. — Les chrétiens de Corée en avaient cependant envoyé un, mais ce courrier était mort avant d'avoir atteint la frontière. — Un Chinois ayant demandé à un membre de l'ambassade pourquoi un noble Coréen ne faisait plus partie de la députation, — « Que lui veux-tu ? » avait répondu celui-ci ? —

« Je lui ai prêté de l'argent et je voudrais le ré« clamer. — Tu attendras longtemps ton argent ; « on lui a coupé la tête, ainsi qu'à bien d'autres, » dit le Coréen. Ces paroles sinistres et d'autres symptômes ne laissaient que trop clairement entrevoir ce qui s'était passé ; mais le missionnaire n'en fut point découragé.

M. Ferréol ne resta qu'environ six semaines à Sivang et reprit ensuite sa route pour faire, à travers la Mongolie et la Mandchourie, les trois cents lieues qui le séparaient encore de la frontière de la Corée. Après vingt-deux jours de marche, il* parvint à Moukden, dans le Léaotong ; mais assez mal reçu par les chrétiens que quelques prêtres portugais avaient malheureusement prévenus contre les missionnaires français, il ne put demeurer dans cette contrée, et l'hostilité des chrétiens du Léao-tong ne lui permit pas de se rendre à Yang-vou. Il s'éloigna donc, priant Dieu de les éclairer et de changer leurs cœurs, et se réfugia en Mongolie, à 90 lieues au nord de Moukden. Il y demeura deux ans.

Pendant ce temps, les chrétiens de Corée avaient encore fait une tentative infructueuse pour renouer des relations avec la Chine. Ils priaient, espéraient et s'efforçaient de reconstituer la chrétienté si cruellement éprouvée. Bien que la persécution générale ait cessé au commencement de 1840, plusieurs chrétiens confessèrent encore généreusement leur foi pendant le cours de l'année suivante, car la paix, pour les fidèles de cet infortuné pays,

n'était jamais ni complète, ni de longue durée. L'histoire de l'Église de Corée nous offre, à cette époque, à côté de l'invincible constance des martyrs, un admirable exemple des plus héroïques vertus dans les dernières années de la vie d'un pauvre chrétien. Bien qu'il ne se rattache qu'indirectement à notre sujet, nous croyons devoir le citer pour l'édification de nos lecteurs. Nous reproduisons à peu près en entier le récit de M. Dallet, qui n'a guère fait d'ailleurs que transcrire celui de Mgr Daveluy.

« Pierre Ni Pa-ou-i, plus connu sous le nom de Ni Tsiem-tsi, naquit d'une famille du peuple, vers l'an 1775. Ses deux sœurs étaient mariées, l'aînée à la capitale, l'autre à Siou-ouen, et après la mort de son père, Pierre, encore enfant, suivit sa mère tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ses sœurs. Vers le temps de l'arrivée du P. Tsiou, pendant un séjour à la capitale, la mère de Pierre entendit parler de la religion chrétienne pour la première fois. Après s'en être bien instruite, elle l'enseigna à ses trois enfants. Le mari de sa fille aînée ne voulut pas l'embrasser, mais il n'inquiétait pas les personnes de sa famille dans la pratique de leurs devoirs religieux, et Pierre suivit en toute liberté les avis de sa pieuse mère. Bientôt elle tomba malade, et mourut entourée de ses enfants qui, ne pouvant contenir leur douleur, lui criaient en gémissant : « Mère, mère, allez auprès de Jésus et de Marie. » Ils crurent entendre une voix du ciel qui leur répondit distinctement, trois fois de suite : « Oui, oui. » Plusieurs des assistants, y compris le beau-fils jusque-là infidèle, furent tellement frappés d'admiration que, le jour même, ils se déclarèrent chrétiens.

« Pierre resta quelque temps chez sa sœur aînée, pratiquant avec fidélité ses devoirs religieux, mais sans être baptisé ; il se maria ensuite à une chrétienne. La persécution de 1801 ayant dispersé et ruiné presque tous les néophytes, il se trouva dans une si grande misère qu'il dut exercer le métier de cordonnier pour gagner sa vie. Ce métier, considéré en Corée comme très vil, le fit mépriser de ses connaissances, et Pierre, ne pouvant supporter leurs plaisanteries, quitta la capitale, se lia avec des gens sans aveu, et se mit à courir le pays, sans avoir de demeure fixe.

« On conçoit que, dans cette vie nomade, il ne devait guère pratiquer la religion ; néanmoins, il y restait attaché, et gardait au fond du cœur un vague désir de se convertir un jour. Il vécut de la sorte pendant de longues années, sans avoir aucune relation avec les chrétiens. A la fin cependant, il retourna à la maison de sa seconde sœur et, touché de ses avis, reprit peu à peu quelques exercices de piété, quoique souvent encore il se laissât entraîner dans ses vieilles habitudes de vagabondage. Tous lui rendent cette justice que, même dans ses plus mauvais jours, la pureté de ses mœurs ne fut point soupçonnée. A l'âge de cinquante et un ans, il tomba gravement malade et fut, probablement par les soins de sa sœur, baptisé à l'extrémité. Il échappa cette fois à la mort, et la grâce du sacrement ayant agi sur son cœur, il prit la ferme résolution de changer de vie.

« A partir de ce jour, il fut un homme tout nouveau. Se rappelant que la vanité blessée avait été la première cause de ses fautes, il travailla d'abord à acquérir une véritable humilité, et fit dans cette vertu des progrès merveilleux.

« Il était tellement convaincu de son indignité et de son néant, qu'il se mettait au-dessous de tous les hommes, et dans le fond de son cœur se regardait sincèrement comme le plus misérable et le dernier des pécheurs. L'humilité, selon la promesse de Notre-Seigneur, amena bientôt à sa suite toutes les autres vertus : la vraie contrition, la ferveur dans la prière, l'esprit d'oraison, la douceur, la patience, etc. Pendant la famine, un jour que Pierre mendiait quelques grains de riz, un chrétien riche, touché de sa misère et de son grand âge, lui donna dix nhiangs (environ vingt francs). Il les avait acceptés quand, après réflexion, il les rendit au donateur. Celui-ci ne voulut pas les reprendre, mais Pierre les déposa à terre et partit, disant qu'il n'osait pas recevoir une somme si considérable, que c'était déjà trop pour lui d'obtenir,

en mendiant, sa nourriture de chaque jour. Ses habits étaient de simple toile, toujours vieux et rapiécés, et jamais il ne se plaignit du froid, même dans les hivers les plus rigoureux.

« Lorsque les satellites envahirent Kot-tangi, en 1839, ils rencontrèrent Pierre et lui dirent : « Toi aussi, tu suis la religion chrétienne ? »

« Pierre, dans l'humilité de son cœur, répondit ingénument : « Vraiment oui, je suis chrétien ; mais ce que je fais est bien peu de chose. » Les satellites, peu soucieux d'une capture aussi insignifiante, passèrent outre. Cette réponse fut longtemps pour Pierre une cause de regret et d'angoisse ; il craignait qu'on ne l'eût prise pour une parole d'apostasie.

Rencontrait-il des chrétiens, il se mettait à pleurer et demandait si, en parlant de la sorte aux satellites, il ne s'était pas rendu coupable d'un péché mortel. Souvent il passait la nuit seul, dans les montagnes, se nourrissant d'herbes et de racines, et ne voulant plus aller chez les chrétiens, dans la crainte que sa présence ne les compromît.

« Sa femme étant morte en 1840, il se retira chez sa fille aînée qui demeurait alors à Ienp'ong, dans la maison d'un noble nommé Ambroise Ni, chrétien assez indifférent. Il y fut bientôt pris d'une maladie grave qui le tint plusieurs mois couché ; c'était la dernière épreuve par laquelle Dieu voulait purifier cette sainte âme. Son corps, crevassé en plusieurs endroits et couvert de pus, répandait une odeur fétide ; ses souffrances étaient extrêmes, et cependant, quand il était seul et se croyait sans témoins, il s'étendait sur la terre nue ou sur des pierres, dans la pensée qu'une natte était d'un trop grand luxe pour lui. Cette humble et héroïque patience frappait d'admiration les païens aussi bien que les chrétiens. Pierre souhaitait ardemment qu'un de ses neveux, homme fervent et instruit, vînt le préparer à la mort ; Dieu lui accorda cette grâce.

« Quand ce neveu arriva près de lui, son corps épuisé n'avait, plus qu'un souffle, mais ses idées conservaient encore toute leur lucidité. Ils passèrent la nuit en conversations pieuses, et le lendemain vers midi, pendant qu'ils parlaient encore de Jésus et de Marie, tout à coup Pierre dit avec une joie sereine : « Voilà Jésus et Marie qui viennent à moi, du côté de l'ouest, » et en disant ces mots, il expira. C'était le 6 de la première lune de 1841 ; il avait alors soixante-six ans.

« Quand Pierre eut rendu le dernier soupir, l'odeur nauséabonde qui s'exhalait de son corps cessa subitement, et quoique le ciel fût très pur et sans le moindre nuage, un météore semblable à un arc-en-ciel très brillant parut et se reposa sur la chambre où était le corps. La nouvelle de cet étrange phénomène se répandit rapidement dans le voisinage, et tous, chrétiens et païens, sortirent de leurs maisons pour le voir de leurs propres yeux, et ne purent retenir l'expression de leur étonnement. Quand on voulut l'enterrer, la terre était partout gelée et couverte d'une neige abondante ; on ne savait où creuser la fosse. On découvrit enfin un petit espace, de la largeur et de la longueur nécessaires, où la terre n'était ni gelée, ni couverte de neige, et là on déposa le corps de ce pauvre mendiant, pour la mémoire duquel, non seulement nos néophytes, mais les païens eux-mêmes ont conservé la plus grande vénération. Il est certain que Pierre pratiqua la vertu d'humilité dans un degré héroïque ; quant au signe éclatant par lequel Dieu aurait glorifié celui qui de lui-même s'était tant abaissé, nous dirons seulement que plusieurs des personnes qui avaient vu cet arc-en-ciel ont affirmé le fait par un serment solennel, et ont déposé entre les mains de Mgr Daveluy leur témoignage écrit et signé de l'authenticité du prodige. »

Dieu ne pouvait abandonner un pays où de telles vertus fleurissaient au milieu même des plus terribles persécutions. Les prières des martyrs jointes à celles des fidèles Coréens allaient être exaucées et le moment approchait où le troupeau à demi-dispersé recevrait un nouveau pasteur.

On se rappelle qu'en 1836, M. Maubant avait envoyé en Chine trois jeunes Coréens chez qui il avait cru discerner des signes certains de vocation ecclésiastique. De ces trois

jeunes gens, l'un était mort saintement en 1838, avons-nous dit, mais les deux autres, André Kim et Thomas T'soi, pleins de foi et d'ardeur, continuaient leurs études avec persévérance et succès. En 1840, ils eurent pendant quelque temps pour professeur de philosophie M. Berneux, qui venait d'arriver à Macao, destiné à la mission du Tong-king et qui plus tard, devenu évêque de Capse et vicaire apostolique de la Corée, devait être l'une des plus illustres victimes de la persécution de 1866. Il était accompagné, à son arrivée en Chine, par un autre missionnaire, M. Maistre, qui resta à Macao, attendant une destination ultérieure, lors du départ pour le Tong-king de M. Berneux, et fut à peu près seul chargé de l'éducation des élèves coréens et chinois qui se trouvaient alors à la procure.

Depuis que M. Ferréol attendait, calme et résigné, en Mongolie, une occasion favorable pour pénétrer dans sa mission, il était survenu dans l'extrême Orient des événements qui devaient avoir de grands résultats pour la propagation de la foi dans cette partie du monde. La guerre, dite de l'opium, déclarée à la Chine par l'Angleterre, devait avoir pour résultat final de renverser les barrières qui fermaient encore aux Européens l'entrée de l'Empire du Milieu et aussi de permettre aux missionnaires d'y annoncer librement l'Évangile. Nous avons déjà parlé du traité signé entre la France et la Chine pendant le séjour de M. Daveluy à Macao.

Dès avant cette époque, la France qui n'avait pris aucune part à la guerre de l'opium avait envoyé en Chine, pour surveiller les événements et en tirer profit si c'était possible, deux frégates : l'*Érigone*, commandée par le capitaine Cécile, et la *Favorite* par le capitaine Page. L'*Érigone* jeta l'ancre dans la rade de Macao le 7 septembre 1841, au moment où la guerre était très vivement poussée par les Anglais. Le capitaine Cécile chercha aussitôt à se rendre compte de l'état des affaires, et à examiner s'il pourrait retirer de son expédition quelque avantage pour le commerce et l'influence de la France. Il songeait à occuper quelque point important, par exemple l'une des îles situées au sud du Japon, pour en faire une position à la fois stratégique et commerciale. Il avait aussi l'intention de conclure des traités de commerce avec les royaumes voisins de la Chine, spécialement avec la Corée.

Dans ce but, en février 1842, il demanda à M. Libois, procureur de la congrégation des Missions-Étrangères à Macao, de lui confier pour quelque temps un des jeunes Coréens élevés chez lui, afin qu'il pût lui servir d'interprète dans le cas où il irait en Corée. M. Libois accepta avec joie cette proposition, espérant par-là renouer les communications, interrompues depuis plusieurs années, avec l'Église de Corée.

André Kim fut désigné à cet effet, et comme son office aurait été difficile à remplir, parce qu'il parlait très peu français et qu'il lui fallait se servir du latin pour interpréter le coréen, M. Maistre fut chargé de l'accompagner, avec la mission de pénétrer lui-même en Corée, dès que l'occasion se présenterait. Ils s'embarquèrent donc tous deux sur l'*Érigone*, en février 1842, et quelques mois plus tard, Thomas T'soi, à son tour, accompagnait sur la *Favorite* un autre missionnaire, M. de la Brunière, destiné à la Tartarie. Thomas devait aller rejoindre M. Ferréol.

Le 27 juin, l'*Érigone* mouillait à l'embouchure du fleuve Bleu ; la *Favorite* vint l'y rejoindre le 23 août. La guerre touchait à sa fin ; la prise de Nang-king et l'occupation des îles Chusan avaient décidé les Chinois à conclure la paix avec les Anglais. Par le traité du 29 août, l'empereur leur céda la propriété de l'île de Hong-Kong, une large indemnité de guerre, le libre accès et séjour dans six ports différents, etc. Les commandants français ne voulurent pas s'avancer plus au nord, et l'expédition de Corée fut ajournée indéfiniment.

Dans ces conjonctures, les deux missionnaires qui s'étaient rencontrés crurent devoir quitter les navires français pour continuer leur route vers leurs missions. Embarqués avec les deux Coréens sur une jonque chinoise, ils arrivèrent, le 25 octobre 1842, sur les côtes du Léao-tong, où ils débarquèrent en plein jour, mais non sans péril.

Néanmoins ils échappèrent heureusement aux menaces des satellites de la douane chinoise et des païens.

M. de la Brunière, accompagné de Thomas T'soi, se dirigea immédiatement vers la Mongolie pour y rejoindre M. Ferréol ; M. Maistre eut beaucoup de peine à trouver un refuge, avec André Kim, dans un village à huit lieues de la mer. Le 7 novembre arriva dans ce village un courrier chinois venant des frontières de la Corée, dont les missionnaires étaient toujours sans nouvelles positives. M. Maistre et son élève, pour sortir de cette cruelle incertitude, formèrent alors le hardi projet de pénétrer en Corée déguisés en mendiants. Tout était prêt pour leur départ, lorsque Mgr Verrolles, vicaire apostolique de la Mandchourie, s'opposa au dessein de M. Maistre, comme étant contraire aux règles de la prudence, et André Kim s'en alla seul à la découverte.

Le jeune Coréen, aussi courageux qu'intelligent et dévoué, se mit en route, le 26 décembre, avec deux courriers. A deux lieues de Pien-men, ils rencontrèrent l'ambassade coréenne allant à Péking. Elle formait une caravane d'environ trois cents personnes, parmi lesquelles il eut le bonheur de rencontrer un chrétien qui lui apprit les terribles et glorieuses nouvelles de la persécution. André sut ainsi que son propre père avait versé son sang pour la foi, que le père et la mère de Thomas T'soi avaient aussi été mis à mort, etc.

Il reçut des mains du courrier tout ému les pièces dont il était secrètement porteur : la relation de la persécution écrite par Mgr Imbert jusqu'au jour de son arrestation ; les lettres de MM. Maubant et Chastan et une lettre des chrétiens coréens demandant de nouveaux pasteurs. C'est ainsi que les Missionnaires reçurent les premières nouvelles officielles de la persécution de 1839.

On était à la fin de 1842.

André Kim continua ensuite courageusement sa marche vers son inhospitalière patrie. Il franchit la frontière sans trop de peine, mais, arrivé près de la première ville coréenne, le danger d'être arrêté devint si évident qu'il dut se résigner à retourner en arrière et à se diriger vers la Chine.

Depuis deux jours il n'avait pris aucune nourriture. N'en pouvant plus de lassitude, il sentit ses forces l'abandonner, tomba et s'endormit sur la neige. Il fut bientôt éveillé par une voix qui disait : « Lève-toi et marche, » et en même temps, il crut voir une ombre lui indiquant la route au milieu des ténèbres. En racontant plus tard ce fait, André disait : « Je pris cette voix et ce fantôme pour une illusion de mon imagination, exaltée par la faim et par l'horreur de la solitude. Toutefois, la Providence me rendit par là un grand service, car très probablement, j'aurais été gelé, et ne me serais réveillé que dans l'autre monde. »

Il se remit donc en route et, avec des peines et des souffrances extrêmes, parvint heureusement à regagner la retraite de M. Maistre.

De son côté, M. Ferréol fut bientôt instruit des nouvelles apportées par le courrier coréen dont nous avons parlé. Il venait de recevoir les brefs apostoliques par lesquels le Pape Grégoire XVI le nommait évêque de Belline et coadjuteur avec future succession du vicaire apostolique de Corée. Cette succession était déjà ouverte et le zélé missionnaire la trouvait trop belle pour songer un instant à la refuser. Le 31 décembre 1843, il reçut la consécration épiscopale, à Kaytcheou, dans la Mandchourie, des mains de Mgr Verrolles et ne songea plus désormais qu'à pénétrer au plus vite dans sa mission.

Il se rendit, dans ce but, à Moukden, pour y attendre l'ambassade coréenne. François Kim, le courageux chrétien qui déjà l'année précédente avait accepté la tâche périlleuse de courrier de la mission, avait promis de venir de nouveau comme marchand à la suite des ambassadeurs.

Il arriva en effet, le soir du 24 janvier 1844, et pendant la nuit, vint secrètement saluer son évêque dans la maison qui lui donnait asile. Les nouvelles étaient mauvaises; la

persécution, bien qu'assoupie depuis quelque temps, menaçait toujours les chrétiens, et pour le moment, il n'était pas possible d'introduire un missionnaire. Si la paix n'était pas troublée, on pourrait peut-être le faire à la onzième lune de l'année suivante, c'est-à-dire au commencement de 1845. Forcé de reprendre avec M. Maistre le chemin de la Mongolie, Mgr Ferréol envoya André Kim faire une nouvelle tentative au nord-est de la Corée. A l'embouchure du Mi-kiang, près de la mer du Japon, se trouve sur la frontière de la Corée le bourgtartare nommé Houng-tchoung, où, tous les deux ans, comme nous l'avons déjà dit, une foire considérable réunit pendant quelques heures le peuple des deux pays limitrophes. Il avait été convenu l'année précédente que des chrétiens coréens s'y rendraient pour explorer le passage.

André partit, accompagné d'un chrétien chinois, afin de s'aboucher avec eux et d'étudier cette route.

Le jeune Coréen a écrit lui-même la plus intéressante relation de son long et périlleux voyage.

Il réussit à s'aboucher avec ses fidèles compatriotes et en apprit que « depuis la persécution l'Église coréenne était assez tranquille ; qu'un grand nombre de fidèles s'étaient retirés dans les provinces méridionales, comme moins exposées aux coups de la tempête ; que plusieurs familles s'étaient récemment converties à la foi; qu'il serait difficile aux néophytes de conserver longtemps un missionnaire européen dans le pays, mais que, se confiant en la bonté divine, ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour le recevoir; que Pien-men serait moins dangereux que Houng-tchoung pour son introduction, par la raison qu'en entrant par le nord, outre la difficulté de passer la frontière, il lui faudrait encore traverser tout le royaume.

André reprit immédiatement le chemin de la Mongolie et parvint à rejoindre heureusement Mgr Ferréol, M. Maistre et son condisciple Thomas T'soi. Ces deux jeunes Coréens donnaient les plus belles espérances qui leur présageaient une glorieuse destinée. Ils étaient alors âgés tous deux de vingt-trois ans, leurs études théologiques étaient achevées, leur foi et leur piété croissaient de jour en jour. Aussi l'évêque de Belline fut-il heureux de combler leurs vœux, en les admettant aux saints ordres qu'il leur conféra successivement dans le cours de cette année 1844, leur âge ne permettant pas de les élever encore au sacerdoce.

Enfin le moment arriva où Mgr Ferréol dut se mettre en route pour se trouver au rendez-vous assigné par le courrier François Kim et tenter définitivement de pénétrer en Corée. Accompagné d'André, il arriva à Pien-men le 1er janvier 1845, au moment même où l'ambassade coréenne passait la frontière pour entrer en Chine. Le vicaire apostolique eut, dès la nuit suivante, la joie de bénir le fidèle courrier François Kim, mais les nouvelles qu'il en apprit le contristèrent vivement, en lui démontrant l'impossibilité où les missionnaires se trouvaient d'entrer dès lors en Corée, à cause du redoublement de surveillance et de vexation de la douane coréenne qui veillait précisément à ce qu'aucun chrétien étranger ne pût entrer dans le royaume.

Devant cette impossibilité, Mgr Ferréol dut se résigner à chercher ultérieurement, comme on le lui conseillait, le moyen de pénétrer en Corée par la voie de mer, bien qu'on la lui signalât comme encore hérissée des plus grands périls. Il obtint seulement des courriers coréens qu'on essaierait d'introduire en Corée le diacre André Kim, qui, s'il avait le bonheur d'y arriver, chercherait à établir des relations par mer avec la Chine et viendrait lui-même sur une barque à Chang-Haï, chercher le vicaire apostolique.

Mgr Ferréol ayant donné ses dernières instructions à son fidèle disciple, le bénit et alla s'embarquer au Léao-tong pour se rendre à Macao, attendre l'heure de Dieu, tandis qu'André, toujours plein de zèle et d'intrépidité, recommençait pour la troisième fois un de ces périlleux voyages dont le récit arrachait plus tard aux juges coréens, devant lesquels André eut l'honneur de confesser la Foi, cette exclamation de pitié et d'admiration: « Pauvre jeune homme, dans quels terribles « travaux il a toujours été depuis l'enfance ! »

Ce serait nous écarter tout à fait de notre cadre que de donner la relation détaillée de l'émouvant voyage du diacre Coréen, voyage qui eut pour résultat l'entrée en Corée de Mgr Ferréol et de M. Daveluy. Il nous suffira de dire qu'André Kim, après avoir pu sans trop de difficulté passer la frontière, parvint, sans encombre, jusqu'à Séoul, où il acheta une maison et disposa tout pour la réception du vicaire apostolique. Il vint ensuite à bout de se procurer une petite barque, sur laquelle il partit intrépidement, avec une petite boussole pour guide, accompagné de onze chrétiens, « parmi lesquels se trouvaient seulement quatre pêcheurs ; les autres n'avaient jamais vu la mer, » et, après une pénible et dangereuse navigation, aborda à Wou-song près Chang-Haï, au mois de juin 1845. Déjà, d'ailleurs, nous avons su quelque chose de ce surprenant voyage, par la lettre dans laquelle M. Daveluy parle pour la première fois de son départ probable pour la Corée (12 juillet 1845).

L'apparition de la barque d'André, avec son "équipage coréen, dans la rade de Wou-song, fut un phénomène pour le pays. La construction singulière de cette barque, les costumes étrangers de ceux qui la montaient, éveillaient au plus haut point la curiosité publique, et André aurait couru les plus grands dangers s'il n'avait eu la présence d'esprit de mouiller au milieu des bâtiments anglais en station. La surprise des officiers fut grande lorsqu'ils entendirent André leur crier en français : « Moi Coréen, je demande votre protection. » Cette protection lui fut généreusement accordée. Le consul anglais le fit porter en palanquin dans une famille chrétienne, d'où il écrivit en toute hâte au P. Gotteland, de la Compagnie de Jésus, qui arriva deux jours après et fut grandement édifié, non seulement de la piété d'André, mais aussi de celle de ses compagnons.

Le digne religieux fit donner au diacre Coréen, l'argent nécessaire pour subvenir aux premiers besoins de son équipage et lui rendit tous les services en son pouvoir.

Le vicaire apostolique de Corée apprit bientôt, à Macao, comment son diacre bien-aimé, sans autre protection que celle de la Vierge immaculée qu'on aime à saluer du nom d'Étoile de la Mer, avait merveilleusement traversé une mer tout à fait inconnue pour lui comme pour son équipage, et qu'il l'attendait à Chang-Haï, pour le conduire par la même voie dans son pays. Le cœur du prélat fut rempli de joie à cette heureuse nouvelle, et il fit immédiatement ses préparatifs, pour aller rejoindre, au plus tôt, ses ouailles chéries.

Mgr Ferréol voulut emmener avec lui un collaborateur. Nous avons déjà vu qu'il reçut en cette qualité M. Daveluy, que la Providence semblait avoir conservé à Macao pour cette glorieuse mission, et qui partit avec lui pour Hong-Kong, d'où ils devaient gagner Chang-Haï, le 17 juillet 1845.

Chapitre IX

Voyage de M. Daveluy et de Mgr Ferréol de Hong-Kong à Chang-Hai. — Séjour dans cette ville et aux environs. — Fête de l'Assomption. - André Kim ordonné Prêtre. - Départ pour la Corée. — Évènements et périls du voyage. — Arrivée.
(Juillet-Octobre 1845)

M. Daveluy profita de son séjour à Hong-Kong pour écrire à ses parents (le 20 juillet) la lettre que nous avons lue au chapitre IV, par laquelle il leur annonçait son départ pour la mission de Corée.

Bientôt après, il s'embarquait avec Mgr Ferréol sur le vaisseau qui devait les transporter à ChangHaï. Leur traversée, dit-il, « fut de onze à douze jours, et n'eut rien de remarquable. Vents contraires et favorables, calmes, mal de mer, tout reparut plus ou moins selon la loi générale. Enfin arriva la ville tant désirée, en attendant mieux.

« —A peine instruit de notre arrivée, Mgr le comte de Bézi (Évêque de Canope in partibus. Le vicariat apostolique du Chan-tong, dont Mgr Louis de Bézi fut institué vicaire apostolique au mois de janvier 1840, avait été formé, à cette époque, d'une partie de l'ancien diocèse de Péking.), évêque italien, vicaire apostolique du Chan-tong et administrateur du Kiang-nan, nous reçut chez lui. Son domicile est dans une petite chrétienté d'environ cinq cents âmes, située à une ou deux lieues de la ville de Chang-Haï. Grâce aux nouveaux usages imposés par les Européens, nous pûmes nous y rendre en habits européens, et nous les gardons même dans la maison. Sa Grandeur, dont le visage et toutes les manières annoncent la bonté même, nous reçoit en frères, en amis, que dire de plus ? Tant de bonté ne fait pas disparaître une grande dignité que Sa Grandeur conserve admirablement, tout en se mettant à la portée des plus simples. Vous dire maintenant que nous y sommes bien et très bien, serait temps perdu. »

Une grande joie attendait Mgr Ferréol à ChangHaï, celle de revoir son fidèle disciple le Vénérable André Kim et de bénir les généreux chrétiens qui l'accompagnaient. Nous n'avons pas besoin de dire combien cette joie fut partagée par M. Daveluy. -L'évêque et son collaborateur trouvèrent les Coréens « fort tranquilles au port de « Chang-Haï ».

Quand il fut permis à ces pauvres chrétiens de voir leur pasteur, de recevoir sa bénédiction, quand ils virent un autre prêtre disposé à venir les secourir, leur émotion fut extrême. Une certaine tristesse diminuait cependant un peu la joie qu'ils éprouvaient. En jetant les yeux sur ces deux hommes qui avaient tout sacrifié pour venir jusqu'à eux, en pensant à leur vie passée, puis aux travaux et aux souffrances qui les attendaient en Corée, leurs cœurs étaient oppressés, et ils s'affligeaient de les conduire ainsi, au milieu des persécutions, à une mort presque certaine. « Ils ne savaient pas encore sans doute, écrit le compagnon de Mgr Ferréol, ils ne savaient pas les délices dont notre âme est inondée, et le bonheur dont Dieu récompense déjà en ce monde les sacrifices faits pour sa gloire. Bientôt, j'espère, ils verront que nous partons de grand cœur ; et, s'il y a des souffrances, Dieu nous accordera la force de le suivre jusqu'au Calvaire. »

On sait comment le vœu du missionnaire fut exaucé à la lettre puisque, vingt et un ans plus tard, il donnait sa vie pour son divin Maître le jour même du Vendredi-Saint.

M. Daveluy parle avec enthousiasme des sentiments de foi et de courage qui animaient les chrétiens coréens. « Tous, dit-il, ont une confiance sans bornes, la vue de leur évêque les a électrisés. Le jour de son arrivée, aussitôt qu'ils en furent informés, ils se mirent à sauter, danser, frapper le tam-tam (espèce de tambour ou caisse) ; ils frappaient tellement que la caisse faillit crever, puis deux ou trois sautèrent la moitié de la nuit. Ils sont si bons et si simples ! Les ministres protestants ne manquèrent pas de venir leur faire une visite pour tâcher de convertir quelques Coréens. — Ils furent, selon l'usager accompagnés de paquets de

bibles en chinois, et, le chef de la barque étant absent, ils se contentèrent de jeter sur le navire les paquets de livres et s'enfuirent. Nos bons chrétiens, d'abord interdits, se rappelèrent bientôt qu'André leur avait défendu de recevoir des livres ; aussitôt ils remettent tous les paquets sur leur chaloupe, courent après les ministres et rejettent vivement tous ces livres, disant seulement en chinois : « Nous n'en voulons pas, nous n'en voulons pas. » Dans plusieurs autres tentatives, André les repoussa vivement et réfuta même leur doctrine et leurs calomnies. Aujourd'hui, ils n'essaient plus. »

M. Daveluy, dans la même lettre dont nous extrayons ce qui précède, donne encore d'intéressants détails sur le périlleux voyage des Coréens depuis leur pays jusqu'à Chang-Haï, sur le bonheur extraordinaire avec lequel ils parvinrent dans ce port et sur la liberté qui leur y fut providentiellement laissée, malgré toutes les lois chinoises et coréennes contre le séjour des Coréens en Chine, ainsi que sur la piété et le courage des chrétiens de Corée pendant et depuis la persécution.

On peut dire que le séjour de M. Daveluy à Chang-Haï et aux environs, pendant le mois d'août 1845, fut pour lui une époque de joie sans mélange. Il avait brisé les liens qui l'attachaient à la terre, et, tout en demeurant fidèlement uni aux siens dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, n'avait plus qu'à marcher dans la voie que Dieu lui avait montrée. Un jour viendrait où il aurait part aux douleurs du jardin des Olives et de l'agonie, maintenant il est aux joies du Thabor et aux transports d'allégresse que lui cause la vue prochaine de la terre promise.

Le 15 août, il commence, à Kin-ka-ham, pour ses parents, une longue lettre, qu'il achèvera quelques jours plus tard à Mont-sié, résidence de Mgr de Bézi. On sent que la joie déborde de son âme.

« Je commence cette lettre le soir de ce beau jour de l'Assomption de Marie, passé si tristement sur mer en 1844, et d'une manière assez convenable cette année-ci. Inutile de vous dire que ce matin la messe fut pour toute la famille, en union avec tous ses membres qui ont reçu le pain de vie. — La chrétienté dans laquelle je me trouve est à quelques lieues de Chang-Haï, et se compose de plusieurs centaines de personnes. Nous y avons célébré la sainte messe au milieu du concours de tous les chrétiens de l'endroit et même des environs ; cela vaut bien la pauvre messe célébrée il y a un an sur L'Archimède, presque en vue de Manille. »

Nous avons déjà donné plusieurs extraits de cette lettre, en regrettant de ne la pouvoir citer tout entière. Outre les renseignements sur le christianisme en Corée dont nous avons parlé, nous en trouvons aussi sur sa propagation en Chine et sur l'œuvre du baptême des enfants ou de la Sainte-Enfance : « Je vis, dit-il, un bon Père qui fait mission dans l'île de Tsum-min, vis-à-vis Chang-Haï ; il est arrivé depuis huit mois, parle encore difficilement et toutefois il fait merveille.

Il a visité des milliers de chrétiens, a baptisé quelques païens, a deux cents catéchumènes vraiment disposés ; et pour comble de joie, il a pu faire recevoir le baptême à deux cent quinze enfants d'infidèles, enlevés presque immédiatement par la mort. Les païens les présentent quelquefois eux-mêmes. Une sage-femme païenne en a apporté elle seule une quinzaine, et une fois elle disait aux parents : Moi, je guéris les corps, mais le père des chrétiens guérit les âmes, je vais lui porter votre enfant mourant et il priera Dieu de vous en donner un autre plus beau et plus gentil. — Ce pauvre petit mourut de suite après son baptême. »

Notre missionnaire, après avoir longuement écrit à ses bien-aimés parents, voulut dire encore un dernier adieu à ses amis d'Europe. C'est de Mont-sié qu'est datée la lettre, du

27 août, à M. l'abbé Petit, dans laquelle il lui donne les détails sur Mgr Rameaux que nous avons reproduits plus haut.

Avant de s'embarquer pour la Corée, Mgr Ferréol voulut, en s'assurant un zélé collaborateur de plus, récompenser le zèle et les vertus d'André Kim. Il lui conféra l'onction sacerdotale le dimanche 17 août 1845, dans la chapelle de Kinka-ham. Les chrétiens accoururent en foule à cette ordination, à laquelle assistaient un prêtre chinois et quatre prêtres européens. Le dimanche suivant, 24, André célébra sa première messe, chez les Pères Jésuites, au séminaire de Wamdang. M. Daveluy eut le bonheur de l'assister à l'autel. L'émotion des témoins de ce saint Sacrifice, célébré pour la première fois par le premier Coréen qui ait été élevé au sacerdoce, aurait été plus grande encore s'il leur eût été donné de percer les voiles de l'avenir, et de savoir que le célébrant, comme son assistant, recevraient tous deux la couronne du martyr, et que le jeune prêtre français, qui les édifiait tant en ce moment, serait un jour le cinquième vicaire apostolique de Corée.

Après ce beau jour les missionnaires n'avaient plus qu'à se diriger vers le but de leur course ; aussi, le 27 août, M. Daveluy, se recommandant une dernière fois aux prières de tous les siens, a-t-il le bonheur d'écrire à ses parents : « Je pars avec Mgr le vicaire apostolique de Corée et un diacre Coréen ordonné par Monseigneur ces jours passés, ce qui portera à trois le nombre des prêtres qui vont tenter l'entrée de ce pays de si difficile accès. Nous allons par mer et nous entrerons certainement. Combien de temps y resterons-nous ? Dieu seul le sait, mais cela importe peu. Si nous pouvons rester, il y a une moisson admirable à recueillir ; le sang des martyrs a germé. Si Dieu permet que l'on nous arrête, j'espère expier beaucoup par quelques souffrances et obtenir de la miséricorde de Dieu une petite place en haut, et, de mon petit coin, je ne vous oublierai pas, vous et les vôtres. Mais je m'abuse, je raisonne sur des possibilités peu probables ; c'est le temps de travailler et non celui de jouir, aussi priez pour moi. Si chaque jour tous les membres de votre famille disaient un petit mot pour moi à la sainte Vierge, vous feriez un acte de charité bien placé. Et puis n'oubliez pas nos bons chrétiens, oh ! si je savais la langue, dans quelques semaines, je les soulagerais ; mais il faut apprendre leur langage avant de se mettre à la besogne. Nous partons à bord du *Raphaël* ; c'est le nom donné par nos Coréens à leur barque. Monseigneur l'a confirmé. C'est de leur part une heureuse idée. Cet ange les a protégés et le fera encore ; mais surtout nous arborons l'étendard de Marie, Étoile et maîtresse de la mer, et dès lors que pourrions-nous craindre ? »

Désormais les missionnaires et leurs fidèles compagnons n'avaient plus qu'à s'abandonner aux flots dangereux de la mer Jaune, pour essayer de gagner cette terre qui était pour tous la vraie patrie. Le jour du départ fut fixé au 31 août ; ce fut donc sous les auspices de sainte Rose de Lima, la première sainte du nouveau monde, que le vicaire apostolique de Corée et ses deux collaborateurs se mirent en route pour aller annoncer Jésus-Christ dans celle peut-être de toutes les contrées du vieux monde, où il était encore le moins connu.

La traversée fut longue et pénible. M. Daveluy va nous la raconter dans tous ses détails par la lettre suivante, la première qu'il ait eu le bonheur de dater du sol coréen, adressée à M. Barran, directeur au séminaire des Missions-Étrangères.

« Kontong, 23 octobre 1845.

« Qui a Jésus a tout.

« Monsieur et respectable confrère, Arrivé enfin sur ce sol tant désiré de la Corée, il me tarde de vous faire connaître les détails de notre aventureuse et toute providentielle expédition à bord du *Raphaël* ainsi fut baptisé notre navire). Monseigneur ne se souciant pas de reporter ses souvenirs sur des jours d'épreuve, cette tâche retombe sur moi et je m'en acquitterai le moins mal possible.

« Je ne reviens pas ici sur le premier voyage du navire pour se rendre en Chine, vous connaissez cette histoire et la manière toute providentielle dont ils furent sauvés de la

tempête, puis amenés à Chang-Haï. Là encore le bon Dieu aplanit toutes les difficultés et se servit du consul anglais protestant pour faire en notre faveur ce que peut-être nous n'eussions pas obtenu d'un consul catholique. Enfin, tout étant disposé, on fixa le départ au 31 août.

« Permettez-moi de vous détailler ici les éléments qui seront en jeu pendant toute la route.

« Notre navire d'abord, surnommé frégate coréenne, est bien digne de ce nom. Il pouvait avoir environ 30 pieds de long, sur 12 ou 13 de large ; sa hauteur ne devait pas dépasser 8 pieds tout compté (« Elle a 25 pieds de long sur 9 de large et 7 de profondeur, pas un clou n'est entré dans sa construction, des chevilles en retiennent les ais unis entre eux ; point de goudron, point de calfatage; les Coréens ne connaissent pas ce perfectionnement, » dit Mgr Ferréol dans la lettre qu'il adressa lui-même à M. Barran, le 29 du même mois, de Kang-kien-in, dans la province méridionale de la Corée.). Voilà notre jolie frégate, peu élégante du reste tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Deux mâts, d'une hauteur hors de proportion, devaient supporter des voiles en nattes, c'est-à-dire en paille tressée artistement. Enfin, les Coréens n'ayant pas l'habitude de faire des ponts à leurs navires, il fallut nous en passer. Le devant n'en avait pas même l'apparence. Pour le reste, ces fins navigateurs mettent quelques planches au milieu du navire en ayant grand soin de ne pas les joindre, puis des deux côtés sont tout simplement des bâtons arrangés en treillis et recouverts de nattes.

« Par ce moyen, si la mer est un peu houleuse, l'eau entre parfaitement dans le navire, ils ne peuvent se mettre à l'abri de la pluie qu'en jetant l'ancre et formant une toiture de paille sur le navire.

« Pour gouvernail, ils préparent une forte planche de cinq doigts d'épaisseur environ et la disposent entièrement sous le navire. Aussi les flots en font bon marché. Tout ceci s'explique quand on sait que les Coréens ne quittent jamais les côtes, se reposant quand il pleut, et ne se hasardant jamais par un temps mauvais. A tout cela il faut joindre la fatigue supportée par notre navire dans la première tempête ; avant même notre départ, il faisait eau en abondance. Nos matelots étaient dignes de ce bâtiment. Deux ou trois avaient tant soit peu navigué, mais étaient sans expérience ; le reste se composait de braves campagnards, aussi admirables manœuvres. Enfin le capitaine ou amiral, si vous voulez, était André, diacre coréen et ordonné prêtre à Chang-Haï par Mgr Ferréol. Il avait l'expérience d'un jeune séminariste, mais la foi devait y suppléer. Voilà donc tout notre équipage. Onze chrétiens, dont un malade toute la traversée, le P. André à leur tête.

« Puis montèrent à bord Mgr Ferréol et votre serviteur, heureux comme jamais de sa vie il ne l'avait été.

« C'était le 31 août dans la nuit ; Mgr de Bézi voulut nous accompagner à bord et nous quitta entre dix et onze heures. Le lendemain de grand matin, nous descendions la rivière à la suite d'un bâtiment chinois monté par des chrétiens. Sur ce navire, se trouvait M. Faivre, Lazariste français, se rendant à Sivang en Tartarie ; nous devons suivre jusqu'au Chan-tong, puis nous diriger droit sur la capitale de la Corée. A peine parvenus à Wousson, c'est-à-dire à l'embouchure de la rivière, le vent se trouva contraire, nous avions à craindre les mauvais temps occasionnés ordinairement en septembre par le changement de mousson : dès lors le vent du nord-est commença à souffler et nous fit craindre les retards. Toutefois nous essayâmes d'avancer, mais bientôt il fallut jeter l'ancre, et le temps tournant à la tempête, nous retournâmes à Wousson : la tempête vint, en effet, et nous n'en souffrions pas.

« Ainsi fallut-il faire cinq ou six fois : on partait, le temps se soutenait pendant 8, 10, 15 lieues, puis devenant mauvais nous forçait de rentrer au port. Ceci dura jusqu'au 17, c'est-à-dire 17 jours ; Dieu voulait nous éprouver.

« Pendant presque tout ce temps, nous fûmes, Monseigneur et moi, à bord du navire chinois. Il y avait beaucoup plus de place ; le mouvement n'était pas violent, et nous jouissions de la société de M. Faivre, que nous avions connu à Macao ; nous nous divertîmes

le mieux qu'il nous fut possible, et parfois, il faut le dire, nous avions bien du plaisir. Le bon Dieu aussi nous réservait des consolations : pendant ces jours d'attente, nous pûmes célébrer la sainte messe plusieurs fois, et la veille de la Nativité, ayant jeté l'ancre devant l'île de Tsum-ming, Dieu permit que quatre navires chrétiens s'y rencontrassent : on leur fit connaître notre présence, aussitôt tous voulurent se confesser et faire la sainte communion. Ils passèrent toute la nuit pour la confession, et le jour de la Nativité, Monseigneur communia une quarantaine de ces bons chrétiens ; nous dûmes tous la sainte messe, tous nos Coréens assistaient à la cérémonie. Enfin ce fut un jour de joie, de bonheur : voilà nos compensations.

« Chaque matin nous espérions le beau temps, et toujours nos espérances étaient trompées. Je ne dois pas omettre une circonstance où la Providence se montra encore ostensiblement. C'était pendant la tempête que nous éprouvâmes en rade de Wousson. Nous étions à bord du navire chinois, et craignant pour notre barque coréenne, nous la fîmes remonter plus haut dans la rivière ; elle était contenue par deux ancrs, malgré cela elle chassa. Les cris des matelots anglais excitèrent nos Coréens, mais ignorants des précautions humaines, ils se mirent à prier au lieu d'agir.

« Dieu bénit leur simplicité : la barque, portée par les flots, circula au milieu d'un grand nombre de navires étonnés, elle ne toucha nulle part, et après un assez long intervalle, les ancrs se fixèrent de nouveau. Nous avons remercié Dieu de cette providence signalée, et nous en conclûmes que Dieu veillait sur nous d'une manière spéciale.

« Enfin, le 18 septembre, on part de nouveau, nous ne devions plus revenir : la navigation est belle, nous sommes contents et heureux. Mais le 21, la mer change, et sans devenir menaçante, elle était bien gênante pour notre pauvre petite embarcation. Toujours remorqués par le navire chinois, nous passâmes une nuit peu tranquille.

« Sur les quatre heures du matin, la mer grossissant et menaçant de chavirer notre navire, nous fîmes changer de route : nos voiles commençaient à s'entr'ouvrir, les mâts élevés augmentaient l'agitation, il fallait se cramponner pour ne pas être jeté à la mer. En ce moment, le danger augmentant, Monseigneur fit demander au navire chinois de nous recevoir à son bord; il y consentit, mais on ne peut s'approcher sans risquer de briser les navires. On prépare donc des cordes pour nous hisser en se tenant à distance respectueuse : tout est prêt, on va jeter la corde, nous sommes presque contre le navire, quand tout à coup le câble qui nous tenait unis se rompt, et en peu d'instant nous sommes assez éloignés. Ce fut un coup de théâtre, et la consternation fut grande de part et d'autre. Pour moi, je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cet accident providentiel. Trois fois on nous jeta ensuite des cordes pour tâcher de rétablir le câble, mais la force de la mer et l'inexpérience de nos gens les empêchèrent de les saisir, et il fallut nous séparer pour toujours.

« Nous jetâmes à la mer un panier de fortune que les Chinois mettent pour arrêter la fureur des vagues, et au bout de quelques instants, tous les matelots furent d'avis de couper les mâts. La mer n'était pas en tempête, mais pour nous, le danger devenait de plus en plus grave. Il fallut y consentir en recommandant de les attacher pour les conserver. En peu d'instant, le premier mât fut à la mer, et bientôt après la corde qui tenait notre panier s'étant rompue, on coupa le second mât. Dès lors nous allâmes au gré des flots et des vents ; nous tournions en tous sens et nous attendions l'issue de toutes ces épreuves quand on vint nous dire que le gouvernail était rompu ; ainsi il n'y avait plus rien à espérer, sinon en la miséricorde de Dieu. Chacun alla se reposer, et ne pouvant cuire le riz, on tâcha de ronger tout ce que l'on trouva en reste de pain et de viande.

« Dans ces cas tout est bon. Je n'essaierai pas de vous représenter tout ce que notre position avait, de critique : sans mâts, sans gouvernail, sur une mer menaçante et sans cesse obligés de vider l'eau entrant de toutes parts, nous n'avions guère d'espoir qu'en Dieu. Que faire au milieu de cette vaste mer ! Et puis, supposé que la mer ne nous engloutît pas, l'expérience nous prouvait que même sans tempête, notre navire ne pouvait supporter une mer

agitée. Dans cette extrémité, Monseigneur avait donné ordre d'appeler tout navire que l'on apercevrait, et nous aurions tâché de nous faire conduire au Chan-tong, dont nous ne devons pas être éloignés. Mais Dieu nous voulait en Corée, il ne permit pas qu'aucun approchât ; au contraire, à notre approche, ils semblaient changer exprès de route. Cependant l'agitation continuait ; pendant l'après-midi, je montai plusieurs fois sur le pont : assis sur les débris de nos mâts flottant autour du navire, je considérais ce terrible élément dont peut-être nous allions sonder les profondeurs, et je méditais sur la frivolité de toutes les choses de la terre. Toutefois j'étais content et tranquille ; avant de m'embarquer sur ce navire, j'avais prévu le cas où nous nous trouvions et je m'étais habitué à considérer cette mort comme un vrai martyr, puisque nous n'avions en vue que la gloire de Dieu. J'ai d'ailleurs souvent entendu répéter que saint François-Xavier avait désiré cette mort comme méritoire et agréable à Dieu.

« Jamais peut-être je n'eus sommeil plus calme que cette nuit.

« Vers le soir, le temps n'était pas rassurant, nous nous confessâmes mutuellement, prêts à faire face à tout événement. Nous n'étions pas au bout des épreuves. Ce soir même, Monseigneur, que la mer avait assez incommodé depuis le départ, se trouva fortement indisposé. Une forte fièvre, accompagnée de maux de tête et d'un violent dérangement de corps, se manifesta. Jugez de notre embarras, nous n'avions aucun remède, ni même aucune personne capable de donner un bon conseil. Le lendemain, le mal continua, sauf la fièvre qui avait diminué, mais l'estomac refusait toute nourriture. J'eus beau faire tous les bouillons imaginables, ils étaient rejetés aussitôt : les deux jours suivants augmentèrent nos craintes. Monseigneur allait s'affaiblissant à vue d'œil ; le visage changeait notablement ; n'ayant aucun remède possible, je commençai à craindre sérieusement. Je priai Dieu de ne pas joindre cette terrible épreuve à tant d'autres.

« Enfin, une bonne nuit commença un mieux qui ne se démentit pas.

« Je reviens à la navigation. Le lendemain de ce fameux jour où notre frégate avait été mise hors de combat, le vent avait cessé, la mer se calmait. Notre premier soin fut d'attirer à bord nos deux mâts, pour tâcher de les remettre en place ; heureusement nous avions parmi nos matelots un homme entendu dans la construction des navires, ce fut une providence. Nos deux mâts en sûreté, on se mit à refaire un gouvernail ; il fallut un jour et demi : trois jours de calme nous favorisèrent singulièrement, et au bout de ce temps tout était réparé et remis à peu près en état. Le jeudi (25 septembre) soir, fête transférée du saint Nom de Marie, nous partîmes avec une belle brise favorable ; jusqu'à dix heures tout alla bien, mais alors la brise augmentant sans cesse, devint un peu violente ; il fallut diminuer les voiles et même sur le minuit, nos matelots craignant une nouvelle histoire, se mirent à démonter le grand mât pour ne pas être obligés de le couper : ainsi disposés à recevoir le coup de vent, nous allâmes, non sans agitation, conduits par une seule voile.

« Le lendemain, le temps était le même et ne menaçait pas ; nous restâmes démâtés ; sur les trois heures on aperçut une île au grand étonnement de tous. Vous peindre la joie, le bonheur de nos braves, ne serait pas chose facile. Aussitôt chacun fait son plan : c'est telle île près de la capitale ; aucun doute, chacun la reconnaît. La nuit empêche de s'assurer du fait. De grand matin, tous étaient à regarder, nous avons passé l'île et nous nous trouvions au milieu de beaucoup d'autres. Cette fois on ne se reconnaît plus aussi bien, mais nous ne pouvions pas nous trouver loin de la capitale. On débarrasse donc le navire de tout ce qui est suspect ; on s'habille entièrement à la Coréenne ; on jette à la mer les souliers européens, nous sommes arrivés. Cependant le vent contraire nous force à pousser un peu dans le sud, et vers le soir le calme parfait nous laisse porter par le courant ; heureusement nous pûmes joindre un petit îlot, et nous ancrâmes par 14 brasses, pour nous c'était énorme. Le lendemain dimanche (28 septembre) était attendu avec impatience, il fallait savoir au juste la distance qui nous séparait de la capitale ; on va à terre, on s'informe. Mais, hélas ! au lieu d'être près de la capitale, nous nous trouvons dans une petite île au sud de la Corée, très près de

Quelpaërt ; quel désappointement, je dirai presque découragement ! jusqu'à la capitale il y a plus de cent lieues. Le vent du nord-est ne cesse presque pas, il est tout à fait contraire, que faire ? On se détermine à essayer de monter au milieu de cette multitude d'îles qui longent le continent, et malgré les vents contraires, nous avançons une ou deux lieues par jour, quelquefois rien du tout. Ainsi fallut-il faire pendant quinze jours, toutes les nuits nous jetions l'ancre ; malheureusement le câble était pourri, il était parsemé de champignons et nous craignons toujours de le voir brisé. Par les vents tout à fait contraires, on faisait halte ; par les calmes, on profitait de la bonne marée pour se faire porter, et s'aidant de la rame, on pouvait encore faire quelques lieues.

« Pendant cette nouvelle espèce de navigation, la Providence se montra toujours la même. Ainsi, par exemple, si nous n'avions pas réussi à jeter l'ancre près d'un îlot, le soir où nous pensions être à la capitale, tout porte à croire que nous aurions été jetés au Japon ; nous n'étions pas en défiance. Au milieu de toutes ces îles, il y a un grand nombre de rochers, Dieu les a tous écartés de notre route. Une fois entre autres, un rocher se trouvait à fleur d'eau, tellement dans la route, que nous ne pouvions passer ailleurs à moins de nous détourner beaucoup. Dieu permit que nous jetions l'ancre dix minutes avant cette roche pour demander la route. Enfin, le 12 octobre, nous arrivâmes à Kan-Kiang-ë, port bien éloigné de la capitale, mais désespérant de pouvoir, dans cette saison avancée, monter si haut avec notre mauvais navire, on se détermina à débarquer à ce port. Deux jours avant nous avions débarqué un domestique pour aller par terre nous préparer les voies chez les chrétiens ; cette circonstance faillit nous perdre. On appela un bateau pour descendre le voyageur, un des matelots monta à bord et fit toutes ses remarques. Ce navire vient de loin, ses mâts ne sont pas coréens, voilà des pipes chinoises, ce câble est bien vieux, etc. Il fallut pour se tirer de là toute l'astuce d'un de nos matelots ; il fit une histoire à sa manière, à peu près vraie, pas tout à fait fausse et se tira d'embaras.

« Avant d'entrer au port, il y a beaucoup de roches, elles sont signalées par des perches dans l'eau. Nos marins, très expérimentés, et voulant en éviter une, se mirent dans le courant, et le vent n'ayant pas assez de force, nous fûmes portés précisément sur la roche. A cette vue, quelques cris s'échappent, on invoque Marie, et nous passons sur la roche, emportant le signal avec nous. Heureusement la mer était haute, nous eussions péri au port.

« Voilà, Monsieur, par quelles épreuves Dieu nous a permis de venir en Corée. Il semble que l'enfer se soit déchainé pour nous empêcher de pénétrer dans ce royaume, mais, conduits par la main de Marie à travers les dangers, et dirigés par le saint archange Raphaël, nous avons vaincu l'enfer au nom du Seigneur. Les peines et les privations ne nous ont pas manqué ; Dieu veuille effacer quelques jours de Purgatoire. Le missionnaire dans ces cas se trouve heureux et consolé d'avoir quelque rapport avec les premiers Apôtres. En lisant les Épîtres de saint Paul, et voyant les dangers qu'il a courus, j'en trouve beaucoup dont nous n'avons pas été exempts ; que n'ai-je eu sa vertu pour les supporter ?

« Ainsi nous avons débarqué le dimanche 12 octobre, à 8 heures du soir, six semaines après notre départ de Chang-Haï. A peine à terre, nous admirâmes de nouveau la conduite toute miséricordieuse de Dieu. On a eu bruit, nous dit-on, on a eu bruit à la capitale, qu'un navire parti depuis longtemps n'était pas rentré, et comme il est défendu de communiquer avec les étrangers, on a donné ordre de visiter tous les navires arrivant à la capitale, pour reconnaître les coupables. Si le temps eût été favorable, nous allions droit à la capitale et en arrivant nous étions tous saisis. Tout n'est-il pas providentiel dans notre voyage ?

« Maintenant de nouveaux dangers se présentent : on a cru tous nos matelots morts, ne les voyant pas revenir ; comment les faire reparaître, d'autant que le gouvernement cherche le navire absent depuis si longtemps. Voilà une difficulté sérieuse dont nous sortirons, je

l'espèret avec la grâce de Dieu. Puis il faut tâcher de nous débarrasser de notre navire afin que jamais son histoire merveilleuse ne soit connue.

« Le lendemain de notre débarquement, un chrétien des environs vint pour me chercher, afin de me séparer immédiatement de Monseigneur (« Je me séparerai aussitôt de M. Daveluy, dit encore Mgr Ferréol dans la lettre déjà citée, je l'envoyai dans une petite chrétienté étudier la langue. Il est plein de zèle, très pieux, doué de toutes les qualités d'un missionnaire apostolique. Je désire pour le bonheur des Coréens que Dieu lui conserve longtemps la vie. »). On jugea à propos de me faire prendre des habits de deuil pour le voyage. Or ces habits sont absolument en toile grise, j'avais une vraie robe de pénitent. Un Coréen en deuil doit être vêtu pauvrement, quelle que soit sa condition. Il ne peut, pour ainsi dire, regarder le ciel, il doit se cacher des regards du public ; aussi lui donne-t-on un chapeau dont je me reconnais incapable de donner une idée exacte, tant sa bizarrerie est remarquable. Il est en paille, très large et rabattu sur les épaules ; dans le fond on construit un échafaudage pour recevoir la tête, de cette façon le visage ne peut être aperçu.

« J'étais affublé de ce chapeau, bien entendu, car j'étais en grand deuil, et malgré la joie dont j'avais le cœur inondé, il fallait simuler une grande douleur. Ce n'est pas tout : les Coréens nobles portent toujours une espèce d'éventail en étoffe pour se cacher le visage quand ils ne veulent pas être vus, un homme en deuil ne peut s'en passer. Je pris donc cet éventail en toile grise comme tout le reste, et en passant dans les bourgs, ou bien quand je rencontrais des humains, je m'en couvrais tout le visage ; bien habile qui aurait pu seulement distinguer si j'étais blanc ou noir. A peine voyais-je à deux pas devant moi les talons de mon courrier pour ne pas m'égarer.

« Dans cet accoutrement, je voyageais neuf heures durant, pour atteindre le lieu retiré où je dois - faire apprentissage de la langue, non sans demander grâce quelquefois pour mes pauvres pieds peu accoutumés aux souliers en ficelle que portent les Coréens. Dieu veuille effacer par cette journée quelques heures de Purgatoire. Ainsi soit-il.

« Alors, j'entrai dans un palais coréen, haut de 6 à 7 pieds, sauf les côtés à cause de l'inclinaison du toit : longueur et largeur à peu près la même, plancher en terre, muraille de même, porte haute de deux pieds et demi ; pour lit une natte, cheminée à l'instar des calorifères souterrains de la capitale de la France. Voilà mon palais où je ne connais pas l'ennui et les soucis, où le bon Dieu veut bien tenir compagnie à son serviteur, et comment ne serais-je pas heureux et satisfait puisque tous les matins notre bon Maître veut bien, à ma voix, descendre dans ce pauvre réduit ; c'est le lieu le plus convenable de l'habitation, et partant il sert de chapelle à défaut de mieux. Elle a de beaux vitraux en papier, les coréens n'en ont pas d'autres, du moins habituellement. Je l'orne de mon mieux en draperies, et elle est encore supérieure à l'étable de Béthléem.

« Voilà donc où j'en suis pour le moment, bégayant à peine quelques mots et travaillant de toutes mes forces afin de pouvoir bientôt être utile à nos pauvres chrétiens. Nous cachons notre présence le plus possible même aux chrétiens, pour éviter tout bruit ; quand nous pourrons parler, il sera temps de nous annoncer. Du reste, notre position est assez critique : les chrétiens qui sont ravis de notre présence, disent qu'elle sera sans doute bientôt connue, surtout quand nous serons en campagne, et alors Dieu sait ce qui arrivera. Quoi qu'il en soit, nous ferons notre possible pour vivre et servir les chrétiens, mais si Dieu permet que nous allions bientôt à lui, certes, ce sera un bien beau jour !

« Vous attendez aussi de moi quelques mots sur l'état de nos chrétiens ; je n'en sais pas grand-chose ; peut-être Monseigneur vous en dira davantage ; toutefois j'en dirai deux mots. En ce moment, il n'y a pas persécution, les chrétiens sont assez tranquilles, un grand nombre se trouvent dispersés par suite de la persécution, ils ont prié et se sont réfugiés dans les montagnes et lieux écartés. Telle est la chrétienté que j'habite ; elle est dans un lieu retiré entre les montagnes, et cultive le terrain qui en est susceptible. Elle se compose de sept

familles, environ trente ou trente-deux personnes ; à quelques minutes se trouvent trois autres familles et dans un rayon de quelques lieues, il s'en trouve un très-grand nombre vivant isolées et séparées des païens avec lesquels elles n'ont aucun rapport. Beaucoup d'entre eux ont abandonné de grands biens pour conserver leur foi ; tel est le chrétien qui nous donna l'hospitalité au sortir de notre navire ; il était fort à l'aise et par suite de la persécution a tout perdu. Il est doux de penser que ces braves gens ont donné de si belles preuves de leur dévouement à la religion, et on mange de bon cœur le pauvre repas qu'ils nous offrent.

« On dit toujours qu'un assez grand nombre de païens veulent embrasser la foi ; là-dessus je n'ose rien affirmer, il faut un peu se défier des Coréens comme des Chinois, par la suite nous verrons ce qu'il y a de vrai. Voilà, Monsieur, les seuls détails que je puisse vous transmettre, c'est à peu près rien, mais qu'attendre d'un missionnaire débarqué depuis huit jours et confiné dans les bois ? Je désire que Monseigneur ait quelques détails de plus à vous transmettre ; une autre fois, si Dieu me prête vie, je vous parlerai au long de ce que j'aurai vu et appris, et ce sera, je l'espère, pour votre édification, car en général nos chrétiens sont, dit-on, bien fervents.

« Vous voyez combien notre pauvre mission a besoin du secours de Dieu, veuillez donc bien l'invoquer souvent en notre faveur, aucune n'a autant besoin de secours puisque la persécution a tout enlevé aux chrétiens ; au moins demandez à Dieu qu'ils soient tous *divites in fide*, et que je me rende moins indigne de cette admirable mission. Du reste, j'ai grande confiance pour l'avenir, notre mission est consacrée à Marie Immaculée, elle en ressentira les effets.

« Je termine cette longue lettre écrite à la hâte et avec bien de la négligence. Excusez-moi, vous savez que nous n'avons ni les commodités pour écrire, ni le temps de tant soigner. J'ai voulu seulement vous faire connaître les bontés de Dieu : *Quoniam magnificata est super nos misericordia ejus*. Veuillez me recommander aux prières et saints Sacrifices de tous nos Messieurs, je n'oublie pas la maison de Paris. Demandez encore, s'il vous plaît, des prières aux saintes âmes, c'est notre force et notre consolation.

« Veuillez agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très-humble serviteur et confrère, A. DAVELUY, Miss. Apost. de la Société des Miss. Étrang.

Kontong, le 25 octobre 1845. »

Chapitre X

Commencements du séjour de M. Daveluy en Corée. — Début de son apostolat. — Persécution. — Arrestation et supplice du Vénérable André Kim. — Lettre de M. Daveluy à M. Jurines sur la Corée. - Seconde année d'apostolat. — Maladie.
(1845-1847)

« Enfin cependant je suis en Corée, Dieu soit béni ! Après bien des misères et des épreuves, nous avons débarqué à un port tout autre que celui où nous voulions aller ; la Providence a voulu par là nous sauver des dangers qui nous attendaient à la capitale. Tout tourne à bien pour ses amis et j'ose presque espérer d'être du nombre. »

Ainsi débute la première lettre, datée de Kontong en Corée le 27 octobre 1845, par laquelle M. Daveluy annonce à ses parents son heureuse arrivée dans le pays confié à son apostolat, et leur fait connaître, en même temps, la joie qui remplit son âme.

Jusqu'ici nous avons pu, grâce à une abondance exceptionnelle de renseignements, suivre, sinon jour par jour, au moins presque mois par mois, Antoine Daveluy, depuis son enfance jusqu'à sa périlleuse arrivée sur le sol coréen. Maintenant il ne peut plus en être de même. Ce n'est plus qu'une fois par an que le missionnaire peut faire parvenir de ses nouvelles. Ses lettres, si longues et si détaillées qu'elles soient, ne peuvent avoir toujours la forme d'un journal, il en résulte qu'il nous sera moins aisé d'observer dans notre récit un ordre strictement chronologique, ou que, du moins, les événements de chaque année se présenteront souvent à nous groupés en un faisceau.

Ajoutons cependant que les lettres et rapports annuels des autres missionnaires qui, joints à la correspondance de Mgr Daveluy, ont fourni à M. Dallet les éléments de son Histoire de l'Église de Corée, nous aideront à compléter la vie du missionnaire dont l'existence s'est, pour ainsi dire, identifiée, pendant vingt et un ans, avec celle du christianisme dans ce pays.

Mgr Ferréol et M. Daveluy avaient dû se séparer aussitôt après leur arrivée. Le vicaire apostolique se rendit à la capitale, où il arriva quelques jours avant le 27 décembre, date de la lettre par laquelle il annonce son entrée dans cette ville. M. Daveluy s'était rendu immédiatement dans la petite chrétienté où il résida deux mois et demi avant d'être en état de commencer la visite des chrétiens. Les fidèles qui, au péril de leur vie, lui donnèrent ainsi l'hospitalité étaient des chrétiens des environs de Séoul, chassés de leur pays par la persécution. Au nombre de trente ou trente-deux personnes, formant sept familles, ils s'étaient réfugiés « dans ce coin retiré », et y vivaient pauvrement du produit de la culture du tabac. Leur joie de posséder le missionnaire fut extrême et ils eurent pour lui les plus grands soins. Mais leur pauvreté était grande et les habitudes, la nourriture et les habitations coréennes diffèrent si étrangement de celles des Européens, qu'il fallait le zèle apostolique de M. Daveluy pour s'y trouver aussi heureux qu'il le fut réellement. Il est vrai que la ferveur de ses hôtes était pour lui un sujet de grandes consolations. Aussi écrit-il à ses frères et sœurs, le 4 novembre : « Figurez-vous, mes bons amis, combien je suis heureux, je suis ici comme dans un petit ermitage, la paix et la joie intérieures règnent autour de moi ; cherchez la plus pauvre "cabane de notre Bergicourt, sans doute vous aurez encore mieux que moi, mais je suis au milieu de mes bons chrétiens qui m'aiment comme un père. Leur bonheur est tout simple, toutes leurs joies et leurs plaisirs sont innocents. Ils me toisent et m'examinent tellement qu'il semble que chacun veuille tirer mon portrait. Si mon intéressante personne a des défauts (et Dieu seul en sait le nombre), ils doivent bien les connaître, peut-être savent-ils même le nombre de poils dont mon illustre menton se couronne petit à petit, car ici barbe et cheveux tout pousse à son gré.

« Me regarder écrire, manger, me promener, est pour eux une occupation délicieuse, et pour moi elle a bien ses charmes, je les aime tant !

« Sont-ils autour de moi, je tâche de les égayer, ce qui n'est pas difficile : mon jargon ou plutôt les mots crochus ou écorchés sont pour eux une grande récréation, pour moi un sujet de distraction ; ai-je réussi à bien dire, tous sont heureux, même votre serviteur. Et puis, vous voudriez me croire dans la peine ou la tristesse ? Elle a fui de nos montagnes. Un chrétien des environs se présente-t-il ? Vite il faut cacher le contrebandier, c'est là la consigne : quelques-uns parviennent bien à connaître ma présence, comment pourrais-je m'en attrister ? Il est si doux de voir de nouveaux enfants ! Et puis, comment vous dire leur joie d'avoir enfin des pères. »

Dans la lettre à ses parents écrite quelques jours auparavant, M. Daveluy avait donné d'autres détails qui nous permettent de nous faire une idée de son « palais quasi épiscopal », comme il désigne en riant sa résidence à ses frères et sœurs.

Les maisons coréennes, dit-il, « sont presque toujours de terre et très basses, il faut se baisser pour y entrer, et la porte couverte de papier sert de fenêtre en même temps; ils font leur cuisine à un des bouts extérieurs de la maison, et font en dessous de la maison des espèces de conduits pour la fumée ; par ce moyen, toutes leurs chambres sont chauffées ; pour nous c'est peu sain et en été peu agréable. Ma chambre a environ 7 pieds de long, 7 de large, 6 pieds 1/2 de haut et 5 1/2 sur les côtés, il y a deux portes vitrées, c'est-à-dire couvertes de papier, elles servent de fenêtre, elles ont deux pieds 1/2 de haut, sur dix-huit pouces de large. La terre me sert de plancher ; on a recouvert de papier toutes les murailles par honneur pour le père, et aussi parce que ma chambre sert de chapelle.

« La première fois que j'y célébrai la sainte messe, je ne pus m'empêcher de penser au cantique : Dans cette étable, que Jésus est charmant !

« Toutefois-nla chambre vaut cent fois l'étable de Bethléem : j'ai des nattes bien propres pour dormir et m'asseoir pendant le jour; peu à peu mes jambes se feront à cette posture qui fatigue dans les premiers temps. »

Dans la même lettre le missionnaire loue grandement la piété des chrétiens qui l'entourent.

« Tous les jours, dit-il, la plupart assistent à la messe que je dis de grand matin et m'édifient beaucoup ; ils accourent souvent aussi pour assister à mes repas, et s'amuse à m'entendre bégayer quelques mots de leur langue. Je m'en amuse bien aussi, et je n'ai pas eu la pensée de m'ennuyer depuis que je suis seul ; j'apprends la langue à force, le bon Dieu me tient compagnie, jamais je n'ai été plus content, je ne puis l'expliquer que par ces grâces privilégiées dont Dieu veut bien nous combler. J'espère après deux mois pouvoir commencer quelque ministère, en attendant, je ne bouge pas.

« Vous n'attendez pas de moi aujourd'hui sans doute, dit-il dans la même lettre, de grands détails sur la Corée, que peut savoir un pauvre missionnaire arrivant à peine à sa destination ?

Cependant pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai quelques mots sur ce que j'ai vu. Les Coréens des deux sexes se rapprochent plus de la forme européenne que les Chinois. Ce n'est plus ce type spécial qui caractérise les Chinois, beaucoup de Coréens ne diffèrent guère d'un Français ; cependant en général ils ont le nez court, la tête et la figure arrondies et les yeux un peu différents de nous. Les hommes ont peu de barbe généralement, beaucoup n'en ont pas, ils relèvent tous les cheveux au milieu de la tête et en forment un chignon à peu près comme les femmes de France, mais un peu plus sur le devant. Ils mettent par dessus une

espèce de filet en crin qui retient les cheveux trop courts et ne laisse pas d'avoir une certaine élégance. Avant le mariage, les jeunes gens laissent pendre tous leurs cheveux et les tressent en queue à peu près comme les Chinois. Les femmes coréennes n'ont pas le caprice des petits pieds comme les Chinoises, elles laissent agir la nature. Leurs mœurs, se rapprochent plus des mœurs européennes, elles ne sont pas toujours renfermées, prisonnières.

« Les habits coréens sont comme ceux de tous ces peuples, extrêmement larges. Le corps passerait facilement dans chaque jambe du pantalon ; les formes ne sont pas très gracieuses mais on s'y fait. Pour sortir, il faut avoir je ne sais combien d'habits : une paire de bas, deux pantalons, des guêtres, deux chemises, et par-dessus, deux ou trois espèces de redingotes en toile, selon les conditions et la solennité. Par-dessus tout cela, il faut toujours un énorme chapeau en crin, large de deux pied-et demi au moins ; je penche pour trois pieds, mais n'ayant pas de mesure, je crains d'être taxé d'exagération. Bref, pour entrer dans les chambres, il faut presque toujours pencher la tête pour diminuer sa largeur. Les souliers sont ou en ficelle ou en paille et bien peu commodes pour la marche, outre qu'ils atténuent peu la force des cailloux. Les grands, à la capitale, portent des souliers en drap ou en peau ; dans les chambres on ne porte jamais de souliers, et même les Coréens les ôtent pour faire un pas dans la chambre et ressortir de suite.

« Le papier coréen est remarquable par sa force et la grandeur de ses formats. J'en ai vu qui équivaut à de la toile ; on ne peut le déchirer, il est composé de filaments très solides. Les Coréens en usent comme de verre pour leurs portes et en vendent beaucoup pour cet usage, dans le nord de la Chine. Ils l'enduisent d'huile et en font une matière presque équivalente à nos légères toiles cirées ; pour les paquets c'est d'un grand usage. »

Il termine sa lettre par quelques détails sur la nourriture coréenne : « Vous me croyez peut-être bien malheureux pour la nourriture, détrompez-vous ; on me donne du riz délicieux, bientôt j'ai peur de commettre des péchés de gourmandise, et puis il y a du poulet, du bœuf, que sais-je ? Dernièrement, un brave homme, a tué un pigeon délicieux et me l'a offert. J'ai de très bons fruits, une espèce de grosse prune très bonne, des poires presque européennes, de petites prunes pas mauvaises, des marrons qui, cuits, sont des marrons européens, et crus, sont de bonnes amandes, et plusieurs autres fruits. La Corée en est assez bien fournie, dit-on, et je le crois facilement puisqu'il y en a déjà tant dans mon Ut ou.

« Les Coréens vivent de riz, mais ils ont aussi du blé, une espèce de maïs, une espèce de millet et passablement de légumes. J'ai vu dans ma route des oiseaux qui ne diffèrent pas, je crois, de la pie, c'est une belle espèce, puis un autre qui, pour le vol, le cri, le plumage, doit être une perdrix. Mes braves gens, en travaillant, emportent leur fusil et se procurent ainsi quelques pièces de gibier. Les fusils coréens sont bien supérieurs aux fusils chinois, le canon est parfaitement confectionné et d'une grande solidité, mais la batterie n'est pas fameuse ; ils usent d'une longue mèche que l'on attache au chien et qui touche sur la poudre quand on tire, ce n'est pas très commode. »

Quoiqu'il en ait pu être des festins que les hôtes de M. Daveluy se plaisaient à lui offrir, il est certain que la cuisine coréenne est détestable pour des estomacs européens, qu'elle fut plus tard pour notre missionnaire une cause de vives souffrances, et qu'il déclara un jour n'avoir jamais pu s'y habituer ; mais, à l'époque où nous sommes, c'était bien le moindre de ses soucis.

La joie témoignée par M. Daveluy était, d'ailleurs, toute surnaturelle, et nullement fondée sur des motifs humains, car nul moins que lui ne se faisait illusion sur les dangers de sa situation.

Nous en trouvons la preuve dans une lettre toute confidentielle adressée à ses parents, — pour eux seuls probablement, — quelques jours à peine après celle dont nous avons donné de nombreux extraits. Nous y lisons : « La manière toute chrétienne dont vous envisagez ma position ne me permet pas de vous cacher tout ce qu'elle a de critique, à l'envisager humainement. Notre présence ici est ignorée non seulement du gouvernement et des païens, mais aussi du grand nombre des chrétiens ; nous ne nous ferons connaître qu'après avoir appris la langue et lorsque nous pourrons administrer.

Mais alors, il sera très difficile de rester inconnus ; et si le gouvernement en a bruit, aucun doute qu'il fera des perquisitions, et dès lors, il est probable qu'il pourra nous trouver ; les Coréens sont très habiles dans l'art de trouver ceux qu'ils cherchent. — Que nous arriverait-il alors ? Dieu seul le sait. Pour nous, vous le savez, quelques jours de souffrances seraient bien compensés par le bonheur de confesser le nom de Jésus-Christ; et si Dieu permettait que la palme nous fut accordée, nous serions trop heureux, vous le seriez aussi, je n'en doute pas : voilà pourquoi je ne vous dissimule rien. — Toutefois., Dieu nous a protégés d'une manière si providentielle dans le voyage et dans tout ce qui a eu rapport à notre entrée, que nous pouvons ; sumatu ?-

Tellement espérer échapper aux recherches des tyrans. Il semble qu'il veuille accorder quelques secours aux pauvres chrétiens de ce pays. Voilà les choses telles qu'elles sont.

« Maintenant, Monseigneur ne pense pas pouvoir envoyer de courriers en Chine avant un an ; n'attendez donc pas de mes nouvelles de sitôt. —

« S'il y a des occasions, j'en profiterai toujours. Je dois rester dans le midi de la Corée où il y a beaucoup de chrétiens ; je penserai toujours à vous et à tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, et tâcherai de ne pas oublier nos jours de réunions si doux et si consolants pour des cœurs chrétiens. En priant pour moi, songez toujours que Dieu veille sur les missionnaires d'une manière spéciale : déjà, j'ai éprouvé d'une manière bien sensible les effets de sa bonté, puisqu'au milieu de toutes nos misères, j'ai joui d'une excellente santé. Et puis, je n'ai pas l'ombre d'un souci, pas d'ennuis, de découragement, je suis toujours calme, gai, content, heureux : c'est le commencement des grâces signalées dont Dieu veut bien nous entourer. Sous sa garde, que puis-je craindre ? Je ne changerais pas mon état pour tout au monde. Aux yeux de la foi, tout est donc très bien.

« J'ai fini, mes chers parents, vous voyez que je vous parle sans détour, votre religion me le permet ; tout à la gloire de Dieu.

» Adieu de nouveau, avec Jésus et Marie nous serons toujours heureux, et nous pourrons un jour nous réunir. Alors plus de séparation.

« Je suis pour la vie et ultra votre fils très respectueux et tout dévoué, A. Daveluy, Miss. Apost. en Corée. »

La grande occupation de M. Daveluy, dans son « ermitage, » était l'étude du coréen ; mais cette langue, surtout pour la prononciation (« Si vous changez tant soit peu leur prononciation, autant vaut leur parler français ou turc. »), présente de telles difficultés que, malgré ses efforts, ses progrès étaient très lents. Son grand désir, naturellement, était de parvenir à pouvoir entendre les confessions. Pour y arriver plus vite, tous les soirs, il donnait « entrée libre à tous les individus masculins de la chrétienté. Chacun disait à son gré les fautes qui lui venaient à l'esprit ; j'interrogeais, je blaguais, l'interprète jouait un grand rôle, mais enfin cela m'a réussi. J'ai pu comprendre à peu près les principaux détails de la confession. » Moins de deux mois après son arrivée, il put commencer à exercer son ministère. « Pour le jour de saint François Xavier (3 décembre 1845), il y eut deux ou trois

communions, et le jour de l'Immaculée Conception, quinze personnes reçurent ce sacrement. Quelle joie ! » s'écrie-t-il.

Enfin, après avoir pu ainsi admettre une soixantaine de personnes à la participation des sacrements dans sa retraite et aux environs, le missionnaire se trouva en état de commencer la visite des chrétiens qui lui étaient confiés. Le 1er janvier 1846, à travers les neiges du rude hiver coréen, il se mit, suivant son expression, en campagne : « En campagne, je devrais dire en montagne, ajoute-t-il, car de ce jour je ne les ai plus quittées.

La neige couvrait tout, mais pas à une profondeur de dix pieds. Ce que j'eus de plus profond fut jusqu'au haut des cuisses en traversant une montagne peu longue. Du reste, il fallait grimper habituellement avec la neige jusqu'à mi-jambe, suivant, à défaut de chemin, les traces des tigres, mais ne les rencontrant pas. Ne me parlez pas de cheval dans pareils chemins, il ferait de belles cabrioles sur ces montagnes capables d'effrayer maître Xavier en personne. Arrivé en haut, volontiers on se coucherait sur l'admirable tapis blanc si la prudence le permettait, c'est du reste moins la hauteur que la raideur qui fatigue. Après la neige, on eut l'avantage de voyager dans l'eau, et cela pieds nus, car les souliers de paille sont équivalents à ceux du père Adam ; j'en use une paire par jour, on les remplace pour quatre ou cinq sous. Des bas, j'en fais grande consommation aussi, dix ou vingt sous les remplacent. Pour mes autres habits, j'y regarde peu ; plus ils seront usés, meilleurs ils seront. Aussi dans les commencements, je les usais le plus possible. Je parle de mes habits de voyage, c'est-à-dire de farce et de carnaval (C'est-à-dire du costume de deuil des coréens nobles, dont on a déjà lu la description et qui est celui de tous les missionnaires en voyage.). »

Malgré toutes les fatigues de pareils voyages, notre missionnaire put en deux mois visiter environ sept cents chrétiens, dispersés dans un assez grand nombre de localités, « bien pauvres, bien misérables, mais enfin, dit-il, ayant, je le crois, bonne volonté. » Il résume ainsi l'impression que cette première visite lui a laissée : « Des peines ! il y en a eu, et de grandes. Je m'y attendais : car ces chers néophytes sont privés des sacrements depuis sept ou huit ans, et Dieu sait ce que vaut une année de persécution. Des consolations ! j'en ai eu aussi et de plus grandes encore. Ce sont ici de vieux soldats de Jésus-Christ que la persécution n'a pas ébranlés ; là, c'est une veuve qui a vu mourir son époux sous le fer des bourreaux ; plus loin, des orphelins dont les père et mère ont obtenu la couronne du martyr ; aujourd'hui, c'est une jeune fille qui raconte le supplice de ses frères ; demain, une mère que ses enfants ont précédée au ciel. Toujours ce sont des chrétiens qui se repentent de leurs fautes, et pleurent de joie à la vue du prêtre qu'ils attendaient depuis si longtemps.

« Ces pauvres gens ne savent comment me témoigner leur respect et leur attachement. Ils s'empressent autour de moi ; les plus pauvres m'apportent leur petite offrande. Quand le soir je suis à causer avec vingt ou trente personnes entassées dans ma cabane, souvent je n'ai pas le courage de quitter la conversation ; elle se prolonge très tard, et jamais ils ne disent : assez. Je leur parle une langue impossible, mêlée de chinois, de coréen, de je ne sais quoi. Ils comprennent ou ne comprennent pas, mais enfin ils sont contents et moi aussi, et quand le moment de la séparation est venu, c'est une famille à laquelle il faut s'arracher, ce sont des pleurs, des gémissements. Hélas ! peut-être de leur vie ils ne reverront le Père pour soulager leur conscience et s'unir à leur Dieu. Comprenez-vous cette suite d'émotions vives, trop vives pour mon pauvre cœur ? Plusieurs fois j'ai fui comme à la dérobée pour éviter ces moments pénibles, ces manifestations dangereuses, car l'apparition d'un païen en pareil cas compromettrait toute la mission.

« Je n'ai pas dit toutes mes consolations ; je n'ai pas parlé des nouveaux chrétiens. La grâce toute-puissante de Dieu sait toujours appeler ses élus. La persécution n'a pas arrêté les conversions, et j'ai toujours à baptiser quelques adultes.

« J'aime à interroger les pères de famille avant le baptême, à scruter les dispositions diverses, mais également admirables, par lesquelles la miséricorde de Dieu les a tous appelés. J'aime leurs réponses vives et pleines de foi ; les uns ont quitté une vie douce et agréable pour s'assurer -une autre vie plus heureuse ; les autres même avant leur baptême ont déjà subi quelques persécutions : quelques-uns arrivent à la onzième heure, ce sont des vieillards qui, ayant entendu parler de notre sainte religion, veulent consacrer au bon Dieu les dernières années d'une vie qu'ils voient s'échapper chaque jour. »

Les fatigues incroyables de pareils voyages et les labeurs incessants d'une telle administration qui lui laissaient à peine le temps nécessaire pour ses exercices de piété, au point que souvent il succombait au sommeil, n'altéraient heureusement ni la bonne humeur, ni la santé de notre missionnaire. « Avec tout cela, dit-il à ses parents, je ne me porte pas mal, je travaille rudement et je ne suis pas mort. Mon carême se passa bien et je le fis complet, hors les jours de grandes courses, car alors je ne jeûnais pas. Le poisson est si délicieusement arrangé que je vécus pendant ces six semaines uniquement de riz. Ajoutez quelques œufs à midi de temps en temps, car il n'y en avait pas toujours. Et je ne m'en suis porté que mieux ; avant le carême, un peu fatigué ; après Pâques, tout avait disparu ; du reste, il y a des grâces d'état ; je fais parfois de fameuses courses, j'ai toujours la force d'arriver au bout, souvent aussi fatigué pour trois ou quatre lieues que pour dix, mais enfin Dieu envoie des forces pour la course à faire, c'est le principal. »

Plus loin, il raconte que, pendant la Semaine Sainte, il dut faire les choses à peu près. Le Jeudi-Saint, pas de Tombeau, bien entendu. Il y eut une adoration de la Croix, puis le Samedi Saint, toutes les cérémonies. Il avait fait préparer un beau cierge pascal d'un pied de longueur, et l'emporta ensuite avec lui, mais, au bout de quinze jours, malheureusement, il était usé.

Après de longs mois de fatigues et de labeurs incessants, M. Daveluy eut enfin quelques jours de joie et de repos. Au mois de mai, Mgr Ferréol, jusque-là renfermé dans la capitale, vint le visiter en commençant lui aussi ses courses apostoliques. Le vicaire apostolique arriva chez son dévoué collaborateur sur les neuf heures du soir.

Dire la joie des deux missionnaires en se revoyant après sept mois de séparation serait chose impossible. « Sept mois sans voir un Européen, sans pouvoir se communiquer ses pensées, certes, c'était chose rare autrefois. Bien entendu cette nuit se passa en causeries ; toutefois, entre deux et trois heures, on essaya de fermer l'œil, mais à quatre il fallait préparer la sainte messe. Tout le jour c'était plaisir, c'était pour les chrétiens un bonheur de nous voir réunis ; tous nous étions heureux. Pendant quelques jours, nous restâmes ainsi faisant à deux la besogne d'un seul et nous reposant ensuite. Quels jours charmants ! Monseigneur vit avec moi avec toute la franchise et l'amitié possible. Aucune gêne, aucune contrainte, c'est une vraie jouissance ; là on se refait le corps, l'esprit et on rend la vie à l'âme ; depuis cinq mois la lessive intérieure n'avait pu se faire. »

Après ces quelques jours de bonheur, les deux missionnaires se séparèrent pour reprendre chacun le cours de sa tournée. M. Daveluy partit pour une province du Sud. Cette fois il voyageait à cheval. Il fait la plus plaisante description de son équipage de noble coréen, accompagné de son catéchiste, également à cheval et non moins noble que lui, et d'une suite de cinq à six personnes. Du reste, tout alla bien et de grandes consolations vinrent réjouir l'âme du missionnaire et le préparer aux épreuves qui ne devaient plus se faire attendre.

Mgr Ferréol et M. Daveluy avaient administré environ six mille chrétiens répandus dans trois provinces, « quand, tout à coup, un cri se fit entendre sur toute la Corée. C'était un cri de sang ; le P. André ayant été arrêté, la persécution ne pouvait manquer d'éclater. » La terreur des chrétiens fut universelle.

Dans les premiers mois de l'année, M. Maistre et Thomas T'soi avaient fait une tentative infructueuse pour pénétrer en Corée par ChoungTchoung. Mgr Ferréol chercha une autre voie d'introduction pour les deux missionnaires : chaque année au printemps des barques chinoises viennent en assez grand nombre sur les côtes de la Corée pour la pêche. L'évêque y envoya André Kim, le chargeant de visiter les lieux, d'examiner si l'entrée par là serait possible et de se mettre en rapport avec quelques Chinois. Le prêtre coréen avait heureusement rempli sa mission, lorsque Dieu, qui voulait le récompenser de tout ce qu'il avait fait et souffert pour sa gloire, permit qu'un incident imprévu le fit tomber entre les mains des mandarins. Il fut accablé de mauvais traitements et conduit à Séoul, où, après avoir généreusement confessé sa foi, il eut la gloire d'être condamné à mort pour le nom de Jésus-Christ. Il fut décapité le 16 septembre 1846, à l'âge de 25 ans. Comme nous l'avons déjà dit, André Kim a été déclaré Vénérable par S. S. Pie IX, le même jour que Mgr Imbert et d'autres martyrs de Corée, le 27 septembre 1857.

Le martyr d'André Kim fut suivi, quelques jours plus tard, du supplice de huit autres chrétiens arrêtés à son occasion et qui ne voulurent pas racheter leur vie par l'apostasie. Le principal d'entre eux eut la tête tranchée, les sept autres furent étranglés dans la prison, après avoir été presque assommés à coups de planches.

La persécution n'alla pas plus loin, mais le souvenir des horreurs de celle de 1839 était trop présent à tous, pour qu'au premier indice une crainte extrême ne saisît tous les chrétiens coréens. Ils se hâtèrent de se cacher, d'enterrer les objets de religion et tout ce qu'ils avaient de précieux. Ce fut déjà pour les missionnaires une cause de grandes pertes. Ceux-ci avaient cru, dès les premiers bruits de persécution, devoir se retirer dans un lieu moins exposé, attendant chaque jour la nouvelle de leur dénonciation.

« Je jouissais par avance, dit M. Daveluy, de la bonne occasion pour aller visiter la capitale de la Corée, je cirais mes bottes et préparais mes habits de fête pour un si beau jour. Nous étions dans un misérable réduit, équivalent de la prison. C'était au mois de juillet, au moment des fortes chaleurs. Impossible de rester dans les appartements, chauffés sans cesse par les fourneaux de la cuisine. Plusieurs fois, nous essayâmes de passer la nuit dans la chambre, mais la multiplicité de la vermine (La vermine, conséquence naturelle de l'incurable malpropreté des Coréens et de leurs habitations, est un des fléaux de ce pays et, pour les missionnaires, un véritable supplice. Outre les puces, punaises et autre menu gibier, on doit surtout citer, parmi ces ennemis de l'homme, les cancrelats, dont la morsure est des plus cruelles.) ne permit jamais de fermer l'œil. Nous tuions les punaises chaque jour par centaines, il fallut y renoncer ; nous nous établîmes en dehors, sur l'arrière de la maison. Une natte, large d'environ trois pieds, a dû recevoir pendant un mois nos deux personnes, et le jour et la nuit. Elle était posée sur une terre humide et, pendant les grandes pluies qui abondent à cette époque, une autre natte nous servait d'écran. La nourriture, dans ce pauvre réduit, était en proportion ; on craignit que la maladie ne vînt nous visiter : nous nous séparâmes pour chercher d'autres gîtes ; après deux mois, nous nous réunîmes de nouveau. Pendant ce temps, le P. André tâchait de mener sa barque, pour éviter de compromettre notre présence. Quelques soupçons, éveillés par des lettres surprises, furent par lui dissipés. Les plus dignes furent couronnés du martyre. Aujourd'hui (26 octobre), nous pensons l'alerte terminée, notre présence n'est pas connue, peut-être soupçonnée ; toutefois nous pensons à nous remettre en campagne pour terminer l'administration des chrétiens. Serons-nous de la partie dans quelque temps ? Dieu seul le sait ; si on nous attrape, quel sera notre sort ?

« Même incertitude. Si on met la main sur le lapin, et qu'ensuite par quelque miracle, je sorte de ces admirables lieux, où sont les prisonniers, je vous promets un article sur les prisons en Corée, article qui servira de note pour le système à adopter par nos législateurs, et puis encore un article sur les arts libéraux en Corée. Pour les chrétiens, le jeu du bâton est fort

en usage, les Coréens s'en acquittent, m'assure-t-on, d'une manière remarquable, c'est le seul art pour lequel ils sont libéraux. Patience donc, et puis nous décrivons ou nous ne décrivons pas. Avis à tous ceux qui ne sont pas des Hercules. Je me porte fort bien.

« J'ai fait ici, en courses, abstinences, jeûnes, etc., ce que je n'aurais pu faire, même en France. On ne meurt donc pas pour quitter son pays et changer de climat, de mœurs., etc. On ne s'en porte que mieux. Monseigneur ne peut guère se faire à la nourriture, mais il a la grâce spéciale de vivre sans manger. Pour moi, je m'y suis accoutumé un peu mieux, je mange du riz, puis du riz, puis du riz. Je bois du vin de toutes les qualités, que les aveugles avaleraient plus volontiers que les autres mortels, mais n'importe. A vrai dire, après un carême, comme je l'ai passé cette année, j'ai la presque conviction que peu à peu et avec de la patience, on parviendrait à vivre sans manger. En France, ce serait difficile, ce sera une des merveilles à noter sur ce pays peu connu. »

Malgré le ton de gaieté, habituel à M. Daveluy, qui caractérise ce qu'il dit de sa santé et de la manière dont il a supporté sa réclusion, il est certain qu'il conserva de cette époque de douloureuses infirmités dont il n'a guère parlé. Nous croyons devoir reproduire ici les détails que nous a communiqués, à ce sujet, un ancien missionnaire de Corée, M. Féron : ces détails s'appliquent, pensons-nous, au temps où M. Daveluy fut caché séparé de Mgr Ferréol, circonstance qu'il se borne à mentionner dans les lignes précédentes.

« Mgr d'Acônes, en Corée, ne jouit pas longtemps d'une bonne santé. Dès J 846, pendant la persécution excitée par la prise du P. André Kim, il dut rester caché assez longtemps dans un endroit humide et malsain où il n'avait pour abri qu'un petit appentis assez large tout juste pour s'étendre, au bord d'un ruisseau qui coulait derrière la chaumière où il était réfugié. Je ne sais pas s'il a jamais raconté cela dans ses lettres, mais j'ai connu plus tard Paul Kian, son hôte ; il doit être mort maintenant, car il avait accompli ses quatre-vingts ans en 1866. Mais vingt ans auparavant, c'était encore un homme d'une force et d'une taille athlétiques, demi-sauvage, d'une grossièreté et d'une insolence qui le faisaient craindre de tout le monde, d'autant plus qu'il était le gardien des tombeaux d'une famille puissante. Lui n'avait de chrétien que le baptême, sa femme et ses enfants étaient encore moins avancés. Ce fut à lui que pensèrent les chrétiens pour cacher le missionnaire qu'on appelait alors le P. An (la paix) ; il accepta volontiers et, lorsque M. Daveluy arriva chez lui, étonné de ceux qui le recevaient, il demanda à Paul : « Est-ce que tu aurais encore envie d'être martyr ? » — « Mais, dit l'autre, encore un petit peu. »

« Comme les païens fréquentaient beaucoup cette maison, Mgr Daveluy ne pouvait sortir de sa cachette. Seulement le soir Paul prenait sa flûte et venait lui faire de la musique, Monseigneur lui donnait une sapèque (La sapèque est la seule monnaie qui ait cours en Corée. « Plus forte que la sapèque de Chine, elle est de la taille d'un petit sou et percée par le milieu. Sa valeur relativement à nos monnaies pourrait être de deux liards ou deux centimes. » — (Lettre de M. Daveluy à M. Jurines.), on riait, et on faisait le catéchisme : bref, toute la famille fut instruite, baptisée et, pendant six ans que j'ai été leur pasteur, je les ai toujours tenus pour de très bons chrétiens.

« Mais il résulta aussi que l'humidité occasionna à Mgr Daveluy une infirmité qui ne s'est jamais guérie. Ce fut un relâchement des tendons du genou droit, lequel se déboîta très fréquemment, en sorte que, depuis ce temps-là, les longues courses à pied devinrent impossibles. » Dès le commencement de sa réclusion dans ce qu'il appelle sa « forteresse d'Eurikoal », M. Daveluy écrivit à ses parents, le 11 juillet, une lettre qu'il pensait pouvoir être la dernière, sans le leur dire précisément. Il leur apprend l'arrestation d'André, la probabilité d'une dénonciation.

Il leur dit comment il s'est rendu dans sa nouvelle retraite, en faisant trente lieues à pied, « à la Don Quichotte, » par la pluie, la boue, les rizières et les chaleurs très fortes. « Monseigneur est venu me rejoindre dans le château fort ; c'est un vrai bonheur. » Et il se réjouit, en même temps, d'avoir ainsi une bonne occasion de retremper son âme dans les saintes eaux de la pénitence.

Cette lettre, confiée à un chrétien pour la faire parvenir en cas de mort, fut envoyée, sans doute à l'insu de M. Daveluy qui n'en a jamais parlé dans la suite de sa correspondance. Elle se terminait ainsi : « Adieu, mes bien chers parents, un souvenir respectueux et amical à tous les parents, depuis ma bonne grand'mère jusqu'aux parents éloignés, je n'oublie personne, je crois en avoir donné des preuves autrefois ; aux amis aussi, Amiens, Paris, Roye, Querrieux, etc., etc., que j'ai encore de satisfaction en me les rappelant !

« Adieu, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie ; nous saurons supporter croix et souffrances pour le nom de Jésus-Christ ; fidélité de tous au grand rendez-vous. Je tâcherai de n'y pas manquer. Un adieu tout spécial à mes frères et sœurs, je les ai aimés bien vivement, mais en Dieu ; je les aimerai toujours, je penserai toujours il eux. Je les confie de nouveau à Jésus notre Maître, à Marie Reine des Martyrs, notre bonne - mère ; nous nous reverrons un jour. »

Au milieu de toutes ces souffrances et inquiétudes, M. Daveluy resta toujours parfaitement calme et maître de toutes ses facultés. Nous en trouvons une remarquable preuve dans la longue lettre sur la Corée qu'il écrivit alors à l'un de ses confrères du Séminaire des Missions-Étrangères, M. Jurines. Cette lettre, datée également d'Eurikoal, « forteresse en temps de persécution, » 15 juillet 1846, terminée à Seng-tsi-kool, le 25 août suivant, ne comprend pas moins de 22 pages in-quarto d'une écriture très fine ; elle a été publiée, en partie seulement, dans le tome-XX des *Annales de la Propagation de la Foi*, pp. 291 à 308. C'est une étude complète sur la Corée, dont la rédaction dénote chez son auteur un grand talent d'observation, en même temps qu'une pleine possession de soi-même. Nous aurions voulu la reproduire in extenso ; son étendue ne nous le permettant pas, nous ne voulons pas la défigurer en l'analysant. Qu'il nous suffise de dire que ce fut, pendant longtemps, l'étude la plus complète que l'on ait en Europe sur la Corée. Aujourd'hui encore, sa publication intégrale serait d'un grand intérêt. Le 1er novembre, M. Daveluy ajoutait à sa lettre un post-scriptum, fort abrégé par les *Annales*, où il annonçait la fin de la persécution.

Les deux missionnaires songeaient alors à se séparer, pour reprendre leur vie apostolique, mais, auparavant, ils voulurent se placer d'une manière spéciale sous une toute puissante protection. Depuis sept ans, la Corée avait reçu du Saint-Siège pour sa patronne la très sainte Vierge Marie, sous son titre glorieux d'Immaculée.

C'était Elle, c'était cette étoile de la mer qui avait servi de phare à André Kim dans son périlleux voyage ; c'était Elle qui avait été la boussole de la petite barque Raphaël, à son retour en Corée.

Son image était constamment déployée au pied du mât; on l'invoquait le jour, on l'invoquait la nuit, et les missionnaires croyaient avec raison que c'était par son secours qu'ils avaient échappé à tous les dangers de la mer et de la persécution.

Ils résolurent donc de lui témoigner leur reconnaissance, en érigeant en Corée l'Archiconfrérie de son Cœur Immaculé, cette Archiconfrérie si chère, on s'en souvient, à M. Daveluy. La difficulté était de trouver un lieu propice pour exécuter leur projet ; ils n'avaient pas de chapelles, et les réunions nombreuses de chrétiens étaient impossibles. Ils firent choix d'une petite cabane où habitait, dans un lieu retiré, la famille d'un fervent néophyte. C'est là que la confrérie fut érigée le 2 novembre 1816, en présence de quelques chrétiens, heureux de

cimenter une nouvelle alliance avec Marie. Il fut réglé que chaque dimanche, un petit nombre de fidèles viendraient réciter quelques prières devant l'image de la Mère de Dieu, en union avec les associés répandus dans tout l'univers. Quatre jours après, les missionnaires écrivirent une lettre à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, pour le prier d'inscrire sur son registre la petite association ainsi érigée dans la vallée de Sour-itsikol.

M. Daveluy annonçant à sa famille l'établissement de l'Archiconfrérie semble en reporter tout l'honneur sur Mgr Ferréol. Mais, à nous qui connaissons le zèle témoigné naguères par le séminariste de Saint-Sulpice et le vicaire de Roye pour l'extension de l'Archiconfrérie, il est bien permis de croire qu'il eut sa bonne part dans la première pensée d'établir en Corée cette pieuse association. « La plupart de nos néophytes, dit-il, s'empresment de se faire inscrire pour participer aux grâces sans nombre qui découlent sur les associés. Après six mois je retournai dans cette pauvre cabane, et le dimanche nous fîmes le petit exercice habituel. Quelles douces impressions quand, entendant les prières de nos chrétiens en langue coréenne, je pensais à ce concours de toutes les langues réunies pour les louanges de Marie et pour opérer la conversion des pécheurs.

« Veuillez cette bonne Mère nous faire part de ces bienfaits sans nombre qu'elle a répandus sur tant de pays ; à cet effet je requiers les prières de tous les associés et de toutes les bonnes âmes. »

Les deux missionnaires, seuls désormais pour travailler à la vigne du Seigneur, se remirent courageusement à l'œuvre, et l'année 1847 se passa sans incident. Dieu répandit une bénédiction abondante sur leurs travaux. Le nombre des confessions annuelles qui, en 1846, à cause des difficultés du temps, n'avait été que de 3,484, se monta, en 1847, à 5,246. Il y eut également, en 1847, près de 770 baptêmes d'adultes ; l'année précédente, malgré la persécution, il y en avait eu 946. C'étaient, en deux ans, mille sept cents nouveaux adorateurs du vrai Dieu, arrachés au culte du démon, et enrôlés dans la sainte Église de Jésus-Christ. »

Le mois de mai 1846 avait été, pour M. Daveluy, une époque de joie à l'occasion de la visite de Mgr Ferréol. La sainte Vierge lui ménagea, pour celui de 1847, une autre cause d'allégresse.

Il reçut des nouvelles de France. Le début de sa lettre à ses parents du mois d'octobre suivant nous fait comprendre le bonheur qu'il éprouva : « Enfin, enfin, enfin est arrivé ce que j'attendais depuis si longtemps. Ce fut au commencement de mai, un homme arrive de la capitale. Le courrier de Péking est-il de retour, lui dis-je aussitôt ? Oui, depuis quelques jours. — Mon cœur battait bien fort. — Y a-t-il des lettres ? — L'Évêque en a reçu beaucoup. — Et pour moi ? — Je l'ignore, j'apporte un paquet de la part de l'Évêque. — J'ouvre ce paquet. Jugez si le cœur battait fort, un paquet de lettres se rencontre, mais d'où vient-il ? Enfin tout est ouvert, j'ai reconnu l'écriture de mon père, de ma mère, de tant de personnes qui me sont chères. Il faut avouer ma faiblesse, quelques larmes de joie s'échappèrent de mes yeux, et ceci se passait dans la maison du père du courrier de Péking, qui lui aussi pleura, sachant son fils revenu sain et sauf. Dieu soit donc béni ! J'ai reçu vos lettres depuis la fin de mars 1845, jusqu'au 1er août 1846 inclusivement. En tout plus de soixante-dix lettres de trente mains différentes, quelle satisfaction ! » Mais la joie ne devait plus être accordée sans la douleur, à celui qui ne cherchait sur la terre que la croix de son divin Maître, et l'année 1847 fut marquée, pour M. Daveluy, par une maladie, suite évidente des fatigues de son ministère et des privations de l'année précédente, début des longues souffrances qu'il éprouva pendant presque tout le reste de sa vie. Dans sa lettre d'octobre 1847, il en parle à ses parents comme d'une simple indisposition, mais, avec ses frères et sœurs, l'année suivante, il est plus explicite.

« L'an passé, s'il m'en souvient bien, dit-il, je vous écrivis au moment où je venais de secouer les restes d'une petite maladie passable ; par la grâce de Dieu elle a disparu entièrement, et cette année rien ne s'est présenté de fort malencontreux. Peut-être il ne vous sera pas indifférent de connaître comment les choses se passent de ce côté du continent en pareilles circonstances. Vers le printemps de 1847, mes forces diminuant et la bête menaçant de faire une petite, chute, on me pressa de toutes parts de prendre des remèdes réconfortants et préservatifs ; à force d'instances, je dus mettre de côté la répugnance, et le conseil des doctes assemblés décida qu'il fallait pour le Père tout ce qu'il y avait de bon et de confortable. Il fallut baisser pavillon. Les uns voulaient me faire prendre le fameux ginseng (Le gin-seng, jin-seng ou gen-seng est une plante fameuse dans tout l'extrême Orient, dont la racine est, au dire des habitants de ces pays, le premier tonique de l'univers. Le plus estimé est le gin-seng sauvage de Tartarie, qui se vend, dit-on, 50,000 francs la livre. On en cultive beaucoup en Corée ; mais il est très inférieur à celui de Tartarie. Le gin-seng n'est généralement pas salubre aux Européens.), dont la réputation a passé jusqu'en Europe, mais, sur mon refus formel de prendre cette plante généralement nuisible aux Européens, il fallut suivre le parti opinant pour la corne de cerf. Vous riez et toutefois le fait est vrai ; la corne de cerf est un remède très confortant, quelques-uns disent délicieux. Bref, un exprès est envoyé et m'apporte, à prix d'or, quelques paquets de la drogue en question, et même les entétés y mirent à mon insu un peu du fameux gin-seng. Je pris donc innocemment le délicieux breuvage, assurément le nectar coréen, et je le pris en bonne dose. Tout allait bien et je me croyais quitte, quand un feu intérieur, allumé par le gin-seng avalé sans le savoir, vint me consumer de toutes parts. C'était le moment des chaleurs. Impossible d'y tenir ; le jour, la nuit, tout était feu ; j'avalais le feu, je rendais le feu ; la fièvre se met de la partie, la nourriture refuse de passer. Et voilà !!! Dans cette circonstance plusieurs jugèrent la chose grave, et il fallut faire venir de fort loin quelques chrétiens, hommes de l'art, qui pussent sauver mes jours. Des courriers envoyés m'en amènent un après cinq jours, c'est un noble gentilhomme, stylé à la coréenne, et qui passe pour capable ; mais, après sept ou huit jours, arrive un bon vieux, l'un des plus fameux purgons du royaume, dont le genre grave et pédant a dû faire trembler le pauvre martyr. Les drogues ne me manquèrent pas : tout ce qu'il y a de plus amer, de plus affreux fut réuni pour ma personne ; il fallait tout boire ; de plus on me barbouilla la figure et les bras avec je ne sais quelle dégoûtante compote. Bref, jamais je n'avais vu même de loin pareilles saletés, et toutefois, gloire soit rendue au purgon ; la drogue eut son effet, l'incendie fut éteint et peu à peu il me fut donné de reprendre mon état naturel. Le tout fut payé bonne, cependant remarquez que pour me rendre malade il m'en coûta deux fois autant que pour me guérir. Voilà le genre de ce pays, qu'en pensez-vous ? Pode passa, dirait un Portugais, et chacun de vanter ses exploits, les purgons appuyant sur la gravité de la maladie ; d'autres, inler quos ego, sur le dégoûtant des drogues ; ils vantaient leur talent et moi mon habileté à faire descendre de pareils hôtes dans mon estomac, j'ai vraiment bien ri (après coup s'entend), et maintenant je prie Dieu de ne plus me faire tomber entre les mains de ces empiriques ; j'aime mieux encore prendre mon écuelle de riz que tous ces ragoûts délicieux. Mais y pensons-nous ? Je suis honteux, quelle tirade sur les purges, les purgations et consorts. Taisons-nous vite, car cette année je n'ai pas même goûté les drogues (Août 1848). »

Heureusement la bonne constitution de M. Daveluy surmonta ce premier assaut : il put se croire sauvé et deux mois plus tard, en décembre 1847, il se mit en route pour la visite des chrétiens dispersés dans le midi de la Corée, où ni Mgr Ferréol ni son collaborateur n'avaient encore pu se rendre.

Chapitre XI

Suite de l'apostolat de M. Daveluy en Corée. Entrée de Thomas T'soi. — Maladie grave de M. Daveluy. — Son voyage a la Capitale. Il voit passer le Roi. — Mort de Mgr Ferréol.

(1848-1856)

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis l'entrée de M. Daveluy en Corée. Il s'était habitué aux vêtements et aux usages de ce pays étrange ; avait appris à bégayer sa langue gutturale ; fait l'apprentissage d'un pénible apostolat ; habité d'inféconds taudis ; enfin, payé à la maladie un large tribut qui lui sera souvent réclamé depuis.

Désormais il pouvait se dire naturalisé Coréen et reprendre avec un nouveau zèle l'exercice de son saint ministère. Les souffrances, en affaiblissant son corps, avaient encore fortifié son âme et c'est avec un redoublement de courage et d'ardeur qu'il se remit à l'œuvre.

L'étendue de la tâche semblait de nature à faire reculer les plus intrépides : qu'était-ce, en effet, que deux missionnaires étrangers comprenant à peine la langue, pour subvenir aux besoins spirituels de quelques milliers de chrétiens, disséminés et comme perdus au milieu de dix millions de païens (« Quelle est aujourd'hui la population totale de la Corée? il est difficile de le savoir exactement. Les statistiques officielles du gouvernement comptaient, il y a trente ans, plus de un million sept cent mille maisons et près de sept millions et demi d'habitants ; mais les listes sont faites avec tant de négligence qu'on ne peut pas s'y fier. Il semble certain que beaucoup d'individus ne sont pas comptés. Peut-être ne se tromperait-on guère en estimant à dix millions le chiffre total, ce qui donnerait une moyenne de presque six individus par maison. Quelques géographes modernes supposent à la Corée quinze millions d'habitants, mais ils ne disent point sur quoi se basent leurs conjectures évidemment très exagérées. » Dallet, Histoire de l'Église de Corée. Introduction, p. XII.) ? Et comment arriver à faire luire le flambeau de l'Évangile aux yeux de ces mêmes païens, quand il fallait, sous peine de mort, leur dissimuler sa présence ? En Corée surtout on pouvait dire : La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux. Mais les difficultés ne faisaient qu'accroître le zèle des messagers de la Bonne Nouvelle et la menace de la persécution avait encore retrempe leurs âmes et enflammé leur courage. Un instant, ils avaient cru toucher au port, maintenant la palme si désirée semblait s'éloigner, ce leur fut une raison pour augmenter encore leur activité et leur dévouement.

M. Daveluy termina l'année 1847 et commença 1848 par une course apostolique dans les provinces du sud, où, dispersées, de côté et d'autre, environ cinq cents brebis l'attendaient, — tandis que, de son côté, Mgr Ferréol se dirigeait vers le nord. — Cette visite fut heureuse en fruits de salut, sans être troublée par aucun incident notable, à part les difficultés du voyage et la crainte permanente des païens qui, du reste, ne troublaient en rien la sérénité du missionnaire.

Écoutons-le : « A peine en route, il nous fallut recevoir gratis pro Deo une pluie battante qui arrangea fort peu mes suivants à pieds ; pour moi, monté sur un cheval fringant, et enfoncé dans un manteau de papier huilé, je n'étais qu'à moitié mouillé. Bientôt la route devint affreuse, il fallut traverser un long pays au milieu des rizières, barbotant à qui mieux mieux et emportant chacun provision de boue ; il fallut renoncer au cheval et barboter aussi. Sur ce, voici que se présente à traverser un large fleuve où la marée remontait dans toute sa force, il y avait encore environ trois lieues à faire contre marée ; le batelier, effrayé par la pluie, la boue, la marée, refusa de venir, il fallut employer la force ; heureusement j'avais nombreux accompagnements ; on crie, on menace, et ne gagnant rien on empoigne un des bateliers et on commence à le battre. Alors ils consentirent à nous passer, et après un long -

travail nous arrivâmes de l'autre côté, mais dans un accoutrement grotesque, mouillés et couverts de boue, toutefois n'ayant rien perdu de notre noblesse et passant partout pour tels. Dès ce jour et par la suite nous fîmes à chaque auberge décamper les gens-de la maison pour prendre leur appartement. Quelquefois ces pauvres gens eurent bien froid, couchant dehors avec leurs enfants, je les plaignais intérieurement, mais que faire ? C'est le seul moyen d'éviter les mauvaises rencontres et de ne pas se faire reconnaître ; en conséquence , nous agîmes toujours en vrais cerbères, parlant d'un ton sévère, menaçant souvent, et selon la coutume des nobles Coréens, ne nous laissant pas marcher sur le pied.

« La province par laquelle je débutai fut celle de Tsien-la, au sud-ouest de Corée ; les gens de cette province ont le caractère défiant, soupçonneux et peu social. La noblesse habitant peu dans cette province, on n'est pas habitué à voir des gens un peu huppés ; de là, notre passage ne put se faire sans bruit, chacun sortait pour voir notre équipage ; dans les auberges, femmes et enfants venaient regarder par les trous quand nous étions dans les appartements ; malgré cela rien de grave ne nous arriva. Nous craignions surtout mon costume de deuil fort compromis dans cette province à la grande persécution ; Dieu nous tira de tous les mauvais pas.

« Trois seulement furent un peu glissants : d'abord lorsque percés par la pluie, il nous fallut passer tout un jour et une nuit dans une auberge où se trouvait un mauvais sujet qui nous a fièrement examinés, il a même dit quelques paroles assez vilaines, mes gens étaient un peu embarrassés sur ce qu'il y avait à faire. On prit avec raison le parti de patienter, mes domestiques se mirent à fumer la pipe, et l'un d'eux, conteur de profession, commença ses contes, histoires, épisodes et, pendant trois ou quatre heures, on ne pensa plus à nous. La pluie ayant un peu cessé, nous filâmes légèrement et on disparut.

« Une autre fois, conduits par une mauvaise étoile, mes gens s'adressèrent à une auberge tenue par un ancien satellite connu par sa haine contre la religion et par les vexations contre les chrétiens. Il avait joué un rôle actif dans la grande persécution, est au courant de toutes nos ruses, et, par malheur, connaissait un de mes domestiques. A peine entré, ce domestique apercevant le maître d'hôtel pâlit, mais reculer c'était se compromettre directement. Dieu permit que ce tigre eût un bandeau sur les yeux ; il ne reconnut pas mon servent, sans cela le danger était grand, d'autant que nous étions dans une ville où une saisie serait promptement exécutée. Enfin je ne sais pourquoi nous nous adressâmes, encore une fois par ignorance, dans une auberge où le P. Chastan fut reconnu, en 1838 ou 39, et fut assez importuné. Mon costume, mon accompagnement, tout était semblable, et le malin lièvre me reconnut du premier coup. Sans doute, il n'est pas mauvais, il se contenta de nous dire quelques paroles plaisantes et nous filâmes tranquillement.

« Voilà les seuls dangers positifs que j'aie courus ; je ne parle pas des dangers des routes, au milieu des glaces, des neiges, des montagnes escarpées ; quelquefois, c'est plutôt un rocher qu'un chemin, il faut des chevaux bien habiles pour en sortir, ils risquent à chaque pas de périr. Je me rappelle une fois où il fallut faire descendre mon cheval sur de grosses pierres couvertes de glace, le saut était de plus de deux pieds et aucune pierre sur laquelle les deux jambes du cheval pussent reposer à la fois : mes gens l'ont moitié tiré, moitié porté ; pour moi, j'ignore comment il a pu s'en tirer. Nous autres piétons avons fait la dégringolade, comme les petits enfants ; et tout cela c'est dans les montagnes, alors qu'il n'y a pas moyen de passer ailleurs ni de tourner. » Heureusement, au milieu de toutes ces épreuves, la confiance du missionnaire ne diminua point, sa gaieté habituelle ne l'abandonna jamais, et toujours, lorsqu'il rapporte les épisodes les plus accidentés de son dangereux voyage à travers les montagnes, il ne manque pas de dire qu'il riait de tout son cœur aux plus périlleux moments, alors qu'il fallait presque porter son cheval et le tirer à la fois par la tête et par la queue.

Il fallait d'ailleurs cette gaieté et cette résolution, qui n'étaient pas de l'insouciance mais de la fermeté, pour avancer ainsi, au milieu des dangers de la route et de la timidité de

ses guides, qui, dix jours environ après son départ, n'en pouvant plus et effrayés des bruits de persécution qui se répandaient, auraient voulu lui voir rebrousser chemin.

Il hésita pendant trois jours, puis, confiant en Dieu et implorant l'intercession de Marie, il poursuivit courageusement, contre l'avis de ses serviteurs ; sauf quelques extorsions d'argent de la part de quelques païens, tout se passa sans encombre, et M. Daveluy bénit la Providence de ne pas être retourné sur ses pas. « Trois cents chrétiens, dit-il, n'eussent pas vu le prêtre encore cette fois. »

« Du reste, dit-il dans la même lettre, le pays que je parcourus dans cette province n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est que l'on voulût appeler de ce nom les bornes qui, sur les routes royales, indiquent les distances. Rien de plus grossier que ces figures soi-disant humaines, taillées sur une poutre de bois. La figure seule est tracée, mais à coups de hache ; les yeux, le nez, la bouche, le tout ressort à faire peur, et peut-être quelques-uns de nos Français craindraient de passer auprès de tels monstres. Leur vraie place serait dans une foire, au logis des figures grotesques, et sans doute elles surpasseraient toute l'industrie française en ce genre. Vous dirai-je qu'un certain jour, harassés de fatigue après une longue route, nous espérions avoir fait beaucoup de chemin.

Un de ces monstres se rencontre et accuse pour la journée une lieue de moins que nous ne pensions. Mes gens entrant dans une sainte colère contre cette monstrueuse figure, et n'apercevant aucun témoin, l'assommèrent de pierres, et sans doute quelqu'un des promontoires ressortant sur la figure noire aura disparu sous les coups. Je pouffais de rire à voir leur acharnement ; pour eux ils retrouvèrent des forces dans cet acte de vengeance, et me suivirent plus gaiement. Ne retrouverait-on pas de pareilles farces dans le collégien français, l'homme est le même partout. »

Après environ vingt-cinq jours de courses dans la province de Tsien-la, notre missionnaire passa dans celle sud-est de Kiang-sang. « Là, dit-il, tout est différent : c'est le pays de la noblesse, on est plus respecté, la route devient plus sûre, et, si je ne craignais un faux jugement, j'appellerais cette province l'Auvergne de la Corée, il y a dans beaucoup de ses habitants un caractère de simplicité charmante. Mais là encore, montagnes, rochers, neige, rien ne manque, et cette dernière ne recule même pas devant les pays que je crois au 33^{me} degré de latitude. Un jour, ce fut charmant, j'allais dire grandiose : figurez-vous une route d'environ six lieues entre deux chaînes de montagnes ; tout est escarpé, la neige recouvre quelques buissons semés ça et là, un rocher sévère fait le fond du tableau ; la route n'est qu'une série de roches et de pierres que l'on parcourt à grand'peine et non sans avoir le cœur gros ; tout est glace et vous glace d'effroi. Mais d'autre part la vue est bien réjouie par mille tableaux d'une charmante aspérité. Ici, c'est un ruisseau qui roule légèrement sous la glace son petit filet d'eau ; plus loin il a grossi et se forme en torrent dont les eaux bouillonnantes font retentir les échos des rochers. Au milieu de ces eaux, sont des pierres ou roches de toutes grandeurs qui forment autant d'îles, étonnent le spectateur et multiplient les cascades à l'infini ; tout cela se parcourt au milieu du silence le plus complet, on n'entend que quelques cris d'admiration, ou bien les cris redoublés des serviteurs portant ou relevant tour à tour une pauvre bête qui n'en peut plus. Oui, c'est une belle horreur, une horrible beauté, et là au milieu des montagnes, des rochers, des cascades et des glaces où se trouve tout ce que la nature, au jour de sa plus horrible fécondité, a pu semer sur la terre, sa féconde aspérité semble y être épuisée.

« Et voilà, Dieu nous soutenant de son bras puissant, le voyage se passait gaiement et sans accident ; les pays chrétiens se visitaient peu à peu ; les pauvres gens renouvelaient chaque fois ces scènes touchantes que je ne puis répéter ici ; tout, en un mot, nous faisait bénir la Providence qui prend soin de ses enfants en quelque lieu éloigné qu'ils se trouvent. »

Une chose cependant vint navrer le cœur du vaillant apôtre. Restait à visiter une chrétienté à cinq journées de chemin, et de là six autres jours de route étaient nécessaires pour retrouver une habitation chrétienne. Le cheval du missionnaire était hors de service. Impossible malgré tous les efforts de s'en procurer un autre. Il fallut se résigner et retourner vers le nord, se bornant à envoyer aux pauvres délaissés quelques objets de piété par l'entremise de ceux de leurs concitoyens qui étaient venus au devant du missionnaire et avaient dû, à son poignant regret, s'en aller sans lui.

« Les pauvres gens, au retour de leurs compagnons venus à ma rencontre, se réunirent tous dans la maison du catéchiste et, la tête appuyée sur l'autel déjà préparé, ils poussèrent de longs gémissements ; puis, recevant mes petits objets, ils les baisaient, mais leurs larmes ne se séchaient pas. Ils attendent, ils prient. Oh! quand donc serai-je au milieu d'eux?

« Voilà mon expédition de l'an passé, pendant laquelle Isidore même ne fut pas oublié. Un jour surtout j'aurais voulu n'être qu'à quelques journées de vous ; je rencontrai, dans un pays chrétien, un cheval, mais un tout petit cheval, vrai cheval de joujou. De ma vie je n'en avais vu de pareil, haut comme un gros chien, mais d'ailleurs gentil à croquer; Isidore eût été enchanté. Mes serviteurs voulurent le monter, nous partîmes l'ayant à notre suite, mais quand on voulut l'enfourcher il fit le fringant et envoya le cavalier à deux pas. Trois cavaliers firent leurs efforts sans gagner autre chose que de voir leurs bustes fort bien empreints dans la neige. Enfin on le dompta et il suivit, mais le pauvre caniche (c'était un cheval toutefois) au bout de deux lieues n'en pouvant plus, fut renvoyé à son logis au grand regret de mes gens qui s'en étaient amusés à merveille. Voilà des récréations, direz-vous ; oui, on les prend quand , elles se présentent et cela fait digérer le mauvais temps. »

Dans ses lettres à ses frères et sœurs, M. Daveluy insiste surtout, si nous pouvons parler ainsi, sur les côtés pittoresques de ses courses apostoliques. Dans celles à ses parents, il s'étend plus longuement sur l'état moral du pays qu'il habite, sur les résultats de la mission, sur les difficultés qu'y éprouve la propagation de l'Évangile. Les missionnaires sont trop peu nombreux et puis, obligés de rester constamment cachés, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec les païens.

Les catéchistes ont donc une grande importance et il est aisé de comprendre que, malgré leur bonne volonté, beaucoup sont au-dessous de leur tâche. « Figurez-vous donc nos gros paysans de France transformés en prédicateurs et catéchistes et vous aurez une faible idée de nos catéchistes.

Quelques-uns sortent de cette classe, mais le nombre est bien petit. Pour le moment, on peut dire que les conversions se font peu dans la classe instruite ; ce que nous avons de chrétiens un peu bien sont presque tous de vieux chrétiens, et chaque persécution en enlève quelques-uns qui ne se remplacent pas. Ceux qui viennent recruter nos rangs, sont de braves gens, plus propres que les riches au royaume de Dieu, dit l'Évangile. Ils sont simples, et la foi leur est donnée plus facilement. Malgré les conversions de chaque année et les naissances journalières, il y a peu d'augmentation de chrétiens au total ; cela peut tenir à bien des causes, mais probablement la grande quantité d'enfants qui meurent en bas âge, y est pour beaucoup. Il y a encore souvent de vieux chrétiens qui entrent au bercail. Il y a un an, je vis une bonne vieille qui, depuis 30 ou 40 ans, était chrétienne dans l'âme, mais, par je ne sais quelle circonstance, ayant été séparée des chrétiens et ne pouvant les retrouver, elle ne put jamais satisfaire son désir d'être chrétienne. Elle ne pouvait que soupirer devant Dieu. Pendant le séjour de nos anciens confrères elle ne sut rien, le bruit seul de leur nom parvint jusqu'à elle ; d'ailleurs elle ne connaissait aucun chrétien. Enfin, la Providence permit qu'elle rencontrât des chrétiens et apprît la présence des prêtres. Aussitôt, elle vint avec ses enfants planter sa

tente en pays chrétien ; je la rencontrai environ dix jours après son arrivée, mais sa complète ignorance m'empêcha de lui donner le baptême. Je l'engageai à s'instruire au plus tôt, et quelques mois après j'appris qu'elle était morte, ayant reçu le baptême à l'heure de la mort. Ces exemples de providence spéciale ne sont pas rares ; que de chrétiens de cœur sont ainsi dispersés depuis un nombre plus ou moins considérable d'années. » Enfin, le missionnaire avait fait tout ce que ses forces lui avaient permis. Pour la troisième fois il avait visité presque tout son district.

Si la faiblesse et les hésitations de plusieurs l'avaient contristé, la foi intrépide, la persévérance et la ferveur d'un grand nombre l'avaient consolé. Désormais les années allaient se suivre, toujours à peu près les mêmes, partagées entre les longues et monotones solitudes des jours de réclusion et l'activité incessante et périlleuse des temps d'administration, sans parler des trop longs moments de souffrances et de maladies, jusqu'au jour suprême de l'immolation.

A l'époque où nous sommes parvenus, un événement jusqu'alors inouï dans les annales de la Corée avait causé une vive émotion dans tout le royaume. Deux vaisseaux français, la frégate la Gloire, commandant Lapière, et la corvette la Victorieuse, commandant Rigault de Genouilly, vinrent échouer le 10 août 1847, au milieu des îles qui bordent la côte coréenne ; les équipages furent sauvés et regagnèrent la Chine sur des navires anglais accourus à leur secours. M. Maistre et Thomas T'soi, qui étaient sur les vaisseaux français, durent, cette fois encore, renoncer à pénétrer en Corée.

Cet événement fut une cause de grande préoccupation pour le gouvernement coréen, de grandes espérances et finalement de vives déceptions pour les chrétiens. Voici comment M. Daveluy l'apprécie dans sa lettre à ses parents déjà citée, du mois de septembre 1848 : « L'an passé, les Français revinrent sur nos côtes, mais par une fatalité sans exemple, deux navires firent naufrage à la fois, et on se retira sans dire mot. Dans ce pays on est fort vexé de voir sans cesse des navires étrangers. Je dis sans cesse, car les Français étant venus deux fois, il n'est plus question pendant toute l'année que d'arrivée de navires étrangers. On les annonce par dizaines, toute la marine française est sur les côtes ; cette fois encore, après le départ des navires, on fit entendre de vilains bruits. Ils furent plus violents que l'an passé : des pétitions très formelles pour saisir et exterminer tous les chrétiens furent adressées au roi, et on vit de si près la persécution que Monseigneur, dans les environs de la capitale, fut obligé de cesser l'administration et se cacha quelque temps. Le moment n'était pas arrivé, Dieu comprima les efforts des impies et cela n'eut pas de suite. Toutefois, la haine des chrétiens augmenta chez les gens en place ; un village chrétien fut entièrement pillé par les satellites et les voisins, sans ordre du mandarin. Même, Monseigneur ayant été vu par les païens dans l'administration des sacrements, il y eut une dénonciation à l'autorité : les chrétiens appelés répons dirent adroitement, et, grâce sans doute au caractère pacifique du mandarin, il accepta les réponses. Dans la province on ne parlait que d'étrangers et de chrétiens, c'est encore maintenant une affaire majeure dans le pays, tous s'en occupent ; les uns pour les détester, et ce sont surtout les gens en place ; les autres parlent d'une manière indifférente de tout, et verraient de bon œil liberté de religion et accueil des étrangers.

« Mais tous blâment les Français de leur conduite ambiguë et non franche ; s'ils veulent la liberté, qu'ils parlent donc hautement et franchement ; s'ils ne la veulent pas, quelles grimaces et quelles déclamations viennent-ils faire sur nos côtes.

« Tous rient et se moquent de cette politique avortée. On appelle en riant les navires étrangers des avale-mandarins. La raison en est que la coutume du pays veut que le mandarin, vis-à-vis l'arrondissement duquel les navires jettent l'ancre, soit immédiatement destitué ; d'où jusqu'ici la venue des navires n'a eu d'autre effet que de faire destituer tous ceux qui en ont donné la nouvelle.

On fait des cancons de toute espèce et on commence à croire que leurs paroles sont de pures farces. De tout cela donc nous ne retirons aucun bien, et nous en avons moins de tranquillité.

« N'ayant vu personne cette année, je pense que les Français ne reparaîtront plus ; et vraiment s'ils ne veulent pas agir un peu fortement, ce sera un grand bien qu'on n'entende plus parler d'eux ; car il est pénible et honteux de se voir et de s'entendre moquer et injurier même par le peuple coréen. »

Un peu plus bas, le missionnaire ajoute, parlant de la menace incessante de persécution qui fait reculer bien des âmes timides : « On avait un peu espéré de l'intervention française, cela avait remué bien des cœurs, mais aujourd'hui on est tombé dans le désespoir ; que de larmes ont coulé au départ des Français, et le courage a desséché dans les cœurs. De là, le nombre des conversions annuelles n'est pas considérable ; un petit nombre seulement, marchant par-dessus tout, commencent tout de bon. Le nombre des hésitants, ceux qui remettent la partie à des temps plus heureux, est beaucoup plus grand. Nous avons eu l'an passé passablement encore de baptêmes, soit de nouveaux catéchumènes, soit d'anciens non encore baptisés, mais le nombre des nouveaux convertis a dépassé deux cents. Monseigneur et moi qui sommes sur les lieux et qui voyons tous les obstacles, avons reçu ce nombre avec une grande joie, et nous craignons que chaque année le terrain ne produise pas autant. Pour vous, accoutumés à voir dans les Annales des pays où les conversions se comptent par mille, vous nous regarderez d'un œil de pitié. Ah ! du moins que cette pitié vous excite à prier Dieu pour ce pauvre pays. »

Cependant, Thomas T'soi et M. Maistre, après s'être vus obligés de renoncer à pénétrer en Corée, lors du naufrage des navires français, avaient dû retourner à Chang-Haï, d'où ils firent encore une tentative infructueuse, au commencement de l'année suivante. Le jour de Quasimodo 1849, Thomas fut ordonné prêtre, à Chang-Haï, par Mgr Maresca, vicaire apostolique de Kiang-nan, et partit bientôt après pour essayer encore de pénétrer dans sa patrie. Enfin, au mois de décembre, il prit la route de la Corée, par PienMen, et fut assez heureux pour pouvoir franchir la frontière et arriver sans accident à Séoul. L'un des premiers actes du saint ministère qu'il eut à exercer en Corée fut d'aller administrer l'Extrême-onction à M. Daveluy. En effet, le missionnaire français, après avoir passé tranquillement la fin de 1848 et l'année 1849, se livrant tout entier à son ministère apostolique, se disposait à partir pour les chrétientés éloignées, lorsque, dans le courant de janvier 1850, précisément la veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, une grave maladie se déclara et en peu de jours le réduisit à l'extrémité. Pendant deux jours, dit-il, « on désespéra entièrement et, la nuit, les chrétiens étaient accumulés près de ma chambre, croyant toujours recevoir la nouvelle de ma mort. Dieu ne le permit pas. Une drogue affreuse, donnée à propos, me fit sortir du mauvais pas, mais il fallut une longue convalescence. Pendant environ deux mois, je ne pus dire la sainte messe, puis, bien longtemps encore, ne la célébrer que de temps en temps. Aujourd'hui, je sens encore un vide, et une faiblesse que je n'avais pas auparavant. Toutefois la maladie a été guérie. »

M. Daveluy était au plus fort de cette maladie et en proie au délire, lorsqu'arrivèrent des lettres de France, elles précédèrent Thomas T'soi qui s'empessa de venir consoler et reconforter son confrère mourant. Son arrivée causa une vive joie au malade dont le délire était passé. Il lui fit lecture d'une ou deux lettres, et petit à petit, à mesure que les forces revenaient, M. Daveluy les put lire toutes. C'est ainsi qu'il apprit les événements accomplis en France en 1848. Ces nouvelles et la mort de Mgr Affre surtout lui causèrent une vive émotion. « Pauvre France ! s'écrie-t-il, mais surtout qu'il me tarde de savoir où en est le

souverain Pontife. Dieu a ses desseins ; puissent ces grands coups de la droite du Très-Haut faire rentrer en eux-mêmes tant de gens qui ont encore la foi, mais se laissent trop facilement entraîner. Dieu vous a tous bien protégés au moment du péril, et j'aime à croire que cette protection dure encore. Gloire surtout au saint Archevêque martyr, c'est un protecteur de plus dans le ciel, puisqu'il voulait bien porter intérêt à toute notre famille. » Longtemps encore la santé de M. Daveluy devait lui interdire les fatigues de l'apostolat.

« Monseigneur, dit-il dans la même lettre, craignant que l'administration me nuisît, par manière de repos, m'a chargé de donner des leçons de latin à quelques petits bonshommes qui ne vont pas vite en besogne. Est-ce la faute du maître ou des élèves ?

« Je ne sais, peut-être les deux y sont-ils pour quelque chose. En conséquence, je suis avec quelques-uns, et je dois me rendre sous peu là où j'ai fait préparer une maison qui servira pour nos quartiers d'hiver. C'est très grand, deux chambres, plus les maisons voisines qui feront un peu de besogne pour nous. Je vais être là comme un prince, en attendant, si Dieu le permet, que des circonstances et des bruits fâcheux me fassent lever le talon et déguerpir avec ou sans trompette, suivant les exigences du temps. Ainsi vous me saurez à la tête du premier établissement catholique et littéraire du royaume de Corée.

« Quel beau titre ! Ne serez-vous pas fiers de cela, surtout en pensant -qu'à défaut de concurrent j'ai été nommé supérieur de l'établissement, professeur de latin, et enseignant par-dessus le marché toutes les parties des sciences à moi connues ou inconnues ; si Dieu nous prête vie, nous verrons des merveilles. Le pire de tout, c'est que les Coréens n'ont pas à un haut degré la vertu de persévérance. »

Heureusement, rien ne vint troubler la tranquillité du convalescent. L'année 1850 se passa bien, il en fut de même de 1851 ; petit à petit les forces du missionnaire revinrent et, vers l'automne de cette année, il fit un voyage qui lui fut assez agréable, sur lequel il donne les détails suivants :

- « Au mois de septembre, faisant diversion à ces graves occupations (Les fonctions de maître d'école ou, comme il dit plaisamment, de Magister.), et ayant aussi des affaires à régler, je pris mon vol vers la capitale, ville de délices pour un Coréen. Monté sur une vache, à moi appartenant, s'il vous plaît, je pris mes ébats en noble gentilhomme, et parvins en peu de jours auprès de Sa Grandeur, habitant une maison passable, ayant un beau jardin, mais, selon l'usage du pays, pas d'allées pour se promener, tout est pêle-mêle et sans aucune trace d'art. Là, j'eus un peu plus de distraction ne me trouvant plus seul, mais surtout, je m'en permis une que vous désirez peut-être apprendre en détail.

« J'ai été voir la sortie de Sa Majesté, le roi de Corée. Malgré mon visage hétérodoxe j'ai, pour examiner tout en détail, été attendre sur le bord de la grande route et j'ai contemplé le cortège de près. D'abord il faut dire que les rois de ces pays ne sortent pas quand ils veulent, tout cela est prévu et arrangé par avance ; de plus, ils doivent avoir un cortège exigé par la coutume, et c'est toujours en grand. Dès la veille, on place des espèces de camps-volants dans les environs du palais, lesquels doivent garder la résidence royale pendant son absence, et faire une police plus sévère que de coutume.; des tentes sont dressées à cet effet, et les militaires s'y rendent avec leurs capitaines dans l'après-midi. Le lendemain, Sa Majesté devait partir au point du jour, pendant la nuit ou de grand matin tout se réunit au palais.

« Nous étions, quand le soleil parut, à attendre sur le bord de la grande route, le peuple s'y était rendu en foule. J'ignore combien de milliers de gens étaient là à attendre pour contempler la marche et le roi. Bientôt nous vîmes arriver d'abord des convois qui semblaient contenir des provisions ; petit à petit, quelques grands personnages, accompagnés comme

toujours d'un nombreux cortège d'esclaves et de serviteurs. Peu de temps après, un escadron de militaires rangés cinq par cinq, sur des files assez distantes les unes des autres, puis d'autres corps de troupe à pied ou à cheval, de distance en distance. Vinrent ensuite quelques grands maréchaux avec la foule confuse qui les accompagne, tout devient de plus en plus solennel, ce qui représente les grands corps de l'État doit se trouver là. Enfin on aperçoit de loin celui que tous les yeux cherchent. En avant et en arrière sont des corps très nombreux de musiciens à cheval, passablement accoutrés ; autour de Sa Majesté, les eunuques et autres gardiens du palais, peut-être quelques grands. Sa Majesté est un jeune homme dont la figure ne semble pas désagréable, sauf à la voir de plus près, monté sur un cheval blanc, et couvert sur le côté d'un parasol rouge qui mettait sa personne à l'abri des rayons du soleil levant. Le cortège passe, l'acte n'est pas fini ; il y a à la suite une troupe à peu près semblable à celle qui précédait, et, dit-on, plus nombreuse, mais j'avais vu l'important, la faim et le froid me firent regagner mon gîte pour me reconforter.

« Le but de Sa Majesté était une visite au tombeau du roi défunt, à environ quatre lieues de la ville ; des chaises élégantes précédaient pour la porter au besoin, et une spéciale pour lui faire escalader la montagne où se trouve le tombeau.

« Cette procession s'étendait sur plus d'une lieue de grande route. Arrivé au but, le roi devait rendre ses devoirs superstitieux à son prédécesseur, prendre son repas ainsi que toute la bande, et revenir le même jour par la même route ; et, pour le cas où la nuit surprendrait, on avait préparé des deux côtés de la route des torches monstres très rapprochées et plus grosses que le corps d'un homme. C'est la cérémonie la plus pompeuse et la plus belle qu'il y ait dans ces pays-ci, et chaque fois il y a foule au-delà de ce qu'on peut imaginer.

« Vraiment, il y aurait des matériaux pour faire quelque chose de bien, mais malheureusement il n'y a pas d'ordre, les troupes elles-mêmes sont sans alignement et sans gravité, on jase même beaucoup. Les habillements de toutes les troupes sont un peu variés, mais bien différents de notre genre européen. Il y aurait assez de rapports avec les habits de nos comédiens en troupes et des fêtes du carnaval ; grands habits de diverses couleurs, jetés du haut en bas, des plumets de toute espèce, et surtout des milliers de drapeaux dont - quelques-uns sont assez jolis, et qui de loin forment un coup d'œil non méprisable. Les grands ont aussi leurs habillements, sorte de robe dans le genre oriental. Les armes, c'est-à-dire des fusils, des lances et des arcs, ont l'air en assez mauvais état et le fer bien rouillé. La musique se composait en grande partie, du moins d'après ce que j'ai pu apercevoir, d'espèce de flûtes et clarinettes et de trompettes à longs tubes ; mais tous ces sons avaient peu d'harmonie ; ils soufflent dans les instruments sans ordre ni mesure, ne sortent pas de quelques notes combinées pour empêcher la trop grande cacophonie, ce qui ne produit pas de sensations agréables. J'ignore à combien de mille il faut porter l'ensemble du cortège, mais ce n'est pas peu. Au résumé, malgré des défauts et du pêle-mêle, c'est une marche qui mérite d'être vue par quiconque vit en Corée, et cela peut donner une idée de leur pompe. »

Après avoir fait une retraite de quelques jours, M. Daveluy quitta Séoul, au mois de novembre, et alla rejoindre ses élèves. Il revint l'année suivante à la capitale, à cause de l'état de santé fort inquiétant de Mgr Ferréol, auquel il administra les derniers sacrements. Le prélat ne succomba point encore, mais l'inquiétude du missionnaire demeura grande. Quelques mois plus tard, l'évêque mourant et son fidèle compagnon eurent une grande consolation en voyant arriver M. Maistre qui, après dix années d'efforts, avait enfin pu pénétrer en Corée.

Cette joie ne fut qu'un moment au milieu des tristesses occasionnées par l'état de Mgr Ferréol dont la santé ne devait plus s'améliorer. L'évêque voulut néanmoins que ses collaborateurs allassent faire l'administration de leurs chrétiens. Tandis que M. Maistre s'en allait dans un district éloigné, M. Daveluy restait aux environs de Séoul, pour être à portée

d'accourir, près du malade, au premier signal. A Noël, ayant reçu de mauvaises nouvelles, il voulut se mettre en route, mais Mgr Ferréol lui fit dire de venir sans se presser en visitant les chrétiens qui se trouvaient sur la route. Plusieurs fois, il revint à la charge, demandant la permission de faire immédiatement le voyage de Séoul, mais toujours il reçut la même réponse : « Le danger n'est pas imminent, il vaut mieux achever d'abord l'administration des chrétiens. »

A la fin cependant, ayant reçu du domestique de Mgr Ferréol une lettre plus alarmante, M. Daveluy crut devoir enfreindre les ordres de son évêque, et hâta sa marche vers la Capitale. Lorsqu'il arriva à la petite maison qui servait de résidence épiscopale, le 5 février, il trouva tout le monde dans les larmes. Mgr Ferréol était mort le 3 février 1853, vers les dix heures du soir, après une courte agonie moins pénible que ne l'avaient été plusieurs accès de sa maladie. Le dernier jour de sa vie, il avait senti que sa fin était proche, et avait regretté de n'avoir pas M. Daveluy auprès de lui. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans.

Il fallait cacher cette mort aux païens du voisinage. Dès le soir de son arrivée, M. Daveluy revêtit le corps du vénérable défunt des habits sacerdotaux, avec quelques insignes de la dignité épiscopale, et, vers minuit, on le transporta secrètement dans une autre maison plus retirée. Le lendemain matin, le missionnaire célébra le saint Sacrifice en présence du corps de son évêque. Il le plaça ensuite dans un cercueil en bois de pin, qui fut recouvert extérieurement d'une couche épaisse de vernis, sur laquelle on inscrivit les noms et qualités de l'évêque de Belline. Le tout fut enfermé, selon l'usage du pays, dans un autre cercueil plus léger destiné à protéger le vernis.

La neige et les glaces ne permettant pas de faire immédiatement l'inhumation, le cercueil fut confié à un bon chrétien qui en demeura chargé pendant deux mois, et ce ne fut que le 11 avril, pendant la nuit, que M. Daveluy put rendre les derniers devoirs à son évêque. Mgr Ferréol avait témoigné le désir d'être enterré auprès de Mgr Imbert, son prédécesseur, ou auprès du prêtre indigène André Kim. L'opposition de quelques païens ayant rendu le premier endroit d'un accès difficile, c'est auprès du martyr André, au village de Miri-nai, à quinze lieues de la capitale, que fut inhumé le troisième vicaire apostolique de la Corée.

On comprend quelle fut la douleur de M. Daveluy. « Ce coup qui me frappe de si près, écrit-il à ses parents, vous sera bien sensible, j'en suis sûr. Notre mission perd en son chef un missionnaire dans la force de l'âge : il n'avait que quarante-cinq ans ; d'une santé robuste, ne craignant aucune fatigue, et à même, par la connaissance de la langue et des usages, de rendre longtemps de grands services à la religion dans ce pays ; et puis encore sans savoir quand nous pourrions recevoir un nouvel évêque. Je perds en Monseigneur un soutien nécessaire et un ami bien sincère. Vous savez comment je l'accompagnai à son entrée dans ce pays, comment de grands périls et tant de moments difficiles furent partagés seul avec lui. Pendant sept ans et plus, je n'ai eu et n'ai pu avoir d'autre guide, d'autre conseil, d'autre ami. Jugez de ma douleur profonde ; me voilà seul, quel vide ! Je puis retrouver un bon évêque, je ne retrouverai pas cet ami. Vous voyez que Dieu se plaît à nous éprouver, puissé-je mettre tout à profit pour le salut de mon âme.

« Par suite de ces événements, nous sommes encore réduits à deux prêtres européens et un indigène.

« Notre joie en recevant un confrère, il y a un an, s'est tournée en deuil, plus d'évêque parmi nous.

« Priez pour le repos de l'âme de Sa Grandeur, pour cette mission devenue veuve, priez pour moi (Lettre du 18 septembre 1853.). »

M. Maistre, qui était le plus ancien missionnaire et d'ailleurs avait été nommé pro-vicaire par Mgr Ferréol lorsqu'il était encore en Chine, prit en main la direction jusqu'à ce que

le souverain Pontife envoyât un nouvel évêque à l'Église de Corée et tout suivit son cours sans autre incident.

Au mois de mars 1854, un nouveau missionnaire parvint à pénétrer en Corée, c'était M. François Stanislas Jansou, du diocèse d'Albi. La joie occasionnée par son heureuse entrée ne dura malheureusement pas longtemps. « Aussitôt après son arrivée, écrit M. Daveluy, ce jeune confrère fut pris d'une maladie violente qui, au bout de dix à quinze jours, s'apaisa. Il vint près de moi pour respirer le bon air des montagnes et jouir de la liberté. Malheureusement le mal existait encore, et après environ six semaines, reprit plus fortement ; au bout de huit jours, difficiles à peindre, il mourut entre mes bras. Vous dire ma position, ma douleur, celle des chrétiens, enfin le deuil général, ne serait pas possible. Il faut dire son Amen et prier Dieu de mettre le baume sur les plaies (Lettre aux parents. Novembre 1854.). »

Le missionnaire continue sa vie apostolique, confiant en la Providence et son espoir ne fut pas déçu. Nul accident ne signala l'année suivante, sauf des alertes peu importantes, et 1856 lui ménageait une vive joie : celle de voir arriver le nouvel Ange de l'Église de Corée, Mgr Berneux, dont la venue tant désirée devait être pour les missionnaires une grande consolation et pour M. Daveluy, sans qu'il le prévît, l'occasion d'un immense sacrifice.

Chapitre XII

Monseigneur Berneux , Évêque de Capse et Vicaire Apostolique de Corée. — Son arrivée et les commencements de son Apostolat. - Il choisit M. Daveluy pour Coadjuteur. (1856-1857)

Mgr Siméon-François Berneux était né à Château-du-Loir, petite ville du diocèse du Mans, le 14 mai 1814. Ses parents vivaient péniblement de leur travail, mais ils étaient bons chrétiens et prirent soin d'élever leur fils dans la piété et la crainte de Dieu. Ordonné prêtre le 20 mai 1837, il était professeur de philosophie, lorsque, non sans difficulté, il obtint de Mgr Bouvier, évêque du Mans, la permission d'entrer au séminaire des Missions-Étrangères, où il arriva le 27 juillet 1839.

Le 12 février 1840, il s'embarquait au Havre, ayant pour compagnons de voyage M. Maistre que nous avons déjà vu en Corée et M. Chamaison, du diocèse de Montauban. Après une traversée fort pénible pour M. Berneux et une assez longue relâche à Manille, les missionnaires arrivèrent à Macao vers la fin de décembre. Pendant ses quelques semaines de séjour à la procure, M. Berneux donna des leçons de théologie aux élèves qui s'y trouvaient et notamment, nous l'avons déjà dit, à André Kim et à Thomas T'soi. Ainsi la Providence l'appela déjà à travailler pour la mission de Corée.

Au mois de janvier suivant, M. Berneux, accompagnant Mgr Retord, vicaire apostolique, et deux autres missionnaires, partait pour le Tong-King, où commença pour lui un laborieux apostolat, violemment interrompu par la persécution. Le 11 avril 1841, il fut arrêté avec son confrère M. Galy et plusieurs chrétiens ; après avoir passé un mois, enchaînés dans des cages, et subi plusieurs interrogatoires, les deux missionnaires furent transférés dans la capitale, où ils furent interrogés de nouveau et reçurent plusieurs fois la bastonnade donnée avec des rotins dont chaque coup imprimait sur le corps un sillon sanglant, long de cinq ou six pouces ; puis reconnus coupables d'avoir prêché la foi chrétienne, ils furent condamnés à mort. La sanction seule du roi manquait pour qu'on exécutât la sentence. Les diverses lettres écrites par M. Berneux pendant sa captivité nous montrent combien grand était dans son âme le désir du martyre. La divine Providence lui réservait en effet cette couronne, mais il devait l'acheter par de plus longues souffrances et de plus longs travaux.

Cependant, d'autres missionnaires étaient tombés entre les mains des persécuteurs. M. Charrier fut arrêté au Tong-king, le 5 octobre 1841, et condamné à mort, puis transféré à la prison de Hué, auprès de ses confrères. MM. Miche et Duclos, arrêtés en Cochinchine, le 16 février 1842, vinrent bientôt les y rejoindre. Ce ne fut que le 3 décembre suivant, que le roi sanctionna enfin la peine de mort portée contre les missionnaires européens, en ordonnant toutefois d'attendre de nouveaux ordres pour procéder à l'exécution. Dès le lendemain, les confesseurs connurent le décret royal, malgré toutes les précautions prises par les mandarins pour le leur cacher. « Vous ne sauriez vous faire une idée, » écrit M. Miche, « de la joie que la décision du prince a répandue dans nos âmes ; il faut en faire l'expérience pour pouvoir en juger. Que sera-ce donc quand viendra le jour du supplice ! quand le bourreau frappera à notre porte et nous dira : Partez, le ciel vous est ouvert ! » Ces saintes espérances devaient être déçues.

Thieu-tri, encore mal affermi sur son trône, craignant de s'attirer une guerre avec la France, hésitait à permettre l'exécution des missionnaires, lorsque le 25 février 1843, la corvette l'Héroïne vint mouiller au port de Touranne. M. Chamaison, caché à trois quarts de lieue de la côte, parvint à faire remettre secrètement au commandant, M. Lévêque, une lettre lui apprenant que cinq missionnaires français, MM. Galy et Berneux, emprisonnés depuis vingt-trois mois, M. Charrier depuis dix-sept mois, MM. Miche et Duclos depuis treize mois, étaient en ce moment enchaînés dans les cachots de Hué, sous le coup d'une sentence- de

mort qui pouvait, d'un jour à l'autre, être mise à exécution. Devant des informations si précises, le commandant n'hésita pas. Il prit sur lui la responsabilité de réclamer ses compatriotes, et répondit aux mensonges des mandarins qui n'avaient jamais entendu parler de Français et de missionnaires, par la menace d'aller mouiller devant la capitale. Quelques jours après, le 17 mars, les cinq confesseurs étaient à bord de l'Héroïne, qui partit immédiatement.

A peine délivrés, les missionnaires firent de pressantes sollicitations au commandant, pour obtenir d'être déposés sur un point de la côte de leur patrie adoptive, et de retourner à leurs travaux apostoliques. M. Lévêque refusa d'y consentir, et leur déclara qu'ayant promis, au nom du gouvernement français, qu'ils ne rentreraient ni dans le Tong-king ni dans la Cochinchine, il entendait les ramener en France et les remettre au gouvernement français. Il dut néanmoins laisser à Syngapour MM. Miche et Duclos, dont la santé affaiblie ne pouvait supporter un plus long voyage sur mer.

Arrivé à Bourbon, M. Berneux réitéra auprès du gouverneur les instances qu'il avait inutilement faites auprès du commandant Lévêque, et cette fois fut plus heureux. Après bien des difficultés, le gouverneur l'autorisa à aller en Chine, à condition de ne jamais rentrer au Tong-king. Le 22 juin, il s'embarqua pour Syngapour, sur la frégate la Cléopâtre, et aborda enfin à Macao, le 23 août. M. Berneux avait quelque espoir d'être envoyé en Corée, mais on préféra le diriger sur la nouvelle mission de Mandchourie, dont Mgr Verrolles avait pris possession comme premier vicaire apostolique en 1841.

Alors commença pour M. Berneux un apostolat, aussi laborieux que fructueux, de près de douze années, dans lequel nous ne pouvons le suivre.

Disons seulement que son zèle et ses éminentes vertus n'y brillèrent pas d'un moins vif éclat que son courage et sa fermeté au milieu des périls qui l'environnaient et dans les maladies dangereuses dont il fut atteint.

Dès 1845, Mgr Ferréol avait proposé à M. Berneux d'être son coadjuteur avec future succession.

La profonde et sincère humilité du missionnaire lui avait fait refuser un honneur dont il se croyait indigne ; néanmoins, plus tard, il dut se résigner et accepter de devenir le coadjuteur de Mgr Verrolles. Il devait être sacré, à cet effet, le 27 décembre 1854, sous le titre d'évêque de Tremita, mais, trois jours avant son sacre, M. Berneux reçut des bulles le nommant évêque de Capse (Capse, en latin Capsa, dont trois vicaires apostoliques de Corée ont porté le titre, est une ville épiscopale de l'ancienne Numidie.) et vicaire apostolique de Corée.

Il fut donc sacré en cette qualité par Mgr Verrolles. Mgr Daguin, lazariste, évêque de Troas, vicaire apostolique de la Mongolie, et deux autres missionnaires assistaient à la cérémonie qui, malgré le secret qu'on avait voulu garder, avait attiré un grand nombre de chrétiens. Voici comment Mgr Berneux annonce lui-même sa nomination : « Vous savez peut-être que Mgr Ferréol, vicaire apostolique de Corée, est mort depuis deux ans, avant d'avoir nommé son successeur, ou plutôt en me désignant pour le remplacer. En 1845, Sa Grandeur m'avait offert la coadjutorerie de Corée, que je crus alors devoir refuser; j'étais trop jeune et sans aucune expérience des missions. Je croyais que c'était une affaire finie ; et jamais depuis il n'en fut question dans mes rapports avec Monseigneur de Corée. Mais Sa Grandeur, sans m'en prévenir, maintint son choix dans son testament fait en 1845.

« Rome n'a pas voulu changer les dispositions du prélat défunt. Le Saint-Père ne s'est pas laissé arrêter par la considération que je n'étais pas missionnaire de Corée et que j'étais déjà sacré coadjuteur de Mandchourie ; car on me croyait sacré alors. Par ses lettres du 5 août 1854, sa Sainteté me déclare vicaire apostolique de Corée avec le titre d'évêque de Capse, et me presse de me rendre au plus tôt au milieu de mon nouveau troupeau. Après avoir

hésité quelques jours, et imploré avec d'abondantes larmes les lumières du Saint-Esprit, j'ai pris ma détermination, et j'ai retrouvé le calme.

« Je quitte une mission où je travaille depuis onze ans, dont je connais la langue et les usages, une mission où les chrétiens m'ont toujours témoigné confiance et attachement ; je quitte des confrères et un vicaire apostolique avec lesquels j'ai depuis longues années de si doux rapports, pour aller en Corée apprendre, à mon âge, une nouvelle langue et de nouveaux usages ; en Corée, dont l'entrée est si difficile. Je souffre horriblement en mer ; et peut-être me faudra-t-il y courir longtemps avant de pouvoir pénétrer dans ma mission, si même je puis y entrer jamais. Toutes ces considérations ne m'arrêtent plus. Votre volonté, ô mon Dieu, et rien que votre volonté ! »

Le nouveau vicaire apostolique avait hâte de se rendre dans sa mission. « La Corée ! écrivait il à M. le baron de la Bouillerie, cette terre des martyrs par excellence ; la Corée dont le nom seul fait vibrer toutes les fibres du cœur du missionnaire, comment refuser d'y entrer lorsque les portes vous en sont ouvertes ? » Mais une longue et très grave maladie qui dura huit mois vint retarder forcément son départ, et ce fut seulement au mois de septembre 1855 qu'il put s'embarquer pour Chang-Haï, où il fut rejoint par deux jeunes missionnaires, MM. Petitnicolas et Pourthié, destinés à l'accompagner en Corée et, plus tard, à partager son martyre (M. Michel-Alexandre Petitnicolas, né à Coinches, diocèse de Saint-Dié, le 25 août 1828, entra au séminaire des Missions Etrangères en 1849, partit pour l'Inde en août 1853. Sa santé ne put résister aux chaleurs tropicales de ce pays, et, après deux ans de séjour au Coïmbatour, il dut partir pour Hong-Kong, où il reçut sa nouvelle destination pour la Corée. — M. CharlesAntoine Pourthié, né le 20 décembre 1830, dans le diocèse d'Albi, était prêtre depuis quelques jours seulement lorsqu'il entra au séminaire des Missions-Étrangères, le 30 juin 1854 Destiné à la mission de Chine, il partit le 27 juin 1855, mais lqrsqu'il arriva à Hong-Kong, la nécessité urgente de la mission de Corée détermina M. Libois à changer sa destination et à l'envoyer rejoindre Mgr Berneux à Chang-Haï.). Enfin, le 17 janvier 1856, les trois nouveaux apôtres de la Corée quittèrent Chang-Haï, à bord d'une jonque chinoise, pour se rendre dans leur patrie d'adoption.

Obligés de prendre la voie de mer, leur voyage fut long et pénible ; des vents contraires les empêchèrent d'abord d'avancer pendant deux mois et les trois missionnaires durent, pendant tout ce temps, rester enfermés jour et nuit dans leur cabine. Le 14 mars seulement, on put définitivement mettre à la voile et on alla à l'aventure, personne ne sachant la route à suivre. Le lendemain 15, on apercevait la terre ; où était-on ? Personne ne le savait. Heureusement, c'était la Corée. Mais tout n'était pas fini : au contraire, les plus grandes difficultés commençaient. Pendant cinq jours, on chercha inutilement le bateau coréen qui devait venir au-devant des missionnaires ; enfin on le rencontra et, le jour de Pâques, 23 mars, à une heure du matin, Mgr Berneux et ses compagnons quittèrent la jonque chinoise pour le bateau coréen. Quelques jours plus tard, ils débarquèrent, revêtus du costume de deuil, et entreprirent de faire à pied les quatre ou cinq lieues qui les séparaient de la capitale. Le chemin s'accomplit sans encombre et l'aube ne paraissait pas encore lorsque les voyageurs atteignirent les murs de Séoul ; mais, ce jour-là, le roi étant absent, les portes ne devaient s'ouvrir qu'au lever du soleil et, en attendant, ils allèrent prendre un peu de repos dans la maison d'un chrétien.

« Le jour venu et les portes ouvertes, écrit Mgr Berneux, nous fîmes notre entrée dans la première ville du royaume. Je marchais précédé d'un chrétien, et suivi à distance de M. Petitnicolas et de M. Pourthié. J'avais bien envie de regarder un grand mandarin qui sortait en ce moment-là, monté sur une espèce de brouette, et environné d'un nombreux cortège. Cependant je jugeai prudent de n'en rien faire, de peur d'être reconnu.

« J'étais d'ailleurs fort occupé à disputer au vent, qui voulait s'en emparer, le chapeau protecteur qui alors m'était si nécessaire. Plus modeste encore, un de mes confrères (M. Pourthié) s'interdit tellement l'usage de ses yeux, qu'il nous perdit de vue dans la foule qui remplissait la rue, et qu'il s'engagea dans de petites rues détournées, à la suite des païens qu'il prenait pour ses guides.

« On s'aperçut heureusement de sa disparition, et on parvint à le retrouver. Un instant après, nous nous réunissions à l'excellent M. Daveluy, et tous ensemble nous rendions grâces au Seigneur qui nous avait accordé un si heureux voyage. »

On comprend aisément la joie de M. Daveluy, lorsqu'il eut le bonheur de voir arriver Mgr Berneux sain et sauf et de recevoir sa première bénédiction. Voici comment il apprend cette heureuse nouvelle à ses parents dans sa lettre annuelle de novembre 1856, datée de la capitale de la Corée.

« J'ai reçu quelques-unes de vos lettres, le jeudi après Pâques, par une main bien chère à mon cœur. Le croiriez-vous ? Nos vœux ont été comblés ; Sa Grandeur, Mgr Berneux, notre nouveau vicaire apostolique, arrivait ce jour-là pendant que je faisais ma prière du matin. L'entrée se fit sans accidents, deux confrères amenés par Sa Grandeur le suivaient ; tout le bagage, petit à petit, fut reçu. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas au Seigneur ! Vous dire ma joie, mon bonheur, la joie de tous nos chrétiens ne serait pas chose facile. Notre évêque parmi nous ! n'est-ce pas la tête réunie au corps ? des confrères pour aider à l'œuvre de Dieu ! n'est-ce pas l'objet de tous nos vœux, de toutes nos prières ?

« Mon émotion fut telle, que la fatigue de l'administration dont je revenais pour recevoir Sa Grandeur, disparut tout à coup comme par enchantement ; et pendant un mois que je restai près d'elle, je me portai mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps.

« Et puis, je dois le dire, encore en actions de grâces, la connaissance de notre nouvel évêque augmenta encore ma joie. C'est un bon ami pour ses missionnaires, c'est pour le troupeau un très excellent pasteur. Dieu nous l'a choisi lui-même et tout cadre parfaitement avec les besoins de la mission ; les affaires vont avoir un nouvel élan, et je puis tout espérer pour le bien. Qu'il y a de paix et de calme dans le cœur, quand je vois le doigt de Dieu dirigeant si bien toutes choses ! Oui, je revis en pensant à cette admirable Providence. Malheureusement, Sa Grandeur, qui, l'an passé, fut atteinte d'une maladie, dont elle n'espérait pas relever, s'en ressentit encore cet été, et des inquiétudes assez sérieuses se mêlaient à la joie commune. Mais, au commencement de l'automne, cette maladie sembla se guérir et, pour le moment, nous n'avons plus cette cause de douleur. Dieu qui nous l'a amené saura bien du reste le conserver à la mission, et vos vœux se joindront aux nôtres pour l'obtenir. »

La première année de l'apostolat de Mgr Bernoux fut assez tranquille et les missionnaires ne furent pas trop inquiétés ; le P. T'soi seul courut un danger sérieux auquel heureusement il put échapper. Dans le district de M. Daveluy, on avait des inquiétudes sur le sort de cinq néophytes emprisonnés, quand, un beau jour, on apprit qu'ils venaient d'être mis en liberté, sans payer la moindre rançon et sans avoir eu à prononcer de formule d'apostasie. Ils retournèrent dans leur village et continuèrent de professer publiquement la religion chrétienne.

La principale cause de cette modération inaccoutumée était la présence d'une frégate française, la Virginie, qui fit, sur les côtes de la Corée, un séjour de plusieurs semaines. Les missionnaires, prévenus trop tard, ne purent se mettre -en rapport avec leurs compatriotes et, quand M. Daveluy, mal renseigné, trompé par les bruits les plus contradictoires, arriva, après plusieurs jours de marches et de contre-marches, à l'endroit vis-à-vis duquel la frégate avait

mouillé, il ne rencontra personne. Le gouvernement coréen fut dans la plus vive anxiété. Il avait sur la conscience le sang des trois missionnaires martyrisés en 1839, et il ne croyait pas que la France pût laisser cette mort impunie. Le ban et l'arrièreban de la milice, c'est-à-dire presque tous les hommes valides du royaume, reçurent l'ordre de se tenir prêts pour entrer en campagne au premier signal. Mais comme l'immense majorité de ces pauvres gens sait à peine de quelle main il faut tenir l'arc, la famille royale et les ministres, qui ne se faisaient pas illusion sur leur vaillance, firent préparer dans les montagnes du nord-est divers lieux de refuge, pour y mettre en sûreté, le cas échéant, leurs personnes et leurs trésors.

Les missionnaires, de leur côté, croyaient entrevoir le jour où la liberté de la religion leur permettrait de convertir les païens par milliers. Malheureusement, l'espoir des uns et la crainte des autres étaient également chimériques.

Néanmoins, la mission de Corée se trouva, à cette époque, dans une tranquillité relative et M. Daveluy se livrait avec un redoublement de zèle à son saint ministère, lorsque son humilité se trouva mise à une rude épreuve. En effet, Mgr Berneux avait reçu du Saint-Siège, avant son départ pour la Corée, les pouvoirs nécessaires pour choisir et consacrer un coadjuteur. Il ne voulut pas rester plus longtemps sans en faire usage. L'état toujours précaire de la chrétienté, le souvenir des anciens désastres, les difficultés inouïes que l'on avait eues à surmonter pour faire entrer des missionnaires, la crainte que de nouvelles persécutions ne vinsent bientôt, en frappant le premier pasteur, anéantir l'espérance de perpétuer le sacerdoce en Corée, toutes ces considérations réunies lui faisaient un devoir de ne pas tarder. Son choix tomba sur M. Daveluy, que onze ans de travaux, une connaissance exacte du pays, un zèle tout apostolique et les solides vertus d'un vrai missionnaire, désignaient clairement comme le plus digne. Mais il eut à lutter contre l'humilité de ce saint prêtre, et dut, pour ainsi dire, lui imposer de force cette charge redoutable. »

Enfant de l'obéissance, Antoine Daveluy se soumit aux ordres de celui qui tenait pour lui la place du divin Maître et la cérémonie de son sacre fut fixée au 25 mars 1857. Il était juste que le dévot serviteur de Marie reçût la plénitude du sacerdoce le jour de l'une des fêtes de sa Mère bien-aimée.

Troisième Partie

L'évêque

Chapitre Premier

M. Daveluy sacré Évêque d'Acones et nommé Coadjuteur du Vicaire Apostolique de Corée. — Premier Synode de l'église de Corée. Arrivée de M. Féron.
(1857)

Dans la nuit du 25 mars 1857, fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, qui tombait cette année le mercredi de la quatrième semaine du carême, une cérémonie, inouïe jusque-là dans les annales de la Corée, s'accomplit dans la capitale de ce royaume. Mgr Berneux, évêque de Capse et vicaire apostolique de Corée, usant des pouvoirs que Notre Saint-Père le Pape Pie IX lui avait conférés, imposa les mains à M. Daveluy, devenu son coadjuteur avec future succession, et le sacra sous le titre d'évêque d'Acônes (Le siège épiscopal d'Acônes n'est autre, paraît-il, que celui d'Acon ou Accon, l'ancienne Ptolemaïs, célèbre ville maritime de la province de Phénicie, en Syrie ; aujourd'hui Saint-Jean d'Acre. V. dans l'Oriens christianus du P. Le Quien, tom. III, col. 1329 et suiv., la liste des Episcopi Aconenses.).

Il n'est guère de fonction plus imposante dans la liturgie catholique que le sacre d'un évêque, et ceux qui ont eu le bonheur d'être une fois témoins de cette auguste cérémonie ne l'oublient jamais. Environ trois ans avant l'époque où nous sommes de la vie de notre missionnaire, la ville natale d'Antoine Daveluy avait vu, sous les voûtes de Notre-Dame d'Amiens, un prince de l'Église conférer solennellement l'onction des pontifes à un prêtre illustre (M. l'abbé Gerbet, auteur de l'Esquisse de Rome chrétienne, sacré évêque de Perpignan, le 29 juin 1854, par le cardinal Gousset, archevêque de Reims, assisté des évêques d'Amiens et de Beauvais, en présence des archevêque et évêques de Sens, Soissons, Saint-Claude, Blois, Nancy, Bruges, Liège, Boston et Adras.), en présence de onze évêques, d'un innombrable clergé et d'une foule immense.

Le sacre de l'enfant du diocèse d'Amiens, accompli aux extrémités du vieux monde, dans le silence de la nuit, et au milieu de la crainte des persécutions, n'eut rien de ces pompes extérieures, mais la cérémonie n'en fut pas moins auguste, et celui qui reçut, en ce jour, la plénitude du sacerdoce devait être fidèle à sa vocation sublime jusqu'à l'effusion du sang.

Laissons-le nous rapporter lui-même quelques détails : « MM. Maistre, Petitnicolas et le Père Thomas furent réunis pour cette cérémonie que la prudence ne permit pas de faire au milieu des chrétiens. Elle eut lieu dans la maison de Sa Grandeur, pendant la nuit, en présence des catéchistes de la capitale et d'un petit nombre des principaux chrétiens. La localité et le secret ne permirent pas de grande pompe ; c'était presque comme dans les catacombes. Qu'il nous fut pénible de ne pouvoir satisfaire au désir de tous nos néophytes ! Jamais il ne leur a été donné de contempler la majesté de nos cérémonies, et ils sont inconsolables de n'avoir pu assister à la seule de ce genre peut-être qui aura lieu de leur vivant. »

C'est donc à huis-clos, sous les yeux de Dieu, des anges de la Corée et de ses apôtres, que le diadème du pontificat fut placé sur la tête de celui qui devait être le cinquième évêque de la Corée.

M. Maistre fit les fonctions de premier assistant et M. Petitnicolas celles de second.

Si la joie du consécrateur et de ses assistants fut grande en ce jour, il n'en fut pas de même pour le pieux élu, auquel son humilité inspirait une profonde terreur du redoutable

fardeau que l'obéissance lui imposait. Voici les termes dans lesquels il annonça cette grande nouvelle à ses parents, à la fin de sa lettre annuelle, du mois de novembre 1857 : « Il me reste à vous parler d'un évènement qui vous sera, je n'en doute pas, plus pénible qu'agréable, comme il me l'a été à moi-même ; et certes, aux yeux de la foi, comment pourrait-on s'en réjouir ? J'ai toujours été persuadé être fait pour être conduit et non pour conduire. Depuis longues années j'étais heureux sous l'obéissance de mon évêque, et jamais je n'ai désiré sortir de cet état ; il y a plus, je le craignais réellement, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour passer ainsi toute ma vie. Quels sont donc les desseins de Dieu ?

« Un concours de circonstances et la crainte de manquer à mon devoir et d'attirer sur cette mission d'autres maux, a forcé mon consentement dans une ligne toute nouvelle. Quand il semble clair que Dieu le demande, il y a bien du danger à résister. Enfin, vous me le pardonnerez, vous prendrez même en pitié ma position devant Dieu, le fait est accompli. Le 25 mars dernier, jour de l'Annonciation, j'ai dû encore une fois me laisser imposer les mains et j'ai été sacré évêque coadjuteur de la Corée, sous le titre d'Évêque d'Acônes, désigné par le souverain Pontife. J'en ai dit assez pour vous engager à redoubler vos prières en ma faveur, c'est lourd, bien lourd, mais puisque je ne l'ai fait que par nécessité, j'ai droit d'attendre un secours proportionné du Très-Haut, et la très sainte Vierge dont j'ai choisi la fête pour jour de ma consécration, ne saurait m'abandonner. Je n'ai plus le courage d'en dire davantage.

« Agréez seulement l'assurance du dévouement et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, plus encore que par le passé, « Votre très obéissant fils, « A. Daveluy, « Évêque d'Acônes, coadjuteur de la Corée. »

La famille de Mgr Daveluy accueille la nouvelle de son élévation à l'épiscopat avec les sentiments de foi et de piété qui la distinguent. Vu la difficulté des communications, c'est seulement dans la lettre du 11 novembre 1860, que l'Évêque d'Acônes répond aux félicitations de ses parents : « Je vous remercie bien sincèrement des offres que vous avez bien voulu me faire pour le cas où ma nouvelle position exigerait quelques dépenses ; pour le moment je n'ai besoin de rien et tant que nous serons dans nos cahutes et sous le poids de la proscription, je pense n'avoir aucune dépense à faire. La représentation des évêques en Corée est à peu près celle des bergers en France, et encore ne peuvent-ils guères porter la houlette, ce n'est pas un mal, c'est un grand bien, de cette dignité ne sortiront que des charges, la nature n'aura donc rien à priser. *Deo Gratias.* »

Il ajoute, dans le post-scriptum de la même lettre : « J'ai été bien surpris de la détermination de mon père de ne plus me tutoyer, mais ce qui est fait pour Dieu devant avoir sa récompense, je n'ai rien à dire. »

Ses répugnances naturelles pour cette position, écrivait-il à ses supérieurs, quelques semaines après son sacre, suffisaient seules pour le porter au refus. « Je ne me suis jamais cru fait pour commander, dit-il ; c'est déjà beaucoup pour moi de savoir obéir. D'autre part, l'épuisement réel de mes forces, suivi de la perte de mes facultés intellectuelles, ne me permettait pas d'accepter ce fardeau. Mais Sa Grandeur me parla dans des termes qui me firent craindre qu'un refus obstiné ne me mît hors de la voie de la Providence, et j'eus le malheur de donner mon consentement.

« Aujourd'hui, tout est fini, mais, s'il ne s'agissait pas de moi, ce serait une grande consolation de penser à la marche progressive de la religion dans ce pays. Ici aussi, la consécration épiscopale s'est donnée, la hiérarchie s'établit selon les règles habituelles de l'Église. N'est-ce pas un progrès réel ? un acte de la plus grande conséquence pour l'avenir ? Oui, cette terre fécondée par le sang de tant de martyrs portera ses fruits ; oui, j'ose compter sur la protection de tant de vaillants athlètes, dont les têtes tombées sous le sabre servent de

fondation à la sainte Église de Dieu dans ce pays. Terre des martyrs, la Corée deviendra chrétienne, je n'en doute pas, et c'est ce qui me console au milieu de l'accablement où je suis. Les événements se pressent, et tous semblent nous annoncer une ère de développement rapide. Dès le lendemain de mon sacre, notre chère mission pouvait contempler son nombreux clergé, l'expression est devenue juste, —réuni en synode, selon l'esprit de l'Église, pour régler ce qui peut concourir à l'avancement de la religion. Pressés par les circonstances, nous ne consacraâmes que trois jours à cette heureuse réunion, où furent arrêtées plus clairement nos règles de conduite et le plan des opérations que semblent nous permettre les circonstances. La discipline est raffermie, les esprits tendent plus facilement vers le même but, et surtout l'union de charité entre nous se resserre admirablement. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu ? »

Une grande joie était venue couronner celles du sacre du coadjuteur de la mission de Corée. Les trois jours de synode qui avaient suivi la solennité du 25 mars étaient heureusement et fructueusement terminés, lorsque, « le 29 mars avant le jour, dit Mgr Daveluy, alors que nous étions réunis quatre à la maison de Monseigneur, à la capitale, le domestique frappe à la porte pour nous éveiller. « Que veux-tu ? — Un père vient d'arriver. — D'où vient-il ? — De la mer. » A ce mot bien compris, on se lève en sursaut, on met un vêtement, on ouvre la porte, et par le fait c'est bien un nouveau confrère. Comment est-il venu ?

C'est là que le doigt de Dieu s'est montré. N'ayant pas de rendez-vous cette année à la mer, ou plutôt ne nous étant pas bien compris avec le procureur, aucune barque n'avait été envoyée. Ce cher confrère rencontra par hasard une barque prêtée par un païen pour aller faire la contrebande et montée par des matelots chrétiens. On n'hésite pas malgré la présence du païen, on reçoit le prêtre à bord et on nous l'amène heureusement. N'y-a-t-il pas là quelque chose de providentiel ? Dieu seul nous l'amène, sans que personne s'en doute et s'en mêle. Où en sommes-nous donc ? Cette Corée, jadis impénétrable, semble avoir les portes toutes grandes ouvertes. Remercions le Seigneur, mais aussi quel présage pour l'avenir, je vous le laisse à penser. »

Le missionnaire dont l'heureuse entrée faisait concevoir à Mgr Daveluy des espérances qui ne se réalisèrent point, — car bientôt les événements vinrent montrer que la Corée était toujours aussi impénétrable qu'auparavant, — était M. Féron, jeune prêtre du diocèse de Séz. Tous le croyaient encore pour longtemps en Chine ; aussi Mgr Berneux crut son domestique fou lorsque celui-ci, en l'éveillant, lui annonça l'arrivée d'un nouveau père. « Je trouvai là presque tous les confrères réunis, écrit M. Féron, Mgr Berneux venait de sacrer son coadjuteur et de terminer un synode : j'arrivais à temps pour manger ma part de la croûte du pain dont la mie avait servi pour essuyer les onctions de la consécration. Jugez quelle fête ! » Mais les fêtes des missionnaires, celles des missionnaires de Corée surtout, ne sont jamais longues sur cette terre. Le moment de se séparer arriva bientôt et chacun retourna à son poste avec plus d'ardeur et de confiance que jamais.

Chapitre II

Mgr Daveluy Coadjuteur de Corée. - Recherches et rédaction des Actes des Martyrs et de l'histoire de l'église de Corée. — Mort de M. Maistre. — Succès et périls de la mission. — Demande de prières en Europe. — Choléra. — Persécution. (1857-1860)

L'année 1857 fut pour la mission de Corée une année de bénédictions. Elle avait maintenant deux évêques, plusieurs prêtres et la paix relative dont la religion jouissait permit aux missionnaires de se livrer plus aisément à leur saint ministère, et de nombreux fruits de grâces vinrent récompenser leur zèle. La population chrétienne était alors de 15,206 âmes.

« Il vous tarde d'avoir des détails sur notre position, écrivait Mgr Daveluy dans sa lettre d'octobre 1857, et je ne fais pas faute à votre attente.

« Mais vraiment que dire de nous ? C'est toujours la même chose, rien de nouveau, rien de marquant. Grâce à la paix dont nous jouissons, nous vivons presque comme en France, sauf quelques précautions. Ce sont des baptêmes, des confessions, tout ce qui a lieu partout. Comment faire une lettre qui puisse vous intéresser ? D'autant plus que ma vieille imagination ne sait plus broder. Quoi qu'il en soit, deux petits mots. Un jeune homme venait avec sa mère de connaître la religion, et commençait à apprendre les prières et le catéchisme. Bientôt il tombe malade et, réduit à l'extrémité, il est baptisé par un catéchiste d'un pays voisin et meurt. Cette nuit-là, dit-on, un arc-en-ciel aurait paru reposant sur la maison du défunt. Plusieurs païens, se rendant à la maison mortuaire, dirent l'avoir vu très distinctement, et des renseignements pris sur les lieux par un de nos confrères confirment bien tous ces bruits. Quelle que soit la cause de cet événement extraordinaire, plusieurs des païens voisins en conclurent que le défunt était allé dans un lieu de bonheur et que la religion qu'il suivait devait par suite être bonne. Plusieurs furent de suite rendus, et au commencement de cet été trois ou quatre familles de cet endroit avaient commencé à pratiquer. Cela nous donne une quinzaine de nouveaux chrétiens ; que Dieu a de ressources ! Le fait n'a pas eu très grand éclat parce que le village a peu de maisons, mais n'aurait-il pas d'autres suites, n'est-ce pas assez pour remercier Dieu de cette manifestation qu'il semble avoir faite? » ,

Pour le moment, cependant, les travaux apostoliques du ministère actif occupaient moins Mgr Daveluy que précédemment. Mgr Berneux lui avait assigné une œuvre que, mieux que personne, l'Évêque d'Acônes était en état de remplir, et qui, même à l'exclusion de toute autre cause, suffirait seule à lui assigner un rang exceptionnel parmi les missionnaires de Corée, la recherche et la traduction de tous les documents relatifs à l'histoire du christianisme dans ce pays et à ses nombreux martyrs.

« Avant de finir, écrit-il dans la même lettre, il faut encore vous dire un mot de ma position personnelle. Depuis un an, Sa Grandeur Mgr le Vicaire apostolique, sentant le besoin de certains travaux pour le bien de la mission, me chargea de les faire. Ce sont des travaux de langue, livres, histoire. Voilà donc la part qui m'est échue et qui m'a déjà tenu toute cette année sans presque sortir. Je n'ai guères eu de rapports avec les chrétiens-, toujours au cabinet et retiré. Ce genre de vie me convient bien sous tous les rapports. Je suis fort content et me porte mieux que par le passé, il ne me reste que de la faiblesse, mais qu'est-ce que cela ? Je suis heureux de pouvoir me rendre utile par-là, alors que je n'ai plus les forces de la jeunesse pour courir comme auparavant ; tout est encore pour la gloire de Dieu et le bien de cette mission. Depuis ce printemps je suis chargé, en outre, de compiler et recueillir tous les documents relatifs à l'introduction de la religion dans ce pays et à nos nombreux martyrs.

Cette partie de mon travail a un intérêt spécial, mais malheureusement la continuité des persécutions ne permettra pas de trouver les choses au complet. Il y a eu peu d'écrits et plusieurs ne se retrouvent pas. »

Mgr Daveluy se donna tout entier à cette œuvre et poursuivit rapidement son travail. Pendant les derniers mois de 1857, il eut la consolation d'avoir pour hôte ou pour voisin M. Petitnicolas que sa santé obligeait au repos.

A la fin de cette même année des évènements bien tristes, quoique de genre différent, vinrent malheureusement troubler la paix dont jouissaient alors les missionnaires. D'abord, une persécution locale, qui heureusement n'eut pas de suites sanglantes et s'apaisa bientôt, eut lieu précisément dans les environs de la résidence du Prélat. Il crut devoir céder aux conseils de la prudence, — on avait dit que sa demeure avait été dénoncée, — et se rendit secrètement et à l'insu de tous à dix lys de là, où il resta quinze jours « pour voir la tournure des choses. » Heureusement tout parut se calmer, mais, comme pour justifier le proverbe un malheur n'arrive jamais seul, « le jour même où j'avais quitté ma demeure, écrit Mgr Daveluy, pour fuir le danger, au commencement de la nuit arrive mon domestique avec une lettre déchirante. Les chrétiens m'écrivaient que notre cher confrère, M. Maistre, se trouvait mourant à 25 ou 30 lieues de mon gîte. Ne pouvant m'y rendre qu'à petites journées, j'envoyai cette nuit même un courrier à un confrère (M. Petitnicolas.) qui, ce jour-là même, était parti pour se rapprocher des lieux où était le malade, et bientôt j'appris que notre cher confrère avait quitté le monde après avoir reçu les derniers sacrements.

« Quelle perte pour cette mission ! c'était celui des missionnaires que sa santé, ses vertus et ses connaissances faisaient considérer comme la colonne de notre œuvre. Il mourut en plein exercice de la vie apostolique et d'une manière si sainte et si admirable que tous nos chrétiens en furent frappés. Veuillez bien recommander quelquefois son âme à Dieu, quoique je le croie déjà en possession du bonheur. Il fut mon seul compagnon après la mort de Mgr Ferréol et devait être mon soutien, c'est pour moi un vide déplorable. Adorons les jugements de Dieu ; il ne veut pas permettre que notre nombre augmente beaucoup, chaque entrée est suivie d'une perte. Ah ! les jours de grande bénédiction sont-ils donc encore éloignés ? »

Par suite de la mort de M. Maistre, Mgr Daveluy dut quitter ses travaux sédentaires et reprendre l'administration. Rentré chez lui après trois mois de courses apostoliques, il fallut, selon son expression, « doubler les rations de travail. »

« Il s'agissait, en attendant que l'histoire des martyrs et de la mission de Corée pût se terminer, de faire un choix des vies de nos plus beaux martyrs pour les déposer aux pieds de Sa Sainteté et demander un jugement de l'Église sur ces vénérables confesseurs de la foi. Les écritures sont pour moi maintenant lentes et fatigantes, mais soutenu par l'intercession de nos héros chrétiens, je pus réunir les documents et tout est prêt. Le choix comprend la vie abrégée de plus de 150 martyrs et doit être envoyé cette année. L'histoire de l'Église coréenne avance aussi, j'ai recueilli presque tous les documents que l'on peut espérer avoir, il faut seulement les compléter, ce qui est long à cause des lieux éloignés où se trouvent les personnes à consulter, mais toutefois on en verra la fin si Dieu nous conserve la paix. »

Mgr Daveluy avait à un haut degré toutes les qualités requises pour mener à bien un semblable travail : connaissance dès-lors complète et approfondie de la langue coréenne, jugement sûr et prompt, intelligence vive et par-dessus tout exactitude scrupuleuse. « Si l'on savait à Rome avec quelle rigueur a procédé Mgr Daveluy, disait Mgr Berneux, tous les martyrs présentés par lui pour la canonisation seraient admis d'emblée (Renseignement de M. Féron.) » En même temps que l'Évêque d'Acones envoyait au séminaire des Missions-

Étrangères les documents sur les martyrs coréens dont il vient de parler, il voulait faire connaître à sa famille deux des plus belles fleurs de sa riche moisson, et, jugeant bien que nul présent ne leur serait plus agréable, il adressait à ses deux sœurs, religieuses aux Dames de Louvencourt, la touchante relation du martyr de Luthgarde Ni et de celui d'Anastasié Ni, victime de la persécution de 1839. L'étendue de ces relations ne nous permet pas de les insérer, mais nous formons le vœu que la lettre qui les renferme soit avant toute autre publiée in extenso ; nulle lecture n'est plus édifiante et plus touchante.

Disons tout de suite que Mgr Daveluy consacra encore à ces recherches hagiographiques et historiques tout le temps dont il put disposer en 1859. « C'est dans cette année surtout, dit l'auteur de l'Histoire de l'Église de Corée, qu'entouré de livres, de traducteurs et de copistes, compulsant des manuscrits précieux, et consultant la tradition orale, il put recueillir des documents du plus haut intérêt, ajouter cent cinquante pages aux annales des premiers martyrs, et rédiger des notes biographiques sur presque tous les confesseurs. Pour éclairer quelques-unes des obscurités, combler quelques-unes des lacunes de l'histoire de la grande persécution de 1801 et des temps qui l'avaient précédée, il fit dans les parties les plus éloignées de la chrétienté un voyage de trois mois, afin de retrouver et d'interroger en personne, sous la foi du serment, tous les témoins oculaires ou auriculaires encore vivants, qui pouvaient lui donner quelque renseignement utile. a Plaise à Dieu, » écrivait-il après cette expédition, « plaise à Dieu que ces travaux puissent bientôt se terminer pour sa plus grande gloire ! J'ai la conviction que l'histoire des martyrs de Corée sera une véritable manifestation de la puissance et de la bonté divines. » Trois ans plus tard (octobre 1862), Mgr Daveluy écrivait à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions Etrangères : « J'envoie cette fois à M. Libois, notre procureur à Hong-Kong, pour vous les faire passer par la voie la plus sûre, toutes mes notes sur l'histoire des martyrs. Elles ne sont pas rédigées, malgré toutes les prières que vous m'en avez faites ; mais c'est pour moi, ici, une impossibilité physique que vous ne me reprocherez pas. J'étais déjà usé, et privé pour ainsi dire de toutes mes facultés. Les longues courses que j'ai été obligé de faire, dans ces derniers temps, m'ont réduit au point qu'une page d'écriture est maintenant pour moi un effrayant labeur. Vous me dites qu'un peu de repos pourrait me disposer à essayer cette rédaction ; je réponds que la pensée, même du repos, ne peut me venir. Chaque-année mes charges et mes occupations se multipliant. Dans notre position actuelle en Corée, il n'y a pas de repos possible, pas même un lieu où on puisse se fixer. J'insiste sur ce point, parce que vos dernières lettres semblent me faire un devoir, de tout terminer moi-même, mais à l'impossible nul n'est tenu. Je ne refuse aucun travail, surtout de ce genre, mais il faudrait avoir en main les moyens, et ils me manquent absolument. »

« Cet envoi de la traduction française des documents recueillis par Mgr Daveluy, continue M. Dallet, fut une inspiration du ciel, car, au printemps de l'année suivante, le feu prit à la maison épiscopale, en l'absence du prélat, et consuma une grande caisse où étaient réunis, en sept ou huit volumes, les titres originaux et les récits détaillés de l'histoire des martyrs en, chinois et en coréen, avec différents travaux sur l'histoire du pays, entre autres une liste chronologique des rois des diverses dynasties, et une quantité de livres - coréens très précieux. C'est avec les documents et les notes alors envoyés en France, qu'a été rédigée la plus grande partie de notre histoire. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis qu'elle fût écrite tout entière par le saint évêque, avec son cœur d'apôtre et de martyr ? » : Nous avons tenu à reproduire textuellement les lignes dans lesquelles l'historien de l'Église de Corée rend un si juste hommage au zèle et aux travaux de l'Évêque d'Acônes. Nous devons ajouter que, d'après les renseignements, que M. Féron a bien voulu nous transmettre, les originaux chinois ; et coréens des actes des martyrs de Corée m'ont point péri dans l'incendie en question.

« Je le tiens, nous écrit l'ancien missionnaire de Corée, de Mgr Daveluy lui-même qui m'a dit -qu'ils avaient échappé comme par miracle, la aiss-e qui les contenait ayant été brûlée, et ses ferrures même fondues par la violence du feu.

Après le martyre de Sa Grandeur, un de ses catéchistes m'a assuré qu'il les avait mis en dépôt, dès le commencement de la persécution, dans une maison qu'il m'indiqua et ou l'on peut espérer que la divine Providence daignera les conserver encore. Mais la traduction ayant été envoyée en France, le principal est sauvé.

Ajoutons, pour terminer en ce moment ce qui concerne les travaux de Mgr Daveluy sur les martyrs de la Corée, que sa relation du martyre de Laurent Pack, l'une des plus glorieuses victimes que la persécution fit en Corée à la fin du XVIIIe siècle, insérée dans le numéro de septembre des Annales de la Propagation de la Foi de l'année 1859, fut lue avec grand intérêt, à cette époque, par le public chrétien.

Reprenons maintenant la suite de la vie de l'Évêque d'Acônes. L'année 1858 se termina sans encombre. En somme, malgré bien des vexations locales « cette année, dit-il, a été bonne et surtout nous a permis de prendre quelques positions nouvelles et avantageuses pour la campagne prochaine. Quelques parties de la mission ont du mouvement, la capitale entr'autres éprouve une commotion et les catéchumènes se présentent en foule. » Tout cela donnait de bonnes espérances qui se réalisèrent en partie.

En effet, 1859 fut encore une année de calme relatif et la population chrétienne s'augmenta ; elle s'élevait alors à 16,700 âmes. Au commencement de novembre, le chiffre des catéchumènes était de 1,212; deux mois plus tard, il s'élevait à 2,000, dont près de la moitié allait recevoir prochainement le baptême.

Malheureusement, les missionnaires étaient trop peu nombreux (Deux nouveaux missionnaires, MM. Landre et Joanno, avaient été envoyés en Corée dans le courant de l'année 1859 ; mais ils ne purent y pénétrer et durent retourner à Chang-Hai.) et leurs forces étaient au-dessous de leur tâche. Mgr Berneux fut obligé de garder le lit pendant les mois de juin, juillet et août. MM. Petitnicolas et Pourthié demeurèrent plusieurs jours dans un état désespéré ; ils avaient été atteints du typhus, à la suite de fatigues excessives. M. Féron souffrait de fréquentes attaques de fièvre et, si Mgr Daveluy n'avait pas à se plaindre de vives souffrances, il était cependant « cassé et usé avant l'âge. » — « Je n'ai plus la force, écrivait-il, d'avoir une maladie ; je suis un jeune vieillard, dont la mémoire et toutes les facultés disparaissent. »

Malgré cela, l'œuvre de Dieu avançait. Outre les travaux de la visite des chrétiens, le P. Thomas achevait-la traduction des principaux livres de prières ; une imprimerie s'organisait à la capitale ; M. Pourthié dirigeait le séminaire qui comptait sept élèves, et continuait le grand dictionnaire commencé par Mgr Daveluy, qui, lui-même, outre ses travaux historiques, donnait les derniers soins à la publication de divers ouvrages importants pour l'instruction des néophytes. Aussi la lettre annuelle de l'Évêque d'Acônes à ses parents (1859) est-elle peut-être un peu moins longue que d'autres, mais elle ne manifeste aucune faiblesse, -ni aucune défaillance. L'espoir et la confiance, la soumission à la volonté de Dieu remplissent son âme, et toujours il demande des prières.

« Après avoir fini ma correspondance qui ne doit toutefois être envoyée qu'en, décembre, je vais repartir à quatre journées d'ici pour l'administration. Je serai probablement obligé de la faire assez longue pour que chacun puisse suffire il sa tâche. Demandez que Dieu me soutienne et regarde mes travaux d'un œil favorable, mais surtout qu'en cherchant à sauver les autres je pense à sanctifier mon âme et à la dépouiller de ses misères. Tout est danger, tout

est écueil, mais avec le secours d'en Haut je puis tout éviter - et fouler aux pieds aspic et basilic. »

La famille si chrétienne de Mgr Daveluy n'avait pas attendu cette nouvelle recommandation - pour unir ses prières aux siennes. Après la réception de la lettre de 1858, qui, en annonçant des persécutions locales, faisait entrevoir de grandes espérances, elle avait résolu de demander à tous -ses compatriotes de se joindre à elle pour implorer la miséricorde de Dieu en faveur de la mission de Corée. En conséquence, M. Daveluy père, avec l'approbation de l'autorité diocésaine, adressa au clergé du diocèse d'Amiens, la lettre suivante, que nous tenons à reproduire *in extenso*:

« Monsieur le Curé, Nous célébrions, il y a peu de temps, la fête de l'apôtre de ce diocèse et elle a pu rappeler à beaucoup de fidèles que d'autres apôtres sont aussi partis de France pour aller dans les pays infidèles porter les lumières de l'Évangile, comme saint Firmin est venu les apporter dans le nôtre.

Des prêtres, dont plusieurs appartiennent à ce diocèse et sont connus de nous ont quitté le sol natal, leur pays, leurs amis, leurs familles pour se dévouer à l'œuvre des missions. Peut-être avez-vous lu dans le numéro de septembre des Annales de la Propagation de la Foi, la lettre par laquelle l'un d'entre eux, Mgr Daveluy, fait le récit de tourments affreux auxquels fut condamné un Coréen (Laurent Pack, dont nous avons parlé plus haut.) qui persista devant les mandarins à ne pas renier sa foi. Dans une autre lettre écrite à ses parents, il décrit les persécutions auxquelles sont en butte, au sein de leurs familles, un grand nombre de ceux qui veulent devenir et rester chrétiens. Il fait ressortir ensuite les espérances que donnent ces courageux néophytes.

« Tous ces faits, dit-il (persécutions de la famille), se représentent si souvent que l'on ne les compte plus, et sous ce rapport il faut avouer que la capitale donne des exemples admirables et que l'on retrouve peu ailleurs. La foi a pu pénétrer chez quelques familles très élevées, dans quelques palais aussi depuis peu, et nous attendons ses effets du temps et de la pratique constante si elle se soutient. Petit à petit nous « aurons des jalons un peu partout et pourrons étendre le cercle de nos travaux. Que tout cela est beau et fait bien à l'âme, et vraiment quelquefois on en a besoin. Redoublez donc de zèle en faveur de notre mission, chers parents, elle a ses peines et ses privations, mais elle n'est pas entièrement ingrate. Dieu a ses desseins sur cette mission et les jours de salut viendront. L'introduction et la conservation du catholicisme en Corée a quelque chose de trop providentiel pour qu'il n'y porte ses fruits un jour, lequel peut-être n'est pas très éloigné.

« Depuis que nous sommes entrés ici avec Mgr Ferréol, quel changement et quelle augmentation ! Ce passé doit nous donner confiance pour l'avenir, et si les prières des âmes pieuses se joignent aux travaux des missionnaires, il n'y a rien que nous ne puissions espérer. Veuillez donc bien recueillir beaucoup de ces aumônes (toutes spirituelles qui ne peuvent gêner personne et portent leurs fruits chez celui qui donne comme chez celui qui reçoit. Un large souvenir à toutes les communautés qui veulent bien être en union de prières avec nous. Il faut livrer une attaque générale pour obtenir de Dieu l'avancement de notre mission. »

« Les parents de l'Évêque missionnaire qui a tracé ces lignes n'ont pas dû rester insensibles à cet appel. Jaloux de s'associer au zèle d'un fils, d'un frère bien-aimé, ils ont l'intention de faire une neuvaine qui commencera le jour de saint André apôtre, et qui sera terminée le jour de l'Immaculée-Conception par la sainte communion.

« Pendant cette neuvaine ils réciteront chaque jour le Pater et l'Ave Maria pour la mission de Corée.

« Les maisons religieuses de la ville d'Amiens et un assez grand nombre de fidèles voudront bien se joindre à eux. Permettez, Monsieur le Curé, qu'avec l'autorisation de

Monseigneur l'Évêque nous vous conjurons d'unir vos prières aux nôtres et de solliciter pour la même fin celle des personnes pieuses de votre paroisse. C'est au nom d'un compatriote, d'un missionnaire et d'un évêque ; pour un certain nombre des membres de notre clergé, c'est au nom d'un ancien condisciple que nous nous adressons à vous, pour vous demander le concours de vos prières en faveur de la mission confiée à ses soins : nous espérons que vous ne le lui refuserez pas.

« Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

« Daveluy. »

« Amiens, le 14 novembre 1859. »

Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, le même qui, sept ans plus tard, devait si splendidement honorer la mémoire de Mgr Daveluy, avait mis à cette lettre une chaleureuse et éloquente apostille. Un grand nombre de fidèles du diocèse d'Amiens, prêtres et laïques, firent avec ferveur cette neuvaine, qui fut aussi proposée dans plusieurs autres diocèses.

Au moment même où les compatriotes de l'Évêque d'Acônes lui accordaient ainsi le seul secours qui fût en leur pouvoir, de grands malheurs menaçaient la mission de Corée. D'abord, au mois de novembre 1859, le choléra se déclara subitement dans la capitale où Mgr Daveluy se trouvait alors auprès de Mgr Berneux, et y fit en peu de temps d'horribles ravages. Le vicaire apostolique retrouva miraculeusement ses forces pour subvenir aux besoins spirituels de ses ouailles qui assiégeaient les maisons où successivement il administrait les sacrements. En peu de temps il entendit plus de quinze cents confessions ; puis, le fléau s'étant répandu dans le royaume, il se mit en route au commencement de novembre pour visiter les chrétiens qui l'appelaient à grands cris. De son côté, Mgr Daveluy vaquait assez tranquillement à son saint ministère, lorsque, vers la fin de décembre, éclata une persécution paraissant plus violente que toutes celles qui avaient eu lieu depuis l'arrivée de notre missionnaire.

Cette persécution ne fut pas sanglante, mais elle frappa tout d'abord les chrétiens de terreur. Elle fut suscitée, non par le gouvernement, mais par le juge criminel préposé à la police générale du royaume, poussé par la haine des chrétiens que son grand-père et son père avaient poursuivis en 1801 et 1839, et surtout aussi, paraît-il, par le désir de se procurer de l'argent. Mgr Berneux se trouvait alors dans les montagnes où le choléra faisait de grands ravages ; il apprit la nouvelle par trois courriers, expédiés coup sur coup, et écrivit aussitôt à Mgr Daveluy, puis, fuyant la nuit, à travers les montagnes couvertes de neige, dut se réfugier de gîte en gîte, chez des chrétiens d'abord, ensuite chez quelques honnêtes païens, sans pouvoir, pendant huit jours, trouver un lieu de repos. De son côté, l'avis à peine reçu, Mgr Daveluy expédia des courriers à tous les missionnaires, pour les prévenir de se cacher le plus tôt et le mieux possible, en attendant les événements.

Heureusement le mal ne fut pas aussi grand qu'on l'avait craint. Néanmoins, les chrétiens de la capitale et des provinces voisines voyant leurs coreligionnaires arrêtés, leurs maisons pillées, des villages entiers incendiés ou rasés, furent frappés de terreur et s'enfuirent. Ce fut une misère et un désastre épouvantables. Des centaines de familles, fuyant ainsi au milieu des glaces de l'hiver coréen, moururent de faim et de froid.

Mgr Berneux, bientôt informé que cette affaire était suscitée par un fonctionnaire isolé, résolut, malgré le danger, de regagner Séoul, pour tâcher de sauver les plus précieux objets de la mission.

Son arrivée ne pouvait être plus opportune, car les gardiens de sa maison avaient perdu la tête et n'attendaient qu'une occasion de s'enfuir en abandonnant tout ce qui leur avait été confié.

Grâce à cette détermination audacieuse de Mgr Berneux, la mission fut sauvée. Si cette maison eût été envahie, la présence des papiers, des ornements et d'autres objets

européens eût prouvé si clairement l'existence des missionnaires dans le pays, qu'il eût été impossible au gouvernement de fermer les yeux, tandis qu'au contraire il refusa de suivre le préfet de police dans la voie où il voulait l'engager. Celui-ci dut se borner à rechercher les étrangers qu'il ne trouva point, sans inquiéter davantage les Coréens.

Telle fut, en résumé, la persécution de 1860, qui causa un trouble immense dans l'Église de Corée, sans faire périr officiellement personne.

« Vive Jésus quand même, s'écrie Mgr Daveluy en commençant la lettre dans laquelle il en fait le récit à ses parents. Il est écrit que le chrétien doit entrer dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations, vous allez juger si notre divin Maître nous a ouvert une belle route pour essayer d'y parvenir ; mais, hélas ! il faudrait savoir mettre à profit les épreuves que sa main paternelle veut bien nous envoyer.

« Quant à moi, j'eus bien peu à souffrir, de souffrances corporelles ; j'en fus quitte pour aller de taudis en taudis. Dès les premiers jours je fis mon sacrifice et m'attendais à voir les prisons sous peu de temps. Plus tard l'espérance de la vie me revint et des protections toutes spéciales me firent penser que Dieu avait d'autres desseins. Le hasard m'empêcha de me rendre dans une retraite que j'avais désignée et où j'avais déjà envoyé quelques effets. Eh bien ! peu de jours après les païens tombèrent subitement sur le village et firent la visite de tous les coins des chambres, j'eusse donc dû tomber entre leurs mains. N'ayant plus de demeure, j'avais déposé le gros de mes effets chez un chrétien en pays païen qui pouvait se flatter de ne pas être inquiété, même en temps de persécution. Or, il fut dénoncé par un traître chrétien et les satellites allèrent pour le saisir. Il se trouvait absent, on tombe sur tout ce qu'il avait et on lui enlève 200 fr. que j'avais déposés là ; sa mère, par reproches et menaces, empêche momentanément les satellites d'entrer dans l'appartement des femmes où étaient mes effets et les satellites courent à la piste du chrétien qu'ils saisissent. Cependant, ce même jour, arrive par hasard un chrétien éloigné, il parvient à enlever mes effets (la charge de deux bœufs) et les transporte ailleurs ; puis bientôt les satellites reviennent après la prise du maître et font main basse sur tout.

« Quelle Providence veilla alors sur mon bagage, qui sans ce concours de circonstances était pris et nous dénonçait hautement et sans remède ! Or, là se trouvaient réunis tous les originaux chinois et coréens de l'histoire des martyrs, de l'histoire de Corée et tous mes travaux sur la langue, etc. Cette perte eût été irréparable dans toute la force du terme. Dieu a-t-il donc quelque dessein sur l'avenir ? Quand les satellites arrivèrent dans le district où je me trouvais, et que je devais d'ailleurs quitter pour d'autres raisons, je filai doucement derrière leurs traces et montai à la capitale. Or, j'avais couché à l'auberge et en partis avant le jour ; une heure après mon départ, les satellites, mal reçus du mandarin et dégoûtés de ce district, revenant sur leurs pas, vinrent se loger à l'auberge où j'avais couché et s'y reposèrent tout le jour. Si j'avais suivi le conseil de mes gens, qui voulaient me faire sortir tranquillement seulement après le déjeuner, je tombais dans les mains de ces braves gens-là.

« Donc ce que Dieu garde est bien gardé, et pas un cheveu de notre tête ne tombera sans la permission de notre Père céleste » (11 novembre 1860).

Chapitre III

Mgr Daveluy Coadjuteur du Vicaire Apostolique de Corée (Suite). — Fin de la Persécution. — Arrivées et morts de missionnaires. — Traduction de la Bulle de l'Immaculée Conception. — Travaux Apostoliques. — Succès de la Mission. — Épreuves et maladies. (1860-1865)

Les quatre ou cinq premières années qui suivirent la persécution de 1860 furent, comparativement, pour notre missionnaire, une époque de calme. L'Église de Corée vit ses désastres se réparer, son clergé augmenter et elle espérait presque de beaux jours, lorsqu'éclata la tempête qui vint la couronner d'une gloire impérissable.

La persécution terminée, chacun se mit en devoir de faire la visite des chrétiens pour les réchauffer et conforter leur foi. La tâche des missionnaires était rude : au choléra avait succédé la famine ; ils étaient épuisés de fatigue et les deux confrères attendus, cette fois encore, avaient manqué au rendez-vous, ce qui causait une grande inquiétude. Les résultats de la guerre franco-anglaise avec la Chine vinrent heureusement un peu en aide aux fidèles. Ces événements, comme de raison, préoccupèrent vivement tous les esprits dans l'extrême Orient. On sait comment, en octobre 1860, les armées alliées s'emparèrent de Péking. Le bruit de cette victoire fut une foudroyante nouvelle pour la Corée. L'invincible Empire du Milieu avait été vaincu par les Diables d'Occident ! La terreur fut au comble. Cette terreur néanmoins eut des résultats favorables pour les chrétiens. « Les missionnaires avaient à peine commencé la visite des chrétiens qui suivit la persécution, dit Mgr Daveluy, qu'arrivèrent ici, à la 12^e lune, les détails des désastres de l'empire de Chine et les traités imposés à cet empire. Rien ne pourrait vous rendre la terreur et l'effroi dont fut frappé ce royaume : depuis la cour jusqu'au peuple tout était aux abois, en sorte que tout, affaires et travail, en fut longtemps suspendu ; on ne pensait plus, on ne parlait plus que de l'invasion des Européens et des moyens de se conserver la vie. Le tableau qui s'offrit alors fut des plus curieux. On vit des mandarins très élevés prier humblement des parents qu'ils présumaient chrétiens, de les recommander à notre protection, ou faire des démarches pour obtenir de nous quelque signe de salut pour les mauvais jours.

Tout le peuple ne s'entretenait plus que de la religion, seul moyen désormais de se conserver la vie sauve. Les satellites dans leurs réunions se disculpaient à qui mieux mieux de toutes les coopérations qu'ils avaient eues dans les affaires contre les chrétiens. Des personnes sans nombre se recommandaient aux chrétiens de leur connaissance, et les choses en étaient au point que nous discutâmes sérieusement si ce n'était pas le cas de nous montrer publiquement. Les conseils des gouvernants n'étaient pas moins singuliers et chaque jour laissait entrevoir des événements d'une telle portée que, malgré les affaires pressantes qui m'appelaient en province, Mgr le vicaire apostolique ne me laissa pas partir, afin de pouvoir prendre au besoin quelque détermination de concert et faire face à tout événement. Ainsi commença l'année 1861. Mais après quelques jours les esprits se calmèrent un peu et, malgré un grand malaise intérieur qui dure encore aujourd'hui, les choses reprirent à peu près leur cours ordinaire. »

« Profondeur des desseins de Dieu, s'écrie M. Dallet ! Si à ce moment un navire français, une simple chaloupe, se fût présentée, exigeant pour la religion la même liberté qui venait d'être stipulée en Chine, on se fût empressé de tout accorder, heureux encore d'en être quitte à ce prix.

« Cette paix aurait été troublée, peut-être, comme en Chine et au Tong-King, par des émeutes populaires, par de sourdes intrigues, par des incendies d'églises ou des assassinats de

missionnaires, mais elle aurait donné des années de tranquillité comparative, favorisé l'essor des œuvres chrétiennes et la conversion des gentils.

« Elle aurait fait une large brèche à ce mur de séparation qui existe encore entre la Corée et les peuples chrétiens, et hâta le jour où il tombera pour jamais. Dieu ne l'a pas voulu ! Les navires qui, de la pointe du Chan-tong où ils séjournèrent des mois entiers, n'étaient pas à quarante lieues des côtes de Corée, partirent sans y faire même une courte apparition. »

Pendant tous ces événements, les missionnaires avaient la consolation de voir arriver quatre nouveaux confrères : MM. Landre et Joanno, qui déjà, en 1859 et 1860, avaient inutilement tenté de pénétrer en Corée ; MM. Ridel et Calais que le séminaire des Missions-Étrangères venait de leur adjoindre. Partis du port de Tché-fou, le 19 mars 1861, ils arrivèrent à Séoul le jour de Quasimodo, 7 avril, de grand matin. Mgr Daveluy s'y trouvait encore.

« Pour utiliser mon séjour et repos forcé dans la capitale, dit-il, je continuais mes travaux ordinaires de cabinet et nous attendions des nouvelles de l'expédition envoyée à la mer pour essayer de recevoir quelque confrère. Qu'il fut solennel et joyeux ce beau jour où, après avoir cheminé presque toute la nuit, quatre nouveaux confrères profitèrent des ténèbres pour faire leur entrée à la demeure de Mgr Capse. J'avais le bonheur de m'y trouver et nulle parole ne pourrait vous faire comprendre les impressions qui se ressentent en pareilles circonstances ; ce sont des compatriotes, des amis, des aides, des frères, entre autres M. Ridel qui, à son départ, avait vu mon plus jeune frère. Te Deum. Magnificat. »

Il n'est pas sans intérêt de citer quelques passages de la relation dans laquelle les nouveaux arrivés racontent leur entrée dans la capitale : « Après avoir traversé quelques rues sales et tortueuses, nous nous trouvâmes en face d'un portail, qui s'ouvrit pour nous laisser passer et se referma subitement derrière nous. Aussitôt des chrétiens, car il n'y avait pas à s'y méprendre, s'approchèrent de nous, enlevèrent nos sandales et nos chapeaux de paille, nous firent arrêter un instant dans une chambre assez simple mais propre, puis nous conduisirent à travers une cour intérieure dans une salle où nous attendaient deux personnages à la barbe longue et épaisse, aux traits vieillis par les fatigues plus encore que par l'âge. C'étaient Mgr Berneux et son coadjuteur Mgr Daveluy. Nous nous jetâmes à leurs pieds, et après quelques instants d'une conversation à voix basse, portes et fenêtres hermétiquement closes, Mgr Daveluy célébra la sainte messe, pour remercier Dieu de notre heureuse arrivée, et lui demander que les quatre nouveaux venus fussent bientôt de véritables apôtres.

« Après quinze jours délicieux passés dans la société de nos vénérables évêques, nous dûmes nous séparer, pour aller chacun de notre côté étudier la langue coréenne; et au moment où nous écrivons (octobre 1861), Sa Grandeur vient de nous assigner nos districts respectifs. La mission de Corée a été tout récemment dédiée à la très sainte Vierge, et chaque district porte le nom d'une de ses fêtes. La ville de Séoul, capitale, où demeure le vicaire apostolique, est le district de l'Immaculée-Conception ; celui de Mgr Daveluy porte le nom de la Nativité ; celui de M. Féron est le district de l'Assomption ; le collège où résident maintenant MM. Pourthié et Petitnicolas, s'appelle le collège Saint-Joseph. Nous autres avons eu en partage : M. Ridel, le district de la Présentation ; M. Joanno, celui de l'Annonciation ; M. Landre, celui de la Visitation ; et M. Calais, celui de la Purification. »

Mgr Daveluy avait profité de quelques moments libres, après l'arrivée des nouveaux confrères, « pour aller faire une tournée sur les lieux les plus maltraités dans la dernière

bourrasque. » Il y avait trouvé de grands désastres, mais aussi de grands motifs d'espérance et de consolation.

Malheureusement, comme les joies ne sont jamais longues ici-bas, surtout chez les missionnaires de Corée, à peine avaient-ils eu le temps de se réjouir de l'augmentation de leur nombre, qu'au mois de juin suivant, ils eurent la douleur de perdre le P. Thomas T'soi. « Il avait fait sa longue administration avec son zèle connu, écrit Mgr Daveluy, et Dieu avait couronné ses travaux d'abondantes bénédictions ; nous l'attendions d'un jour à l'autre, quand survint la nouvelle qu'il était tombé malade en route. Un confrère courut à lui pour le secourir, n'eut que le temps de lui administrer les sacrements, et le jour même il rendit son âme à Dieu. Quelle terrible nouvelle et quelle consternation de toute part ? Sa rare vertu, son zèle infatigable, ses talents et les facilités qu'il avait pour opérer le bien, font sentir toute la perte que la mission fait en sa personne.

« C'est pour nous une bien vive douleur, il emporte le regret général et pour le moment rien ne pourra le remplacer. Encore ici, quels sont donc les desseins de Dieu ? Adorons-les et soumettons-nous, quoique la nature porte cette croix avec bien des répugnances ; rien ne faisait prévoir cet accident, notre tour peut arriver bientôt, le mien plus que tout autre, puisque, humainement parlant, je n'aurais pas dû survivre à tant de fidèles ministres, plus forts que moi et plus utiles à la vigne du Seigneur. Demandez plus que jamais que je me dispose à ce passage, en sortant enfin de mon état tiède et tout absorbé dans la nature, et veuillez bien penser qu'il est plus difficile de se sauver ici qu'en France, et que l'habit ne fait pas le moine, non plus que l'état ne rend pas saint.

« Surtout priez bien pour moi, car j'ai bien lieu de trembler et les comptes sont embrouillés. Toutefois, confiance et que jamais ce sentiment ne nous abandonne. »

« La mort du P. T'soi, écrivait Mgr Berneux, après avoir fait l'éloge du vénérable défunt, me plonge dans un grand embarras. Le district qu'il administrait renferme un grand nombre de villages où un Européen pourra difficilement pénétrer sans courir les plus grands dangers. Enfin, Dieu qui nous l'a enlevé pourvoira à nos nécessités. »

Le district du P. Thomas fut confié à Mgr Daveluy ; nous verrons tout à l'heure quels y furent ses succès apostoliques. Disons immédiatement que, des quatre nouveaux missionnaires, deux furent promptement enlevés à leurs confrères. M. Joanno mourut d'une maladie de poitrine, le 13 avril 1863, assisté jusqu'à la fin par M. Ridel qu'il édifia vivement. Le 15 septembre suivant, une maladie épidémique enleva M. Landre. Mgr Daveluy, accouru à la première nouvelle du danger, n'arriva auprès de lui que quelques heures après sa mort et « fit la cérémonie funèbre. »

Heureusement, entre ces deux décès, l'arrivée d'un nouveau missionnaire était venu aider à combler un peu les vides que la mort faisait dans les rangs de l'Église de Corée. C'était M. Aumaître, que la Providence destinait à devenir l'un des compagnons de martyre de Mgr Daveluy. Né le 8 avril 1837, à Aizecq, diocèse d'Angoulême, Pierre Aumaître était entré au séminaire des Missions-Étrangères le 18 août 1859. Ordonné prêtre le 30 mai 1862, et destiné à la mission de Corée, il partit de France, au mois d'août suivant, pour se rendre à HongKong et ensuite à Chang-Haï. Là, deux jeunes Coréens, revenant de faire leurs études à PauloPinang, l'attendaient pour rentrer avec lui dans leur patrie. Trompé par des marins chinois, il manqua le rendez-vous indiqué par Mgr Berneux et dut passer plusieurs mois en Mandchourie; enfin, le 18 juin 1863, lui et ses compagnons, arrivés depuis quatre jours à l'îlot coréen de Mérin-to, y rencontraient les envoyés du vicaire apostolique et, le 23 du même mois, le missionnaire entra heureusement à Séoul.

Malgré leur séparation du monde entier, les missionnaires coréens n'ignoraient pas absolument ce qui se passait en Europe, et à la fin de 1861, Mgr Berneux, en son nom et en

celui de ses collaborateurs, écrivit au souverain Pontife pour unir sa voix à celle de tous les évêques en faveur des droits menacés du Saint-Père. Pour consoler le cœur du Pontife si éprouvé, le vicaire apostolique de Corée lui apprend que la persécution, qui s'était élevée l'année précédente, a complètement cessé ; « le champ que nous avons à cultiver, dit-il, fleurit de nouveau, et cette année nous avons donné le baptême à près de huit cents adultes. »

« Quelle fête pour tous, dit Mgr Daveluy, quand, réunissant les feuilles d'administration, nous trouvâmes plus de 750 baptêmes d'adultes pour l'année, alors que nous craignions une diminution par suite de la persécution ; loin de là, nous sommes en augmentation sur le passé.

« Gloire à Dieu qui a tout fait ! » Aussi la réunion des missionnaires à l'automne de 1861 fut-elle un moment de délices et chacun en repartit plein de zèle, de confiance et d'espoir. En outre, pour la première fois depuis bien des années, des envois d'objets d'Europe avaient pu pénétrer en assez grand nombre et apporter aux missionnaires des choses dont ils avaient grand besoin. Tout se réunissait donc pour les reconforter.

L'année 1862 fut plus pénible à passer : tous les missionnaires étaient excessivement fatigués et plusieurs malades. Des troubles populaires agitaient une partie du royaume et, à défaut du gouvernement, les païens s'acharnaient après les chrétiens qu'ils vexaient et pillaient, s'efforçant de les ruiner de toute manière. Le rapport adressé à Mgr Berneux par Mgr Daveluy, sur l'ancien district du P. T'soi dont il était chargé, montre les effets déplorable de toutes les avanies que les fidèles avaient à subir. « Tant de vexations, dit-il, découragent, non seulement ceux qui en sont les victimes, mais tous nos chrétiens en général, parce que tous, d'un jour à l'autre, peuvent en éprouver de semblables, dans un pays où personne ne les réprime. Pour peu que ce genre de persécution continue, la mission de Corée, qui, avec un peu de paix, offrirait tant de ressources à la prédication de l'Évangile, cessera de prospérer, et finira par périr entièrement. Priez donc pour que le temps de ces épreuves soit abrégé ! »

C'est surtout pour le Coadjuteur de Corée, en effet, que l'année fut rude et laborieuse : chargé de visiter les chrétiens du district du P. Thomas, il dut faire des courses lointaines bien au-dessus de ses forces, mais Dieu le protégea et, de plus en plus, bénit ses travaux. Il célébra les fêtes de Noël (1861) à Tai-kou, capitale de la province de Kieng-sang, mais bien tristement. « Le local était si petit et si suspect que vingt ou trente personnes seules purent se réunir ; il est toutefois heureux que nous ayons un petit noyau dans cette grande ville, célèbre par un certain nombre de martyrs à diverses époques. »

Ailleurs, les consolations furent plus grandes, comme aussi en d'autres endroits les inquiétudes ; mais, en somme, tout alla bien. Si la persécution avait empêché des conversions, elle en avait procuré d'autres ; et le missionnaire explique comment souvent les chrétiens obligés de fuir, étaient devenus des apôtres dans les pays où ils s'étaient réfugiés. On avait eu des craintes pour sa visite dans le district de Tong-nai, où se trouvent les Japonais ; le voyage fut même contremandé ; un païen influent rassura les chrétiens et leur dit que l'Évêque pouvait venir sans crainte ; ce qui eut lieu et avec fruit. L'intrépide apôtre continua ainsi sa course par monts et par vaux, mais non impunément, car repris d'un accès de son ancienne maladie, il dut voir à s'arrêter pour se faire soigner et parvint à petites journées chez un de ses confrères. Dès le lendemain, il devait se faire porter chez un autre, gravement malade, auprès duquel il resta jusqu'à la mi-avril, où enfin il put choisir une demeure pour essayer de se soigner et de se reposer, « après un petit tour de deux mille et trois ou quatre cents lys, dans l'espace de près de cinq mois. » Autrefois, ajoute-t-il, ce n'eût pas été difficile, mais aujourd'hui je m'en suis trouvé harassé et assez longtemps hors d'état de rien faire,

absolument rien. Le souffle vital n'étant pas encore éteint absolument, ne devons-nous pas remercier le Seigneur ? »

Les vexations mentionnées plus haut et une « bourrasque de choléra » achevèrent les épreuves de l'année, épreuves qui n'altèrent pas la confiance de notre missionnaire, qui écrit au mois d'octobre : « Je suis encore au nombre des vivants et suis à prendre du repos dans un petit village de la montagne, où peut-être je parviendrai à fixer une résidence après quatre ans passés sans demeure permanente, suivant presque les traces du patriarche Abraham ; cependant, les choses ne sont pas encore décidées, je fais un essai pendant cet été et, si tout va bien, je rassemblerai mes petits effets des quatre bords où ils sont dispersés, et ferai semblant de croire pouvoir avoir une maison stable. L'année suivante se passa tranquillement.

« Nous sommes toujours dans la même position, écrit-il, sans liberté et aussi sans persécutions graves, le gouvernement continuant son système de fermer les yeux sur ce qui nous concerne. »

Son ministère fut comblé de bénédictions et le zèle des chrétiens de quelques localités avait même besoin d'être modéré « pour éviter de briser les vitres. » Dans toute la partie sud, on avait même pris l'habitude de faire les enterrements publiquement sans s'inquiéter des païens et sans qu'il en résultât trop d'inconvénients. »

« Il est bien singulier, continue notre missionnaire, de voir ainsi des convois défilier en Corée la croix en tête, chacun un cierge à la main et récitant des psaumes à haute voix, sans s'inquiéter de la foule des païens qui accourt pour satisfaire sa curiosité. Généralement les païens de ces pays lointains ont trouvé nos cérémonies graves et belles, et ont même dit que les enterrements des chrétiens se faisaient mieux que les leurs ; mais il est à craindre que cela ait de mauvaises suites, qu'y faire ? Il est reconnu que là-bas on ne peut tromper le monde et pratiquer en secret ; dès lors, les chrétiens préfèrent faire les choses ouvertement et en grand ; il y aurait peut-être un milieu, mais est-il si facile de s'y mettre ? il faut donc tâcher d'y arrêter les excès et remettre le reste » .entre les mains de Dieu ; il en est de même de l'administration, elle ne peut se faire incognito ; je prends quelques précautions pour n'avoir rien à me reprocher, mais dans nombre d'endroits, c'est absolument public, et Dieu permet que rien ne s'en suive, sinon des conversions. » Aussi, Mgr Berneux avait-il la joie d'écrire, au mois de novembre de cette même année, que la vérité faisait des progrès, que huit hommes de la seule province où le bon Dieu n'eût pas encore d'adorateurs étaient venus demander le baptême, et il ajoutait : « Le district le plus remarquable pour les conversions est celui de Mgr Daveluy, où nous avons eu 230 adultes baptisés. »

Pendant ses moments de repos de l'année 1863, le Coadjuteur de Corée avait eu à s'acquitter d'une tâche bien chère à son cœur de fidèle enfant de Marie et que sa rare connaissance de la langue coréenne pouvait seule le mettre en état de remplir. On sait qu'un prêtre de la société de Saint-Sulpice, M. l'abbé Sire, eut la belle pensée d'offrir au Pape Pie IX la traduction de la bulle dogmatique *Ineffabilis Deus* dans toutes les langues de l'univers. Cette collection, renfermée dans un meuble splendide qui fut l'un des ornements de l'exposition universelle de 1878, a été offerte au Saint-Père le 11 février 1877.

M. l'abbé Sire s'adressa à l'évêque d'Acônes pour obtenir la traduction de la bulle en langue coréenne. Sa lettre parvint à Mgr Daveluy au mois de février 1863, mais le texte latin de la bulle resté en arrière n'arriva en Corée que vers la fin de juin, et ne put lui être remis que quelques semaines plus tard. Nous n'avons pas besoin de dire le zèle avec lequel il s'appliqua

à cette œuvre et, dès le 8 septembre, il pouvait annoncer à M. Sire l'accomplissement de sa tâche, dans une lettre dont nous citerons la majeure partie.

« Comment pouvais-je ne pas entrer dans des vues qui sont si bien en harmonie avec les sentiments dont je me sens animé pour la gloire de la Vierge sans tache, sentiments puisés dans ma famille et développés par les soins de la pieuse société de Saint-Sulpice dont vous avez l'honneur de faire partie ?

« Malgré le temps considérable que j'ai consacré à ce travail de traduction, et les soins assidus que j'ai mis à faire orner le manuscrit, le résultat est loin de répondre à mes désirs. Il est loin surtout de répondre à la grandeur de l'œuvre vraiment catholique à laquelle il est destiné, et je n'aurais pas eu le courage de vous l'adresser, sans la pensée que vous ne pourriez recourir à un autre ou ailleurs, pour faire figurer la langue coréenne dans la collection de toutes les langues.

« J'ose donc vous l'envoyer par notre courrier d'hiver. Je mets ces pages sous la protection toute spéciale de Marie Immaculée, afin qu'elle daigne les conduire au milieu des mille dangers des routes et que, parvenues aux pieds de Notre-Dame de France, pour aller de là entre les mains de Notre Très Saint-Père le Pape Pie IX, elles soient à Rome un monument des hommages et de la dévotion de la petite Église de Corée envers l'Immaculée Conception. Je rends grâces en même temps à cette bonne Mère de vous avoir inspiré de penser à nous, et de nous avoir donné occasion de joindre notre acte de foi reconnaissante à celui de tous les peuples.

« Vous me demandez, en outre, pour votre grande collection des documents relatifs à la définition du 8 décembre 1854, conservée au Puy, auprès de Notre-Dame de France, quelques détails sur les cérémonies qui auraient eu lieu dans la Corée, à l'occasion de cette solennelle définition.

« Je dois vous avouer qu'il n'y en a pas eu. Notre position de proscrits, la trop grande gêne où nous sommes, l'impossibilité d'essayer aucune pompe ou démonstration extérieure, ne nous ont permis de célébrer aucune de ces fêtes, qui ont été célébrées de toutes parts d'une manière si éclatante et si consolante. Nos chrétiens, du reste, élevés dans la dévotion à Marie, Mère de Dieu, patronne de cette mission, ont cru dès l'origine au mystère de son Immaculée Conception. Jamais aucune parole de doute n'a retenti à leurs oreilles, et dans leur foi simple, naïve, ils se trouvent heureux de penser qu'ils ont toujours cru ce que le Père de tous les fidèles leur propose aujourd'hui d'une manière explicite. Toute la joie est ici concentrée dans le cœur ou bien ne se révèle, comme parmi les premiers chrétiens persécutés, que par quelques paroles. Fasse la Vierge Immaculée qu'il nous soit bientôt permis de sortir de cet état, et de célébrer des fêtes comme on en célèbre partout, dans les autres parties du monde ! » L'humble Coadjuteur soumit ensuite son œuvre à l'approbation de son vicaire apostolique. Heureux d'avoir pu employer sa science à la gloire de sa Mère bien-aimée, il en voulut laisser tout l'honneur à Mgr Berneux. Nous avons vu la photographie du commencement et de la fin de cette traduction : c'est, paraît-il, un modèle de calligraphie coréenne et l'ornementation des pages est de fort bon goût. On lit sur la dernière : Traduction en langue coréenne de la Bulle par laquelle N. T. S. P. le Pape Pie IX a proclamé dogme de foi le mystère de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, faite à la demande de M. l'abbé Sire, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, pour être présentée à S. S. le Pape Pie IX. — Fait à Han Iang, capitale de la Corée, le 25 novembre 1863.

— Vu et approuvé. S. Berneux, Év. de Capse.
Vic. Ap. de Corée.

Le sceau du vicaire apostolique se voit à gauche de sa signature. Il ne manque que le nom de l'auteur de la traduction et cette omission est assurément volontaire.

Le commencement de l'année 1864 fut marqué par un événement qui devait avoir de bien funestes suites pour le christianisme en Corée : la mort du roi Tchyel-tjong (ou Tchiel-tsong), arrivée le 15 janvier, à la suite de laquelle une révolution de palais mit sur le trône un prince âgé de douze ans, ce qui fit passer le pouvoir entre les mains d'une famille qui avait toujours été très hostile aux chrétiens.

L'année se passa néanmoins assez tranquillement. On répandit bien le bruit que la persécution allait éclater, mais il n'en fut rien encore.

« Le seul district qui ait été sérieusement inquiété, dit Mgr Berneux, est celui de Mgr d'Acônes, la province de Kieng-sang, qui depuis plusieurs années nous a donné de nombreuses conversions. Les satellites, lancés à la recherche d'une secte qui s'est formée depuis cinq ans dans cette province, sous le nom de tong-hac (doctrine de l'Orient) — pour se distinguer des chrétiens désignés sous le nom de sen-hac (doctrine de l'Occident), — les satellites, dis-je, profitant de cette occasion de battre monnaie et de satisfaire leur vengeance, ont arrêté en même temps bon nombre de chrétiens. Beaucoup d'autres ont déserté leurs maisons, leurs champs, et sont réduits par là à une misère extrême. »

Ces troubles avaient éclaté quelques jours après que Mgr Daveluy eut terminé la visite de cette province, visite qui avait donné, comme les précédentes, les plus heureux résultats et s'était même, dans la plupart des localités, faite tout à fait publiquement ; Mgr Daveluy y était d'ailleurs connu partout. « Ce peuple bon mais grossier, dit-il, et tout à fait neuf pour la religion, exige des soins et des fatigues que nous ne rencontrerons pas ailleurs ; il est dispersé sur une vaste étendue qui, chaque année, s'étend davantage, et d'ailleurs mêlé presque partout avec les païens ; il est plus difficile de l'instruire, de le former et de l'administrer, mais sa bonne volonté réelle fait que nous obtenons toujours des progrès marquants. Aussi presque partout on trouve de la satisfaction. »

L'année 1865 parut encore assez bien s'annoncer. Mgr Berneux l'avait inaugurée par sa première visite dans les provinces du nord, pendant laquelle il baptisa 130 adultes. Pour Mgr Daveluy, l'administration se fit régulièrement et sans présenter d'incidents remarquables. « N'ayant pas été chargé des chrétientés du sud-est, écrit-il (Lettre aux parents. 16 octobre 1865.), je suis censé avoir eu du soulagement. » En revanche, il passa la majeure partie de son administration dans la plaine du Naï-po, « autrefois pépinière de la chrétienté et aujourd'hui, renfermant environ quatre mille chrétiens dont un grand nombre vivent au milieu des païens. Ce pays, plein de souvenirs, n'est guères qu'un vaste marais, pays bas conquis sur la mer, plein de mares et de canaux, coupé dans tous les sens par des bassins naturels où se répand la mer lors de son flux. Pays très humide où l'eau de source est très rare ; on y boit presque toujours de l'eau de mare sale et souvent infecte, malgré cela, cette eau ne passe pas pour nuisible, il suffit de s'accoutumer au goût ; tout le terrain est partagé en rivières, et les maisons, bâties sur les parties moins basses entre ces rivières, sont fréquemment environnées d'eau ; maisons et villages forment souvent l'effet d'îles et îlots.

« C'est là que j'ai passé la plus grande partie des six mois de mon administration et il y a de la besogne, je vous assure. »

« Aussi notre missionnaire était-il bien fatigué lorsque, le 20 avril, il écrivait à ses parents : « Je prends la plume non pour faire une lettre, le temps ne me le permet pas, mais pour donner signe de vie par le départ du bateau qui va essayer de faire entrer quelques confrères. J'ai terminé ce matin une administration de six mois et devais partir aujourd'hui pour la capitale. La pluie m'a retenu et au milieu d'autres embarras je vous adresse ce bonjour insignifiant sans savoir que dire ou écrire : car je suis abruti de fatigues ; l'administration est

comme une tempête où les flots vous battent de tous bords et sans relâche, tous les jours je prends ma tête à deux mains pour tâcher de retenir la raison qui semblerait vouloir s'en échapper, et à peine si on peut respirer. Trois jours doivent me--conduire à la capitale et il faut y faire les préparatifs du bateau, sans parler de quelques lettres d'affaires pressantes, tout cela doit être fait en quatre ou cinq jours, époque fixée pour le départ et alors probablement je ferai comme chaque année au retour de l'administration, on prend la position horizontale et pendant quelques jours on ne la quitte pas pour essayer de dissiper l'état d'ivresse où l'on est, peu à peu le bon sens revient et on se remet au travail de nouveau. Ce n'est pas une exagération, mais le simple énoncé des faits : ainsi ne soyez pas surpris de ma brièveté. »

Mgr Daveluy n'avait pas eu seulement à souffrir des fatigues et des inquiétudes de l'administration, d'autres tracas étaient venus s'y joindre. Il avait presque terminé les travaux dans le Naï-po, lorsque lui arriva la nouvelle que sa demeure avait été incendiée. Cf « Ce qui me consola, dit-il, c'est que le feu ne prit pas chez moi, mais chez le voisin ; du reste le feu fut si rapide qu'en quelques minutes, il ne resta plus que des cendres. Quatre maisons avaient disparu, deux petites caisses seules furent sauvées, mais ce qui fut plus déplorable, ma domestique, indisposée n'eut pas le temps de se retirer et périt dans les flammes, mon domestique aussi fut un mois à se remettre des blessures du feu. Tout le mobilier fut consumé et, par une Providence admirable, on retira après coup des cendres deux ouvrages précieux qui m'avaient demandé bien du temps ; l'un, sont des serments recueillis pour pousser l'affaire de nos martyrs, l'autre pour l'instruction des chrétiens, et tous deux n'avaient pas de double ; brûlés seulement des quatre côtés, on peut, avec du travail, essayer de les compléter et c'est ce que j'ai déjà fait pour l'un d'eux en quelques semaines de travail. Je voulais faire de même pour l'autre, mais je n'ai pu en trouver le temps. D'après cela, et malgré des pertes assez regrettables, je me console de cet accident, Dieu l'a permis. »

« Ne pouvant plus retourner dans ce lieu, continue le missionnaire, je me trouvai sans demeure et, après avoir été arranger quelques affaires auprès de Sa Grandeur, je redescendis pour essayer de trouver pour l'été un gîte dans mes marais, quand, au milieu de ma route, j'apprends que les quatre confrères, attendus de la mer, au lieu d'être conduits à la capitale selon les conventions, venaient d'être débarqués dans mon district. Je partis à l'instant et les rencontrai les uns sur les autres dans une petite maison située sur les bords de la mer, avec tous les bagages de la mission et les leurs. Ne pouvant remuer en cet endroit, nous partîmes sur trois petits bateaux emportant tout le bagage et, parvenus à un grand village, petit à petit en un mois de temps, je pus expédier le tout à bon port. L'été avançait, je repris mes travaux les plus avancés et, sans désespérer, j'ai continué jusqu'à ces jours-ci où les lettres pour l'Europe m'ont forcé à interrompre. Je vais assez bien, sauf que les forces, la mémoire et le bon sens m'ont quitté ; cela me forcera bientôt de ne plus m'occuper de travaux, je les ferais trop de travers. En attendant remerciez Dieu de la protection qu'il nous accorde et du renfort qu'il nous a envoyé. »

Les quatre missionnaires que Dieu envoyait à l'Église de Corée, quelques mois avant que fondit sur elle l'un des plus formidables orages qui l'aient jamais assaillie, avaient quitté le séminaire des Missions-Étrangères le 15 juillet 1864 et s'étaient embarqués à Marseille, le 19. Arrivés à Hong-Kong vers la mi-septembre, il se rendirent ensuite en Mandchourie, où ils passèrent l'hiver.

Le 2 mai 1865, ils montèrent sur une jonque chinoise qui les transporta jusqu'à l'îlot coréen de Mérin-to, où les envoyés de Mgr Berneux les rejoignirent le 20. Le 26 ils débarquaient en Corée, où ils n'entraient guères que pour mourir. Voici les noms de ces jeunes apôtres, à qui Dieu, dans son infinie bonté, avait résolu d'accorder, dès la première

heure, la plus haute récompense que le missionnaire puisse désirer en ce monde, la couronne du martyr : M. Simon-Marie-Antoine-Just Ranfer de Bretenières, du diocèse de Dijon, né le 28 février 1838, à Châlons-sur-Saône, où ses parents faisaient momentanément leur résidence, appartenait à une ancienne famille, dont les membres se sont longtemps succédé dans les hautes charges de la magistrature de Bourgogne. Entré en 1859 au séminaire d'Issy, et deux ans plus tard, le 25 juillet 1861, au séminaire des Missions-Étrangères, il fut, ainsi que ses compagnons MM. Beaulieu et Dorie, ordonné prêtre, le 21 mai 1864, par Mgr Thomine-Desmazures, vicaire apostolique du Thibet.

M. Bernard-Louis Beaulieu, né le 8 octobre 1840, à Langon, diocèse de Bordeaux, était diacre lorsqu'il fut admis au séminaire des Missions Etrangères, le 28 août 1863.

M. Pierre-Henri Dorie, né à Saint-Hilaire-de-Talmont, diocèse de Luçon, le 22 septembre 1839, n'avait encore reçu que les ordres mineurs lorsqu'il arriva au séminaire des Missions-Étrangères, le 13 août 1862.

M. Martin-Luc Huin, qui devait être l'un des compagnons de martyr de Mgr Daveluy, né à Guyonville, diocèse de Langres, entra au séminaire des Missions-Étrangères, le 20 août 1863.

Il était prêtre depuis plus de deux ans, et avait exercé avec beaucoup de zèle les fonctions de vicaire dans les paroisses de Melay et Voisey.

La lettre par laquelle Mgr Berneux annonce l'heureuse arrivée de ces nouveaux apôtres, la dernière que le saint évêque ait écrite en Europe, donne le résultat de l'administration des sacrements pendant l'année. En voici les chiffres les plus saillants : confessions annuelles, 14,433 ; confessions répétées, 3,493 ; adultes baptisés, 907 ; enfants de païens ondoyés, 1,116, dont morts, 983.

Cette lettre se termine par le post-scriptum suivant : « J'ai eu tout dernièrement avec le prince régent, par le moyen d'un mandarin, quelques rapports au sujet de la nouvelle instance que font les Russes pour obtenir la permission de s'établir sur le territoire coréen. Le prince a reçu avec bienveillance mes communications. Sa femme, mère du roi, m'a fait prier secrètement d'écrire à notre ministre, à Péking, de venir demander la liberté religieuse. Les grands de la capitale désirent l'arrivée des Français. Pour moi, je persiste à ne rien faire avant d'avoir conféré avec le régent. Quoique toujours proscrits, notre position est bonne, et je crois que, l'an prochain, nous serons encore plus à l'aise. »

Ces espérances, que tous les confrères de Mgr Berneux étaient loin de partager, devaient être cruellement déçues.

La santé du vicaire apostolique de Corée, au moment où il écrivait ces lignes, était depuis longtemps déplorable. Toutes les lettres de Mgr Daveluy mentionnent les grandes inquiétudes qu'il éprouve à ce sujet, ainsi que ses confrères.

« Surtout, écrit-il, le 14 octobre 1865, à celle de ses sœurs qui fut toujours sa confidente, priez pour que le bon Dieu nous conserve notre vicaire apostolique, car il serait irremplaçable sous tous les rapports. Or Sa Grandeur, totalement épuisée, est tourmentée depuis deux mois d'une mauvaise fièvre dont on ne peut arrêter les accès ; nos inquiétudes deviennent très sérieuses et les médecins ne cachent pas la leur ; je crains qu'avant que cette

lettre ne vous arrive, nous n'ayons des larmes à verser. Oh! de grâce et surtout parpitié pour moi, demandez à Dieu de nous le conserver encore longtemps. »

Ces inquiétudes, l'affaiblissement de sa propre santé, la terreur que son humilité lui faisait éprouver de la charge dont la mort de Mgr Berneux devait l'investir, portèrent enfin Mgr Daveluy à prendre une résolution qu'il méditait, paraît-il, depuis longtemps; et le courrier qui emporta les lettres des missionnaires emporta avec elles celle qu'on va lire, adressée à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères, écrite à l'insu de tous : « Corée, 22 Novembre 1865.

« Monsieur le Supérieur, A vous seul, cette lettre confidentielle. Après bien des hésitations, j'ai pris cette fois la détermination de faire la démarche dont je vous ai parlé l'an passé (Il n'a été retrouvé aucune trace de la confiance à laquelle Mgr Daveluy fait allusion.) et j'écris au cardinal préfet de la Propagande. Ai-je bien ou mal fait ? Je ne le sais encore ; mais, engagé dans une route qui ne me semble pas pouvoir me faire parvenir heureusement à ma fin, j'ai cru devoir prendre les moyens ordinaires pour sortir du mauvais pas.

« J'aurais dû d'abord remettre ma démission entre les mains du vicaire apostolique peut-être ; mais, certain qu'elle ne sera pas acceptée et craignant qu'à cette occasion Monseigneur ne quitte de suite le pays, je ne l'ai pas fait. Du reste, vous verrez ma lettre, j'y parle franchement, et si je ne me voyais exposé à voir toute la charge tomber sur moi d'un moment à l'autre, j'essaierais de tenir encore le poste ; mais à vrai dire, l'administration en chef de cette mission me paraît impossible à mes forces. J'ignore ce que pensera et dira Son Éminence, et il pourrait bien se faire qu'il me soit répondu d'une manière évasive. N'importe ; Son Éminence saura que si Dieu appelait à lui Mgr de Capse, il faut poser le fardeau autre part que sur mes épaules, et il est bon de le savoir à l'avance : ma lettre n'eût-elle que cet avantage, je crois que c'en est un pour la mission et pour moi, et cela me donnera quelque tranquillité.

« J'ai dit vrai en affirmant que si on trouve bon que je reste ici, j'y resterai, je n'ai pas la pensée de quitter la société ; et tant que Mgr Berneux sera là, l'union si intime qui existe entre Sa Grandeur et moi m'est un garant que ma présence ne lui serait pas onéreuse. Voilà donc : et j'attends une décision, si vous voulez avoir la bonté de faire parvenir ma lettre à son but sans bruit.

« Pour ce qui est du miracle qui pourrait me rendre à la fois la santé et les forces morales et spirituelles, je ne puis l'espérer. Ma démarche n'est donc pas sans fondement. A Dieu d'arranger le reste.

« Croyez toujours, Monsieur le Supérieur, à la sincérité de mes sentiments, et ne cherchez pas à trouver d'autre raison de ma conduite. Rien n'est caché là-dessous, la suite vous en sera une preuve, quoi qu'il arrive.

« Votre très dévoué serviteur et confrère, « Antoine, Év. Coadj. »

Nous n'avons pas à rechercher l'accueil que le supérieur des Missions-Étrangères et le cardinal préfet de la sacrée Congrégation de la Propagande auraient fait à la démarche que l'humilité et l'excessive défiance de ses forces avaient dictée à Mgr Daveluy. Lorsque les lettres du Coadjuteur de la mission de Corée arrivèrent en Europe, le fidèle serviteur était entré déjà dans la joie de son Maître.

Chapitre IV

Mgr Daveluy Coadjuteur de Corée (Suite). Vie habituelle du missionnaire. —
Caractère. - Vertus. — Infirmités, Etc.

Assez souvent les auteurs de vies édifiantes, parvenus à la fin de leur travail, en résument les principaux points, afin de montrer à quel degré éminent leur héros a pratiqué toutes les vertus chrétiennes et rempli les devoirs de son état. Il n'entre pas dans notre plan de les imiter en ce point. Un jour, nous aimons à l'espérer, des voix autrement autorisées que la nôtre proclameront l'héroïcité de Mgr Daveluy dans la pratique des vertus et dans l'accomplissement de sa sublime vocation. Nous croyons que le lecteur qui aura bien voulu nous suivre jusqu'à la fin de ce livre, - sera de lui-même assez persuadé de la vive foi, de l'inébranlable espérance et de l'ardente charité de l'Évêque d'Acônes, pour que nous n'ayons pas besoin de les lui rappeler dans un résumé ; de même, il aura suffisamment constaté sa prudence, aussi pleine de force que de modération, son esprit de justice et de sagesse, pour que nous n'ayons pas besoin de les lui démontrer. Mais, approchant du terme des vingt et une années que Mgr Daveluy a passées en Corée, avant de retracer ses derniers combats sur cette terre des martyrs qu'il a tant aimée et qui a bu son sang, nous croyons utile de rappeler, dans un tableau d'ensemble, le genre de vie, les habitudes, les travaux, les souffrances du missionnaire de Corée. Ce tableau contiendra des détails que nous n'avons pu placer jusqu'ici et qui ne seront peut-être pas jugés les moins intéressants.

Comme nous l'avons dit, nous devons ces précieux renseignements aux trois missionnaires qui ont échappé à la persécution coréenne de 1866, notamment à M. Féron, actuellement missionnaire apostolique à Pondichéry, et à Mgr Ridet, aujourd'hui vicaire apostolique de Corée.

Répondant avec une grande complaisance à l'espèce de questionnaire que nous nous étions permis de lui adresser, M. Féron, après nous avoir rappelé combien étaient rares et difficiles les entrevues entre les missionnaires de Corée, forcés de se cacher et séparés les uns des autres par de longues distances, chacun dans son district, par quoi beaucoup de détails de la vie intime de chacun d'eux échappaient nécessairement à ses confrères, ajoutait : « Je pourrais presque vous répondre comme le faisait feu le vénérable M. Albrand, ancien supérieur des Missions Étrangères, dans un cas semblable : « Eh ! mais, il a fait comme tous les autres. »

« Mais je sens que cette réponse ne vous suffirait pas et qu'elle ne vous dirait rien. Comme j'ai eu le bonheur de passer à diverses reprises plusieurs jours avec Sa Grandeur, soit dans son palais, soit dans mon presbytère (l'un valait l'autre), de faire même deux ou trois fois ma retraite annuelle en sa compagnie, je vais rappeler mes souvenirs et tâcher de vous satisfaire. »

Mgr Ridet, dont nous n'avons pas oublié la réception par Mgr Daveluy, à Séoul, le 7 avril 1861, nous dit n'avoir connu un peu intimement l'Évêque d'Acônes que pendant les deux dernières années de son séjour en Corée, « et encore, dit-il, combien étaient courts les instants qu'il m'était donné de passer chaque année auprès de Sa Grandeur ! J'ai eu une fois l'honneur de faire ma retraite avec Sa Grandeur, ce fut l'occasion de mon plus long séjour auprès d'elle ; en dehors de cela, les visites que je pouvais lui rendre de temps en temps ne duraient qu'un jour ou deux.

« Nous étions alors si occupés, nos travaux étaient si considérables, et le nombre des missionnaires si petit !

« Néanmoins, daigne ajouter le vénérable prélat, je vous transcris ici les souvenirs les plus intéressants qu'ont laissés dans ma mémoire et dans mon cœur mes relations avec Mgr Daveluy.

Pour le reste, je vous engage à vous adresser à mon confrère M. Féron, qui a eu l'honneur de jouir plus longtemps et plus souvent que moi de la compagnie de Mgr Daveluy.

»

Nous savons déjà que la vie du missionnaire en Corée se divisait en deux parties complètement différentes, l'une d'activité incessante, l'autre de réclusion presque absolue. « Le règlement de l'une, dit M. Féron, devait nécessairement différer un peu du règlement de l'autre. La première partie, c'est-à-dire la visite des chrétientés, commençait au mois d'octobre, après la récolte, et durait plus ou moins, suivant le nombre des ouvriers qui se partageaient la besogne. Au commencement, lorsque Mgr Daveluy était seul avec Mgr Ferréol, cette première partie occupait toute l'année ou peu s'en faut; plus tard, je l'ai vue durer jusqu'au 8 ou 10 juillet et, quand nous fûmes plus nombreux, jusqu'au commencement de mai.

« En tout temps, sans consulter la montre qu'on n'avait pas toujours ou qui ne marchait pas toujours, le lever était de très grand matin, au premier ou, au plus tard, au second chant du coq; la méditation, la sainte messe, puis le travail jusqu'au soir : pendant l'administration, ce travail consistait dans l'instruction des chrétiens, l'audition des confessions, l'examen des catéchumènes, la solution d'une foule de difficultés, les recherches sur les martyrs et sur les origines de la mission, tout cela durait parfois jusqu'à dix heures du soir, sans excepter le temps même des repas. On plaçait où on pouvait le bréviaire, le chapelet et un peu de récollection dans la soirée, pour remplacer la visite au très saint Sacrement.

« Mgr Daveluy, sa tournée finie, s'appartenait un peu plus, mais ne pensait pas au repos. C'est dans ces intervalles que Sa Grandeur se livrait à ses travaux littéraires, avec une activité qu'aucun de nous n'a égalée. C'est ainsi qu'il composa un dictionnaire coréen-français (Ce « Dictionnaire coréen-chinois-français, bien qu'incomplet, est le seul aide qu'aient les nouveaux missionnaires pour se mettre à l'étude, » disaient, en 1866, les Annales de la Propagation de la Foi (t. xxxviii, p. 425). Il est maintenant remplacé, croyons-nous, par le Dictionnaire coréen-français, récemment publié, dont nous avons parlé ailleurs.), son excellent livre de méditations intitulé: Sinmieng tcho haing, littéralement le premier pas dans la vie spirituelle, une histoire sainte à l'usage des chrétiens, que la persécution aura malheureusement fait disparaître avant qu'on ait pu l'imprimer, mais elle était terminée ; qu'il a revu et corrigé les livres de prières des chrétiens, et surtout qu'il a recueilli, coordonné et vérifié avec la plus rigoureuse exactitude les actes des martyrs et l'introduction du christianisme en Corée— « Il existe en Corée, dit encore M. Féron, quelques copies des actes des martyrs recueillis, quelques-uns composés par Mgr Daveluy. Le recueil écrit à la main, car on n'a pas eu le temps de l'imprimer, forme plusieurs volumes ; j'en avais obtenu un exemplaire qu'heureusement je cédai à une pieuse famille qui le conservera certainement, si elle le peut. Je ne sais pas en quelles mains sont les autres. » — Le même missionnaire nous indique encore les autres ouvrages suivants, composés par Mgr Daveluy : « 1° Le Rituel, ou prières et cérémonies pour les sépultures, avec une méthode pour préparer les malades à une sainte mort ; 2° Préparation au baptême ; 3° Examen de conscience. » — Nous compléterons ces indications sur les immenses travaux littéraires de l'Évêque d'Acônes en disant qu'en 1859 il annonçait avoir mis « 75 ans du calendrier coréen en rapport, jour par jour, avec notre calendrier ecclésiastique. ».

« Voilà pour l'emploi de la journée ; pour son repas c'était, suivant l'usage du pays, une écuelle de riz le matin et une le soir, avec cela quelques légumes salés, un peu de poisson salé, rarement de la viande, à moins qu'il ne fût chez un autre, ou qu'il ne reçût quelqu'un chez lui. Seulement, quand d'aventure les gens de sa maison se régalaient d'un chien, l'Évêque se réservait la tête, c'était le plus mauvais morceau, mais il en faisait un bouillon qu'il trouvait fortifiant. « Il y a longer temps, me disait-il une fois, que je n'ai péché par « gourmandise, à moins qu'en pensée. » Ces péchés de pensée, s'il y en a eu, seraient bien naturels : Mgr Daveluy n'avait pas un estomac de paysan, moins encore de Coréen, et, pendant de longues années, il lui fallut des efforts inouïs pour contraindre le sien à accepter la nourriture du pays. Mais il y était parvenu de manière à exciter l'admiration des Coréens eux-mêmes. »

« Mgr Daveluy, écrit de son côté Mgr Ridel, était d'une grande sobriété, et s'était mis tout à fait au régime coréen, non pas le régime des gens à l'aise, mais le régime des pauvres gens, comme étaient la plupart de nos chrétiens. La table et les écuelles étaient un peu plus propres, mais c'était toute la différence. Une tasse de riz, une autre de bouillon de choux ou de navets, ou de feuilles de navets, ou d'herbes de la montagne, etc., des coquillages extraits de la coque et conservés dans de l'eau salée, quelquefois des œufs, plus rarement de la viande. Tel était le menu du repas que je trouvais sur la table lorsque j'arrivais à l'improviste chez Sa Grandeur. Quand elle recevait "un hôte inattendu, elle était un peu embarrassée pour trouver de quoi le traiter un peu mieux qu'elle-même, c'est alors qu'une des poules du village faisait les frais du repas. - Sa Grandeur ne buvait ordinairement que de l'eau chaude, de l'eau de riz, boisson des gens du pays ; je dis ordinairement, car lorsqu'elle avait à sa table quelque confrère, on servait du vin de riz, mais Monseigneur en prenait peu. »

Il ne faut pas croire que, malgré ses efforts et l'énergie de sa volonté, le Coadjuteur de Corée fût arrivé impunément à cette perfection de la vie coréenne. Loin de là: ce sont, au contraire, ces efforts incessants et cette nourriture rebutante qui ont le plus contribué à ruiner sa santé.

« Mgr Daveluy, dit encore Mgr Ridel, s'était appliqué à prendre les usages et les habitudes du pays, et tâchait de s'y conformer jusque dans les moindres détails. Mais il y a des choses qui sont au-dessus des forces humaines. Un jour Sa Grandeur me demandait avec bonté : « Êtes-vous bien habitué au régime du pays ? Mangez-vous sans sourciller la confiture de piment ? — Je commence à m'y faire un peu, répondis-je, mais cela ne va pas vite. — Mais, vous, Monseigneur ? » - Il me répondit, en riant : « Moi voilà vingt ans que je n'ai pu m'y habituer. » - Ainsi pendant les vingt années qu'il avait déjà passées en Corée, Monseigneur avait trouvé, chaque jour et à chaque repas, l'occasion d'offrir au divin Maître une mortification, un sacrifice.

« Après son déjeuner, Monseigneur (en temps de vacances toujours, car pendant l'administration, les travaux du ministère étaient réglés comme ceux de chaque missionnaire) récitait ses petites heures, puis se livrait au travail.

Mgr Daveluy connaissait parfaitement la langue coréenne, ses travaux en font foi ; on disait même que Sa Grandeur savait mieux le coréen que les Coréens eux-mêmes ; mais comme la prononciation de cet idiome est si difficile, si différente de celle de nos langues d'Europe, Monseigneur n'aurait pas pu parler sans se faire reconnaître comme étranger (En effet, M. Féron nous dit que Mgr Daveluy avait conservé un accent assez prononcé dont il n'a jamais pu se défaire.). — « Je n'ai jamais, me disait-il une fois, pendant mes vingt années de mission, entretenu de conversation avec un païen. Un jour cependant, étant en chaise, j'avais

traversé une rivière en bateau ; arrivé à terre, comme un païen se précipitait pour porter ma chaise, je lui dis en coréen : « Assera (laisse) ; c'est toute la prédication que j'ai faite aux païens ». — Cependant Monseigneur a vu des païens de près et leur a parlé, mais c'étaient des catéchumènes.

« Dans sa maison Monseigneur ne prenait jamais de récréation, il ne sortait pas de la chambre ; lorsqu'il était trop fatigué, il faisait quelques pas dans la longueur de l'appartement, par manière de promenade, puis venait se placer près de la fenêtre en papier, qui seule laissait passer un peu de jour, et là il lisait et travaillait. Quand un missionnaire venait lui faire visite, Monseigneur était toujours heureux, il cessait son travail particulier, mais cependant continuait à diriger son lettré et à lui tracer l'ouvrage qu'il devait faire.

« Vers midi, Monseigneur prenait une petite réfection qui se composait de peu, et une troisième à la fin du jour, mais pour varier, c'étaient toujours des choux salés, des navets, etc., comme au déjeuner. Ses habits étaient comme ceux des simples missionnaires, c'est-à-dire tout à fait à la coréenne et fort simples, de qualité ordinaire. Il était toujours propre et ses habits de dessus sans déchirures ; pour ceux de dessous, je me souviens d'une pauvre chemise qui ne pouvait plus être raccommodée, elle avait dans le dos un trou à y passer la tête, Sa Grandeur la portait par esprit de pauvreté.

« Dans la chambre occupée par Monseigneur, toutes choses étaient très en ordre, rien ne traînait à terre, ses papiers, ses notes étaient à part et bien en ordre, le moindre petit billet était propre, net. Pour ce qui est de l'ameublement de la chambre, il était fort simple : une planche fixée à la muraille servait d'autel, dessus reposait un panier renfermant tous les ornements nécessaires pour la sainte messe ; sous l'autel une petite caisse contenait les objets d'un usage journalier. La natte servait de siège ; une couverture, roulée pendant le jour, servait de lit pour la nuit. Un païen serait entré là qu'il n'eût pas vu un seul objet européen. »

« Mgr Daveluy, dit M. Féron, paraît avoir été naturellement très gai et l'on en voyait encore les traces, mais il se reprocha de manquer de gravité et travailla fortement à l'acquiescer, jusque-là qu'on aurait cru quelquefois qu'il allait verser un peu dans l'excès opposé. Quelquefois une pointe de raideur semblait vouloir percer pour réprimer ce qu'il appelait de la légèreté et il imprimait une certaine crainte, surtout aux chrétiens qui auraient été tentés de rompre le religieux silence exigé pendant le temps de la sainte messe.

Mais il m'a paru toujours très aimé et très respecté de ceux qui l'approchaient de près. Chez le commun des chrétiens la crainte égalait au moins l'amour. »

« Monseigneur, au premier abord, dit Mgr Ridet, paraissait sérieux et sévère ; aussi avait-il beaucoup d'autorité sur les chrétiens, un seul regard de lui suffisait pour ramener l'ordre, et devant lui chacun se tenait avec le plus profond respect.

Mais en particulier Monseigneur mettait son monde plus à l'aise, écoutant volontiers et répondant avec simplicité aux questions des chrétiens.

Avec les missionnaires, il paraissait comme un confrère : sa conversation était agréable, gaie, mettant tout le monde à l'aise. Le plus souvent la conversation roulait sur le ministère, les progrès de la religion, ses entraves, etc. Monseigneur proposait des cas de conscience, consultait, mais répondait peu aux consultations, renvoyant pour l'ordinaire au vicaire apostolique, Mgr Berneux.

Monseigneur parlait aussi volontiers de sa famille, du séminaire de Saint-Sulpice. Il racontait ses voyages de France en Chine, de Chine en Corée, ses excursions dans les provinces du sud du royaume pour l'administration des chrétiens.

« Presque toujours souffrant de douleurs de jambes et d'une maladie d'estomac, il cachait le plus possible son mal et on ne s'en apercevait que lorsque les douleurs allaient jusqu'à la suffocation; alors, ne pouvant prononcer aucune parole, sur le point d'éprouver un évanouissement, il demandait pardon de l'obligation où il était de se reposer un instant, puis il revenait plein de gaieté et reprenait la conversation que ses connaissances si variées et son excellente mémoire rendaient toujours très intéressante. Quelquefois aussi, il se laissait aller en quelque sorte à plus d'intimité, nous parlait de sa famille, de son bon vieux père, de ses frères et sœurs, et nous rapportait quelques petites scènes de son enfance qui avaient un grand charme de candeur et de simplicité ; ainsi se passaient ces petites réunions toujours renfermées et cachées dans le palais épiscopal ou le deutero, comme Sa Grandeur aimait à appeler cette chambre, qui-servait tout à la fois de réfectoire, dortoir, salle d'audience et de chapelle, etc. (Lettre de M. Ridel à M. Daveluy père. Chang-Häi, 27 août 1866.) « Monseigneur a eu un domestique, O Théodore, qui est demeuré très longtemps avec lui, l'accompagnant partout. Ce domestique parlait avec vénération et affection de Sa Grandeur. On sait que son lettré Hoang Luc a voulu le suivre jusqu'à la mort. » Jamais, nous dit M. Féron, Mgr Daveluy n'a voulu diriger ses collaborateurs. « Tant qu'il fut simple prêtre, sa docilité à l'égard de son évêque fut celle d'un enfant ; devenu Coadjuteur, son respect pour Mgr Berneux et son humilité lui donnèrent une si grande réserve qu'il renvoyait tout à Mgr le vicaire apostolique. Je tiens de ce dernier lui-même qu'il fut obligé de commander à Mgr Daveluy de répondre à nos questions et de résoudre les difficultés que nous lui propositions, quand la proximité nous engageait à nous adresser à lui de préférence. Sans refuser d'obéir, Mgr t Daveluy sut toujours s'y prendre de manière à mettre toujours en évidence, pour l'honneur et l'autorité, la personne de son supérieur. C'était la conduite de saint François de Sales, tant qu'il fut coadjuteur de Genève ; aussi, pendant les neuf ans de son épiscopat avec le titre de Coadjuteur, n'a-t-on jamais vu, sur aucun point, la moindre discordance entre les deux évêques : la pensée de l'un était la pensée de l'autre. C'étaient véritablement un cœur et une âme. »

Tous les missionnaires de Corée s'accordent à reconnaître la profonde piété de l'Évêque d'Acônes. « Lorsque je passais la nuit chez Monseigneur, dit Mgr Ridel, comme nous couchions dans la même chambre, sur la même natte, le matin, quand je m'éveillais, je voyais Mgr Daveluy à genoux, bien souvent le visage contre terre, faisant son oraison, évitant toute espèce de bruit, de crainte de m'éveiller. »

« Mgr Daveluy, ajoute M. Féron, était très réservé sur tout ce qui le concernait ; c'est pourquoi, tout en le voyant très pieux, et admirant sa dignité et sa dévotion à la sainte messe, je n'ai jamais connu ses dévotions particulières.

« Pour la même raison, continue le même missionnaire, je ne sais pas s'il avait quelques mortifications ou austérités particulières ; il en avait déjà pas mal comme cela sans en chercher.

« En effet, à quoi bon un cilice de crin, quand il faut porter presque continuellement le cilice vivant de saint Benoît Labre ?

« Que retrancher à une nourriture déjà chétive et insuffisante? Pendant plusieurs années, il a observé avec rigueur, comme tous les autres, les jeûnes obligatoires de l'Église, y compris toutes les veilles de fêtes d'apôtres, peut-être eût-il mieux fait de demander dispense à son supérieur : cette dispense a été accordée depuis par le SaintSiège, sauf quelques réserves. Mais si cette austérité a contribué à ruiner sa santé, elle n'a diminué ni son zèle ni son travail.

« Il prenait ses infirmités et les petites misères inhérentes à la condition apostolique avec beaucoup de simplicité et de bonhomie, sans témoigner ni peine ni répugnance d'aucune sorte. Je l'ai vu quelquefois, quand son genou se déboîtait, ce qui arrivait même à l'état de repos, à cause peut-être de la position habituelle, assis à terre les jambes croisées, il le prenait à deux mains et le remettait en place, sans témoigner aucune douleur ; mais si naturellement, que je n'ai jamais songé à lui demander si réellement cela ne lui faisait pas beaucoup de mal. Mais quand les souffrances d'estomac le prenaient, il lui était impossible de dissimuler la pâleur et l'altération de ses traits, alors on savait qu'il souffrait ; lui, ne se plaignait pas, mais si on le questionnait, il répondait simplement sans chercher à y mettre du mystère. »

Nous savons déjà que, de bonne heure, sa santé fut déplorable. « Monseigneur paraissait souffrant, dit Mgr Ridel, son visage était pâle, il était d'une grande maigreur, mais quelle était sa maladie ? Plusieurs fois, au milieu de la conversation, il interrompait : « Excusez-moi un instant », disait-il, et alors il était obligé de s'allonger sur la natte, paraissait souffrir des maux d'entrailles comme de violentes coliques. Il s'empressait de mâcher quelques morceaux d'écorce de grenade, puis après être resté environ quatre à cinq minutes dans cette position, il se relevait en disant : « C'est fini, il est descendu, je vous demande pardon de vous avoir laissé ainsi, mais je ne pouvais y tenir ; c'est une chose qui me prend souvent, je ne connais pas de remède. » Ordinairement il prenait la précaution d'avertir. « Si vous me voyez dans cet état, ne vous inquiétez pas, laissez-moi tranquille, il n'y a rien à faire, et ça se passe au bout de quelques minutes. »

— Outre cela, Sa Grandeur avait d'autres maladies, entr'autres un mal de genoux qui l'empêchait de faire une longue route à pied. En somme, je crois que Monseigneur était anémique., — De plus, Monseigneur avait souvent le vertige dans les dernières années et je l'ai entendu me dire que bien souvent, passant les montagnes porté en chaise, il était obligé de se mettre un bandeau sur les yeux. Par suite de cet état maladif, Monseigneur se plaignait de perdre la mémoire. Quelquefois, cherchant inutilement une expression coréenne qui ne lui revenait pas, il disait : « Moi qui savais si bien cela autrefois, j'oublie tout, je sens que ma mémoire baisse. »

« Enfin, dit encore M. Féron, lorsque je vis Sa Grandeur pour la première fois, en 1857, j'arrivai le lendemain de son sacre, il souffrait depuis assez longtemps de maux d'yeux, causés par la fumée qui se répand dans les maisons coréennes et par son application à l'étude. Ces maux d'yeux, avec des intervalles de mieux et de pire, n'ont jamais bien cessé non plus. Je n'ai jamais revu Sa Grandeur sans qu'elle s'en plaignît, si on lui en parlait. Ses souffrances et ses travaux lui firent tomber les cheveux de bonne heure : à 40 ans il était presque complètement chauve.

« En résumé, ajoute le même missionnaire, ce -qui était le plus frappant dans la conduite de Mgr Daveluy, c'était une dignité de maintien toujours la même, et une application constante -et ininterrompue à ses devoirs de missionnaire, qui m'ont toujours paru provenir de la pensée constante de Dieu. Je crois que notre saint Coadjuteur ne perdait guères de vue cette douce présence ; ses dispositions intérieures se trahissaient rarement dans la conversation, mais, par l'ensemble de sa conduite, on voyait qu'il se tenait toujours sous l'œil de Dieu. »

Nous terminerons ce chapitre par l'extrait suivant de la relation de M. Calais : « Outre ce qui a été déjà rapporté sur Mgr Daveluy, nous devons dire que Sa Grandeur a éprouvé de grandes peines intérieures, nous le tenons d'e lui et de Mgr Berneux ; ses croix, ses épreuves intérieures qui ont duré plus de cinq ans, étaient parfois tellement fortes que non seulement elles lui faisaient facilement oublier toutes ses croix extérieures, mais elles le

réduisaient à un grand état de faiblesse. Dieu a voulu que corps et âme, tout son être lui fût immolé, car on peut dire que, pendant les vingt années qu'il a passées en Corée, il a été une véritable et parfaite hostie placée sur l'autel de l'immolation.

Il a été donné à la terre pour servir grandement à la gloire de Dieu et au salut de ses frères ; qui dira les milliers d'infidèles qu'il a régénérés dans les eaux du baptême, d'enfants du démon en a fait des enfants de Dieu, de gens à demi barbares les a rendus des gens humains et civilisés ?

Comme de l'Apôtre, on pourrait dire de lui : « Il s'est fait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Chapitre V

Attachement de Mgr Daveluy pour sa famille. — Sa correspondance avec ses parents et ses amis.

Notre travail serait incomplet si nous négligions de signaler l'amour de Mgr Daveluy pour tous les siens. En effet, l'une de ses qualités distinctives les plus caractéristiques fut assurément son amour et son respect pour son père et sa mère, son affection pour ses frères et sœurs, son attachement à tous les amis qu'il avait laissés en France. Son âme aimait à s'épancher dans ces longues lettres si cordiales, qui nous ont fourni les principaux éléments de notre livre, mais qui ne sont pas moins précieuses et moins touchantes sous le rapport des sentiments qu'elles expriment.

La première partie de cet ouvrage nous a fait voir suffisamment combien Antoine Daveluy était un fils dévoué et un frère affectueux, en même temps qu'un ami sincère ; sa correspondance, depuis son départ pour les missions, nous le montre toujours le même.

A partir de son entrée en Corée, l'abbé Daveluy ne put plus correspondre avec l'Europe qu'une fois par an, sauf pendant les dernières années où quelquefois l'Évêque d'Acônes put adresser une courte lettre à M. et Mme Daveluy, par le moyen de la petite expédition envoyée par Mgr Berneux à l'îlot de Mérim-to, pour faire entrer des missionnaires. Mais chaque année, au mois de décembre, le courrier chrétien qui accompagnait l'ambassade coréenne à Péking, emportait de nombreuses lettres de Mgr Daveluy : une d'abord plus longue que toutes les autres à son père et à sa mère, — c'est de celles-là surtout que nous avons donné de nombreux extraits ; — d'autres ensuite pour les frères et sœurs, les confrères d'Europe, les amis, les pieuses communautés avec lesquelles il resta en correspondance. Chacun a la sienne successivement et souvent même simultanément.

Toutes sont longues relativement, toujours écrites de cette petite écriture aussi nette et aussi régulière en 1865 qu'en 1845. Ce sont toujours les pensées pieuses qui dominent ; on sent que l'écrivain est pénétré de cette pensée de l'auteur de l'Imitation : « Toute amitié sans moi ne vaut rien et ne durera pas et celle de ceux que je n'ai pas unis n'est ni véritable ni pure (Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. XLII.) ; » mais néanmoins, comme il s'intéresse à tout et à tous, comme il parle à chacun le langage qui lui convient, comme il n'oublie personne, surtout les vieux serviteurs auxquels il envoie chaque fois un affectueux bonjour !

Avant tout, il rappelle et recommande les pieux rendez-vous : à ses frères et sœurs il rappelle surtout le bonheur qu'ils ont d'appartenir à une famille chrétienne et les devoirs que ces grâces exceptionnelles leur imposent ; toujours il les exhorte à conserver et à augmenter l'esprit de famille et d'union. Ensuite, il n'est pas un événement de la vie de chacun, première communion, mariage, etc. qui ne l'intéresse et qu'il ne mentionne tout spécialement. Les Dames de Louvencourt ont remplacé à Roye les Ursulines et l'une de ses sœurs y est envoyée, c'est pour l'ancien vicaire de Roye l'occasion d'un charmant retour sur le passé, qui témoigne la fidélité de son souvenir pour la petite ville qui a eu les prémices de son zèle sacerdotal. On comprend la réserve que l'intimité de ces correspondances nous impose, mais nous n'hésitons pas à dire qu'il faut les avoir lues pour bien connaître le cœur aimant, franc, loyal et dévoué d'Antoine Daveluy. Espérons qu'un jour viendra où toutes ces lettres pourront être publiées : la gloire du Coadjuteur de Corée n'en brillera que d'un plus vif éclat, et les hommes du monde n'en comprendront que mieux comment l'amour de Dieu poussé jusqu'au dévouement le plus absolu et à l'immolation de soi-même n'affaiblit pas l'amour de la famille.

Nous voudrions pouvoir donner ici de longs passages de ces lettres intimes, mais nous devons nous borner à n'en reproduire, en ce moment, qu'un très petit nombre d'extraits.

Il avait reçu la collection des photographies de chacun. « Je fais dans ma Corée, dit-il, des réunions charmantes, malgré la petitesse de ma maison, je ne crains pas le nombre, et vraiment l'illusion est quelquefois complète ; je vous remercie donc de m'avoir procuré cette satisfaction. »

Sa sœur aînée, dont l'entrée au noviciat du Sacré-Cœur, le 21 novembre 1833, avait inspiré au rhétoricien de Saint-Riquier de si pieuses réflexions (V. première partie, chapitre IV.), mourut saintement au Sacré-Cœur d'Amiens, le 5 décembre 1856. La nouvelle n'en parvint naturellement à Mgr Daveluy qu'en 1858.

« J'étais loin de penser, dit-il à ses parents, au début de sa lettre de septembre 1858, que Dieu aurait appelé à lui si vite notre chère Thérèse, et, malgré ses malaises continuels, je pensais qu'elle se soutiendrait. Puisque le Seigneur a voulu lui accorder de suite la couronne, je ne veux pas trop m'en affliger, mais plutôt en réfléchissant à sa vie et à sa mort, j'ose bien me flatter que nous avons une protectrice de plus en haut et qu'elle nous aidera à aller la rejoindre. Comme tous les détails de ses derniers moments m'ont édifié ! Que de grâces particulières elle put recevoir ; c'est bien là la récompense de sa vertu et un signe bien consolant de sa prédestination. Tout en priant pour elle, je ne puis pas ne pas recommander moi et ma mission à son intercession et j'y trouve ma consolation. Votre solitude m'est bien pénible à penser, toutefois, je me flatte toujours que vous êtes heureux de voir vos derniers enfants dans un chemin moins glissant que beaucoup d'autres, et que vous trouvez là votre repos et votre consolation. D'ailleurs, nos deux nouvelles religieuses étant si près (Les deux filles que M. et Mm. Daveluy avaient encore avec eux étaient entrées chez les Dames de Louvencourt:), la séparation est un peu moins pénible ; toutes ces pensées trompent mes inquiétudes, et je ne puis croire que Dieu ne vous accorde pas des faveurs très spéciales dans vos jours avancés, pour vous préparer plus encore au grand voyage qui doit effectuer la grande réunion. »

Dans cette même préoccupation, quelques années plus tard, il écrit au dernier de ses frères, vicaire dans une des paroisses d'Amiens : « Tâchez d'être toujours assidu à aller porter quelque consolation à l'isolement de nos bons parents. Vous le pourrez facilement par manière de récréation et Dieu, loin de vous reprocher ces allées fréquentes, vous en tiendra compte comme acte de piété filiale ; remplacez-moi auprès d'eux dans leur vieillesse. »

Parmi toutes les fêtes de famille, il en est une, plus solennelle et plus rare, qui voit réunies, le matin au pied de l'autel, et le soir à la table paternelle, souvent trois ou quatre générations fêtant ce qu'il est de mode aujourd'hui, à l'imitation de l'étranger, d'appeler les Noces d'or, et ce que d'autres aiment à continuer d'appeler, comme nos pères, la Cinquantaine. Cette fête, l'abbé Daveluy, en quittant la France, espérait, avec raison, qu'il serait donné à son père et à sa mère vénérés de la célébrer un jour ; mais, comme on savait que, selon toute probabilité, il ne pourrait lui être donné d'y assister, nous avons vu comment ses parents avaient voulu fêter avec lui, avant son départ, le trentième anniversaire de leur mariage. Plus tard, lorsqu'on approcha de l'époque de ce grand jour, l'Évêque d'Acônes n'oublia pas d'en faire mention et de s'y associer à l'avance : « Cette lettre vous arrivera, écrit-il en octobre 1862, peu de temps avant la cérémonie du 13 septembre. Les desseins de la Providence ne semblant pas être que j'aie le bonheur d'y assister, j'en fais le sacrifice ; j'y serai de cœur et par l'offrande du saint Sacrifice. Je souhaite vivement que tous puissent alors se réunir pour remercier Dieu de vous avoir heureusement conservés à notre amour ; mon désir sincère est que cette fête contribue à resserrer davantage encore l'union de tous les membres de notre famille, si dispersés, et que chacun en profite pour se retremper dans l'esprit propre de la famille que nous devons tous tendre à ne pas perdre ; tels sont les vœux que j'adresse et adresserai encore à Dieu pour obtenir que nous soyons tous la couronne et la

consolation de nos chers parents. Vous serez heureux, chers parents, de voir tous vos enfants réunis alors dans un même cœur et un même esprit, cette pensée a des charmes pour moi et j'ose espérer que Dieu vous accordera des bénédictions toutes spéciales à cette occasion. »

L'année suivante, il date du jour même de la fête, sa lettre annuelle :

« Qui a Jésus a tout.

« C'est aujourd'hui le 13 septembre, cinquantième anniversaire du 13 septembre 1813, jour attendu de nous tous pendant ces dernières années, et dans lequel chacun demandait au Seigneur de pouvoir célébrer le renouvellement de votre mariage. Persuadé que nos vœux ont été écoutés de Dieu, en qualité de fils aîné, j'ai célébré la première messe à votre intention, alors que tout était encore autour de vous plongé dans le silence de la nuit ; louanges, actions de grâces, prières, tout se succédait dans mon esprit sans interruption, mais surtout les versets du Psaume : *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus*, ne sortaient pas de ma pensée et m'aidaient à louer le Seigneur, à le remercier, à le prier aussi pour mon père et ma mère, comme pour tous les autres membres de la famille que je voyais réunis autour d'eux, et auxquels je faisais à volonté les diverses applications qui se présentaient. Ainsi, occupé de ce tableau doux et consolant, je n'étais plus en Corée, j'étais à Amiens, j'étais vraiment près de vous, et je jouissais de la joie universelle sans envier rien à personne, puis enfin je m'écriai : Que Dieu est bon !

« *Quam bonus Israel Deus !* Toutes ces pensées, bien chers parents, n'étaient-elles pas les vôtres, oui, je n'en doute pas ; ce jour-là sans doute tous vos enfants se seront trouvés réunis, la fête aura été trouvée complète et toute chrétienne ; Dieu qui -savait que je ne pouvais y être *præsens corpore*, avait dans sa miséricorde choisi mon remplaçant, et notre cher abbé aura pu faire cette cérémonie touchante, afin que la seconde bénédiction tombe des mains d'un de ceux qui sont le fruit de la première bénédiction, et que le sacrifice d'actions de grâces soit offert par un de ceux dont le cœur sent le besoin et est porté par la nature même à témoigner sa reconnaissance à Dieu pour toutes les faveurs qu'il nous a transmises par les auteurs de nos jours. Grâce à Dieu, à jamais, pour tant de bienfaits. »

Chapitre VI

Préliminaires de la Grande Persécution. — Les Russes et la Corée. — Mgr Berneux et Mgr Daveluy sont mandés par le Régent. La Persécution est décrétée. — Arrestation et Martyre de Mgr Berneux et de Cinq Missionnaires.
(Janvier-Mars 1866)

On se rappelle que la Corée confine au nord aux territoires cédés depuis peu (1860) à la Russie par la Chine en Mandchourie. Le Mikiang, en coréen Tou-man-kang, petit fleuve qui se jette dans, la mer du Japon, est la frontière du royaume de ce côté. Ce voisinage ne laissait pas que d'inquiéter la Corée, lorsqu'en janvier 1866 un navire russe arriva à Ouen-san, port de commerce sur la mer du Japon et de là adressa une lettre au gouvernement coréen, demandant assez impérativement la liberté de commerce et le droit de s'établir en Corée pour les marchands russes. En même temps, dit-on, quelques troupes passaient le Tou-man-kang, pour appuyer cette demande. Suivant l'usage asiatique, on les - paya de paroles, leur répondant que la Corée, vassale de la Chine, ne pouvait traiter avec aucune nation sans la permission de l'empereur, et qu'on envoyait immédiatement à Péking une ambassade extraordinaire à ce sujet.

Cependant l'émoi était grand à la cour et les ministres ne cachaient pas leurs inquiétudes.

Mgr Berneux était parti pour les provinces de Hoang-haï et de Pieng-han ; les catéchumènes étaient plus nombreux que jamais et le prélat, qui n'eut le temps de visiter que quatre stations, en avait déjà baptisé huit cents. Mgr Daveluy était toujours dans le Naï-po. Pendant ce temps, quelques nobles de Séoul, assez tièdes chrétiens, d'anciennes familles dégradées pour cause, de religion, crurent avoir trouvé une excellente occasion de montrer leur sagesse en se donnant l'honneur de faire obtenir la liberté aux chrétiens.

Ils se concertèrent donc, à l'insu de leur évêque et de tout le monde, et firent présenter au régent, père du roi, une lettre où ils expliquaient comment les Russes venaient pour envahir la Corée et, comme unique moyen de leur résister, indiquaient une alliance avec la France et l'Angleterre.

Cette pièce, rédigée., dit M. Féron, avec la maladresse que l'on pouvait attendre de gens aussi peu instruits, mettait en avant les deux évêques de la manière la plus déplorable. Elle fut reçue par le régent avec une froideur qui terrifia nos diplomates et l'un d'eux se hâta même de fuir en province.

Malgré cela, deux jours plus tard, quelques mots de la femme du régent, mère du jeune roi, à la nourrice du roi, Marthe Pak, firent reprendre courage à l'un de ces chrétiens, Thomas Hong, maître de la maison qu'habitait le vicaire apostolique. Il alla trouver le mandarin Jean Nam, chrétien très instruit qui avait enseigné le coréen à plusieurs missionnaires, notamment à M. Ridel. Il lui exposa la situation et le supplia de composer une nouvelle lettre. Jean Nam résidait alors au palais, donnant des leçons de chinois au fils d'un grand personnage de la cour.

Il consentit à dresser une nouvelle requête, et alla lui-même la présenter au régent, qu'il trouva entouré de cinq ou six grands mandarins. Le régent lut la lettre avec beaucoup d'attention et se contenta de répondre : « C'est bien ; allez en parler au ministre. » Le lendemain, il fit appeler de nouveau Jean Nam, et s'entretint longuement avec lui d'abord de la religion chrétienne, qu'il trouva belle, puis, tout à coup, lui demanda s'il était bien sûr que l'évêque pût empêcher la prise de la Corée par les Russes et, Jean répondant affirmativement : « Où est-il, reprit le régent ? Est-il à la capitale ? — Non, il est absent depuis quelques jours. — Oh ! Il sera allé dans la province de Hoang-hai visiter les chrétiens. — Il y est en effet. — Eh bien ! faites-lui savoir que je serais bien aise de le voir. »

Cet entretien, dont les suites furent si désastreuses, combla de joie les chrétiens de Séoul, - et un moment il ne fut bruit que de la liberté qu'on allait obtenir, d'une église à bâtir dans la capitale, etc. Mgr Berneux, peu satisfait sans doute de la maladroite démarche des chrétiens de sa ville épiscopale, refusa de se rendre au désir du régent. « J'ai fait répondre, écrivait-il, que, malgré tout mon désir d'être utile au roi, n'étant ni de la même religion, ni de la même nation que les Russes, je ne pouvais avoir sur eux aucune influence. » Le vicaire apostolique ajoutait qu'il redoutait, autant que personne, le danger dont la Corée était menacée par ces étrangers qui, tôt ou tard, finiraient par s'établir sur son territoire, mais que le refus constant du gouvernement de se mettre en rapport avec les puissances européennes, refus qu'il s'abstenait de blâmer, ne laissait aucun moyen de conjurer le danger.

Les chrétiens continuèrent cependant d'insister pour que les deux évêques revinssent à Séoul.

Le Beau-père du régent, celui-là même qui lui avait remis la première supplique si froidement reçue, fournit même les frais du voyage. Les deux prélats se décidèrent à acquiescer au désir des fidèles et, le 25 janvier, Mgr Daveluy arrivait à Séoul. Mgr Berneux n'y parvint que quatre jours plus tard. Le 31 janvier, l'Évêque d'Acônes écrivait à M. Ridel : « Je suis actuellement à la capitale, et vous ne devineriez pas pour quelles affaires ; il est question d'une entrevue avec le Régent, père du jeune roi, à propos des affaires des Russes qui viennent de se présenter dans le nord de la Corée ; je reçois le courrier d'Europe, je vous envoie vos lettres; et puisque Mgr de Capse est de retour, je vais descendre au Naï-po pour continuer mon administration qui sera très en retard cette année (Lettre de M. Ridel à M. Daveluy père. Chang-IIai, 27 août 1866.) ».

Nous voyons dans ces lignes que Mgr Daveluy ne fondait pas de grandes espérances sur le résultat de l'entrevue projetée avec le régent. En effet, suivant l'expression de M. Féron, « déjà le vent avait tourné. » Lorsque, le jour même où Mgr Daveluy écrivait, Jean Nam se présenta chez le régent pour l'informer de l'arrivée des évêques, celui-ci le reçut très froidement et lui dit, avant qu'il eût pu ouvrir la bouche : « Comment, vous êtes encore ici ! Je vous croyais descendu en province pour aller rendre visite à votre père. » Et Jean reprenant qu'il avait dû rester à la capitale pour l'affaire importante que « Oui, oui, » interrompit le régent, « je sais ; mais rien ne presse maintenant, nous verrons plus tard. Et, puisque vous allez voir votre père, consultez-le un peu sur tout cela. » Le père de Jean, Augustin Nam, était un vieux mandarin de 84 ans, en grande réputation dans tout le royaume et excellent chrétien. En apprenant de son fils ce qui s'était passé, il lui dit : « Tu as fait l'œuvre d'un sujet dévoué, mais il t'en coûtera certainement la vie. Quand on te fera signer ta condamnation à mort (suivant l'usage coréen) ne manque pas d'en effacer toute expression injurieuse à la religion. »

Cet accueil du régent inspira des inquiétudes. Mgr Berneux voyant qu'on différait l'entrevue, sous prétexte de la proximité du jour de l'an coréen, alla donner les sacrements dans deux chrétientés voisines ; il y passa trois jours et rentra chez lui le 5 février. Depuis cette époque il ne sortit de chez lui que pour aller deux ou trois fois à cinq minutes de distance, donner la confirmation et les autres sacrements, chez un catéchiste, à quelques fidèles des provinces du nord. De son côté, Mgr Daveluy était retourné reprendre ses Luvau apostoliques dans le Naï-po.

Déjà, à cette époque, la mort des deux évêques, celle de leurs confrères et l'extinction définitive du christianisme en Corée venait d'être décrétée.

La cour était presque exclusivement composée d'ennemis acharnés des chrétiens. Plusieurs fois ils avaient demandé en vain la nouvelle publication des édits de persécution. Ils attendaient l'occasion et ne la laissèrent pas échapper.

Il n'était plus question des Russes et la frayeur qu'ils avaient inspirée avait à peu près disparu ; leur navire s'était retiré, dit-on, et leurs troupes avaient repassé la frontière ; mais l'ambassade annuelle à Péking, partie en décembre 1865, avait envoyé une lettre où il était dit que les Chinois mettaient à mort les Européens répandus dans l'empire. Cette lettre, arrivée à Séoul, dans les derniers jours de janvier, fut comme l'huile jetée sur le feu. Les quatre principaux ministres se mirent à désapprouver hautement la démarche du régent vis-à-vis des évêques. « Haine aux Européens ! » s'écriaient-ils ; « pas d'alliance avec eux, ou c'en est fait du royaume ! A mort tous les barbares d'Occident ! à mort tous les chrétiens ! » Le régent rappela l'expédition franco-anglaise en Chine, le danger auquel on s'exposait, l'invasion possible de la Corée, etc. « Non, » lui répondit-on, « vaines frayeurs que tout cela ! N'avons-nous pas déjà tué plusieurs de ces Européens ? Qui a jamais cherché à venger leur mort ? Quel dommage en avons-nous éprouvé ? » Ils faisaient allusion à Mgr Imbert, MM. Maubant et Chastan, martyrisés en 1839, peut-être aussi aux naufragés qui, à diverses époques, avaient été impitoyablement massacrés sur les côtes. Le régent, seul de son avis, se laissa-t-il convaincre par leurs raisons et entraîné par leur fanatisme ? ou bien fut-il forcé de céder au torrent, pour ne pas risquer sa propre autorité et compromettre sa position ? On ne le sait pas encore bien* Quoi qu'il en soit, il céda, et signa l'arrêt de mort de tous les évêques et prêtres européens et la mise en vigueur des anciennes lois du royaume contre les chrétiens. Ce fut quelque chose comme les fameux édits de Dioclétien, de l'an 303.

Mgr Berneux, qui pendant longtemps s'était plu à espérer, attendait toujours tranquillement que le régent le fît appeler, lorsqu'il s'aperçut que sa maison était surveillée ; il refusa de chercher une autre retraite : « C'est moi que l'on cherche, dit-il, si je me cache, on fera des perquisitions partout et il en résultera une persécution générale. » Enfin, dénoncé par son domestique Nisou-ki, qui, non content de trahir son maître, dénonça aussi les autres missionnaires dont il connaissait la résidence, le vicaire apostolique de Corée fut arrêté le 23 février, à quatre heures du soir, avec tous les gens de sa maison.

« On fut quelque temps, écrivait M. Féron, sans savoir ce que signifiait cette arrestation, et d'abord nous n'en fûmes pas très effrayés, mais tout ne tarda pas à s'éclaircir. Des ordres avaient été donnés partout, la persécution éclata partout à la fois. » M. de Bretenières demeurait à Séoul, à quelques minutes de Mgr Berneux ; il commençait à comprendre assez le coréen pour administrer les fidèles. Le 23 février, il s'était rendu dans un quartier assez éloigné où il avait confessé deux personnes et béni un mariage. Le soir, en rentrant, il apprit l'arrestation de Mgr Berneux. Il ne songea point à fuir et se contenta d'envoyer la nouvelle à Mgr Daveluy et aux autres confrères. Le surlendemain, 25 février, il fut mis chez lui en état d'arrestation. MM. Dorie et Beaulieu furent à leur tour arrêtés, le 27 février, et amenés le lendemain à Séoul.

Il n'entre pas dans notre plan de nous étendre sur les derniers combats de ces glorieux témoins du christianisme en Corée. Les tortures ne purent vaincre leur constance, ni abattre leur courage.

Mgr Berneux, qui allait enfin obtenir la palme qu'il n'avait pu conquérir au Tong-King, leur montra dignement l'exemple. Le 8 mars (22 de la première lune) fut le jour de leur triomphe.

Une foule immense, avide de voir les prêtres étrangers, s'était rassemblée à la porte de la prison. Les uns regardaient curieusement leur visage, leur attitude ; la plupart riaient et leur prodiguaient de grossières insultes. « Ne riez pas et ne vous moquez pas ainsi, » leur dit Mgr Berneux ; « vous devriez plutôt pleurer. Nous étions venus pour vous procurer le bonheur éternel, et maintenant qui vous montrera le chemin du ciel ? Oh ! que vous êtes à plaindre ! » Pendant le trajet, les porteurs s'arrêtèrent plusieurs fois pour se reposer. Alors

Mgr Berneux s'entretenait avec ses jeunes confrères, ou bien, jetant les regards sur la foule qui les suivait, il disait en soupirant : « Hélas ! mon Dieu! qu'ils sont à plaindre ! »

Les martyrs, entourés d'une escorte de quatre cents soldats, furent ainsi conduits hors de Séoul, sur une grande plage de sable, le long du fleuve, près du village de Sai-nam-to.. C'est là que leurs têtes tombèrent glorieusement pour Jésus-Christ.

La mort de Mgr Berneux investissait immédiatement Mgr Daveluy de la charge de Vicaire Apostolique de Corée. La dignité dont son humilité s'était effrayée lui était ainsi conférée dans un moment trop solennel pour qu'il pût la refuser.

Il ne devait la garder que vingt-deux jours ; pour lui aussi allait sonner l'heure de la récompense.

Le jour même du martyre de Mgr Berneux, MM. Pourthié et Petitnicolas, arrêtés en province, arrivaient à Séoul. Trois jours plus tard, le 11 mars, eux aussi versaient leur sang pour la foi qu'ils étaient venus prêcher.

Chapitre VII

Arrestation et Martyre de Mgr Daveluy et de MM. Aumaître et Huin.

(11-30 mars 1866)

Par suite de l'arrestation de Mgr Berneux, Mgr Daveluy était devenu de fait, avant de l'être de droit, le chef de la mission de Corée. Les inquiétudes dont son âme dut être remplie n'en altèrent point la sérénité. Plusieurs fois déjà, nous le savons, il avait offert à Dieu le sacrifice de sa vie : le moment était venu où son offrande allait être acceptée.

Après son voyage inutile à Séoul, nous avons dit que l'Évêque d'Acônes s'était hâté de retourner dans le Naï-po continuer son administration. Il y était encore occupé quand lui parvint la lettre par laquelle M. de Bretenières lui annonçait l'arrestation de Mgr Berneux. Mgr Daveluy habitait alors une localité nommée Keu-to-ri. M. Huin, qui commençait à comprendre assez le coréen pour débiter dans l'administration des sacrements, était à peu de distance. M. Aumaître, que l'on appelait en coréen le Père O, avait recommencé depuis la Toussaint la visite de son district et se trouvait alors occupé dans le canton de Pou-en, à Sai-am-kol, non loin de la résidence du Coadjuteur.

Aux premières nouvelles, Mgr Daveluy ne crut pas à une persécution générale ; il pensa que le gouvernement voulait avoir les évêques et les missionnaires sous la main pour mieux se tirer d'affaire avec les Russes ou dans quelque autre but non encore avoué. Aussi, voyant les violences abominables exercées sur les chrétiens par les satellites envoyés à la recherche des missionnaires, violences qui plaçaient les fidèles entre la mort et l'apostasie pour leur faire dénoncer leurs prêtres, il eut un instant la pensée de se livrer.

Le 1er mars, il écrivit à M. Ridel : « Mgr de Capse est arrêté, Sa Grandeur a vu le Régent, sa contenance a été pleine de calme, de dignité et de sainteté. Qu'en sera-t-il ;? Dieu le sait, *Fiai voluntas*. On dit que le Régent a parlé de moi au serviteur de Monseigneur. Quant à moi, si j'apprends que le Régent veut me prendre, mon intention est de me présenter, peut-être vous engagerai-je à en faire autant. »

Il avait également fait connaître sa pensée de se livrer aux persécuteurs, à M. Féron, sans l'engager à l'imiter, sans le lui défendre non plus.

« Faites, lui disait-il, ce que le bon Dieu vous inspirera. »

Mgr Daveluy avait pu recevoir quelques nouvelles des confesseurs de la foi. Thomas Hong, maître de maison de Mgr Berneux, prisonnier lui-même, put faire parvenir au Coadjuteur de l'illustre captif un billet où se trouvaient ces mots : « Mgr Berneux est toujours et partout plein de dignité et de sainteté. »

Les événements marchaient vite, les mauvaises nouvelles se succédaient rapidement, Mgr Daveluy ne put bientôt plus douter que l'arrestation de Mgr Berneux aurait une issue fatale.

Il ordonna de préparer une barque et d'envoyer en mer quelques matelots chrétiens pour tâcher de remettre à quelque bâtiment européen le billet suivant adressé à Mgr Verrolles, vicaire apostolique de la Mandchourie :

« Corée, 10 mars 1866.

« Nous sommes en persécution : Mgr Berneux, vicaire apostolique, a été pris le 23 février et depuis, cinq confrères : MM. Pourthié, Petitnicolas, de Bretenières, Beaulieu et Dorie.

« Tous les autres vont être pris incessamment, pas moyen d'échapper. On parle déjà d'exécuter les six européens pris, et je crois qu'il en sera ainsi, malgré les passeports français-chinois.

« Quoi qu'il en soit : Fiat voluntas! Mon tour va venir aussi et je prie Dieu de me soutenir dans l'arène. On a pillé la maison de Mgr Berneux, où se trouvaient réunis l'argent et tous les objets de la mission.

« Adieu, priez Dieu pour moi.

« Antoine, Évêque Coadjuteur de Corée. »

« La lettre n'était pas encore partie, dit M. Calais, auquel on doit ces détails, qu'il apprend que Mgr Berneux avait été mis à mort avec plusieurs de ses confrères et qu'un nouveau Judas s'était mis au service des persécuteurs. Il fit une seconde lettre donnant Jous ces tristes détails. Les porteurs de ces lettres s'en allèrent avec diligence, mais ils ne virent aucun bâtiment et après bien des courses, ils allaient les rapporter, quand ils aperçurent une jeune Chinoise qui était venue faire la contrebande sur les côtes de Corée ; ils purent avec bien de la peine la charger de la première lettre pour Mgr Verrolles, car ils avaient perdu la deuxième.» Cette lettre ne parvint au vicaire apostolique de la Mandchourie que le 20 juin.

Cependant, les bruits de persécution ayant jeté le trouble parmi les chrétiens, M. Aumaitre avait dû interrompre son administration et s'était rendu auprès de Mgr Daveluy pour lui demander ses conseils et ses ordres. L'Évêque d'Acônes fit appeler immédiatement M. Huin, et ils passèrent, tous trois ensemble, un jour entier. En se quittant, ils dirent à quelques chrétiens de confiance qu'ils n'espéraient guères échapper, parce que leur présence était trop connue, et que d'ailleurs la fuite était à peu près impossible dans un pays de plaines comme le Naï-po. Mgr Daveluy resta à Keu-to-ri, où la réunion avait eu lieu, M. Aumaitre alla à So-tel, village distant d'une lieue et demie, et M. Huin retourna à Sei-ko-ri. Les deux jours suivants, les villages de Keu-to-ri et de So-tel furent envahis et visités jusqu'à sept fois par des bandes de satellites. Mgr Daveluy et M. Aumaitre se jetèrent la nuit dans une petite barque, sans aucune espèce de provisions, afin de gagner la mer : mais un vent contraire s'éleva ; pendant deux jours il fut impossible de quitter la rive, et, à la fin, voyant qu'ils étaient encore plus exposés aux recherches des satellites sur cette barque que dans leurs maisons, ils regagnèrent les villages qu'ils avaient quittés.

Mgr Daveluy logeait, à Ko-teu-ri, chez le catéchiste Nicolas Song. Un parent de ce dernier, chrétien assez tiède, voulut aller à Séoul pour avoir des nouvelles certaines, et obtint de l'Évêque, non sans difficulté, la permission de partir et de l'argent pour sa route. C'était le 10 mars.

Le 11 au matin, quatrième dimanche du carême, cet individu revint disant qu'il avait rencontré lieu un peu plus tôt. Nous suivons ici, pas à pas, L'Histoire de l'Église de Corée, qui n'indique point de date, des satellites qui venaient prendre les Européens.

Mgr Daveluy, qui se méfiait de lui, refusa de le voir. Cet homme était-il un traître ? on l'ignore ; mais quelques heures après son arrivée, les satellites entraient dans le village. A leur tête, se trouvait Philippe Pak, élève en théologie du collège de Pai-rong, qui fut de suite reconnu par les chrétiens. Ce malheureux jeune homme qui, peu de jours auparavant, avait été torturé et jeté en prison au chef-lieu du district, jouait-il en effet le rôle de Judas ? Tous, et Mgr Daveluy le premier, le crurent alors, dit M. Dallet. Deux ou trois mois plus tard, Philippe Pak a protesté qu'on l'avait tiré de prison malgré lui, parce que les satellites ne savaient pas le chemin de Keuto-ri, et qu'on l'avait mis de force sur un cheval, afin qu'il leur servît de guide. Quoi qu'il en soit, au moment où le village fut envahi, Mgr Daveluy, cédant aux instantes prières des chrétiens, se cacha sous un tas de bois sec, à côté du panier qui renfermait sa chapelle. Les satellites, fouillant toutes les maisons, arrivèrent à celle de Nicolas Song, et l'un d'entre eux, d'un coup de pied donné dans le bois, découvrit le panier. Encouragé par ce premier succès, il donna un autre coup de pied un peu plus loin, et découvrit la tête de l'Évêque. Effrayé, il fit un pas en arrière, mais Mgr Daveluy se levant lui dit : « Ne crains pas. Qui cherches-tu ? — Les hommes d'Occident, » répondit le satellite. — « Alors, prends-moi,

car je suis l'un d'eux. » Les autres satellites accoururent et, sans lier l'Évêque, se contentèrent de le garder dans sa propre chambre, mais ils garrottèrent le maître de la maison, Nicolas Song.

Les satellites pressèrent Mgr Daveluy d'indiquer la retraite des autres missionnaires qu'on les avait chargés de saisir. Le prélat, convaincu que des trahisons multipliées avaient fait disparaître toute chance de fuite, et ne voulant pas exposer inutilement les chrétiens au pillage, à la torture, peut-être à l'apostasie, consentit à appeler près de lui M. Huin, à la condition formelle que personne n'accompagnerait les messagers qu'il chargerait de sa lettre. Il espérait ainsi sauver la chrétienté de Sei-ko-ri. On lui promit solennellement tout ce qu'il voulut, mais cette promesse fut violée de suite, et, de la porte de sa chambre, il put voir des satellites partir avec les deux chrétiens qu'il envoyait. On ne tint aucun compte de ses réclamations et de ses reproches.

M. Huin, revenu à Sei-ko-ri, avait le jour suivant entendu quelques confessions, mais, sur les conseils des chrétiens les plus sages, il s'était retiré dans un autre village où un noble chrétien, Paul Sin, lui offrit une retraite. Là aussi, se trouvaient des satellites qui, soupçonnant Paul de cacher un Européen et n'osant pas néanmoins violer le privilège de la noblesse en pénétrant chez lui de vive force, firent pendant toute la journée un tapage effroyable autour de la maison.

Un noble païen, ami de Paul, le tira d'embarras ; il menaça les satellites, glissa quelque argent dans la main de leurs chefs, et obtint enfin leur éloignement. Pendant ce temps, M. Huin avait été obligé de se réfugier dans une petite armoire pratiquée dans le mur, où il pouvait à peine entrer. Il y passa plus d'une heure, replié sur lui-même, et ne respirant qu'avec difficulté. La nuit venue, il gagna un autre village, distant de deux lieues et, quelques heures après, les deux messagers de Mgr Daveluy, accompagnés de cinq satellites, entraient dans sa chambre. M. Huin jeta les yeux sur la lettre qu'ils lui apportaient et leur dit : « L'Évêque a été arrêté ce matin ; il m'invite à aller le rejoindre. Cela suffit. » Les satellites lui firent une foule de questions, mais son domestique y coupa court en leur faisant observer que l'homme chez qui ils se trouvaient n'était pas chrétien ; que, si l'on restait jusqu'au jour, on saurait ce qui s'était passé et qu'il en résulterait pour lui un grand dommage. En conséquence, il conseillait de partir immédiatement. Ils y consentirent et le 12 mars, dans la matinée, le missionnaire arrivait auprès de Mgr Daveluy.

M. Aumaître apprit bientôt l'arrestation de l'Évêque d'Acônes ; comprenant qu'il lui serait impossible d'échapper aux recherches qui se faisaient dans tous les villages des alentours, il songea seulement à ne compromettre aucun chrétien. Il s'informa donc exactement du chemin qui conduisait à Keu-to-ri et partit seul. Arrivé au village, il entra dans une maison chrétienne, en attendant que le Vicaire Apostolique le fit appeler. Le matin même, Mgr Daveluy entendant les satellites réclamer le P. O, dont ils avaient récemment appris l'existence dans le voisinage, lui avait écrit pour lui dire de se livrer ; mais les porteurs de la lettre, ayant pris un autre chemin, ne l'avaient pas rencontré en route. A leur retour, ils trouvèrent les trois missionnaires réunis dans la chambre qui leur servait de prison. Satisfaits de leur expédition et de la manière dont les Européens s'étaient rendus, les satellites se montrèrent pleins d'égards pour eux. Ils ne les lièrent point, ne commirent aucun dégât dans le village, et, sur leur demande, délièrent et mirent en liberté les chrétiens arrêtés. C'étaient, outre le serviteur de M. Huin, le catéchiste Nicolas Song, le séminariste Philippe Pak, et Luc Hoang, serviteur de Mgr Daveluy. Mais ce dernier refusa de partir ; il déclara qu'il suivrait celui qui était à la fois son maître et son père, et, quoique les satellites, dit M. Féron, refusassent de l'arrêter, il les força, en quelque sorte, de l'adjoindre à leurs prisonniers.

Luc Hoang, dont le nom sera désormais inséparable de celui de l'évêque d'Acônes, était d'une famille païenne assez riche. Vers l'âge de vingt ans, sur les exhortations de son

professeur de chinois, il se convertit à la religion chrétienne, et y gagna successivement toutes les personnes de sa famille.

A l'arrivée de Mgr Ferréol, Luc s'attacha tout entier au service de la mission. Mgr Ferréol songea à le faire prêtre, car sa femme consentait à se séparer de lui pour vivre dans la continence ; mais, comme il n'y a point en Corée de monastère de femmes régulièrement établi, le Saint-Siège ne jugea pas à propos d'accorder la permission demandée. Le père de Luc étant mort et son frère aîné ayant, par une gestion maladroite, dilapidé la fortune de la famille, Luc donna d'abord aux siens tout ce qu'il possédait, puis, pour leur venir plus efficacement en aide, essaya diverses spéculations malheureuses et ne réussit qu'à ruiner ses bailleurs de fonds. Les missionnaires craignant que les rapports qu'ils avaient eus avec lui ne lui donnassent un certain crédit et ne fussent un piège pour ceux auxquels il empruntait de l'argent, lui fermèrent leur porte. Cette espèce d'ostracisme dura dix ans. En 1858, M. Féron décida Luc à renoncer à toutes ses entreprises, et le prit avec lui comme professeur de chinois. Il fut ensuite catéchiste de M. Joanno, puis de Mgr Berneux, et enfin attaché à Mgr Daveluy pour l'aider à la composition et à la correction des livres.

Il vivait avec la plus grande frugalité, et tout ce qu'il recevait, soit des missionnaires, soit des chrétiens, était employé à payer ses dettes ; aussi, avait-il recouvré la confiance de tous, et ses créanciers eux-mêmes avaient pour lui beaucoup de respect et d'affection. Il ne voulut point se séparer de Mgr Daveluy, et le suivit en effet jusqu'à la mort. Il avait alors 52 ans.

Les satellites restèrent deux jours à Keu-to-ri, avant de reprendre le chemin de la capitale. Ils se montrèrent honnêtes et prévenants envers leurs prisonniers, et semblèrent écouter avec plaisir les exhortations qui, à plusieurs reprises, leur furent adressées. « Ils avouèrent, dit M. Calais, que la religion était bonne, et que s'ils les arrêtaient, ce n'était que parce qu'il y avait ordre du gouvernement de le faire. Mgr Daveluy, se ressouvenant qu'il avait 1300 sapèques cachées en un endroit, dit d'aller les chercher et de les donner aux satellites ; ils allèrent eux-mêmes au lieu désigné, et au lieu de 1300 n'en trouvèrent que 900; alors les chefs des satellites croyant que c'étaient leurs subordonnés qui en avaient emporté 400, firent battre rudement de coups de bâtons ceux qui furent soupçonnés ; 300 sapèques furent rendus ; il n'en restait plus que 100, et ils les faisaient toujours battre, lorsque Monseigneur, en ayant grande pitié, leur dit de cesser de les frapper, car il pouvait bien se faire que ce ne fût que 1200 et non pas 1300 qu'il eût fait déposer ; sur ce, on termina la question. Quelques satellites, se rappelant les richesses et les effets qu'on avait pris à la maison de Mgr Berneux, demandèrent à Mgr Daveluy où étaient ses biens. « Quant à mes biens, répondit Mgr Daveluy, toujours j'en ai eu très peu, et ce que j'avais m'a été brûlé il y a quelques mois seulement, ainsi que ma petite cabane tout entière. » — « Oui, c'est très exact, repartirent d'autres satellites, nous avons appris en effet que l'Évêque d'Acônes a éprouvé un grand incendie à Pang-sa-kol, et que tous ses biens ont été perdus. » Comme les premiers interlocuteurs répliquaient encore par certains murmures. « Ah! ça, voulez-vous bien vous taire, repartirent plusieurs de leurs collègues à la fois, est-ce que vous croyez que l'Évêque dit des mensonges, non l'Évêque ne sait pas mentir. »

Enfin, le mercredi 14 mars, le lugubre cortège, disons mieux, le cortège triomphal des confesseurs de la foi se mit en route pour Séoul. Les glorieuses victimes, traitées avec des égards particuliers, n'avaient pas été liées. « Pour garder la loi, dit encore M. Calais, la corde rouge était seulement sur leurs épaules, ils avaient aussi le bonnet aux bords rabattus et couvrant tout le corps. » Ce bonnet des grands criminels est de couleur jaune. Il a de larges bords en toile, qui, rabattus, couvrent la figure et le haut du corps, afin que l'on ne puisse ni voir, ni être vu. « Les autres confrères qui avaient besoin de méditer, dit M. Ridet, s'en servaient comme d'un voile qui écartait les distractions ; mais Mgr Daveluy, qui sentait

comme capitaine qu'il avait besoin de montrer sa figure sereine et nullement effrayée, écartait ce voile, regardait tout le monde et encourageait du sourire les chrétiens qu'il rencontrait. »

Mgr Daveluy avait été conduit en chaise jusqu'à Hong-tsiou, ville peu éloignée ; les deux autres missionnaires allaient à pied traversant une foule de peuple curieux de voir ces figures européennes qui n'étaient plus obligées de se voiler. C'est à Hong-tsiou qu'on leur mit l'appareil des criminels, « puis, on les fit monter dans les chaises des coupables, espèces de paniers en paille grossièrement faits et sous lesquels passent deux traverses qui servent pour porter ; c'est ainsi qu'ils montèrent à la capitale. En passant à Sin-tchiang, Monseigneur apprit que le jeune Pak, élève du collège, était encore en prison ; il demanda et obtint sa liberté, puis il lui remit deux ligatures de sapèques pour sa route. » Ils s'en allaient ainsi, continue la relation de M. Calais, a joyeux et contents comme s'ils eussent été à une grande fête. « C'est cc singulier, répétaient les païens et les satellites, qu'ont donc ces gens qui s'en vont à la mort, pour rire et être ainsi contents ? » Sur leur chemin, en passant à la ville de Pieu-taik, ils s'y arrêtrèrent pour manger ; on leur avait servi un beau diner en gras et c'était un jour d'abstinence ; comme ils ne touchaient pas aux plats de viande qu'on leur apportait, les satellites leur en demandèrent la raison: « C'est, répondit Monseigneur, qu'aujourd'hui est un jour où tous les chrétiens ne mangent pas de viande. » Aussitôt de s'excuser, de faire desservir les tables et de commander un nouveau repas en maigre que trois confesseurs acceptèrent. »

Arrivés à la capitale le 4 de la 2me lune, ils furent conduits à la prison du Kou-rioukan, ou prison criminelle, où sont enfermés pêle-mêle, sur la terre nue, les voleurs et les assassins appartenant aux basses classes. On n'a aucun détail précis sur les interrogatoires et les tortures qu'ils eurent à subir. On sait seulement que devant les juges, Mgr Daveluy, qui possédait à fond la langue coréenne-, fit de fréquentes et longues apologies de la religion chrétienne. Pour cette raison peut-être, mais surtout parce qu'il était un des grands maîtres de la religion, il eut à souffrir plus souvent et plus rudement que ses compagnons la bastonnade sur les jambes, les coups de planche, et la poncture des bâtons aiguisés. Le quatrième jour, on porta leur sentence.

Mais le roi était malade, et une nombreuse troupe de sorciers, réunis au palais, faisaient pour le guérir mille cérémonies diaboliques ; de plus, il devait bientôt célébrer son mariage. On craignit que le supplice des Européens ne nuisit à l'effet des sortilèges, et que l'effusion de sang humain dans la capitale ne fût d'un fâcheux augure pour les noces royales. Ordre fut donné d'aller exécuter les condamnés dans la presque île de Sou-rieng, canton de Po-rieng, à vingt-cinq lieues au sud de Séoul. On les emmena de suite, en leur adjoignant un autre confesseur, Joseph Tjyang, catéchiste de Pai-rong, et maître de maison de M. Pourthié.

Ce généreux chrétien, baptisé en 1826, avait converti presque tous les membres de sa famille. Il était instruit, prudent, d'une rare piété, et M. Pourthié disait souvent que Joseph était son bras droit. Contraint de se séparer du missionnaire, lorsque celui-ci fut arrêté, Joseph resta cinq jours dans sa maison et, n'ayant plus rien à manger, car on avait tout pillé, alla chercher quelque nourriture dans un village voisin, où il fut reconnu et arrêté. A toutes les demandes du mandarin, il répondit en confessant sa foi, et en déclarant que c'était bien lui qui était le maître de maison des missionnaires. Vainement ce magistrat, qui, touché de la figure vénérable du pieux catéchiste, voulait le sauver de la mort, essaya à diverses reprises de lui faire changer un seul mot de sa déclaration ; Joseph y persista, et quatre satellites furent envoyés de la capitale, pour y amener le confesseur. On l'enferma dans la prison de Kou-rioukan, et, après avoir passé par les interrogatoires et les tortures d'usage, il fut condamné à mort. C'est lui, dit-on, qui sollicita et obtint la grâce d'être envoyé au supplice avec Mgr Daveluy et ses compagnons.

Cependant le jour du triomphe des cinq martyrs approchait. Ils furent conduits à Sou-rieng à cheval.

Leurs jambes, blessées par la bastonnade, étaient enveloppées de papier huilé retenu par quelques morceaux de toile ; sur la tête, ils portaient le bonnet jaune, et, autour du cou, la corde rouge.

« Dans la route, dit M. Calais, les cinq victimes avaient bien sur la figure des marques de grandes souffrances, mais sous ces signes, on voyait une expression étonnante de bonheur. » Leurs cœurs surabondaient de joie, et plusieurs fois, au grand étonnement des satellites et des curieux, ils adressèrent à Dieu leurs ferventes actions de grâces en chantant des psaumes et des cantiques, Le Jeudi Saint, au soir, ils étaient arrivés à quelque distance du lieu de l'exécution. Mgr Daveluy entendit les satellites qui formaient entre eux le plan de faire, le lendemain, un assez long détour, afin d'aller montrer les condamnés dans une ville voisine. « Non, » s'écria-t-il aussitôt, en les interrompant, « ce que vous dites là est impossible. Vous irez demain droit au lieu de l'exécution, car c'est demain que nous devons mourir. » Dieu, qui approuvait le pieux désir de son serviteur de verser son sang pour Jésus-Christ le jour même où le Sauveur a versé son sang pour nous, donna à ses paroles un tel accent d'autorité que tous, chefs, satellites et soldats, ne répliquèrent pas un mot, et lui obéirent ponctuellement.

Le matin du jour suprême « les trois prisonniers se promenaient en causant, mais personne, dit M. Ridet, ne peut dire les paroles qu'ils échangeaient ; quelqu'un vint leur apporter quelques gâteaux de farine cuits dans l'eau. M. Huin refusa, M. Aumaitre y mit simplement les lèvres et Mgr Daveluy sembla manger de bon appétit. »

L'exécution eut lieu vers midi. Le lieu choisi était une plage de sable sur le bord de la mer. Outre les préparatifs ordinaires, on avait disposé, auprès de la tente du mandarin, neuf soldats avec des fusils chargés et prêts à faire feu, en cas de besoin, sur les confesseurs. Deux cents autres soldats formaient la haie, pour maintenir la foule qui accourait de toutes parts. Quelques chrétiens se glissèrent parmi les curieux. Ils racontent qu'au dernier moment, le mandarin ordonna aux prêtres européens de le saluer en se prosternant à terre.

Mgr Daveluy dit qu'ils le salueraient à la française, ce qu'ils firent : mais le magistrat blessé dans son orgueil les fit jeter à terre devant lui. Mgr Daveluy fut décapité le premier. Une douloureuse circonstance vint, en prolongeant son agonie, augmenter sa conformité avec le Sauveur souffrant. Nous reproduisons dans toute son horreur le récit de cet effroyable supplice, tel que l'a tracé, pour la famille du martyr, la plume émue du missionnaire que la Providence devait appeler à succéder à Mgr Daveluy dans le Vicariat apostolique de Corée et dans les cachots de Séoul, et qui, s'il n'a pas eu comme lui le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, l'a fidèlement imité dans sa courageuse profession de foi.

« Monseigneur, le premier, est pris, dépouillé de ses habits, les bras sont saisis et attachés fortement derrière le dos de manière à faire tourner les épaules, puis un bâton est placé horizontalement entre le corps et les bras ; ainsi lié, deux satellites tiennent les extrémités de ce bois et maintiennent le patient dans une position droite ; une corde est attachée d'un bout au toupet de cheveux, un satellite, à sept ou huit pas, tient l'autre extrémité. Le signal est donné ; on renverse Sa Grandeur et, pour assujettir la tête, on met sous le cou une petite bûche de cinq à six centimètres de haut. Le satellite, par un raffinement de barbare avarice, donne un premier coup qui parut être mortel, puis, pendant que la victime gît dans son sang, dans un tremblement d'agonie, il dispute sur le prix qu'on lui donnera, et ce n'est qu'après dix longues minutes, qu'ayant obtenu près de 500 francs pour son œuvre de sang il revint tranquillement pour achever ; déjà, prétend-on, la victime avait expiré : deux autres coups suffirent pour séparer la tête, qui fut suspendue au bout de trois piquets fixés en terre et

réunis par le haut; elle resta ainsi exposée pendant trois jours, ainsi que tous les corps qu'aucun animal carnassier n'osa toucher. »

Ainsi mourut Mgr Antoine Daveluy, Évêque d'Acônes, le cinquième Vicaire Apostolique de la Corée, le Vendredi-Saint 30 mars 1866, à l'âge de quarante-huit ans et quatorze jours, dans la vingt-cinquième année de son sacerdoce, la vingt-et-unième de son apostolat en Corée et la dixième de son épiscopat.

« Allez donc ! montez au ciel, fils des martyrs ! dirons-nous avec son illustre panégyriste.

Allez rejoindre les glorieuses phalanges qui vous ont précédé : les martyrs de la Corée et les martyrs d'Amiens qui vous attendent : Firmin, qui fit pour votre pays encore barbare ce que vous venez d'accomplir pour l'Orient; itheudosie, qui elle aussi peut-être n'eut d'autre temple pour prier que celui auquel a succédé votre église de SaintLeu; et cet autre Firmin qui, pendant la Révolution française, devait payer de son sang la conservation de sa foi. Fils des martyrs, montez au ciel ! Mais laissez-nous recueillir de votre vie de grandes leçons pour le monde, de grandes espérances pour l'Église (Mgr Mermillod, éloge de Mgr Daveluy, p. 37). »

M. Aumaitre, mis à mort le premier après son Évêque, reçut deux coups de sabre ; un seul suffit pour chacun des trois autres confesseurs.

« Avant l'exécution, suivant l'ignoble usage coréen, qui ne respecte pas même les femmes, dit M. Féron, Mgr d'Acônes avait été dépouillé entièrement. On avait laissé aux autres leurs pantalons, mais, dans la nuit, des misérables vinrent le leur enlever. Après trois jours d'exposition, pendant lesquels ni un chien, ni un corbeau ne les approcha (ils abondent pourtant en ce lieu), les corps des martyrs furent enterrés dans le sable au même lieu. Mgr Daveluy et Luc Hoang ensemble. Les trois autres dans une même fosse. Environ trois semaines après, le corps de Luc a été retiré par sa famille apostate. Mgr d'Acônes est resté seul à part. Jusqu'à ce temps-là, il n'y avait encore aucun signe de corruption. »

Au commencement de juin, quand la persécution fut un peu assoupie, quelques chrétiens allèrent recueillir les corps des quatre autres martyrs ; tous étaient intacts, celui de M. Huin seul portait une légère trace de corruption. Ils apportèrent ces restes précieux près d'un village du district de Hong-san, à trois lieues de la côte, et n'ayant pas le moyen d'acheter des cercueils séparés, ils creusèrent une seule fosse très large, placèrent sous chaque corps une planche épaisse, et les enterrèrent ensemble.

Chapitre VIII

MM. Ridel, Féron et Calais échappent aux persécuteurs. — Premières nouvelles des événements de Corée parvenues en Europe. Premières actions de grâces.
(Avril-Septembre 1866)

La mort des deux évêques et de sept missionnaires ne suffit pas à assouvir la haine des ennemis du christianisme et, durant de longues semaines encore, la persécution continua sanglante et furieuse. Les trois missionnaires survivants échappèrent, comme par miracle, aux recherches des païens, mais endurèrent de grandes privations, au milieu des plus cruelles anxiétés.

M. Calais fut celui qui courut les plus sérieux dangers.

Le 8 mai, M. Ridel eut enfin des nouvelles de M. Féron et, le 15, il parvint à le rejoindre.

Un mois plus tard seulement, M. Calais, qu'ils croyaient mort dans les montagnes, put leur donner de ses nouvelles et correspondre avec eux.

C'est alors que, d'un commun accord, ils décidèrent que l'un d'entre eux devait gagner la Chine, pour faire connaître les désastres que la mission venait de subir, et travailler, si possible, à y porter remède. M. Féron, qui était le plus ancien des trois et à ce titre remplissait les fonctions de supérieur, désigna M. Ridel pour ce voyage. Le missionnaire obéit, et s'éloigna en pleurant de sa chère mission de Corée, que seul des trois il devait revoir un jour. Le 29 juin, fête de l'apôtre saint Pierre, il quitta M. Féron et, non sans danger, parvint enfin à s'embarquer sur un petit navire monté par onze chrétiens résolus. Le 7 juillet, à midi, il jetait l'ancre dans le port de Tché-Fou, dans la province chinoise du Chan-Tong. Le missionnaire et ses compagnons y furent reçus avec bienveillance et surtout grande curiosité par les Chinois. Les nouvelles qu'il apportait firent naturellement grande sensation dans la colonie européenne où il trouva le meilleur accueil.

Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que MM. Calais et Féron durent à leur tour quitter la Corée et arrivèrent à Tché-Fou le 25 octobre.

Leur départ coïncida avec une petite expédition militaire faite sur les côtes coréennes par la marine française, expédition qui ne fut, comme résultat, ni précisément glorieuse pour notre drapeau, ni surtout avantageuse pour la religion, et dont nous n'avons pas à parler autrement ici.

Le billet écrit par Mgr Daveluy à Mgr Verrolles le 10 mars, ne parvint au vicaire apostolique de la Mandchourie que le 20 juin ; les deux courriers qui l'apportèrent lui apprirent en même temps la mort des deux évêques et de sept missionnaires. Ce fut, croyons-nous, la première nouvelle positive reçue de la persécution de Corée. Un peu plus tard, l'arrivée de M. Ridel et des lettres écrites par les missionnaires survivants donnèrent des renseignements certains ; mais toutes ces nouvelles n'arrivèrent en Europe qu'à la fin d'août et au commencement de septembre. Les journaux en parlèrent alors plus ou moins explicitement, mais nous pouvons dire que ces événements ne furent bien connus de tout le monde qu'après la publication du numéro de novembre des Annales de la Propagation de la Foi.

Lorsque la lettre de M. Ridel, qui donnait les premiers détails sur les événements de Corée, parvint au séminaire des Missions-Étrangères, dans le commencement de septembre, c'était l'époque des vacances. « Les aspirants étaient à Meudon, dans la maison de campagne du séminaire. Le soir, le supérieur leur annonça qu'en Corée, dans l'espace de quelques jours, neuf confrères, dont deux évêques et sept missionnaires, avaient versé leur sang pour Jésus-Christ. A cette glorieuse nouvelle, un cri de joie sortit de leurs cœurs ; et aussitôt, improvisant une illumination dans les branches des grands érables qui protègent la statue de la Sainte

Vierge, ils chantèrent un Te Deum d'action de grâces, avec l'invocation, neuf fois répétée :
Reine des martyrs, priez pour nous. »

Cette fête intime fut le premier prélude des grandes fêtes religieuses qui eurent lieu, dans les diocèses respectifs de chacun des missionnaires morts victimes de la persécution de Corée, pour rendre grâces à Dieu du nouveau triomphe que ces morts glorieuses procuraient à l'Église.

Entre toutes ces fêtes, celle qui eut lieu dans la ville natale de Mgr Daveluy occupe incontestablement le premier rang.